

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

LESPRIT

D E S

JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:



A V R I L , 1781.



T O M E I V.

D I X I E M E A N N É E.



A P A R I S ;

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI,

Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Plam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerle* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux & Compagnie* ; Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.



L'ESPRIT

DES

JOURNAUX.

RECHERCHES & observations sur les loix féodales, sur les anciennes conditions des habitans des villes & des campagnes, leurs possessions & leurs droits ; par M. DOYEN, avocat. A Paris, chez Valade, imprimeur-libraire, & La-porte, libraire, rue des Noyers. Grand in-8vo. de 396 pages. Prix 4 liv. broché.

PERCER dans la nuit des tems pour y découvrir l'origine & les progrès de notre constitution, les changemens qu'elle a éprouvés, & les principes qui la régissent, c'est une entreprise digne d'un homme de loix ; elle suppose des connoissances, l'amour du travail & le besoin d'être utile. M. Doyen, déjà connu par un bon traité sur la géométrie de l'arpenteur, a tracé, avec autant de succès que de courage, le tableau fidele du gouvernement féodal, qui enchaînoit dans chaque district, dans

4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chaque châellenie & dans chaque fief, tous les habitans qui y naïssioient. On ne connoissoit point de ville qui fût dépendante d'une autre ville ; point de capitale par excellence, si cependant l'on en excepte Paris, qui a toujours été le lieu de la résidence de nos rois, & singulièrement sous la troisieme race. Les habitans des villes s'appelloient en général *Bourgeois* ; ils ne pouvoient passer d'une ville à une autre sans la permission du seigneur, soit pour changer de demeure, soit pour s'y marier. Cette permission ne s'accordoit qu'en payant une somme. Souvent des comtes détachotent des hommes de leurs villes pour en faire des présens. » Thibaut, comte de Blois, » de Dunois & de Chartres, permet à un » abbé de choisir six personnes dans une de ses » villes, pour le servir. La charte est de l'an » 1143. « La maison d'un comte étoit composée d'un vicomte, d'un prévôt, d'un portenseigne, d'un secrétaire, d'un maître d'écurie, d'un chapelain, d'un médecin, d'un maître d'école, de cinq valets-de-chambre, d'un boulanger, de deux cuisiniers, de deux muletiers, de deux valets d'écurie, & d'un valet de chiens.

Les habitans des campagnes, soumis à de petits tyrans, faisoient peu de cas de la propriété. C'étoit un bien dont ils pouvoient perdre tout le fruit dans un instant. » Ils conservoient autant qu'ils pouvoient de bois autour de leurs habitations, pour s'y sauver & s'y retrancher lors des incursions. Ils y

» pratiquerent même des forts, où chacun se
 » rendoit, & où l'on dépofoit ce qu'on pouvoit
 » transporter; c'est ce qui a formé plusieurs
 » habitations de feigneurs, que l'on voit en-
 » core isolées & éloignées de la principale
 » habitation ». La noblesse ne s'achetoit pas;
 on ne connoissoit que l'extraction & la pos-
 session des fiefs. Les comtes & les ecclésiastiques, dans les villes, & les seigneurs, dans les campagnes, exerçoient sur leurs hommes une autorité presque sans bornes, sous le titre de justice. La manière dont ils vendoient cette justice, & les profits qu'ils en retiroient, sont presque incroyables. C'étoit un usage établi, & qui subsistoit encore au 14^e. siècle, de se rédimier de ses crimes par de l'argent ou par des biens.

On ne peut rapprocher la manière ancienne de juger de celle d'aujourd'hui, sans être étonné de l'énorme différence dans nos mœurs. On n'y voit que desis aux combats entre les parties & leurs juges, entre les parties elles-mêmes ou entre des parties & des témoins, ou enfin des gens condamnés à des amendes ruineuses; les juges, pour soutenir leur jugement bon; les parties, pour satisfaire aux jugemens; & les témoins, pour prouver qu'ils avoient dit la vérité. Tout ceci se trouvoit vrai ou faux par l'événement du combat, du fer chaud ou de l'eau bouillante. Si l'on ajoute à cela les propos, qui devoient être analogues aux actions & à la manière de penser des hommes de ce tems.

6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

là , qui ne respiroient que les querelles & la guerre, & si l'on jette ensuite un coup-d'œil sur la douceur des juges actuels envers les plaideurs , sur le respect de ceux-ci & du public envers les juges , on sentira la différence des assises de ce tems aux audiences de nos jours ; on verra même que ce qui étoit d'obligation , seroit un crime aujourd'hui , puisque anciennement , lorsqu'on se trouvoit mal jugé , on étoit obligé de se déclarer hautement & devant les juges appellant de la sentence ; appeller , c'étoit provoquer les juges au combat.

Jusqu'au 13^e. siecle , la France s'étant gouvernée par des loix particulieres & propres à chaque district , il n'étoit pas nécessaire qu'il y eût des personnes dont l'état fût d'interpréter ces loix ; mais le droit romain étant devenu public par les établissemens de St. Louis , les avocats se multiplièrent. Quelques-uns exerçoient leurs fonctions avant l'an 1148 : c'est l'époque la plus reculée que l'on connoisse ; celle des procureurs remonte au tems voisin des affranchissemens , c'est-à-dire , vers le 13^e. siecle. Leur emploi étoit d'invoquer les coutumes , qui ne furent écrites que dans les 12^e. & 13^e. siècles ; mais ils ne furent érigés en titre d'office que par l'édit de 1572 , qui fut révoqué aux états de Blois. Ils furent rétablis en 1587 ; jusqu'à la fin du regne de Charles VI , étoit procureur qui vouloit. Les notaires n'étoient originairement que des secrétaires du comte. Ils rédigeoient les actes

qu'il faisoit dans sa famille, ses traités de paix avec ses voisins, & les concessions qu'il faisoit à ses vassaux : on les appelloit *clercs du palais*, ou de la *basoche*. Il ne faut pas confondre sous le nom de *basoche* cette communauté formée de clercs, de notaires & de procureurs, dont la juridiction n'avoit d'autre dignité que la *cause grasse* qui se plaidoit au parlement & au châtelet de Paris, au tems du carnaval. Lorsqu'une grande partie des comtés furent réunis à la couronne, les clercs ne rédigerent plus d'actes que pour le public. Ils joignirent à leur qualité de clerc celle de tabellion, pour se distinguer des clercs ecclésiastiques. Dans la suite, ils ne prirent plus que celle de tabellion, & celle de clerc fut donnée à ceux qui travailloient sous eux. Vers la fin du 13^e. siecle, ils furent érigés en titre d'office; & dans le 15^e. siecle, ils ont pris la qualité de notaire.

L'ouvrage de M. Doyen est rempli d'observations & de recherches très-curieuses; il prouve, par des anecdotes piquantes la folie de l'esprit humain, & les progrès lents de la société, sur-tout dans la maniere de rendre la justice. » S'il arrivoit que le juge laïc con-
 » damnât un clerc à mort, & qu'après l'exé-
 » cution, il fût reconnu sous cette qualité,
 » le juge ecclésiastique en demandoit la resti-
 » tution; lorsque cette restitution ne pouvoit
 » plus se faire par la figure du mort, on y
 » suppléoit par ce que l'on jugeoit à propos.
 » Un homme du chapitre de Chartres, qui

8. L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» fut pendu à Châteaudun , fut restitué par les
» officiers de cette ville au maire du chapitre , sous la forme d'un fétu. Les ecclésiastiques ne jugeoient pas à mort ; mais les criminels étoient condamnés à des peines à-peu-près équivalentes : deux gentilshommes qui avoient tué un ecclésiastique , furent condamnés par l'official d'un évêque , l'an 1246 , à faire plus de 300 lieues processionnellement , pieds nuds , & en chemise de gros sac , l'un d'eux ayant au col un *panellum* troué , la tête passée par le trou , à porter des verges dans leurs mains , & à chaque station de crier : *Nous faisons ceci pour la pénitence qui nous a été imposée à cause de la mort de N...* ; Leur jugement portoit en outre , condamnation à quitter pour toujours le lieu de leur domicile , à vendre le bien qu'ils y avoient , à faire le voyage de Jérusalem , &c. lesquels se sont soumis. Arrêté en présence des parens du mort , qui ont consenti ladite paix.

Dans ce monument gothique de justice criminelle , on reconnoît , parmi des ridicules , quelques vestiges de la nature effacés dans la jurisprudence moderne. Par exemple , avant de fixer la peine d'un coupable , on requéroit le consentement de l'offensé , ou celui de ses parens. Il falloit , en outre , que le coupable acceptât volontairement sa peine. C'étoit un hommage rendu à la liberté expirante de l'homme , que la société , même après la conviction du coupable , ne se croyoit pas en droit de lui enlever entièrement.

Dans le 13^e. siècle, la manie de plaider s'accrut par la facilité acquise dans ce genre d'es-crime, & plus encore, sans doute, par le profit que les gens de justice savoient déjà tirer d'un procès. Rien n'étoit indigne des regards de Thémis : elle condamna un gentilhomme à payer dans huit jours 4 deniers à un seigneur de fief, pour avoir pêché à la ligne dans sa rivière. Elle prononçoit même des jugemens contre des bêtes. » Le 2 mars 1522, le juge du chapitre de » Chartres, après information faite, condamne » un pourceau *qui a occis une fille*, à être pen- » du & étranglé à une potence, mise dans un » endroit apparent du lieu du délit ; le même » jour, procès-verbal d'exécution de cette sen- » tence, où il est fait mention des témoins qui » y ont assisté. Ces actes sont dans la meil- » leure forme ». Dans le *Mercur de France*, août 1769, il est fait mention de deux exécutions du même genre : l'une, en 1396, d'une truie qui fut pendue par le bourreau de Falaise, pour avoir mangé le visage d'un enfant ; l'autre, d'un taureau qui ayant tué un valet du censier de l'abbaye de Beaupré, diocèse de Beauvais, fut pendu aux fourches patibulaires de la seigneurie de Caurroy, *jusqu'à mort* inclusivement, à cause de la *scélératesse du crime*. De semblables jugemens, rendus en différentes provinces, & dans des tems très-reculés, donnent lieu de croire que cette maniere de juger les bêtes étoit universellement reçue ; & l'on voit (*Esprit des loix*, L. 50, chap. 201) que lorsqu'un homme étoit tué par un morceau de

10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

bois, ou un ouvrage fait de main d'homme ; l'ouvrage ou le bois étoient censés coupables.

Notre jurisconsulte ne se contente pas de compiler avec autant d'ordre que de choix , des faits intéressans : il discute quelquefois des questions très-déliçates avec un courage & une sagesse qui caractérisent l'ami de la vérité. » Je me
» donnerai bien de garde, dit-il, de me mon-
» trer contraire à tous les auteurs modernes
» qui disent qu'aucun ne peut s'approprier le
» droit de justice sans un titre émané de S. M.,
» ou une possession prouvée, &c. ; mais cette
» proposition, malgré toute sa justesse, auroit
» paru bien ridicule il y a 4 siècles. Loyseau,
» qui a parlé avec tant d'humeur & de con-
» tradiçtion contre les seigneurs, les justices &
» les fiefs, est cependant forcé de convenir
» avec lui-même du contraire de ce qu'il avan-
» ce... Il seroit d'autant plus ridicule d'exiger
» tous les titres de concession, tant pour la
» justice que pour les fiefs, qu'il y auroit im-
» possibilité à les représenter. Les comtes ren-
» doient & faisoient encore rendre la justice
» universellement dans le 12e. siècle, en leur
» qualité de comtes : ce ne pouvoit donc être
» qu'au nom du roi ; & dans les siècles sui-
» vants, plus d'un million de seigneurs rendoient
» ou faisoient rendre la justice en leurs noms.
» Seroit-il raisonnable de croire que l'on eût
» expédié autant de lettres de concession en
» si peu de tems, & qu'il n'en restât plus, pen-
» dant qu'une grande quantité de chartes an-
» térieures à ce tems subsistent encore, quoi-

» que souvent moins intéressantes?... Com-
 » ment un nombre infini de justices se seroit-
 » il trouvé à la fois usurpé & possédé paifi-
 » blément par les seigneurs, sans réclamation
 » de la part du prince, pendant que tout
 » annonce que les justices seigneuriales ont
 » pris naissance avec les fiefs, & qu'elles se
 » sont multipliées de même; enfin, que les
 » fiefs, qui sont de concession de comtes, n'é-
 » toient pas sans justice «? Sans insister sur les
 raisons de M. Doyen, nous croyons, comme
 lui, que l'on ne peut pas dire sans aucune res-
 triction, que le *fief & la justice n'ont rien de*
commun. La justice est de l'essence du fief, quoi-
 que le fief puisse être possédé par le vassal, &
 la justice par le seigneur, ayant été au pouvoir
 de celui qui possédoit le tout, de donner l'un,
 & de garder l'autre.

M. Doyen ose réfuter une très-ancienne er-
 reur, autorisée par des loix respectables & uni-
 versellement reçues, persuadé qu'il aura tou-
 jours pour lui la raison & la lumière des fie-
 cles à venir. Non, selon lui, la dîme ecclésiast-
 tique n'a jamais été d'institution divine. » Avant
 » le roe. siècle, il y avoit peu de curés : il
 » n'y en avoit que dans les villes & dans les
 » bourgs un peu considérables... Les nobles
 » qui eurent la volonté & la faculté de faire
 » bâtir des églises, demandèrent des ecclésiast-
 » tiques aux évêques, qui leur en accordè-
 » rent, à condition de pourvoir à leur subsis-
 » tance : alors le fruit du travail des serfs leur
 » devint commun avec les nobles; mais dans

12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» la suite, lorsque la dîme fut accordée sur les
» récoltes, les curés ne pouvant avoir des serfs
» à leurs ordres, furent obligés d'aller eux-
» mêmes chercher leur portion sur le champ.
» Voilà l'origine des dîmes «.

» Charlemagne, à la sollicitation du pape
» Adrien, donna ses capitulaires pour établir
» les dîmes ecclésiastiques en France ; mais ces
» autorités n'eurent que peu ou point d'exécution : enfin, l'idée seule, toute naturelle, que
» ceux qui employoient le tems à la prière, devoient être sustentés par ceux qui devoient
» y participer, rendit les dîmes plus universelles, & la durée des croisades en consolida
» la possession à tous les ecclésiastiques... La
» dîme alors n'avoit aucune quotité certaine ;
» elle tenoit plus d'une aumône, qui augmentoit ou diminuoit suivant les cas & la volonté
» des personnes, que d'un droit fixe & exigible. On peut observer ici que quelques seigneurs qui étoient propriétaires d'églises ;
» pouvoient destituer leurs curés, ou du moins les destituoient «. Les églises ne subsistoient que d'aumônes pendant les premiers siècles. Ce ne fut que vers le 10^e. siècle qu'elles acquirent des terres, & qu'elles en reçurent des princes & des seigneurs particuliers. Elles en avoient possédé avant ce tems ; mais ces biens étoient plus attachés aux ministres qu'aux églises. Il en fut de même des monastères ; nous voyons une bulle de Grégoire II, qui accorde à un abbé de posséder les biens de ses religieux, savoir : ceux qu'ils eussent pu possé-

der dans le monde , s'ils y fussent demeurés , venant de la succession de leurs prédécesseurs , à la réserve des fiefs. Les fabriques ne furent pas non plus dotées lors de leur fondation : elles n'avoient que les aumônes que chaque habitant vouloit bien faire ; & lorsqu'il étoit question de restauration , l'on faisoit des quêtes pendant les offices , pour *l'entretien de l'œuvre* ; ce qui a passé en usage. Ce ne fut que vers le 15^e. siècle qu'elles acquirent & reçurent des biens-fonds : alors y eut des marguilliers pour les administrer. Les peres de famille qui donnoient leurs biens aux églises , vouloient que leurs enfans fussent présens & consentissent à la donation , tel âge qu'ils eussent : l'usage étoit de poser quelques deniers d'argent ou de cuivre sur la poitrine de l'enfant qui étoit jeune , pour marque de son consentement. Souvent ce n'étoit point assez d'enrichir les églises ; il étoit plus sûr , pour racheter ses péchés , d'en faire bâtir une , & même plusieurs. » On voit » que des ducs & des comtes , après s'être fait » la guerre pendant leur jeunesse , alloient » trouver le pape pour se confesser des crimes » qu'ils avoient commis , croyant que lui seul » avoit le pouvoir de les absoudre , & la pénitence étoit ou de bâtir une église en leur » terre , ou d'y fonder une abbaye , toujours » avec la condition de les doter. La femme » de Philippe-Auguste assigne dix milliers d'harengs forêts par an à un couvent de religieuses qui venoit d'être fondé par un comte , » Souvent ces fondateurs laïcs prenoient l'ha-

14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bit de religieux , & suivoient la regle du » monastere , dans lequel ils mouroient ». Les cathédrales sont les seules églises qui aient été bâties dans l'intérieur des villes , sur les ruines des temples des druides , ou dans les lieux où les Gaulois faisoient leurs sacrifices. Elles n'étoient pas spacieuses comme on les voit aujourd'hui : ces ouvrages d'ostentation sont postérieurs au 10e. siecle. Les églises paroissiales étoient comme les maisons ordinaires de ce tems ; c'étoient quelquefois des grottes ou quelques places publiques , où les fideles s'assembloient. Dans les villages , la position des églises étoit toujours gênée , parce que l'usage universel étoit de placer l'autel vers l'orient. On fonda beaucoup de monasteres dans les 12e. & 13e. siecles. Il suffisoit alors de vivre en commun & cloîtré pour jouir de beaucoup de considération : les chanoines des cathédrales voulurent être fermés ; on circonscrivit , par le moyen d'acquisitions , une enceinte arbitraire , malgré l'opposition des comtes & des habitans ; le préjugé l'emporta sur le droit des gens. On obligea les propriétaires à recevoir le prix de leurs maisons : on fit même un crime aux laïcs , & sur-tout aux femmes , de continuer d'habiter le lieu de leur naissance & de leur ancienne propriété. Il n'y eut plus que les chanoines qui purent occuper ces nouveaux cloîtres , qui ne resterent fermés que pendant peu de tems.

Il ne nous est pas possible de faire connoître à nos lecteurs toutes les recherches savantes dont M. Doyen a enrichi un ouvrage qui

devoit paroître sous les auspices de M. le Noir. Il n'a rien négligé pour le rendre digne d'être agréé par ce magistrat, ami des lettres. Sans s'appesantir sur les matieres d'érudition, il a l'art de rapprocher sous un point de vue tout ce qu'elles offrent d'instructif & d'intéressant. Nous sommes encore tentés de citer ses remarques sur l'état de médecin, qui, en France, ne remonte pas au-delà du 11^e. siècle. Ses idées sont précises & lumineuses. » On trouve
» quelques médecins auprès des grands, qui
» joignoient à la connoissance que l'on avoit
» de la médecine, la superstition, si commune
» alors. Ils étoient en même tems astrologues,
» & cette prétendue science servoit beaucoup
» à leur existence : des connoissances raison-
» nées ont enfin débarrassé la médecine d'une
» charlatanerie qui ne pouvoit que préjudicier
» à ses progrès. C'est depuis la réformation de
» l'an 1452 qu'ils peuvent se marier : aupara-
» vant, la médecine n'étoit exercée que par des
» clercs. On ne connoissoit guere la chirur-
» gie. Quelques-uns, mais sans étude & sans
» titre, l'exerçoient dans les villes. Ce défaut
» de chirurgiens faisoit recourir à beaucoup
» de saints, dont chacun guérissoit un mal en
» particulier. Des myres, ou rebouteurs al-
» loient par les campagnes exercer leur art.
» Quelques topiques dans lesquels il entroit
» des plantes miraculeuses, composés dans cer-
» tains tems & appliqués certains jours, de-
» voient opérer une prompte guérison, si le
» malade ne manquoit pas aux formalités qui

16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» lui étoient prescrites. Ceux à qui il plaisoit
» de se donner pour devins , étoient craints
» & respectés. Ils levoient les sorts , & dési-
» gnoient ceux qui les avoient jetés «.

L'ouvrage est terminé par nombre de copies d'actes , sous le titre de pieces justificatives. Ces monumens que l'on étudie si peu , sont les seuls qui jettent quelque lumiere sur notre constitution particuliere. L'ouvrage de M. Doyen , qui en a rassemblé un très-grand nombre , doit par conséquent être mis au rang des livres les plus utiles.

(*Journal encyclopédique ; Gazette des tribunaux ; Journal de Paris ; Mercure de France ; Journal de littérature , des sciences & des arts.*)

THE Elements of Beauty , &c. *Elémens du Beau , avec des réflexions sur l'harmonie de la sensibilité & de la raison ; par J. DONALDSON. In-8vo. A Londres , chez Cadell. 1780.*

COMME il n'est point de recherches plus difficiles à faire que celles qui ont rapport aux opérations & aux affections de l'ame , on ne doit pas être surpris si le sujet de cet ouvrage a fait naître une si grande variété d'opinions , ni si les métaphysiciens disputent encore au-

jourd'hui sur le principe qui excite en nous le sentiment du beau.

» L'erreur ordinaire de la plupart des écrivains vains qui ont traité cette matière, est, dit M. Donaldson, de supposer que l'idée du beau dépend d'un principe invariable, & qui n'a de rapport qu'avec les sens, comme la forme & la proportion. Quelques-uns ont assigné pour causes l'uniformité & la variété, d'autres l'ont rapportée à l'idée de douceur & de poli. On a aussi regardé la convenance comme la source du beau; mais puisqu'il y a des objets qui nous frappent par leur beauté, avant que nous puissions en reconnaître l'utilité, la convenance doit être tout au plus prise pour la cause concomitante, & non pour la cause efficiente du beau. En matière de goût, c'est au cœur plutôt qu'à l'esprit à décider. Le goût prévient le jugement, & appartient plus au sentiment qu'à l'expérience; cependant, il y a un parfait accord entre le goût & la raison, qui sont réciproquement la pierre de touche l'un de l'autre; car il ne nous suffit pas que tel objet nous plaise, nous voulons encore pénétrer la cause & les effets du plaisir qu'il nous fait éprouver. C'est-là ce qui a fait croire à beaucoup de personnes que la beauté dépend de la convenance ou de la propriété, quoiqu'on ne puisse nier qu'un crapaud est aussi propre aux desseins de la nature qu'une tourterelle. Ne remarque-t-on

18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» pas des ornemens artificiels qui plaisent, &
 » qui cependant n'ont que peu ou point d'u-
 » tilité? Le beau n'est pas non plus la même
 » chose que le bon : c'est plutôt ce qui flatte
 » les sens, réuni à l'expression de la bonté.
 » Définir la beauté par les idées de douceur
 » & de poli, c'est la réduire à une simple
 » sensation, & certainement on peut voir &
 » entendre sans les perceptions de beauté &
 » d'harmonie particulières à la délicatesse du
 » sentiment. Car quelque beauté que nous
 » appercevions dans les objets subordonnés des
 » sens, il faut toujours avouer que c'est à
 » l'impression des passions délicates que nous
 » devons les plus grands plaisirs que nous cause
 » la beauté. Et comme c'est le principe social
 » qui élève nos jouissances au-dessus des plai-
 » sirs des autres créatures, ce sont aussi les
 » signes visibles appropriés par la nature à ce
 » principe, qui rendent le corps humain su-
 » périeur en beauté à tous les autres. «

C'est ainsi que s'exprime M. Donaldson
 dans la partie qui sert d'introduction à l'ou-
 vrage. Dans la première section des *Elémens*,
 il traite du beau en général; il observe que
 les qualités des objets, dans le rapport qu'elles
 ont avec le beau, sont celles qui excitent le
 plus clairement dans les sens la perception &
 la vie; que, comme l'attachement naturel à
 la vie & à l'existence est le fondement de tous
 nos plaisirs, les principales, les plus simples
 de nos sensations, & celles qui sont l'objet de

nos premieres idées , sont la lumiere , le son , & le mouvement. Par conséquent l'effet de leurs contraires, l'obscurité, le silence & le repos , doivent inspirer des idées d'horreur , par leur rapport avec la privation de l'ouïe & de la vue ; ou avec le défaut de ces perceptions qui constituent principalement la simple idée de vie. L'auteur emploie à éclaircir cette théorie ingénieuse , plusieurs des sections suivantes, où il traite des différentes idées de lumiere , de son ; de mouvement , d'affimilation & de contraste.

L'objet de la septieme section , est de faire voir que , quoique les simples idées d'horreur ; puissent venir immédiatement de la privation du sentiment , il en est néanmoins autrement lorsque ses images sont personifiées. Dans la huitieme section , l'auteur cherche le principe du caractère & de l'expression , & dans la neuvieme , celui du gracieux. C'est ainsi que M. Donaldson suit les progrès du beau , à commencer par ce qui flatte les sens , jusqu'aux choses purement intellectuelles , & ramenant tout au sentiment intérieur de l'existence & de la sensibilité , il conclut de tout ce qu'il a avancé que le goût des hommes pour le vrai beau , est proportionné à la clarté de leurs perceptions morales , ou à leur amour pour le bien. Non-seulement cette théorie est ingénieuse & bien conçue , elle est encore appuyée par des raisonnemens profonds. On pourroit cependant reprocher à l'auteur , de s'être souvent exprimé d'une maniere vague & obscure , de n'avoir point mis assez de liaison entre ses

idées, & sur-tout de n'avoir point fixé le but où tendoient ses recherches.

Aux *Elémens du beau*, sont jointes des réflexions sur l'*Harmonie de la sensibilité & de la raison*, qui peuvent être regardées comme une suite de l'ouvrage précédent.

» Les plaisirs que fait goûter la vertu, dit
 » l'auteur dans l'avant-propos, sont, premièrement, la satisfaction immédiate dont nous
 » jouissons, en contribuant au bonheur d'autrui, & dans ce cas, la vertu est à elle-même sa meilleure récompense ; non qu'elle
 » donne parce qu'elle reçoit, mais elle reçoit
 » parce qu'elle donne, comme un corps lumineux qui le devient davantage par la réflexion de ses propres rayons : secondement, le plaisir que nous prenons à l'approbation des hommes, ou plutôt de ceux dont
 » nous estimons l'applaudissement, le plaisir venant de ce qu'on appelle ordinairement
 » l'amour de la gloire. L'amour-propre est ce sentiment de plaisir, qui exclut toute idée
 » de jouissance sociale, & c'est faire un étrange abus des mots, que d'appeller amour-propre,
 » ce qui embrasse le bonheur des autres, puisque
 » l'idée du *moi* ne renferme qu'un seul individu.

» Telle est la source d'où découle le bonheur. C'est la jouissance réfléchie du plaisir ;
 » le plaisir d'en faire à ceux que nous aimons,
 » ou le plaisir encore plus grand de contribuer à la félicité du genre humain. Le
 » premier & le second de ces motifs se servent mutuellement d'appui ; car, quoi de

» plus flatteur pour nous-même, que de pou-
» voir nous applaudir, lorsque nous voyons
» cette estime de nous-même, confirmée par
» l'approbation des personnes vertueuses ? Mais
» ceux qui sont guidés seulement par l'amour
» de la gloire, sont en beaucoup plus grand
» nombre que ceux qui consultent avant tout
» le témoignage de leur propre cœur, & qui
» n'estiment l'applaudissement de la multitude,
» qu'autant qu'elle s'accorde avec la voix de
» la raison.

» Que dire de ceux qui font consister leur
» bonheur suprême dans l'amour-propre & la
» sensualité, dont la sympathie est renfermée
» dans des bornes si étroites, qu'ils ignorent
» l'art de rendre leurs plaisirs encore plus vifs,
» en les partageant ? ou de ceux dont le cœur
» est tellement dépravé, que le motif le plus
» lâche, la crainte du châtement, peut seul les
» empêcher de commettre des actions fatales
» pour eux-mêmes & pour d'autres ? Si l'on
» pouvoit persuader aux hommes, ce qu'il
» leur importe le plus de connoître, qu'en
» favorisant les projets vertueux, en sympa-
» thisant avec les foiblesses & les besoins
» d'autrui, on goûte un plaisir bien supérieur
» à celui qui vient de l'amour-propre, il ne se-
» roit plus besoin de les menacer de châti-
» mens. Au moins paroît-il juste que s'il y a
» des hommes entièrement privés d'humanité,
» ils soient par leur stupidité, privés du plus
» pur de tous les plaisirs.

» Il faut avouer sans doute que tous les

22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» hommes cherchent également leur propre
» satisfaction dans tout ce qu'ils font ; mais
» l'ambition & l'avarice n'embrassent qu'une
» ombre , au lieu de la substance ; l'ambitieux
» trouve son bonheur dans la gloire , mais il
» ignore ce qu'il doit faire pour acquérir la
» véritable ; l'avare fait consister le sien dans
» la fortune , mais il n'est pas plus éclairé sur
» ce qui doit suivre. Ainsi , employer les moyens
» les plus doux d'étendre ce principe de sym-
» pathie ; perfectionner les sentimens les plus
» délicats , & rendre l'ame capable de s'inté-
» resser à tout ce qui tient l'humanité , voilà
» quel est le but de la saine philosophie. «

M. Donaldson traite ensuite de l'harmonie de la sensibilité & de la raison , en douze sections dans lesquelles il parle de *la sensibilité ; du goût & du génie ; de la poésie , de la peinture & de la musique ; de l'amour & de l'amitié ; du courage & de l'honneur ; de la conscience ; de la sincérité ; des passions ; de la tempérance ; de la sagesse ; du pouvoir , de la justice , & de la clémence.*

Nous transcrivons quelques-unes des réflexions de l'auteur sur ces différens sujets.

DE LA SENSIBILITÉ.

» Les bonnes qualités de l'esprit & du cœur
» se trouvent rarement réunies ; c'est cepen-
» dant par leur union que l'ame devient vrai-
» ment grande.

» La folie d'une bonté mal dirigée ressem-

» ble trop au vice ; la sagesse de l'homme insensible est pire que la folie.

» Le même principe qui excite l'homme à chercher son bonheur, & à se soulager dans ses maux, le porte aussi à rendre les autres heureux ; moins il a de sensibilité, plus il concentre ses affections en lui-même ; plus l'intérêt qu'il prend à son bien-être est grand, plus il est disposé à chercher celui d'autrui.

» Cette foiblesse capricieuse qui s'alarme d'une bagatelle, & se fâche sans aucun motif suffisant, doit être mise au nombre des maladies ; il y a des gens qui sont plus irritables que sensibles.

» L'homme vraiment sensible a toujours du penchant à fermer les yeux sur les erreurs, & à pardonner les injures, quoique dans certaines occasions la raison lui enseigne à se comporter avec une noble fierté.

» On doit juger du bonheur ou du malheur des hommes par leurs différens degrés de sensibilité. Que veulent dire ceux qui parlent du bonheur de l'homme insensible ? Y a-t-il une plus grande absurdité, que d'envier les jouissances de ceux qui n'ont pas le pouvoir de jouir ? «

DU GOUT ET DU GÉNIE.

» Un goût délicat, est l'effet & le signe de la véritable sensibilité ; cette sensibilité ne se borne pas à un sentiment d'amour, de pitié, ou de reconnaissance (car les hommes les plus

24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» grossiers n'en sont pas privés, mais c'est
» ce qui rend nos affections plus vives, &
» nos plaisirs plus agréables, c'est le génie &
» le goût, la tendresse de l'amitié, & la poli-
» tesse de l'estime, joints à la connoissance de
» tout ce qu'un amour vertueux peut avoir
» de charmes.

» C'est de la clarté de nos perceptions mo-
» rales, que dépend le pouvoir de choisir le
» bien, & de rejeter le mal. Tout ce qui
» tend à former l'esprit, donne une nouvelle
» force à cette faculté de choisir & de rejet-
» ter, en nous faisant connoître d'une manière
» plus sensible la nature du bien & du mal.

» L'ignorance du beau, annonce une ani-
» mation défectueuse; le progrès du goût est
» l'indice d'une sensibilité qui perfectionne
» les facultés de l'ame, comme celles du corps
» se cultivent par l'exercice. Demander si c'est
» un avantage que d'avoir du goût, c'est de-
» mander s'il vaut mieux être que ne pas
» être. Une personne privée de goût est morte
» aux sentimens les plus délicats.

» Il y a une stupidité acquise, comme il y
» en a une naturelle, & c'est dans un goût
» dépravé, & dans des préjugés vicieux que
» consiste la première: sentir, c'est vivre; ainsi
» tout ce qui fortifie ce sentiment, augmente
» la vie en nous.

» Le génie est la faculté de concevoir &
» de comparer les images & les sentimens,
» soit dans le rapport qu'ils ont avec l'utile,
» ou seulement avec l'agréable; c'est l'effet le
» plus

» plus grand que puissent produire la sensibi-
 » lité & la raison, le pouvoir de mettre de
 » l'harmonie entre les idées.

» La poésie, la peinture & la musique sont
 » des sciences faites particulièrement pour le
 » génie. La poésie est le langage des passions
 » sublimes & délicates; la peinture est une
 » poésie muette; la musique est l'accent d'une
 » expression passionnée.

DE LA POÉSIE, DE LA PEINTURE ET DE LA MUSIQUE.

» Un bon poëme est le plus grand effort
 » de l'imagination secondée du jugement.

» La simple imitation est au-dessous de la
 » dignité de la poésie, de la peinture & de la
 » musique. On ne doit pas toujours représen-
 » ter les objets comme ils sont, mais tels qu'ils
 » puissent flatter les goûts innocens, ou tels
 » que l'imagination enflammée par la passion
 » se les peint à elle-même en grand.

» De ce qu'une personne est insensible aux
 » charmes de la musique, il n'en faut pas con-
 » clure qu'elle ignore le langage des passions
 » délicates; mais il est certain que celui qui
 » n'a jamais senti les émotions de la pitié ou
 » de l'amour, ne sauroit concevoir comment
 » la musique peut les exprimer, ou disposer
 » l'ame à les éprouver.

» La musique est un moyen de dévelop-
 » per & d'entretenir les heureuses dispositions

26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» du cœur. Dirigée vers cet objet, c'est un
» art estimable ; autrement elle n'est propre
» qu'à chatouiller l'oreille de ceux qui n'ont
» point d'ame. «

DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

» De même que de deux sons différens qui
» se font entendre à la fois il résulte ce que
» nous appellons harmonie , qualité qui n'appar-
» tient à aucun des deux en particulier ,
» ainsi le desir & l'estime , perfectionnés l'un
» par l'autre , engendrent l'amour , passion diffé-
» rente de l'un & de l'autre , & qui leur est
» supérieure à tous deux.

» L'amour , dans l'absence de la raison , a
» presque le même but , & forme les mêmes
» vœux que la haine.

» Ceux-là seuls sont susceptibles d'une vé-
» ritable amitié qui savent parler & agir avec
» douceur selon que l'occasion l'exige , & qui
» sont sensibles au bien que les autres peuvent
» dire & faire.

» Croire que l'amitié la plus constante doit
» subsister entre des personnes qui se ressem-
» blent exactement par les qualités & les ta-
» lens , c'est se tromper. Une pareille ressem-
» blance produiroit plutôt la haine que l'ami-
» tié. L'union de deux amis doit plutôt ve-
» nir , de ce qu'il y a dans l'un plus de
» jugement , & dans l'autre plus de sensi-
» bilité , & du sentiment que chacun a de

» cette supériorité respective. Cette observa-
 » tion est vraie sur-tout par rapport aux per-
 » sonnes d'un sexe différent.

» Une délicatesse de corps & d'esprit, qui
 » approche de la foiblesse, convient à la fem-
 » me ; on attend de l'homme moins de dou-
 » ceur, & plus de force. Ils doivent être re-
 » gardés plutôt comme devant faire un tout
 » par leur union, que comme deux parties
 » distinctes & également parfaites, puisque les
 » dispositions de l'un des deux sexes sont qua-
 » lifiées par les perfections de l'autre. La na-
 » ture, en les distinguant, a voulu prévenir
 » une rivalité qui eût été une obstacle à leur
 » union.

» Les affections de l'amour & de l'amitié ai-
 » ment à se concentrer dans une sphere étroite ;
 » plus une passion a de force, moins elle a
 » d'objets. Néanmoins la philanthropie n'exclut
 » pas l'amitié particulière. On peut accorder
 » son estime à tous ceux en qui l'on reconnoît
 » du mérite ; mais l'amitié naît & se fortifie par
 » une liaison habituelle & intime ; on peut
 » souhaiter du bien à tous les hommes : l'ami-
 » tié ne peut avoir qu'un petit nombre d'ob-
 » jets ; le véritable amour n'en a qu'un. «

DU COURAGE ET DE L'HONNEUR.

» Distinguons le courage de la férocity. Il
 » est absurde de croire qu'il n'y a du courage
 » qu'à mépriser tous les dangers. Un hom-
 » me sensible à l'honneur doit aussi l'être à la

28 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» crainte ; celui qui dans une occasion impor-
» tante fait vaincre la crainte par l'honneur, est
» véritablement brave.

» On prend toujours le ressentiment & l'ar-
» deur de la vengeance pour des indices d'une
» ame sensible à l'honneur ; cependant rien de
» plus opposé à la véritable sensibilité que ces
» deux passions.

» L'honneur est la regle de notre conduite
» dans les cas où nous ne sommes point sou-
» mis à l'inspection des loix. C'est l'honneur
» qui dit à l'homme de garder inviolablement
» un secret , de défendre les intérêts & la ré-
» putation d'un ami , d'être juste même lorf-
» que la loi ne l'y oblige pas, & de remplir les
» engagemens honnêtes qu'il a pris. C'est l'hon-
» neur qui donne à l'homme le sentiment
» de sa noblesse , qui lui enseigne à ne rien
» commettre de bas & de méprisable , & qui
» l'excite à des actions généreuses , effet d'une
» délicatesse particuliere de sentiment , secon-
» dée par la force de la raison.

DE LA CONSCIENCE.

» Toutes les regles de conduite sont tirées
» des affections naturelles , & de l'expérience.
» Le penchant qui porte l'homme à aimer son
» semblable , est la cause de ces reproches qu'il
» se fait lorsqu'il se comporte mal envers lui.
» Ce mouvement s'appelle remords de con-
» science. L'habitude ou l'éducation créent en
» nous une conscience artificielle qui peut af-

» fermir ou affoiblir celle que nous donne la
 » nature. C'est pour cela qu'un crime commis
 » contre une affection naturelle, lorsqu'elle est
 » confirmée par l'habitude & par les loix,
 » sera suivi de remords plus violens, que dans
 » la supposition où l'on n'auroit connu qu'un
 » seul de ces motifs.

» Il est certain qu'il y a dans l'homme une
 » sensibilité innée qui lui fait distinguer le
 » bien du mal; mais il n'est pas moins vrai
 » que ce sentiment peut recevoir une nou-
 » velle force de la raison, ou être perverti
 » par les préjugés, & que la conscience est
 » souvent l'effet d'un coutume aveugle. Ainsi
 » pour effacer de son ame les mauvais prin-
 » cipes, il est nécessaire de vaincre tous ses
 » préjugés, & d'établir son jugement sur le
 » fondement solide du sentiment & de la raison.

DE LA SINCÉRITÉ.

» Un peu de jugement & moins de sensi-
 » bilité font un homme artificieux; un peu
 » plus de sensibilité & moins de raison le ren-
 » droient sincere.

» Celui qui préfere l'artifice à la sincérité
 » doit être insensible aux tourmens & aux
 » soupçons qui accompagnent la fourbe & la
 » méchanceté; il doit ignorer le plaisir qu'un
 » cœur généreux goûte à agir avec franchise.

DES PASSIONS.

» Supposons un terme aux passions, il en

30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» faut aussi mettre à la vertu. Les passions ne
» peuvent être corrigées que par les passions.
» C'est ainsi que nous nous privons d'un plaisir
» présent, dans l'espérance de goûter dans
» l'avenir un plaisir plus grand & plus durable,
» ou que nous consentons à souffrir un
» mal présent pour en éviter un plus grand.
» Celui qui obéit à ce que lui dicte une passion
» présente, sans consulter l'expérience,
» suit un guide trompeur, & doit nécessairement
» s'égarer.

» Il y a des philosophes qui, pour relever
» le prix des plaisirs du sentiment, essaient de
» rabaisser ceux des sens. Ils ne sont pas plus
» justes, quoiqu'en apparence plus raisonnables,
» que ces hommes qui représentent les
» passions & les affections naturelles comme
» incompatibles avec le bonheur de l'homme.
» Ce n'est pas par les desirs ni par les passions
» que nous sommes malheureux; (car si
» nous en étions privés, quel plaisir serions-
» nous en état de goûter?) mais notre malheur
» vient des desirs aveugles, ou des appétits
» dépravés par qui nous nous laissons
» conduire, sans appeler à notre secours l'expérience
» & la raison.

DE LA TEMPÉRANCE.

» La grande règle que nous devons suivre
» dans la jouissance des plaisirs sensuels, est
» d'en user de manière qu'ils soient toujours

» unis à ceux du sentiment , & qu'ils ne se
 » détruisent point l'un par l'autre.

» Les hommes bornent toujours le sens du
 » mot *plaisir* à ce qui leur plaît à eux-mêmes.
 » Le gourmand croit que par plaisir il faut en-
 » tendre la gourmandise. Le véritable épicu-
 » rien est celui qui fait trouver le plaisir au
 » sein de la tempérance. Un plaisir léger pa-
 » roît grand à celui qui n'en connoît pas de
 » plus grands. L'homme vertueux est celui qui
 » est capable de goûter les plus grands plaisirs.

» Les riches vulgaires prennent les super-
 » fluités & l'ostentation pour l'élégance & la
 » pompe. Le luxe d'un homme de goût est la
 » tempérance, & la grandeur consiste pour lui
 » dans la simplicité.

» Tout vice vient ou de l'insensibilité, ou
 » du défaut de jugement, ou bien de tous les
 » deux. Il n'y a point de maxime plus vraie
 » que celle-ci : *Tout vice est folie*. En effet le
 » vice fait notre malheur ou celui des autres ;
 » or, il n'appartient qu'à un fou d'être lui-
 » même l'instrument de sa misère, & si son
 » plaisir actuel est de faire du mal aux autres ,
 » dû-il éviter tout autre châtiment, il fera
 » toujours puni par ses remords ; & s'il est
 » incapable d'en éprouver, c'est une preuve
 » certaine qu'il a perdu le sentiment opposé à
 » la stupidité. Dans les deux cas il est évident
 » que tout vice est folie. »

DE LA SAGESSE.

» Le sage ou l'homme vertueux , est celui
 » qui est disposé à goûter lui-même le plus
 » grand bonheur , & à le communiquer aux
 » autres.

» Il n'y a aucune vertu qui , dans un sens
 » général , ne renferme toutes les autres ver-
 » tus. La sagesse ne peut subsister sans la jus-
 » tice , la justice sans la tempérance , la tem-
 » pérance sans la force.

DU POUVOIR.

» Ce n'est pas par lui-même que le pouvoir
 » est une bonne qualité , & le sage ne doit
 » désirer que celui de faire du bien. Le vice
 » vient de l'amour-propre , & l'homme le plus
 » vicieux est celui qui rapporte tout à lui-
 » même.

» On admire les qualités sublimes , on aime
 » les vertus douces. Lorsque la sagesse veut
 » captiver le cœur , il faut quelle sourie. Ce
 » que la langue d'un philosophe austère com-
 » mande , son front sourcilieux le défend.

» L'ardeur que les hommes ont pour les
 » richesses & pour l'autorité , semble croître à
 » mesure qu'ils deviennent moins capables de
 » sentimens délicats.

» Nul homme n'a plus de droit qu'un autre
 » à l'autorité , s'il ne possède pas un plus haut
 » degré de mérite. Si ses esclaves sont meil-

» leurs que lui, il usurpe leur place. Chacun
 » devroit remplir le poste pour lequel la nature
 » l'a rendu propre, celui où il peut être heu-
 » reux lui-même, & contribuer au bonheur
 » de la société.

» Les riches vulgaires appellent les pauvres,
 » le vulgaire. Appellons les choses par leur
 » vrai nom. Les hommes grossiers, & les
 » méchans, voilà le vulgaire, quelle que soit
 » leur fortune. Celui-là est véritablement
 » pauvre & vil qui ne sent pas combien le
 » mérite personnel est préférable à toutes les
 » qualités extérieures. «

DE LA JUSTICE ET DE LA CLÉMENTENCE.

» On dit ordinairement que la vertu con-
 » duit au bonheur; il seroit plus propre de
 » dire que ce qui nous mène à la vraie fé-
 » licité est la vertu. La raison pour laquelle
 » certaines actions sont défendues, c'est que
 » l'expérience a fait connoître quelles avoient
 » des suites funestes. Mais parce qu'il y a très-
 » peu d'hommes assez éclairés pour prévoir
 » les suites bonnes ou mauvaises de leurs ac-
 » tions, on a établi des loix pour guider les
 » foibles & pour mettre un frein aux mé-
 » chans.

» La crainte des châtimens que la loi inflige
 » aux coupables, est le seul moyen de retenir
 » ceux qui ne sentent rien pour les autres; on
 » leur apprend au moins par-là à sentir pour
 » eux-mêmes.

34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» Séparons avec soin l'idée de la justice de
» celle de la vengeance, qui, comme les au-
» tres passions vicieuses, doit être réprimée
» par la raison. Le grand objet de la justice
» humaine est la sécurité publique & parti-
» culière : mais souvent la clémence réclame
» contre une sévérité & des violences qui au-
» roient des suites fatales ; c'est pour cela qu'il
» est souvent utile de rendre le bien pour le
» mal, & de mitiger par la clémence la rigueur
» des loix.

» Si l'idée de clémence paroît opposée à
» celle de justice, il faut l'attribuer à l'imper-
» fection des loix humaines qui ne peuvent
» se prêter aux circonstances accidentelles. Ce-
» pendant ces deux vertus ne sont pas contra-
» dictoires ; lorsqu'il est utile d'user de clé-
» mence, ce seroit être injuste que de ne le
» pas faire.

» Ne pas employer ce que nous avons de
» force pour prévenir la ruine de nos sem-
» blables, même contre leur volonté, c'est
» nous rendre coupable de leur perte. Quelle
» différence réelle y a-t-il entre des malheurs
» causés par la folie, & ceux où nous jette
» le destin ? Celui qui tombe est-il moins à
» plaindre, parce que sa foiblesse est la cause
» de sa chute ?

» Qui de nous, s'il voyoit un enfant s'a-
» vancer vers le bord d'un précipice, négli-
» roit de l'en arracher, sous prétexte que cet
» enfant est libre de faire ce qu'il veut ? Les

« hommes font comme les enfans ; il faut sou-
 » vent les éclairer malgré eux.

(*Critical Review ; Monthly Review ; Uni-
 versal Magazine.*)

VOYAGE pittoresque de la Grece. VIIe. Cahier ;
 composé de dix planches , depuis le N^o. 63 ,
 jusques & compris le N^o. 72. VIIIe. Cahier ,
 composé aussi de dix planches , depuis le N^o.
 73 , jusques au N^o. 82 inclusivement. Prix 24
 liv. A Paris , chez Tillard , graveur , quai
 des Augustins , & chez Barbou , imprimeur ,
 rue des Mathurins. 1780 , 1781.

L E VIIe. cahier de ce magnifique ouvrage
 présente d'abord le plan du golphe de Macri ,
 anciennement *Glaucus Sinus* , planche 63. Le
 voyageur a voulu se rendre au fond de ce
 golphe , dans l'espérance de trouver quelques
 antiquités inconnues à ceux qui avoient par-
 couru l'Asie mineure avant lui. Il y a décou-
 vert en effet des tombeaux , & les ruines de
 la ville de *Telmiffus* & de son théâtre. Ces ob-
 jets font la matiere de ce cahier.

Avant d'entrer dans les détails de ces anti-
 quités , il parle d'une isle voisine de Rhodes ,
 autrefois *Syme* , aujourd'hui *Symio*. Elle devoit
 son nom à une nymphe enlevée par le dieu
 marin *Glaucus* , qui la cacha sur cette isle , peu
 distante des mers qu'il fréquentoit. Ses habitans

36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont célèbres dans l'art de plonger, & cet exercice est la grande occupation & l'unique ressource de ces êtres presqu'amphibies. Les femmes même y disputent le prix d'un art, qui paroît si peu fait pour elles, & l'on prétend que, par un règlement toujours observé, les jeunes gens ne peuvent s'établir qu'après avoir donné des preuves d'un talent, seul héritage qu'ils puissent transmettre à leurs enfans. A la pêche du corail & des éponges, qui se trouvent abondamment dans ces parages, les habitans de Symio joignent une autre branche de commerce : ils voyagent souvent dans l'Archipel, pour essayer de tirer parti des bâtimens naufragés. Il y a quelques années que le propriétaire d'un vaisseau coulé à fond près de l'isle de Scio, étant convenu de partager avec eux ce qu'ils en pourroient retirer, ils parvinrent à le vider entièrement.

Le golphe de Macri a quitté le nom du fleuve Glaucus pour prendre celui d'une isle située en face de *Telmiffus*. Il avoit dans l'antiquité celui de *Telmiffidus Sinus*, de la ville de *Telmiffus* dont les ruines subsistent encore. *Arien* fait remonter l'existence de cette ville avant *Gordius*, pere de *Midas*. Ses habitans avoient déjà dans l'art des augures, cette réputation qu'ils ont toujours conservée. *Midas* dut le trône de Phrigie aux talens de sa femme, qui, par l'interprétation adroite d'un oracle, engagea les *Telmiffiens* à couronner son époux. *Cresus*, selon *Hérodote*, alla consulter les devins de *Telmiffus*. *Alexandre* apprit d'eux une

conspiration tramée contre ses jours; enfin du tems de Cicéron ils excelloient encore dans cet art imposteur. Le reste d'un théâtre & les riches fragmens découverts dans les ruines de Telmissus, déposent pour son opulence passée; bien moins encore que les monumens funebres, dont on fait connoître les détails.

Planche 64e. *Vue d'un château & de plusieurs tombeaux près des ruines de Telmissus.*

Planche 65e. & 66e. *Sarcophages antiques trouvés près de Telmissus.*

Planche 67e. *Vue de la montagne des tombeaux près de Telmissus.*

Planche 68e. *Plan & élévation d'un des tombeaux taillés dans une montagne voisine de Telmissus.*

Planche 69e. *Détails géométriques de ce même tombeau.*

Planche 70e. *Suite des antiquités de Telmissus.*

Planche 71e. *Vue d'un théâtre de Telmissus.*

Planche 72e. & dernière. *Détails de ce même théâtre.*

Nous croyons devoir citer une réflexion de l'auteur sur les tombeaux antiques. » La nature, dit-il, imprime généralement à tous les êtres qu'elle anime, le desir de leur conservation; l'homme seul étend ce sentiment jusques sur les débris inutiles de son existence. Rien de plus naturel sans doute, que de recueillir les restes de ce que l'on a aimé, de les soustraire à une destruction, dont le spectacle seroit trop révoltant, de conserver même précieusement des cendres

38 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» chéries ; mais ce soin pénible de rendre les
 » tombeaux inaccessibles, de surcharger la terre
 » de ces masses énormes, pour éterniser ce qui
 » n'est plus, on ne peut l'imputer qu'à une
 » absurde superstition, à laquelle bientôt après
 » vint se joindre la vanité la plus ridicule. Les
 » prêtres répandirent cette opinion, que l'état
 » du corps influoit sur celui de l'ame ; & les
 » grands, en adoptant cette idée lucrative pour
 » ses auteurs, firent de leurs tombeaux des
 » monumens de faste & de magnificence. Af-
 » surer des soins funéraires à son corps, c'étoit
 » alors sauver son ame : avec l'opulence, on
 » joignoit à l'espérance d'un repos éternel, l'a-
 » grément de garder son rang, même après
 » sa mort, & d'avoir la prééminence sur les
 » autres cadavres. On inventa l'art des embau-
 » memens ; on creusa des rochers pour y met-
 » tre, à l'abri de toute insulte, ces corps
 » ainsi préparés, & des milliers de malheu-
 » reux furent employés, pendant des regnes
 » entiers, à construire des pyramides, asyles
 » des tyrans, même après leur mort. «

La planche 73e. qui commence le VIIIe.
 cahier est la *carte détaillée de la route de l'au-
 teur depuis le golphe de Macri, jusqu'au Méan-
 dre*. Après être entré en détail sur l'origine
 du nom de la *Carie*, sur ses fondateurs & les
 diverses révolutions qu'a éprouvées cette con-
 trée jusqu'à nos jours, le voyageur nous an-
 nonce qu'il n'a rien négligé pour en perfection-
 ner la carte ; mais il convient qu'il lui restoit
 des difficultés qu'il n'auroit pu résoudre sans

Le secours de M. Barbier, élève de M. d'Anville, & digne d'un tel maître.

La planche 74e., est la représentation d'une *halte des voyageurs près du village de Dourlarch*. Arrivés sur les lieux, le dessin fut fait sur le champ. C'est, dit l'auteur, le tableau fidele de la vie que nous avons menée pendant près d'une année, & à laquelle il est facile de s'accoutumer dans un climat où les nuits sont aussi belles, & où l'on jouit si bien de l'absence du soleil : quand les chemins & nos travaux nous le permettoient, nous marchions la nuit, & nous passions la journée dans le plus épais d'un bois, & souvent plongés dans un ruisseau.

La planche 75e., est *la réception de l'auteur chez Hassan Tchaousch Oglov*. Cette réception est intéressante, parce qu'elle donne une idée juste des mœurs du pays & du caractère de cet aga, qui, par ses richesses & sur-tout son courage, s'étoit rendu indépendant de la Porte. Il avoit alors quatre-vingts ans, & sa puissance sembloit être affermie par le respect qu'inspiroit son âge. En arrivant au caravanserail, le voyageur rencontre un médecin, qui lui adresse la parole en italien ; en une demi-heure ils devinrent amis, & ce médecin lui servit d'interprete ; il se chargea d'aller annoncer son arrivée, & de demander le moment auquel le vieux *Hassan* recevroit l'auteur. Ce fut, dit-il, sur les dix heures du matin que je me rendis à son palais : je traversai une cour immense autour de laquelle étoient attachés plus de cent

chevaux magnifiquement équipés, & passant la porte du *harem*, devant laquelle étoient plusieurs eunuques noirs, je montai au palais. Il étoit presque tout construit en bois; mais un grand escalier & de longues galeries remplies d'une foule de Turcs, de Negres, de Tartares, lui prêtoient assez d'apparence. Tous se pressoient pour me voir, me toucher, examiner mes armes, mes habits, & me parloient tous à la fois, des langues qu'ils savoient bien que je n'entendois pas. Je fus d'abord conduit chez le premier officier de l'aga, de-là chez son fils, & enfin je parvins au pere. Il étoit au fond d'une très-grande salle, dans l'angle du sofa, avec un de ses arrières-petits-fils entre ses genoux. Je pris place à côté de lui. Mon interprete agenouillé sur le tapis, les mains l'une sur l'autre & glissées dans le bout de ses manches. (*) On offrit mes présents à l'aga; c'étoient une montre d'or, une paire de pistolets, des étoffes de soie rayées d'or, pour habiller deux de ses femmes, & une caisse de syrops & de confitures seches, dont je portois avec moi une ample provision. *Hassan* me fit beaucoup de questions sur mon voyage. Il ne concevoit pas que la simple cu-

(*) *Nota.* Cet usage a toujours été en Orient la marque du respect le plus profond. Cyrus le jeune fit mourir deux princes du sang-royal, pour avoir paru devant lui, sans avoir les mains enveloppées dans l'extrémité de leurs manches.

riofité eût été pour moi un motif fuffifant de m'expofer à tant de fatigues. Après des efforts prefqu'inutiles pour lui faire comprendre le genre d'intérêt qui m'amenoit dans un pays autrefois célèbre, je lui parlai de fa réputation, de fa puiffance, de fon courage & de fa prudence. Il fut fenfible à ces éloges, & d'un geffe fit éloigner un peu les affiftans. J'appris qu'il n'avoit jamais eu aucune miffion de la Porte, que fes richesses avoient été le fondement de fon autorité, qu'il avoit été inquiété par les pachas voifins, que fa bravoure les avoit repouffés, & qu'il s'étoit composé en quelque forte un état, dans un pays défendu par des montagnes. Là je fis de nouveaux éloges de fes talens. Il ne m'en a pas fallu beaucoup; me répondit-il; obligé de me défendre contre des agrefleurs injuftes, je me fuis fait des amis de tous ceux que l'on opprimoit. J'ai remis aux habitans de cette contrée la moitié des impôts qu'exigeoit le pacha, & ils ont regardé comme un meilleur maître celui auquel ils payoient la moitié moins. Je protege mes amis, & je fais étrangler, *comme il eft jufté*, mes ennemis, ou ceux que je foupçonne de l'être. A ces mots je fous; il m'en fit demander la raifon par l'interprete, & je lui répondis que faire étrangler fes ennemis pouvoit être très-prudent; mais que de commencer par-là fur un fimple foupçon, n'étoit peut-être pas d'une exaéte juftice. Dis à cet étranger, repliqua-t-il, (en parlant au médecin) que ce qui eft néceffaire eft jufté, qu'autrement Dieu ne

42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

l'auroit pas permis , & ne m'auroit pas récompensé par de si longs succès. Sans réfuter ce raisonnement turc , je me bornai à faire des vœux pour la continuation de ses prospérités. Je n'ai jamais fait (continua-t-il) de mal au sultan qui ne me connoît pas , & au nom duquel on m'auroit fait couper la tête , si je n'avois pas écarté de mon territoire tous les émissaires. *Hassan* se comparoit au visir *Acomat* , peint par Racine , lorsque je vis son visage s'égayer ; & ayant regardé du côté que ses yeux se fixoient , j'aperçus une figure extraordinaire , qui faisoit mille contorsions & parloit avec une extrême volubilité. Le médecin Arabe me dit que c'étoit un fou favori de l'aga , qui , après quelques instans , me demanda si les princes de mon pays avoient des fous dans leurs palais ; je lui répondis qu'ils en avoient eu autrefois , mais qu'aujourd'hui ils n'en avoient plus d'attitrés , & qu'à cet égard ils s'abandonnoient avec confiance aux hasards de la société. C'est notre ancien usage , dit-il , & il n'a aucun inconvénient. Je paie un fou pour m'amuser , & des gens sensés pour s'occuper de mes affaires.

De retour au caravanserail , *Hassan* envoya au voyageur un cheval isabelle ; ce présent est chez les Musulmans la marque de la plus grande considération. L'auteur en partant , détermine le médecin Arabe à le suivre à Mylasa. Il connoît le peu d'érudition de ce docteur , à des questions qu'il lui fait , en examinant une boîte de drogues , & vient au secours de son igno-

rance dans un moment où on lui annonçoit qu'un de ses malades , tourmenté d'une colique néphrétique, éprouvoit des douleurs insupportables. Le ciel m'est témoin , dit l'Arabe , que j'y fais de mon mieux ; car dieu fait si je lui épargne la rhubarbe. De la rhubarbe pour une colique néphrétique ! On peut imaginer , dit le voyageur , quels furent mes cris. La rhubarbe étoit le remède universel de ce pauvre médecin. Je réparai un peu ses torts , par une saignée , des bains & une boîte de pillule de savon , que je lui laissai. Après cette cure , tous les habitans eurent en moi une confiance qui me devint pénible. Mes drogues auroient été bientôt épuisées. Je me contentai de hasarder quelques saignées , de distribuer généreusement quelques onguents , & à la faveur de la nuit , je me dérobaux embarras de ma réputation , & au danger plus instant de la perdre.

Les planches 76 & 77e. , représentent , la première , *le palais de l'aga d'Eski-Hissar* , & la seconde , *une fête turque*. L'auteur va voir l'aga d'Eski-Hissar , petit-fils d'Hassan-Oglou , qui ne lui donne pas grande estime pour lui. C'étoit un jeune-homme fort laid & parfaitement stupide. L'aga l'invite à une fête turque ; il y voit une farce obscène sur laquelle il a (pour nous) tiré le rideau. L'enthousiasme de l'aga , dit-il , les applaudissemens & l'ivresse du peuple , m'apprirent à quel excès les turcs poussent un vice , qui semble héréditaire chez les habitans de ces climats.

La planche 78e. , est le *tombeau de Philéus* ;

44 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la 79e. les détails des ruines d'un monument ; la 80e. les ruines de Stratonice ; la 81e. les fragmens d'un théâtre ; la 82e. divers fragmens de Stratonice. Ce chapitre est terminé par un cul-de-lampe , où l'on a inféré un tableau qui rappelle les malheurs de Monime.

Tout ce que nous pouvons dire de cet ouvrage , c'est qu'il soutient & mérite de plus en plus l'estime générale dont il jouit , & que les livraisons se font toujours trop attendre au gré du public impatient.

(*Journal de Paris.*)

STORIA della letteratura italiana , &c. *Histoire de la littérature italienne ; par l'abbé JÉRÔME TIRABOSCHI , conseiller de S. A. S. le duc de Modene , président de la bibliothèque ducale , & de la gallerie des médailles , & professeur honoraire de l'université de Modene.* Tome VIII (*) depuis 1600 jusqu'en 1700. A Modene , chez la société typographique. In-4to. de 378 pag. 1780.

Nous avons déjà parlé de ce huitieme volume de l'*Histoire de la littérature italienne ;* (**) mais l'importance des matieres nous engage à y revenir.

(*) *Esprit des Journaux*, novembre 1779, pag. 20.

(**) *Esprit des Journaux*, novembre 1780.

Le premier des trois livres qui en forment la division, est divisé lui-même en cinq chapitres ; l'auteur expose dans le premier, quel a été au dix-septième siècle, l'état politique de l'Italie, & fait un tableau de la paix, dont jouit alors ce pays, agité durant les siècles précédens, par les guerres des petits princes qui s'en étoient partagé la possession. Il avertit ensuite ses lecteurs de se rappeler l'examen qu'il a fait dans la préface du second tome, où il a développé les véritables causes de la décadence des lettres, pour mieux comprendre comment, malgré ce calme que goûta l'Italie, elle fut néanmoins si stérile en littérateurs célèbres. Après nous avoir tracé les portraits de tous les souverains qui regnoient alors en Italie, M. l'abbé Tiraboschi parle de la faveur qu'ils accordèrent aux gens-de-lettres. Parmi ces princes, il compte Vincent I & Ferdinand Gonzague, ducs de Mantoue, dont le premier fut le protecteur du poète Chiabrera, & cultiva lui-même la poésie, plusieurs papes, tous les Médicis de Florence, & en particulier, Ferdinand II, fondateur de l'académie du Cimento, & son épouse, Victoire de la Rovere, qui institua celle des Dames Siénoises. Galilée & tous ses disciples eurent part aux bienfaits de ces souverains. Le duc Ferdinand contribua aux progrès de la physique dans ses états, en cultivant lui-même cette science, & en honorant souvent de sa présence les assemblées des académiciens du Cimento. Les universités de Pise, de Florence & de Siéne, la biblio-

46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

theque Laurentienne , & la gallerie des Médicis , lui doivent une partie de ce qu'elles possèdent de plus précieux , particulièrement la dernière , enrichie par la libéralité du frere de Ferdinand , le cardinal Léopold , qui entretint une correspondance avec les savans de son tems. Ses lettres publiées par Monsignor Fabroni , donnent de lui la plus haute idée. Outre Cosme III , fils de Ferdinand II , héritier des vertus de son pere , l'Italie eut encore d'autres princes qui servirent de protecteurs aux savans. François I , duc de Modene , Rainuce I , duc de Farnese , & Charles Emmanuel I , duc de Savoie , firent renaître le goût des beaux-arts dans leurs états. Parmi les papes , on doit distinguer Urbain VIII , qui cultiva beaucoup l'étude de la langue grecque , & Alexandre VII , qui avoit composé , sous le nom de Filomato , un recueil de poésies imprimées à Paris en 1656. Le pape Alexandre avoit été disciple de Celso Cittadini , & fut un des protecteurs de Giano Nicio Eritreo , avec lequel il entretint un commerce de lettres , d'Allaci , d'Olstenius , du P. Sforce Pallavicin , & du P. Bona , de l'ordre de Cîteaux. L'université de Rome lui doit son jardin des plantes , son amphithéâtre d'anatomie , six nouvelles chaires & sa bibliotheque. Alexandre avoit résolu de fonder une académie ecclésiastique , mais ses démêlés avec Louis XIV , l'empêcherent d'exécuter ce projet.

Dans le troisieme chapitre l'auteur traite des universités , des écoles publiques & des aca-

démies. Les universités les plus célèbres furent celles de Padoue & de Bologne ; mais si l'une eut le bonheur d'avoir Cassini, Montanari & Cavalier, M. l'abbé Tiraboschi auroit dû ne pas oublier que dans l'autre, l'illustre Galilée donna des leçons que le prince Gustave de Suede alloit écouter. Pise, Florence & Siene, posséderent aussi de grands hommes, parmi lesquels on doit compter Jacques Gronovius, qui occupa une chaire à Pise, quoiqu'il ne fût pas catholique. A Naples, le comte de Lemos protégea l'université de cette ville. M. Tiraboschi dit que celle de Ferrare perdit de sa célébrité quelque tems après les princes de la maison d'Est ; mais celle de Rome fleurit sous Alexandre VII, Clément IX, & Innocent XII. L'université de Modene fut érigée en 1683, par François II, & celle de Parme, renouvelée en 1600 par le duc Rainuce. Le célèbre jurisconsulte Sforce d'Oddi de Perouse, y donna des leçons.

Les jésuites, les barnabites & les scolopes ; contribuerent aussi aux progrès des sciences par leurs écoles destinées à l'instruction de la jeunesse, & l'auteur pense que ces écoles peuvent être plus utiles même que les universités, particulièrement en ce qui regarde les principes élémentaires. C'étoit ici le lieu de discuter la question, si les jésuites ont contribué à la corruption du goût en Italie ; mais comme l'auteur a craint d'être regardé comme juge & partie dans cette cause, il a jugé à propos de garder le silence à ce sujet, & de passer

48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

aux académies. Parmi celles de Rome, les plus fameuses furent celles des Ordinati, des Humoristes & des Lincées. M. Tiraboschi parle ensuite de celle des Arcades fondée en 1690 par Crescimbeni. Selon Quadrio il y a eu dans le dix-septième siècle, plus de trente académies à Bologne. Ferrare, Macérate, Pérouse, Ravenne, Faïence & Imole, eurent aussi les leurs. Celles de la Toscane, & sur-tout l'académie de la Crusca, contribuerent beaucoup à retarder la corruption du goût en Italie. Le marquis Jean-Baptiste Manso en fonda une à Milan, qui fut appelée des *Oziofi*. Milan en eut une aussi pour la philosophie morale & les belles-lettres; un de ses membres les plus distingués fut Charles-Marie Maggi, un des poètes les plus célèbres de son temps. Les académies de Pavie, de Padoue, de Venise, de Gènes, de Turin, & de plusieurs autres villes, firent dans le même siècle l'ornement de la littérature italienne.

Dans le quatrième chapitre, l'auteur traite des bibliothèques, des cabinets d'antiquités & d'histoire-naturelle. La bibliothèque du Vatican fut enrichie des livres de la Palatine donnée à Grégoire XV & à Urbain VIII, par Maximilien, duc de Bavière, lorsqu'il eut conquis le Palatinat, de ceux de la bibliothèque des ducs d'Urbain, & des présents que la reine Christine fit en mourant au pape. Outre la bibliothèque du Vatican, il y en eut encore de fameuses à Rome, par exemple, celles des Barberini, des Altieri, des Ottoboni, des Imperiali & des Chigi.

Chigi ; les deux premières eurent leurs cabinets de médailles & de monumens antiques. M. Tiraboschi parle encore de la bibliothèque du college romain, de celle de Casanate, &c. On peut, en lisant les voyages de Mabillon, de Montfaucon, de Spon & d'André Scott, s'éclaircir sur le nombre des bibliothèques & des cabinets qu'il y avoit alors à Rome. Après avoir fait l'énumération de celles qu'on avoit dans les autres villes d'Italie, l'auteur passe aux particularités de la vie de Magliabecchi, ce savant qui, semblable aux sages de la Grece ; s'est fait une grande réputation sans avoir laissé aucun ouvrage. Le cinquième chapitre est employé à faire connoître les voyageurs, dont les plus célèbres sont Pierre de la Vallée, & Gemelli Carreri.

Le second livre, divisé en quatre chapitres ; traite de la théologie, de la philosophie, des mathématiques, de l'histoire-naturelle, de l'anatomie, de la médecine, de la chirurgie & de la jurisprudence civile & canonique. Quant à ce qui concerne la théologie, l'interdit Vénitien & la congrégation *de Auxiliis* donnerent lieu à une multitude d'écrits. Baronius, Bellarmin & Borius combattirent Sarpi & Carpello ; Arcudio & Pierre Strozzi travaillèrent, l'un à la conversion des Orientaux, l'autre à celle des Chaldéens ; de Dominis fut réfuté par Zacharie Boverio ; le cardinal Sfondrate écrivit contre la régale ; la religion chrétienne eut de grands défenseurs dans le comte Magalotti, Bonini & Maracci ; la liturgie & l'histoire ec-

clésiastique furent éclaircies par Barthelemi Gavanti , par les cardinaux Bona & Tomasi , par Monsignor Ciampini, &c. & le martyrologe par Ferrari, général des Servites. L'histoire du concile de Trente fut écrite par Fra Paolo , & dans la suite par le cardinal Pallavicin sur des mémoires plus authentiques ; Battaglini & Bernini composèrent des histoires générales des conciles ; le cardinal Noris écrivit celle des hérésies , Ughelli celle des églises d'Italie , &c. Ce chapitre est terminé par la vie de Théophile Rainaldo , & de Lucile Vanini. Le suivant , où l'auteur traite de la philosophie & des mathématiques , commence par la vie de Fortunio Liceto , & de Thomas Campanella. M. Tiraboschi parle ensuite de Galilée , de sa vie , & de l'époque de son arrivée à Rome , mal fixée par Viviani à l'année 1623. Ensuite il s'étend sur les découvertes qui ont immortalisé ce génie célèbre , & qui ont répandu un si grand jour sur les parties les plus intéressantes de la physique. Toricelli adopta les sentimens de Galilée sur la mécanique & la ballistique , & trouva la mesure de la cycloïde , quoique Pascal ait fait honneur de cette découverte à Roberval. L'invention du barometre , époque si célèbre dans l'histoire de la physique , fut une des dernières de Toricelli , qui fut enlevé à l'Italie par une mort prématurée. Alphonse Borelli , ce savant qui a si bien éclairci la statique & la mécanique des animaux , parut ensuite ; l'éloge que Boerhave a fait de lui , & la chaire fondée à Mont-

pellier pour expliquer le traité *De motu animalium*, le font regarder comme un des plus grands génies de son siècle. L'abbé Castelli, qui avoit donné des leçons à ces deux savans, & fourni des lumieres à Galilée son maître, reçut d'Urbain VIII, une chaire de professeur au college de la Sapience à Rome. On peut le regarder comme l'inventeur de l'hydraulique, puisqu'il fut le premier qui appliqua la géometrie au mouvement de l'eau; Michelini, Guglielmini & Aleotti sont ceux à qui l'on est redevable des progrès que cette science a faits depuis.

L'auteur passe à l'astronomie, & parle de Vincent Reinieri, fameux disciple de Galilée, de Riccioli & de Grimaldi, qu'on a regardé comme celui qui le premier a expliqué la formation de l'arc-en-ciel; mais l'auteur, en historien impartial, laisse le mérite de l'explication de ce phénomène à Descartes & à Newton; il s'étend ensuite sur la vie & les découvertes de Cassini, & fait encore mention de plusieurs astronomes, & entr'autres de Montanari, dont la maniere d'expliquer la nature de la foudre, paroît avoir une certaine analogie avec les sentimens des physiciens de nos jours, sur le fluide électrique. M. Tiraboschi revient ensuite à l'académie du Cimento, & aux neuf académiciens qui la composèrent pendant l'espace de dix ans, & sur la vie desquels il a pris soin de faire des recherches. Dans celle de François Sagredo, il nous apprend que ce savant avoit connu avant Newton,

l'usage du télescope de réflexion. Après divers articles concernant plusieurs académiciens moins célèbres, il parle de Cavalieri, d'Etienne Des Anges, du cardinal Michel Ange Ricci, & de Vincent Viviani. A l'histoire des astronomes, succede celle des auteurs qui ont traité de l'architecture civile & militaire, & parmi lesquels on distingue Scamozzi & le prince Raimond Montecuccoli. Le chapitre est terminé par une notice des savans qui ont écrit sur la peinture & la musique ; cette notice renferme l'éloge des ouvrages de Barbieri & de Jean-Baptiste Doni. L'exemple de ce dernier prouve que les grands hommes ne jouissent pas toujours d'une gloire proportionnée à leurs talens.

Le troisieme chapitre contient des détails très-étendus sur l'académie des Lincées, sur le prince Frédéric Cesi, qui fonda dans son palais une école de botanique, & sur les progrès de l'histoire-naturelle, auxquels contribuerent beaucoup Fabio Colonna, & François Stelluti, dont l'un cultiva la botanique, & l'autre la minéralogie ; mais parmi les naturalistes qui ont illustré l'Italie, le premier rang doit être donné à François Redi. L'auteur, en parlant de la chymie, observe que l'Italie a été le berceau de cette science, & qu'elle n'y a point été apportée par les étrangers. La gloire de ce pays n'est pas moins rehaussée par les anatomistes & les médecins, qu'elle a produit dans le dix-septieme siecle. Parmi les premiers, les plus célèbres sont Malpighi & Bellini ; parmi les seconds, on nomme avec

éloge Codronchi, Mercurii, Sanctorius, Caimo, Manelfi, Chiodini, Zacchia, Leonardo de Capoue, Luc Tozzi, Antoine Porzio, Baglivi, Lancisi & Ramazzini. Ce troisieme chapitre est terminé par les chirurgiens; l'auteur, en citant M. Portal, qui a écrit l'histoire de l'anatomie, fait l'éloge d'Hippolyte Parma, de Matthieu Rossi, de Théodore Baronio, de Pierre Marchetti, & de César Magatti, & apprend en passant au lecteur, que les manuscrits du dernier ont été donnés à la bibliotheque d'Est, par le fils du célèbre Vallisnieri, qui en avoit hérité.

Le quatrieme chapitre traite de la jurisprudence. M. l'abbé Tiraboschi le commence par l'éloge de Gravina & d'Alciat, qui, tous deux employèrent l'érudition à faciliter l'étude des loix; vient ensuite celui de Jacques Antoine Marta, de François Acarigi, de Jérôme Lampugnani, &c. Les deux cardinaux Bramacci & Albizi, se distinguerent par leurs écrits sur le droit canon, ainsi que Fagnani, célèbre par son commentaire sur les cinq livres des décrétales, le cardinal de Luca, & Rinaldi. Le chapitre finit par la vie de Gravina; ce savant fut un des premiers fondateurs de l'académie des Arcades, il en rédigea même les statuts; mais dans la suite, ayant eu une querelle avec Crescembeni, il quitta son pays, & se retira auprès du duc Victoire Amédée, qui l'avoit invité à venir à sa cour.

Le troisieme livre, qui est consacré aux belles-lettres & aux arts, traite de l'histoire,

54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

des langues étrangères , de la poésie italienne ; de la poésie latine , de la grammaire , & de l'éloquence. D'abord l'auteur en parlant de l'histoire , observe , que si l'Italie a produit au dix-septieme siecle , une multitude d'historiens , il n'y en a qu'un très-petit nombre dont on puisse faire l'éloge. Il parle ensuite des travaux qui ont été faits dans ce tems sur la chronologie , la géographie , & les antiquités. La science des médailles & des inscriptions , fit alors les plus grands progrès , & comme toutes les villes d'Italie étoient jalouses de produire les monumens qui pouvoient attester leur ancienne splendeur , il se trouva par-tout de savans antiquaires , parmi lesquels on distingua Bonanni , qui écrivit sur les médailles des papes. Les recueils d'inscriptions devinrent très-communs , mais ils n'étoient pas faits avec cet esprit de critique sage & éclairée , que l'on exige aujourd'hui. Après avoir donné la vie du célèbre Raphael Fabretti , d'Octave Falconieri , & de Monsignor Ciampini , l'auteur passe à une autre partie de la science des antiquités , c'est-à-dire , celle qui a pour objet les usages & les mœurs des anciens peuples , & particulièrement des Romains ; le plus célèbre écrivain qui ait traité cette matiere , est sans contredit Octave Ferrari. Parmi les historiens , l'auteur distingue Vittorio Siri , & Jérôme Biani de Modene , le premier auteur qui ait composé une histoire générale de l'Italie ; il n'oublie pas non plus Gregorio Leti , dont l'*Italie regnante* , prouve à quel degré de perfection la politi-

que étoit alors élevée, mais auquel on peut reprocher son défaut de sincérité & d'exactitude. L'Etat-Ecclesiastique fut très-fécond en auteurs, qui écrivirent les annales des différentes villes de cette partie de l'Italie. Les royaumes de Naples & de Sicile eurent aussi leurs historiens; en Toscane, les savans livrés entièrement à la littérature légère, s'occupèrent très-peu du soin d'écrire l'histoire. Venise, plus heureuse, eut d'excellens historiographes dans André Morosius, le continuateur de Bembo, & Paul son frere, dans Nicolas Contarini, Jean-Baptiste Nani, & Michel Foscarini. Milan compta parmi ses principaux historiens, Jean-Pierre Puricelli, dont les ouvrages sont pour la plupart restés manuscrits. Les autres villes du duché de Milan, celles du Piedmont, Modene, & Parme, eurent aussi les leurs; mais les plus célèbres auteurs en ce genre, qu'ait eu l'Italie, sont ceux qui écrivirent l'histoire des royaumes étrangers. Un des plus illustres d'entre ceux-ci, est Davila, dont M. Tiraboschi nous donne ici la vie, avec celle du cardinal Bentivoglio & de Strada, l'un & l'autre critiqués par Scioppio & Gravina. Pour ce qui regarde l'histoire des arts, Baglioni & Bellori continuerent *Les vies des peintres* de Vasari; Baldinucci, auteur de l'histoire de la gravure, travailla sur le même sujet; les différentes provinces de l'Italie eurent aussi des auteurs, qui, indignés de la partialité avec laquelle Vasari avoit préconisé l'école toscane, écrivirent l'histoire des peintres de leur nation.

Après l'histoire des littérateurs, vient celle des professeurs des arts. M. l'abbé Tiraboschi y parle d'un grand nombre de manuscrits, non encore publiés, sur l'histoire de la religion, & il passe ensuite à un nouveau genre de composition, c'est-à-dire, aux journaux littéraires, dont il accorde l'invention aux François; trois ans après cette époque, l'abbé Nafari fit imprimer à Rome, le premier ouvrage en ce genre qu'ait eu l'Italie; ce chapitre dont la dernière partie est consacrée aux écrivains généalogiques, renferme encore la vie de Trajan Boccalini & celle d'Augustin Mascardi. Le second traite, comme nous l'avons dit, des langues étrangères; l'étude en fut encouragée par les cardinaux Frédéric Borromée & Grégoire Barbarigo; Paul V excita les réguliers à s'y livrer, & Grégoire XV institua la congrégation de la Propagande. L'auteur a oublié de dire ici que dès l'année 1613, le carme Thomas de Jesus avoit donné l'idée de cet établissement dans son ouvrage, *De procurandâ salute omnium gentium*, & que de plus le premier projet en fut suggéré non point par le pape Grégoire, mais par Jean-Baptiste Vives, prélat Espagnol, par le carme Dominique de Jesus, & par le P. Jean Léonardi, fondateur de la congrégation de la Mere de Dieu. Malgré le goût des Italiens pour les langues orientales, il paroît que l'étude des lettres grecques fut très-négligée; parce que les traductions des auteurs grecs faites dans le siècle précédent, firent regarder cette étude comme inutile. L'auteur finit le second chapitre

en disant que c'est au zele des missionnaires qui ont voyagé dans l'Orient, que l'on doit les grammaires & les dictionnaires des langues orientales. Le troisieme & le quatrieme chapitres, qui ont pour objet la poésie italienne & la poésie latine, font voir que malgré le torrent du mauvais goût qui inonda l'Italie au dix-septieme siecle, il y eut cependant encore des poëtes qui surent écrire avec autant de naturel que d'élégance. Si le cavalier Marini eut malheureusement trop d'imitateurs, Chiabrera eut aussi les siens, quoiqu'en plus petit nombre. Plusieurs écrivains se distinguèrent dans la carrière du théâtre; la poésie heroï-comique fut cultivée avec succès, & sur-tout par Tassoni & Bracciolini.

La décadence de la poésie italienne entraîna celle de la latine; on commença à regarder Martial, Lucain & Claudien comme les seuls modeles qu'on dût imiter. Monsignor Ciampoli fut le novateur hardi qui déclama le premier contre l'antiquité. Au milieu de cette corruption générale, quelques écrivains se firent cependant remarquer par la pureté de leur style, & entre autres Augustin Favoriti.

Le cinquieme chapitre renferme des notices sur les grammairiens & les auteurs qui ont travaillé sur l'étymologie de la langue italienne, tels que Celfo Cittadini, le cardinal Pallavicin, Charles Dati, François Rodi & plusieurs autres. M. l'abbé Tiraboschi parle du fameux vocabulaire, publié en 1612, par l'académie de la Crusca, & des critiques qu'en firent alors

58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Taffoni & Paul Beni. Dans l'article de l'éloquence il fait l'éloge des discours latins composés par les jésuites, & de ceux que Dati écrivit en italien. Mazzarini & Segneri, tous deux jésuites, se distinguèrent par leurs sermons, ainsi que le cardinal Casini.

Dans le sixième & dernier chapitre de l'ouvrage, l'auteur traite des arts libéraux, dont la décadence suivit celle de la littérature. Scamozzi & Borromini furent les premiers qui firent dégénérer l'architecture. Parmi les sculpteurs, les plus illustres furent Algardi & le cavalier Bernin, & parmi les graveurs Tempesta, Etienne de la Bella & Pierre Testa. Quant à la peinture, M. Tiraboschi observe que l'école Bolonoise l'emporta sur toutes les autres, qui ne produisirent aucuns chefs-d'œuvre dignes d'être comparés aux siens. Les anecdotes qui terminent cette histoire, prouvent que la réputation des artistes Italiens s'étoit répandue non-seulement dans toute l'Europe, mais encore dans les cours des plus puissans monarques de l'Asie. (*).

(*Efemeridi letterarie.*)

(*) Nous avons dit, dans notre journal de novembre dernier, que le huitième tome de *l'histoire de la littérature italienne* devoit être le dernier de cet ouvrage; cependant M. l'abbé Tiraboschi avertit ses lecteurs qu'il a dessein d'en ajouter encore un dans lequel il fera des additions aux premiers & où il corrigera les fautes qui peuvent s'y être glissées.

LE SOLDAT Citoyen, ou vues patriotiques sur la maniere la plus avantageuse de pourvoir à la défense du royaume. Gros in-8°. A Neufchâtel; & se trouve à Paris, chez Esprit, au Palais-Royal.

L'OUVRAGE que nous annonçons est celui d'un militaire, excellent citoyen, qui après avoir médité pendant vingt ans sur les principes qu'il vouloit développer, expose avec l'esprit, la franchise & la loyauté d'un homme de guerre très-instruit, sa façon de penser sur les abus de sa profession, & sur les moyens de les réformer.

Voici comme il débute: » Citoyens, vous » n'avez encore rien vu de moi. Aujourd'hui » j'ose me faire imprimer. Veuillez accueillir » les essais de mon zele. Applaudissez à ce que » j'aurai pu dire de bien; & instruisez-moi sur » ce que j'aurois dû dire de mieux. «

L'Auteur commence ses réflexions préliminaires par une remarque très-vraie, & sur laquelle on s'est trop peu arrêté jusqu'à présent; c'est que tous ceux qui ont traité de l'art militaire, supposant presque toujours de bons soldats & des armées bien disciplinées, n'ont porté leurs vues que sur la tactique, tandis qu'il faudroit examiner d'abord si nous avons ces soldats & ces armées, & les moyens de se les

60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

procurer. L'objet des écrivains qui l'on précédé, a donc toujours été de perfectionner l'art militaire ; le sien seroit de perfectionner les instrumens de l'art, c'est-à-dire, les soldats.

Mais quelles sont les causes qui forment les soldats dans chaque nation ? L'Auteur les borne à trois : le caractère national, l'éducation, le gouvernement. Parcourant ensuite rapidement l'histoire militaire de toutes les nations guerrières, il prouve ses assertions par des faits & d'excellentes observations, & après avoir examiné les causes qui servirent à former les soldats de l'Asie, de la Grece & de Rome, il semble conduire & arrêter le lecteur à cette importante vérité : » Que la crainte & l'espérance, dirigées avec sagesse, une excellente éducation réglée par un gouvernement sage & prudent, concourent à créer un caractère national, & ces causes réunies, à former des défenseurs à la patrie. «

Il expose dans l'avant-propos le tableau des révolutions sans nombre qu'a essuyées notre milice, & des abus qu'ont entraînés ces vicissitudes. Il faut lire l'ouvrage pour se convaincre des funestes effets de cette instabilité, & de quelle importance il est de remédier aux maux qui s'en sont toujours ensuivis.

Dans le premier livre, il s'occupe de fixer le nombre d'hommes nécessaires pour la défense d'un royaume. 2°. La manière de lever les soldats. 3°. Quelles devroient être leurs qualités physiques & morales. 4°. Quels moyens de rendre les enrôlemens sûrs. 5°. Les forma-

lités nécessaires pour enrôler. 6°. Le fondement du contrat d'enrôlement & son étendue. 7°. Les peines dont la violation peut être légitimement punie. 8°. La manière de donner à ce contrat plus de force & d'authenticité. Tous ces objets intéressans annoncent à la fois un militaire éclairé & un citoyen sensible. » Pourra-t-on ; » dit-il, s'en occuper avec indifférence ? Il s'agit de la liberté, de la vie même des citoyens qui se dévouent au service & à la » défense de la patrie. «

Le second livre traite de la subsistance des troupes. Cet objet étant sans contredit, le plus onéreux, & en même-tems le plus essentiel, l'auteur propose de diminuer considérablement les dépenses, & de pourvoir beaucoup mieux à la subsistance des soldats. Ce grand secret est celui des Romains, celui encore usité en Suede, de les rendre cultivateurs. Il en prouve la nécessité, les avantages, la facilité. De-là suivent des détails sur la nourriture, la guérison, le vêtement & le logement des soldats. L'auteur entre sur tous ces objets dans les détails les plus intéressans.

Après avoir enrôlé des hommes & s'être occupé de leur subsistance, il faut les employer. C'est le sujet du troisieme livre.

L'auteur considere ces hommes sous trois points de vue ; comme enfans, comme citoyens, comme soldats. Comme *Enfans*, il faut les élever : nécessité d'une éducation nationale. 1°. Education physique ; exercice occasionné par le devoir ; inutilité du danger de nos exercices militaires ;

62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

exercices comme jeux. 2^o. Education morale ; moyens d'éclairer l'esprit ; moyens de former le cœur. Comme *Citoyens*, il faut s'en servir utilement pour l'état ; avantage d'employer les soldats aux travaux publics ; travaux auxquels on pourroit employer les soldats ; dans quel tems, & comment. Comme *Soldats*, il faut s'en servir avantageusement pour la guerre ; nouvelle formation des troupes ; comment faut-il les armer ? Quels sont les développemens & les principes dont s'occupe la tactique élémentaire ? Quelles sont les applications que l'on doit faire de la tactique élémentaire à la grande tactique ? Quelle doit être la distribution des différens exercices auxquels on doit employer le soldat , relativement à l'une & l'autre tactique ?

Il falloit lier différentes parties de la constitution militaire que l'on proposoit. Alors l'auteur traite de la discipline , & en fait le sujet du quatrième & dernier livre. Il la présente d'abord menaçante , & intimidant les âmes foibles qui ne font le bien que par crainte : il fixe en même-tems les limites des peines. Souvent intimider , rarement punir , voilà sa règle. Viennent ensuite les récompenses : des grades, des distinctions, des soins pendant le service , & des retraites assurées lorsqu'on est forcé de le quitter.

Des notes en grand nombre , & toutes intéressantes, terminent cet ouvrage, trop difficile à extraire, & dont on ne peut bien juger qu'en le lisant avec attention d'un bout à l'autre.

(*Mercur de France.*)

DICTIONNAIRE raisonné de physique, dédié au roi; par M. BRISSON, de l'académie royale des sciences, maître de physique & d'histoire-naturelle des enfans de France, professeur de physique expérimentale au college de Navarre, & censeur royal. A Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins, 1781 : 2 vol. in-4to. & un vol. de planches. Prix, 30 liv. broché, & 36 liv. relié.

LA physique est l'art de connoître les effets, & d'en développer les causes. De tout tems l'expérience fut son guide, & ce n'est qu'à la lueur de son flambeau que les grands hommes de l'antiquité observerent la nature. Lorsqu'Hippocrate fut envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la folie philosophique de Démocrite, il le trouva occupé à disséquer des animaux. Mais depuis Aristote jusqu'au moine Bacon, tous les plus grands génies ont ignoré les vérités qui sont aujourd'hui la base & comme les élémens de la physique. Ce fut Newton qui montra le premier ce que le chancelier Bacon & Descartes n'avoient fait eux-mêmes qu'entrevoir, l'art d'y introduire la géométrie, & de former, en réunissant l'expérience au calcul, une science exacte, profonde, lumineuse & nouvelle. Aussi grand du moins par ses expériences d'optique que par son sys-

64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tême du monde, il ouvrit de tous côtés une carrière immense & sûre : l'Angleterre faisoit ses vœux : les académies de France s'y prêtèrent, les universités même, & la lumière a enfin prévalu.

Dans ce siècle, où le goût de la saine physique se répand avec succès, un *Dictionnaire* étoit utile & même indispensable, sur-tout si, par la manière de traiter les questions les plus intéressantes, il peut devenir un cours complet de physique. M. Briffon ne s'est pas contenté de nous donner des définitions claires & exactes, des notions superficielles : il a presque tout approfondi, mais avec autant de précision que de méthode ; & jusques dans ses réflexions, il fait amuser & instruire. Écoutons-le. » Il est bon d'observer qu'on ne doit » se servir de l'analogie qu'avec prudence, si » l'on veut éviter l'erreur où cette méthode » peut conduire, & qu'il ne faut pas toujours » se confier aveuglément à un raisonnement » qui ne seroit établi que sur l'analogie, parce » que la nature n'agit pas toujours de la même » manière dans la production des effets semblables, mais composés. Par exemple, de ce » que plusieurs espèces de mouches sont ovipares, est-ce une raison suffisante pour conclure qu'elles le sont toutes ? Le célèbre M. de Réaumur en a découvert plusieurs, dont il nous a donné une très-belle description, qui sont vivipares. Et de ce que plusieurs animaux périssent, lorsqu'on leur coupe la tête, est-ce une raison suffisante pour con-

» clure- que tous ceux à qui on coupera la
» tête, mourront ? Non certainement, & on
» fait actuellement qu'il y en a plusieurs, tels
» que les polypes de riviere & plusieurs au-
» tres encore, qui surviennent à cette opération.
» De ce que le concours du mâle & de la
» femelle est nécessaire pour la propagation de
» plusieurs especes, ce n'est pas une raison
» suffisante pour conclure que cet accouple-
» ment soit nécessaire pour la propagation de
» tous les insectes. On trouve plusieurs ani-
» maux qui sont hermaphrodites; on en trou-
» ve d'autres qui, quoique femelles, ont la
» faculté d'engendrer jusqu'à 5 fois sans le con-
» cours du mâle. De ce que les rameaux de
» presque toutes les plantes s'élèvent en haut
» & ne retombent point vers la terre, est-ce
» une raison d'affirmer que le gui de chêne
» suit la même direction dans son accroissan-
» ce ? Non certainement : car l'expérience dé-
» montre qu'il croît & qu'il se dirige en toutes
» sortes de sens. Dans l'hiver, une forte gelée
» s'oppose à l'accroissance des plantes; l'aga-
» ric néanmoins continue à pousser. D'où il
» paroît qu'on ne doit faire usage de l'anal-
» gie qu'avec la dernière circonspection, ainsi
» que M. Nédam nous le conseille fort pru-
» demment. «

Sans proscrire cet esprit de conjecture qui,
tout-à-la-fois timide & éclairé, conduit souvent
à des découvertes, pourvu qu'il se donne pour
ce qu'il est, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la
découverte réelle, cet esprit d'analogie dont

la hardiesse perce au-delà de ce que la nature semble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus, M. Briffon s'inscrit avec autant de raison que de courage contre la manie de tout expliquer. Cette fureur de poser des principes vagues est un des écueils de la physique. Supposons un exemple, pour prouver combien on doit se défier des explications les plus plausibles. » Admettons que la » neige tombe en été & la grêle en hiver, » & imaginons qu'on entreprenne d'en rendre » raison : on dira : la neige tombe en été, » parce que les particules de vapeurs dont elle » est formée, n'ont pas le tems de se congeler entièrement avant d'arriver à terre, la » chaleur de l'air que nous respirons empêche » cette congélation : au contraire, en » hiver, l'air qui est proche de la terre étant » très-froid, congèle & durcit ces parties ; » c'est ce qui forme la grêle. Voilà une explication dont tout le monde seroit satisfait, » & qui passeroit pour démonstrative. Cependant le fait est faux. Osons, après cela, » expliquer les phénomènes de la nature. Supposons encore que le barometre hausse avant » la pluie (on fait que c'est le contraire) ; » cependant on l'expliqueroit très-bien : car » on diroit qu'avant la pluie, les vapeurs dont l'air est chargé, le rendent plus pesant, & , » par conséquent, doivent faire hausser le barometre. «

Les explications dans un cours de physique doivent donc être comme les réflexions dans

l'histoire, courtes, sages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits mêmes, par la maniere dont on les présente. M. Briffon donne le précepte & l'exemple. Prenons au hasard un article de son dictionnaire.

Horreur du vuide. Expression vuide de sens ; & par laquelle on vouloit désigner, dans l'ancienne philosophie, la prétendue *horreur* que la nature avoit pour le vuide. On se servoit de ce principe imaginaire afin de rendre raison de l'ascension de l'eau dans les pompes aspirantes, & de plusieurs autres phénomènes semblables. On disoit donc : *L'eau monte dans les pompes aspirantes, parce que la nature a horreur du vuide.*

Lorsqu'on eut observé que l'eau ne montoit dans ces pompes que tout au plus à la hauteur de 32 pieds, on fut un peu embarrassé. Pour se tirer de là, on en vint jusqu'à ce point d'absurdité, de dire que la nature n'avoit *horreur du vuide* que jusqu'à la hauteur de 32 pieds.

Mais Galilée, qui avoit observé le fait, y soupçonna une autre cause : il fit part de son soupçon à Torricelli, son disciple, qui fit voir peu de tems après, que le mercure ne s'élevoit dans les tuyaux qu'à la hauteur de 27 à 28 pouces ; & comme il eût été trop ridicule de dire que la nature avoit *horreur du vuide* pour l'eau jusqu'à 32 pieds, & pour le mercure jusqu'à 28 pouces seulement, on abandonna totalement l'*horreur du vuide*, & on regarda ce fait comme un fait d'équilibre. Bien-

68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tôt après , M. Pascal démontra dans son traité de l'équilibre des liqueurs que tous ces effets étoient produits par la pression de l'air.

Comme il est impossible d'analyser un ouvrage alphabétique , nous nous contenterons de rapprocher toutes les particularités sur Descartes. C'est à lui que la physique doit en quelque façon sa naissance & ses progrès. Avant lui , on étoit plongé dans les plus épaisses ténèbres de l'ancien péripatétisme.

Il naquit en 1596 , à La-Haye , petite ville de Touraine. La délicatesse de son tempérament , & les infirmités fréquentes qu'il eut à soutenir pendant son enfance , firent appréhender qu'il n'eût le sort de sa mere , qui étoit morte peu de tems après être accouchée de lui ; mais il les surmonta , & vit sa santé se fortifier à mesure qu'il avança en âge. Lorsqu'il eut 8 ans , son pere lui trouvant des dispositions heureuses pour l'étude , & une forte passion pour s'instruire , l'envoya au college de la Fleche. Il s'y appliqua pendant 5 ans & demi aux humanités ; & durant ce tems , il fit de grands progrès dans la connoissance des langues grecque & latine , & acquit un goût pour la poésie , qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Les mathématiques eurent pour lui des charmes inconnus. Le recteur du college lui avoit permis de demeurer long-tems au lit , tant à cause de la délicatesse de sa santé , que parce qu'il remarquoit en lui un esprit porté naturellement à la méditation. Descartes , qui , à son réveil ,

trouvoit toutes les forces de son esprit recueillies & tous ses sens raffis par le repos de la nuit, profitoit de ces conjonctures favorables pour méditer. Cette pratique devint une habitude ; & l'on peut dire que c'est aux matinées qu'il passoit dans son lit, que nous sommes redevables de ce que son génie a produit de plus important dans la philosophie & dans les mathématiques. A 21 ans, il porta les armes sous le prince Maurice. Son dessein n'étoit pas de devenir grand guerrier ; il ne vouloit être que spectateur des rôles qui se jouent sur ce grand théâtre, & étudier seulement les mœurs des hommes qui y paroissent ; mais, toutes réflexions faites, il jugea qu'il étoit plus à propos pour lui de ne s'assujettir à aucun emploi, & de demeurer maître de lui-même. *Je mets ma liberté à aussi haut prix, disoit-il, que tous les rois du monde ne pourroient l'acheter.* La reine Christine de Suede lui fit de grandes instances pour l'engager à se rendre à sa cour ; malgré sa répugnance, il partit sur un vaisseau qu'elle lui avoit envoyé. Elle alla le voir la première chez l'ambassadeur de France ; à la seconde visite, elle prit des mesures avec lui pour apprendre sa philosophie de sa propre bouche ; & jugeant qu'elle auroit besoin de tout son esprit & de toute son application pour y réussir, elle choisit la première heure d'après son lever pour cette étude, comme le tems le plus tranquille & le plus libre de la journée. Descartes s'assujettit à l'aller trouver dans sa bibliothèque tous les matins, à 5

heures, sans s'excuser sur le dérangement que cela devoit causer dans sa maniere de vivre, ni sur la rigueur du froid, qui est plus vif en Suede que par-tout où il avoit vécu jusqu'alors. La reine, en récompense, lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander, d'être dispensé de tout le cérémonial de la cour, & de n'y aller qu'aux heures qu'elle lui donneroit pour l'entretenir. Ce fut sans doute dans une de ces conférences qu'elle lui demanda en quoi consistoit le vrai & le souverain bien. Il le fit consister dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. Enfin, au moment où il venoit de lire à la reine les statuts d'une académie qu'on devoit établir à Stockholm, il fut attaqué d'une fièvre continue, avec une inflammation de poulmon. M. Chanut, ambassadeur de France, son ami, qui sortoit d'une maladie semblable, voulut le faire traiter comme lui, mais sa tête étoit si embarrassée, qu'on ne put lui fait entendre raison, & qu'il refusa opiniâtrément la saignée, disant, lorsqu'on lui en parloit : *Messieurs, épargnez le sang françois.* Christine avoit dessein de le faire enterrer auprès du roi de Suede, & de lui dresser un mausolée de marbre; mais M. Chanut obtint d'elle qu'il fût enterré avec plus de simplicité, dans le cimetiere de l'hôpital des orphelins, suivant l'usage des catholiques. Son corps fut rapporté dans l'église de St. Etienne-du-Mont.

Il n'étoit esclave d'aucune des passions qui rendent les hommes vicieux. Il étoit parfaite-

ment guéri de l'inclination qu'on lui avoit autrefois inspirée pour le jeu , & de l'indifférence pour la perte de son tems. Quant à ce qui regarde la religion , il conserva toujours ce fonds de piété que ses maîtres lui avoient inspirée à la Fleche. Il avoit compris de bonne heure que tout ce qui est l'objet de la foi , ne sauroit l'être de la raison : il disoit qu'il seroit tranquille tant qu'il auroit *Rome* & la *Sorbonne* de son côté.

Sa philosophie a eu beaucoup de peine à être admise en France. Le parlement pensa rendre un arrêt contre elle ; mais il suspendit le coup qu'il croyoit lui porter , en voyant la requête burlesque en faveur d'Aristote , qu'on lit dans les *Œuvres* de Despréaux. Les persécutions que ce philosophe a essuyées , pour avoir déclaré la guerre aux préjugés & à l'ignorance , doivent être la consolation de ceux qui ayant le même courage , éprouveront les mêmes traverses. Il est honoré aujourd'hui dans cette même patrie où peut-être il eût vécu plus malheureux qu'en Hollande.

M. Briffon a rassemblé dans un cadre étroit , mais lumineux , les principes de la philosophie de Descartes , répandus dans le grand nombre d'ouvrages qu'il a mis au jour. Enfin son dictionnaire , qui nous manquoit encore , puisque nous n'avions que celui du jésuite Paulian , ne peut que faire naître le desir & l'espoir d'acquérir les connoissances des anciens & des modernes. Il doit encore disposer à des progrès sûrs ceux qui ont le bonheur d'assister à

72 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ses leçons , au college de Navarre. Tout le monde fait avec quel zele il remplit ce devoir , & combien il excelle dans l'art de faire les expériences ; dans cet art qui demande , 1^o. une connoissance exacte des instrumens dont on fait usage , & de la maniere dont ils produisent leurs effets ; 2^o. une main adroite pour faire un bon usage de ces instrumens ; 3^o. un génie attentif à suivre les opérations de la nature , & à les bien observer ; 4^o. enfin , des connoissances déjà acquises pour bien démêler les causes étrangères qui peuvent influer sur l'expérience , & en changer le résultat.

Nous nous reprocherions de ne pas publier le souhait patriotique de M. Briffon. » En » imitant les étrangers dans l'établissement » d'une chaire de *physique expérimentale* , qui » nous manquoit , pourquoi ne suivrions-nous » pas ce même exemple dans l'établissement » de trois autres chaires très-utiles , une de » morale , une de droit public , & une d'histoire ? Je suis certainement bien éloigné de » mépriser aucun genre de connoissances ; mais » il me semble qu'au lieu d'avoir au college » royal deux chaires pour l'arabe , qu'on n'apprend plus ; deux pour l'hébreu , qu'on n'apprend guere ; deux pour le grec , qu'on n'apprend assez peu , & qu'on devroit cultiver » davantage ; deux pour l'éloquence , dont la » nature est presque le seul maître , on se contenteroit aisément d'une seule chaire pour » chacun de ces objets , & qu'il manque à la » splendeur

» splendeur & à l'utilité de ce college une
» chaire de morale , dont les principes , bien
» développés , intéresseroient toutes les nations ;
» une de droit public , dont les élémens mé-
» mes sont peu connus en France ; une
» d'histoire enfin , qui devrait être occupée
» par un homme tout-à-la-fois savant & phi-
» losophe , c'est-à-dire , par un homme fort
» rare. «

Ce vœu ne peut être que celui d'un bon ci-
toyen : c'est le nôtre , & sans doute celui de
tous les amis des hommes & des lettres.

Comme il y a une grande analogie entre le
ciel & la terre , M. Briffon a eu une attention
particulière de rassembler & d'expliquer tout
ce qu'il est intéressant de savoir sur les corps
célestes , leurs révolutions , leurs phénomènes,
& leurs divers rapports avec la terre. Les ren-
vois qu'on trouve à la fin des articles qui sont
liés avec d'autres parties du dictionnaire , ont
un très grand avantage pour guider ceux qui
veulent s'instruire de tout ce qui appartient à
une même matière. Le discours préliminaire ,
mis à la tête de l'ouvrage , trace encore ,
d'une manière lumineuse , le plan général des
connoissances physiques , leur ordre naturel ,
& celui qu'on doit suivre lorsqu'on veut se
livrer à ce genre d'étude. Un volume entier
de planches , au nombre de 90 , & bien gra-
vées , met sous les yeux tout ce qu'il y a de
plus curieux dans la physique , & indique ,
d'une manière très-claire , les procédés des di-
verses opérations , & des plus belles expé-

riences. Si l'on avoit ajouté à ce recueil précieux de planches deux cartes célestes, & même une mappemonde, cela auroit très-bien complété l'ouvrage. Ce sont des objets qu'on a toujours besoin d'avoir sous les yeux quand on étudie la nature.

Ce dictionnaire est dédié au roi. M. Briffon se félicite de l'avantage précieux que lui ont procuré ses travaux en physique, d'avoir vu croître dans l'ame de sa majesté le sentiment du vrai, le goût des connoissances utiles, la justesse d'esprit, & les rares qualités qui font aujourd'hui le bonheur de la France.

Des lecteurs regretteront peut-être, que l'auteur les laisse dans l'indécision sur quelques systêmes dont il n'offre que les raisons qui peuvent les fonder ou les détruire : mais ceux qui ont le mieux étudié la nature, ne savent que trop combien il est présomptueux de trancher sur la cause de certains effets naturels. L'expérience est remplie de bizarreries & de caprices. La nature, lorsqu'on tente de lui arracher son secret, se déguise sous mille formes différentes, & ressemble au *Protée* de la fable, *tum variæ illudunt species*. Pouvons-nous espérer que nos efforts contraignent un jour ce *Protée* à se produire sous sa forme véritable ! c'est ce qui est encore douteux ; mais ce qui ne l'est pas, c'est que dans un siècle où les savans qui cultivent les sciences réalisent au moins une partie de cette espérance, l'ouvrage de M. Briffon ne peut qu'être d'une utilité générale, & à ceux qui sont initiés dans la physique, & à

ceux qui voudroient y faire des progrès. *Indocili discant & ament meminisse periti.*

(*Journal de Paris ; Journal encyclopédique ; Affiches & annonces de Paris.*)

IDEA FIDEI FRATRUM oder Kurzer begrif, &c.

*Exposition de la doctrine chrétienne des Freres-
Unis, dressée par M. SPANGENBERG. A Barby,
chez Laux, 1779. In-8vo. de 592 pag.*

Nous ne contesterons point la fidélité de cette exposition : car la moindre chose qu'on puisse accorder à un évêque, c'est qu'il sache sa religion, disoit le savant Bossuet de lui-même, à la tête de son exposition de la doctrine catholique. Or, quelque titre que prennent les principaux chefs des autres communions, leur qualité de chefs élus suppose qu'ils sont des mieux instruits, & il ne seroit pas juste de les accuser de déguisement sans preuve. D'ailleurs ce n'est point de son propre mouvement que M. Spangenberg a composé cet ouvrage, mais à la réquisition de son troupeau, qui l'a jugé nécessaire, comme une apologie contre les fausses imputations.

Dédié aux anciens & prédicateurs, il est divisé en XXIV articles : savoir, 1^o. l'introduction, 2^o. de l'écriture sainte, 3^o. de Dieu créateur & conservateur de toutes choses, 4^o. de l'image de Dieu, 5^o. de la profonde dépravation

76 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des hommes, 6°. des anges, 7°. de J. C. notre sauveur, 8°. du pere, du fils & du St. Esprit, 9°. du pere de notre seigneur J. C. 10°. de J. C. fils de Dieu, 11°. du St. Esprit, 12°. de la volonté de Dieu pour notre salut, 13°. de la foi, 14°. du saint baptême, 15°. de la sainte cene, 16°. de la justification, 17°. des commandemens de Dieu, 18°. de l'amour de Dieu, 19°. de l'amour du prochain, 20°. de l'église de Jesus, 21°. de la mort & de la réunion des fideles au seigneur, 22°. de l'apparition de J. C. & de la résurrection des morts, 23°. du jugement universel, 24°. de la vie éternelle & de la damnation. Reprenons brièvement ces articles.

Ier. Cet article fait l'histoire de la révélation ou apparition de Dieu aux hommes pour leur manifester lui-même sa volonté. Il a daigné converser, suivant l'écriture, avec Adam, Caïn, Noë, Moïse, &c. Certaines révélations ne sont connues que par induction. Par exemple, lorsque Dieu ordonne à Moïse d'admettre dans l'arche sept paires des animaux purs, & deux paires seulement des impurs, il en faut conclure qu'il avoit fait connoître précédemment quels étoient les animaux purs, & quels les impurs.

II. Toute l'écriture, tant du vieux que du nouveau testament, est représentée comme un livre écrit par des hommes de Dieu avec l'inspiration & l'assistance particuliere du St. Esprit : on n'en fait point une énumération complete, apparemment pour éviter la controverse.

III. *Dieu est un esprit.* Jean 4, 22, & *un esprit n'a ni chair ni os*, Luc. 24. 39, Sur la spiritualité de Dieu on s'en tient-là, & on aime mieux avouer d'ignorer ce que c'est que la nature de l'esprit, plutôt que d'adopter les définitions des écoles de philosophie & de théologie.

IV. On soutient que la ressemblance de l'homme avec Dieu consiste dans la connoissance de la vérité & la pratique de la sainteté.

V. Cette ressemblance a été défigurée par la désobéissance de nos premiers parens qui a affecté le corps & l'ame de leur postérité au point que nous sommes remplis d'iniquité comme le fer rouge de feu & l'éponge d'eau, & que si la grace de Dieu ne nous corrige, semblables à une terre maudite, nous ne portons que de mauvais fruits.

VI. La doctrine des bons & des mauvais anges est puisée uniquement des passages de l'écriture qui en font mention; & les apparitions d'esprits rapportées ailleurs sont entièrement supprimées comme des histoires sur lesquelles on ne peut rien bâtir.

VII. J. C. mort pour tous les hommes est représenté comme aussi véritablement Dieu que vrai homme. Quand Thomas le nomme Dieu, Jean 20, 28, 29, ce n'est pas seulement un transport d'admiration, mais une confession de foi. Un jour il faudra rendre compte d'une parole inutile. Cette considération détourne M. Spangenberg de traiter bien des questions.

VIII. Le mystère de la trinité n'est pas ex-

78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

primé si clairement dans l'ancien testament que dans le nouveau. Au baptême de J. C. Jean vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe, & entendit une voix du ciel disant : *celui-ci est mon cher fils*. Voilà le Pere, le Fils & le St. Esprit distinctement désignés. Les autres passages de l'écriture qui confirment ce dogme sont transcrits, du reste on s'abstient de l'approfondir.

IX. C'est-là qu'il s'agit de la grace, de la prédestination, & de la conversion : le tout en général sans entrer dans les subtilités de l'école.

X. Cet article, dans lequel on explique plusieurs attributs du fils Dieu, est un ample supplément au VIIe.

XI. Renferme une énumération des attributs & des opérations du St. Esprit.

XII. A la demande si Dieu veut sauver tous les hommes, on répond qu'il le veut avec le desir le plus fervent & la volonté la plus sérieuse, puisqu'à cette fin il a envoyé son fils unique sur la terre, & l'a livré à la mort, & qu'il les avertit tous de faire pénitence.

XIII. Lorsque J. C. appelle ses apôtres en une occasion *hommes de peu de foi*, il nous apprend que la foi peut être foible en ceux même qui lui appartiennent, & qu'elle est susceptible d'accroissemens. Cet article ne nous paroîtroit pas fort éloigné de l'orthodoxie, ainsi que la plupart, si l'on n'y faisoit pas continuellement usage de la version de la bible de Luther avec peu de changemens, & en

rapportant de lui une description de la foi, où il enseigne qu'il est aussi impossible de la séparer des œuvres que le feu ardent de son éclat.

XIV. Le baptême d'eau étoit tenu pour si nécessaire par les apôtres, suivant l'ordre de J. C. que Corneille avec ses parens & ses amis le reçut, après même que le St. Esprit se fut communiqué à eux. Les objections contre le baptême des enfans sont réputées spécieuses, parce que l'écriture s'en tait. Mais la pratique générale de presque tous les chrétiens, & d'autres raisons, prouvent que c'est une tradition apostolique. La dénomination de sacrement ne se rencontre nulle part dans cet article ni dans le suivant.

XV. La créance luthérienne sur l'Eucharistie y est exprimée en disant que la jouissance du corps & du sang de Jesus est liée avec la jouissance du pain & du vin. Cependant on ne peut pas dire qu'il n'y ait point ouverture à des interprétations bénignes.

Les art. XVI & XVII. pris en gros, ne paroïtroient pas s'éloigner de l'orthodoxie, si Luther & Valerius Herberger n'y étoient pas cités comme de saints personnages.

Dans le XVIII un passage de l'écriture souffre une interprétation bien différente de la catholique. C'est le second verset du 3e. chap. de la 1ere. épit. à Timothée. *Il faut qu'un évêque soit . . . époux d'une seule femme.* Il semble que l'auteur ne desire pas qu'on le prenne, comme s'il interdisoit d'élire un évêque qui se feroit marié une seconde fois : c'est pourquoi

il avertit de considérer que Paul, apôtre des Gentils, envoyoit Timothée former des églises dans des pays idolâtres, & y établir des évêques. Les païens s'y permettant d'avoir en même-tems plusieurs femmes, il est *raisonnable* qu'en embrassant la religion chrétienne, ils ne discontinuoient point de demeurer avec elles. Car lesquelles auroient-ils répudiées ! Ce sont ces sortes de polygames que Timothée devoit s'abstenir d'élever à l'épiscopat, & non pas un veuf remarié, suivant M. Spangenberg, qui s'écartant en ce moment de son usage d'éviter les interprétations contestées, donneroit à croire qu'il y auroit quelque intérêt personnel. Quoi qu'il en soit, une pareille apologie ne lui étoit guere nécessaire auprès de Mrs. de la confession d'Augsbourg, de bonne-composition en polygamie.

Le XIXe. pourroit presque par-tout être avoué des catholiques ; mais il en est bien autrement du XXe : c'est la pierre d'achoppement. On y compose l'église de tous ceux qui croient en J. C. & on soutient que quoiqu'une de ses divisions ait des avantages sur les autres, qu'elle jette moins d'obstacles dans la voie du salut, que ses usages y soient plus conformes à l'écriture, qu'il y regne moins de vices. & de scandales, on peut espérer que Dieu sauvera, dans toutes les divisions, des brebis qui le suivent avec simplicité. On ajoute qu'il ne s'ensuit pas qu'il soit permis de passer légèrement d'une division à l'autre. Ceux qui exécutent cette démarche contre leur conscience

pour obtenir des avantages temporels, pèchent grièvement; mais on doit s'abstenir de juger de quiconque seroit conduit au changement par la persuasion. Telle est la doctrine de M. Spangenberg sur l'église, dont il dit que les conciles ont souvent plus envenimé les maux qu'ils n'ont fait de bien, les préjugés & les considérations humaines y ayant pris le dessus. A ses yeux, Valdo, Wiclef & Hussion ont été des témoins de la vérité; Luther, Melancton, Zuingle, Calvin & Bucer de pieux réformateurs.

On ne doit pas, poursuit-il, traiter comme faisant une nouvelle secte des gens qui se réunissent entr'eux dans le dessein de pratiquer plus exactement la doctrine de J. C. & des apôtres. Au contraire une pareille petite société doit jouir des droits qui appartiennent partout aux louables établissemens, de l'agrément & sous la protection des souverains, tels que le droit de se gouverner elle-même comme il lui plaît. Dès qu'elle ne prétend aucuns privilèges que ceux des autres citoyens sans distinction, un bon & sage magistrat *doit* la laisser y prendre part sans restriction. La différence des cérémonies ne rompt pas l'unité, suivant les propres expressions de la confession d'Augsbourg, admise par les Freres-Unis. Ils desirent que leurs sociétés soient considérées comme des digues contre le torrent des mauvaises doctrines & des mauvais exemples, ou comme des hôpitaux & des refuges pour les maladies des âmes. Trois cérémonies pratiquées dans ces

82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sociétés en font les caractères distinctifs , le lavement des pieds , le baiser de paix & le sort , qui toutes trois ont leur fondement dans l'écriture.

Si l'on en retranche quelques lignes que nous avons en partie relevées , cette exposition paroîtra écrite avec une modération extraordinaire. Loin que le pape y soit l'antechrist , il n'y est pas même nommé , & on ne peut pas dire que la confession d'Augsbourg , supplée à ce silence , puisque la confession d'Augsbourg , & l'apologie de cette confession , s'en taisent absolument. Lorsqu'elles furent dressées , les luthériens n'étoient encore qu'appellans du pape au futur concile , auquel ils promettoient de se soumettre. Vaines promesses ! comme le tems l'a démontré. Personne n'y est condamné. Dans l'exposition , l'église romaine n'est point couverte d'un masque affreux , pour épouvanter les ignorans , & les éloigner d'elle : il n'en est pas seulement fait mention. L'adhésion des frères à la confession d'Augsbourg , doit être fort mitigée , puisqu'ils communiquent sans peine avec des réformés. D'ailleurs , c'est une question de savoir si le tems ayant rallenti la chaleur des partis , les luthériens les plus zélés n'ont pas de honte aujourd'hui des qualifications d'horribles , d'impies , de traditions de démons , appliquées dans la confession même d'Augsbourg , à plusieurs usages & doctrines , suivis parmi les catholiques.

De toutes les expositions & confessions des protestans , nous n'en trouvons point qui s'éloigne

moins des sentimens catholiques, que l'exposition ou apologie des Freres-Unis. En lui comparant la plupart des confessions de foi, plus nouvelles que celle d'Augsbourg, nous les trouvons toutes plus intolérantes; par exemple, il est difficile de comprendre comment les prétendus réformés laissent subsister sans changement le XXVIIIe. article de leur confession approuvée en 1571, au synode de la Rochelle, dans laquelle on lit ces termes : *Nous condamnons les assemblées de la papauté, vu que la pure vérité de Dieu en est bannie & esquelles toutes superstitions & idolâtries ont la vogue. Nous tenons que tous ceux qui se mêlent en tels actes, & y communiquent, se séparent & retranchent du corps de J. C.* Ce jugement n'est-il pas contraire à l'opinion & à la pratique de leurs plus fameux docteurs! L'article XIVE. en ce qui concerne les imaginations diaboliques de Servet, paroît n'avoir été inféré que comme une apologie de Calvin, qui n'est plus de saison, tout le monde ne convenant pas de la vérité de ces imputations faites à Servet, au moins de la maniere dont elles sont énoncées dans cet article XIVE. Que signifient encore ces termes de la priere après la prédication! Nous te recommandons tous nos pauvres freres qui sont dispersés *sous la tyrannie de l'ANTECHRIST*. Personne ne dira que cette formule de priere, soit nécessaire au salut, ou propre à rapprocher les esprits divisés. Pourquoi donc subsiste-t-elle toujours dans les éditions les plus nouvelles de leur liturgie, comme celles à l'usage des églises Walonnes,

84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ou des réfugiés François, dans les pays qui les ont admis avec leur culte public !

Les articles de la confession de foi d'Angleterre, arrêtée en 1562, ne contiennent rien d'injurieux contre le pape. *L'évêque de Rome n'a point de juridiction en ce royaume d'Angleterre.* C'est tout ce qu'il en est dit, suivant la traduction françoise de cette confession insérée dans la liturgie à l'usage des églises de Jersey & de Guernsey.

Celle d'Edimbourg ou d'Ecosse de 1581, en 25 art. est furieuse dans sa souscription, le roi, sa famille, & tous les trois ordres de l'état, y déclarant devant Dieu, à la face de tout l'univers, qu'ils abhorrent & détestent tout genre de papisme en général, & ses chefs particuliers, nommément l'autorité usurpée de l'Antechrist Romain sur les écritures de Dieu, l'église, le magistrat civil, & les consciences des hommes, toutes ses loix *tyranniques*, ses cinq sacremens *bâtards*, sa messe *diabolique*, sa monarchie terrestre avec sa hiérarchie *impie*, ses trois vœux solennels avec leurs profès rasés de différentes sectes, les décrets *sanguinaires* de son concile de Trente, conjuré contre l'église de Dieu, &c. Nous rapportons ces calomnies monstrueuses, pour en faire rougir ceux qui les répètent sans cesse. De quelles scènes tragiques, une populace aveugle & fanatique, qui ne connoît les catholiques que sous ces couleurs fausses, n'est-elle pas capable contre eux !

La Belgique ou celle des Pays-Bas, écrire

d'abord en françois en 1561, est exempte de ces emportemens, telle qu'on la lit en latin sans date, dans le *Corpus & syntagma confessionum fidei*, Geneve, chez Chouet. 1612.

Nous ne dirons rien des confessions de Suisse, de Bohême, de Pologne, & des autres du même recueil, afin de pouvoir nous arrêter un peu au projet de réunion.

Entre divers imaginés sans succès en différens tems, le P. F. K. en a fait imprimer un depuis peu à Vienne, sous le titre de *Der erste schritt, &c. Premier pas à la réunion de l'église réformée, avec la catholique*, & M. Moeser d'Osnabruc, passe pour auteur d'une lettre sur le même sujet : *Schreiben, &c. in-8vo de 168 pag.* sans nom de lieu, adressée au P. F. K. & signée J. M. L'auteur de cette lettre, quel qu'il soit, en louant la pénétration & la modération du P. K. est d'avis que le schisme n'est pas tant fomenté par la différence des sentimens sur les dogmes, que par les intérêts politiques. Selon lui, on pourroit s'entendre sur les sept sacremens, en définissant exactement ce qu'on entend de part & d'autre par le mot sacrement. Il est manifeste que les protestans ne rejettent point le mariage, & qu'ils le célèbrent avec autant de solennité que les catholiques, quoiqu'ils ne veulent pas lui accorder le nom de sacrement, sinon au sens étendu, qu'ils croient être celui de St. Paul. Dans la communion, les deux églises confessent qu'elles reçoivent le corps de J. C. De quelque maniere que cela soit, c'est au-dessus

86 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

des idées humaines; & le silence respectueux sur cette manière, seroit, continue M. M. un acheminement à la réconciliation. Le calice pourroit être présenté à ceux qui le desireroient. Le purgatoire ne fait plus tant de peur aux réformés, dont plusieurs révoquent ouvertement en doute, l'éternité des peines de l'enfer, & les réduisent presque au purgatoire des catholiques. Le célibat des prêtres, n'a peut-être pas plus d'inconvéniens que leur mariage. Car il y a peu à gagner pour l'état, d'une population qui n'est ordinairement destinée ni à l'agriculture, ni aux arts. Les vœux pourroient être fixés à un engagement de six ans qu'on pourroit renouveler. A ce moyen, les cloîtres deviendroient des asyles honorables pour les enfans indigens des gens qui auroient été riches; ces enfans y pourroient étudier, & s'y rendre propres aux emplois de la vie civile ou ecclésiastique. Le plus difficile à accorder, ce sont les intérêts politiques qui se contrarient. Les princes protestans souffriroient avec peine, le rétablissement de la suprématie romaine, & ne verroient pas volontiers le pape rentrer avec eux en partage de juridiction, ni revendiquer les dispenses & des droits pécuniaires. Ils n'agréeroient pas facilement des conciles, auxquels ils seroient tenus d'obéir, & craindroient le rétablissement d'une hiérarchie, dans laquelle ils trouveroient des maîtres. Les immunités des personnes & des biens ecclésiastiques paroissent ne leur plus convenir. Voilà des inconvéniens qu'il faut enseigner à lever.

Puissent ces projets, & la modération de l'exposition des Herrnhouthes, être d'heureux présages, & nous porter à bénir la *Providence*; qui, selon Bossuet, *EXPOSITION de la doctrine de l'église catholique*, pag. 169, travaille à nous rapprocher, & pose des fondemens de réconciliation & de paix au milieu des aigreur & des disputes. Hâtons cette paix par nos vœux & nos travaux.

MÉMOIRE sur les abeilles. Nouvelle maniere de construire des ruches en paille, & la façon de gouverner les abeilles; par M. BIENAYMÉ, chanoine de la cathédrale d'Evreux. A Paris, chez Didot le jeune, imp.-libraire, quai des augustins; Durand, libraire, rue Galande, 1780. Broch. in-8°. de 63 pag. avec 2 planch. gravées.

CET ouvrage est le fruit de quinze années d'étude & d'expériences faites sous les yeux de M. le comte de Buffon; ce qui ne peut manquer d'inspirer beaucoup de confiance à ceux qui voudront mettre en pratique les instructions qu'il contient.

L'auteur a commencé par examiner tous les écrits qui ont été publiés jusqu'à présent sur les abeilles, ainsi que toutes les nouvelles ruches imaginées depuis trente ans. Il a reconnu

88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que tous ces auteurs (*) n'avoient point atteint le but qu'ils s'étoient proposé. Les ruches qu'ils ont inventées sont pour la plupart d'une construction ingénieuse, mais elles sont plus agréables qu'utiles ; elles ne peuvent être adoptées que par un petit nombre de personnes, & jamais par les gens de la campagne, à qui principalement le gouvernement des abeilles est confié, qui ne les conservent point pour s'en faire un objet d'amusement, mais réellement pour se procurer un revenu. En conséquence de ces observations, M. l'abbé Bienaymé s'est mis en état de présenter au public une nouvelle espèce de ruche que tous les habitans de la campagne peuvent faire eux-mêmes, qui ne leur coûtera presque rien, attendu qu'ils ont chez eux les matières propres à les faire.

Cette ruche n'a point les désavantages des anciennes qui sont faites en forme de clocher, ni les inconvéniens de toutes les nouvelles. Elle produit le double des premières, le triple & le quadruple des secondes ; elle donne, année commune, sept livres de bénéfice. La cire & le miel sont d'une qualité bien supérieure à tout ce qu'on a eu jusqu'à présent, parce que chaque année toute la récolte est nouvelle, & que la cire & le miel sont plus recherchés, lorsqu'ils viennent d'un essaim qui n'a qu'un ou deux ans, que quand l'essaim a déjà acquis plusieurs années.

(*) MM. Palteau, Duchet, Ducerne, de Blangey & Wildam.

La nouvelle ruche qu'on annonce dans cet ouvrage est disposée de maniere que la cire & le miel qu'elle contient, ne peuvent pas y rester plus de dix-huit mois; la récolte s'en fait très-facilement, sans faire périr aucune abeille, & sans qu'il soit possible d'offenser le couvain, qui est toujours une chose très-precieuse, puisque de sa conservation dépend la population & le travail de l'année suivante, supposé que l'hiver précédent ait détruit une partie des abeilles ouvrières, ce qui arrive très-souvent, & même plus fréquemment dans les ruches en forme de clocher, dont nos gens de la campagne se servent encore par-tout. La cire & le miel qui sont dans la partie supérieure de ces ruches ne pouvant être renouvelés par l'impossibilité qu'il y a d'y atteindre, se détruisent avec le tems; les mites, les vers, la putréfaction se communiquent dans toute la ruche, corrompent la cire, donnent mauvais goût au miel, rebutent les abeilles, & toujours leur occasionnent des maladies dont elles meurent.

L'auteur, avant de donner la description de sa nouvelle ruche, a cru devoir faire quelques observations sur les abeilles.

Les sentimens ont toujours été partagés, sur le nombre, le sexe, & l'emploi des abeilles qui composent une ruche. Tous les écrivains s'accordent à dire qu'il y en a de trois sortes dans chaque panier; des mâles, des abeilles ouvrières, & une qui est unique, & qu'on appelle *roi* ou *reine*.

Quant aux mâles, tous ne s'accordent pas

sur leur nombre ; & quant aux abeilles ouvrières , les uns ont prétendu qu'elles étoient femelles , & produisoient leurs semblables ; les autres soutiennent , au contraire , qu'elles n'ont aucun sexe. Enfin la troisième espèce , les uns l'ont appelée le roi , les autres la reine , & d'autres la mere.

» Depuis , dit M. Bienaymé , que je m'occu-
 » pe de cette partie , j'ai pris toutes les pré-
 » cautions nécessaires pour connoître la vérité ,
 » autant qu'il étoit possible , & dire quelque
 » chose de certain là-dessus. Je suis actuelle-
 » ment plus que convaincu , par plusieurs ex-
 » périences que j'ai suivies avec la plus grande
 » exactitude , que chaque république est com-
 » posée , depuis le 20 avril jusqu'au 15 août
 » de la même année , que tous les couvains
 » sont éclos , d'une mere , de dix-sept mille ou-
 » vrières , & de quinze cents mâles.

» Je dis *une mere* , parce qu'il n'y en a ja-
 » mais plusieurs dans chaque panier , quoiqu'à
 » chaque couvain il en éclôt une , deux & quel-
 » quefois plus. Mais elles ne subsistent qu'au-
 » tant de tems qu'il est nécessaire pour juger
 » si le couvain qui va éclore est assez nom-
 » breux pour former un essaim ; auquel cas il
 » y en a une de conservée , & toutes les au-
 » tres sont tuées. Si , au contraire , l'essaim
 » n'est pas assez nombreux , elles se défont de
 » toutes les meres qui viennent d'éclore , &
 » il faut attendre un autre couvain ; ce qui
 » ne tarde pas plus de trois semaines , ou un
 » mois , si le tems est favorable «.

L'auteur prouve , par la conformation de l'abeille unique dont on vient de parler, qu'elle est la seule femelle qui se trouve dans toute la ruche , & qu'elle est seule la mere de toute l'habitation.

» Dans une ruche entièrement complete ;
 » les abeilles ouvrières sont , ainsi qu'on l'a
 » déjà dit , au nombre de dix-sept mille. Leur
 » occupation est d'aller chercher tout ce qui
 » est nécessaire pour faire le miel & la cire ,
 » tant pour leur subsistance , que pour nour-
 » rir la mere & les mâles. Elles soignent les
 » couvains avec la plus grande attention. Si-
 » tôt que la mere a déposé ses œufs dans les
 » alvéoles , elle les couvre d'une liqueur blan-
 » che , semblable à de la farine délayée dans
 » du lait , qu'elles ont grand soin de visiter
 » tous les jours , afin d'en remettre quand il
 » en manque. Ces œufs se transforment en
 » un petit ver blanc , qui augmente à propor-
 » tion que la saison est plus ou moins favo-
 » rable. Il change de robe tous les huit ou
 » quinze jours , comme les vers à soie , jus-
 » qu'à ce qu'il soit parvenu par sa grosseur au
 » point de remplir , à très-peu de choses près ,
 » l'alvéole dans lequel il est déposé. Il prend
 » alors la forme d'une fève , & quand il est
 » dans cet état , les abeilles ouvrières répan-
 » dent sur la fève une autre liqueur qui res-
 » semble beaucoup au miel délayé avec de
 » l'eau. Quand l'alvéole est entièrement rem-
 » pli de cette liqueur , elles en ferment l'en-
 » trée par une pellicule de cire extrêmement

92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» fine. Tout le couvain demeure en cet état
 » depuis la fin de septembre jusqu'au mois d'a-
 » vril suivant, tems où les rayons du soleil
 » sont ordinairement assez forts pour échauf-
 » fer la ruche & faire changer par degré la
 » feve en mouche, qui, quand elle est par-
 » faitement formée, brise avec sa tête la pelli-
 » cule qui la couvroit, sort de sa cellule à
 » l'aide de trois ou quatre abeilles ouvrières
 » qui la brossent, lui décollent les ailes, la dé-
 » barraissent de cette liqueur grasse dont elle
 » étoit couverte dans l'alvéole. Elles condui-
 » sent la nouvelle venue à l'entrée de la ru-
 » che, parcourent avec elle la planchette qui
 » est en avant, l'obligent à voler hors de la
 » ruche à très-peu de distance, la font reve-
 » nir aussi-tôt plusieurs fois de suite ; & dans
 » la matinée elle est instruite de tout ce qu'elle
 » doit savoir. Aussi dans l'après-midi, on la
 » voit aller à la campagne & revenir dans sa
 » ruche chargée comme les anciennes. A l'é-
 » gard des autres couvains, il ne faut pas plus
 » d'un mois pour les former entièrement, &
 » les faire éclore quand la saison est bien fa-
 » vorable «.

Les mâles ou faux-bourçons sont beaucoup plus gros que la mere & les abeilles ouvrières. Ils n'ont pas d'aiguillon. Ils sont au nombre de quinze cents depuis le mois d'avril que le premier couvain commence à éclore, jusqu'à la fin d'août. Chaque couvain en fournit à peu près quatre cents. Après que le dernier couvain de l'été est éclos, ils fécondent la mere

pour la dernière fois. Aussi-tôt les abeilles ouvrières les tuent & les jettent hors de la ruche.

L'auteur, après ces observations & beaucoup d'autres encore que nous supprimons pour abrégér, passe à la description de sa ruche.

Rien de plus simple & de plus facile à faire que cette ruche. Il ne faut que de la paille, de la coudre blanche dont on fait les paniers, de l'osier ou tel autre bois souple, avec lequel on puisse joindre chaque rang ensemble.

Cette ruche est parfaitement ronde, & également grosse dans toutes ses parties. Elle n'a qu'un pied de diamètre dans œuvre, & deux pieds de long. Pour la bien faire & la faire promptement, il faut de la paille de seigle battue au tonneau, à-peu-près d'égale grandeur; la plus grande, & non pas la plus grosse, est toujours la meilleure.

La ruche est composée de vingt-quatre bourlets d'un pouce de surface chacun. Quand le premier bourlet est formé, l'on en joint un second, qui est la continuation du premier. En prenant avec la coudre à mesure qu'il se forme, la moitié du précédent bourlet, ils se trouvent cousus très-solidement ensemble, & ainsi des autres. Toutes ces proportions bien observées forment un tonneau d'une très-grande solidité, auquel on adapte à chaque extrémité, un fond fait aussi de paille; on a soin de ménager à l'un de ces fonds une ouverture par laquelle les abeilles doivent entrer dans la ruche, car il faut remarquer que ces ruches ne

94 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sont pas posées perpendiculairement ou sur leur fond , mais horizontalement , comme une piece de vin sur le chantier. Il faut avoir soin de fermer l'entrée de chaque ruche avec une grille. Les meilleures grilles & les moins dispendieuses sont celles de bois. Une planchette de trois pouces en quarré & de trois lignes d'épaisseur suffit. On y fait des trous , par le moyen d'un fer chaud , en aussi grand nombre qu'il est possible , assez grands pour qu'une abeille puisse y passer facilement , mais pas assez ouvert pour qu'il y passe une souris. Les grilles de fer-blanc en forme de cadran , ou celles de taule , de quelque forme qu'elles soient , sont non-seulement dispendieuses , mais encore préjudiciables aux abeilles. Quelque précaution que l'on prenne pour y faire des trous , comme elles se présentent toujours plusieurs à la fois pour entrer & sortir , & que le fer est tranchant , elles s'acrochent & se blessent , ce qui en fait périr un grand nombre.

Pour bien entendre ce qu'on vient de lire ; il faudroit avoir sous les yeux les gravures qui accompagnent cet ouvrage.

On conçoit aisément que de pareilles ruches exigent peu de peine & peu de dépense. Tous les gens de la campagne , même ceux qui sont les moins adroits , peuvent les faire eux-mêmes. Une ruche ne revient qu'à six sols , en estimant au plus haut prix les matériaux qui servent à la fabriquer. Outre que cette ruche est moins dispendieuse , elle est encore plus utile que les autres. C'est ce que l'auteur prouve

par des détails auxquels nous ne pouvons pas nous livrer.

M. l'abbé Bienaymé enseigne la maniere de construire un rucher approprié à la forme de ses nouvelles ruches. Les différentes parties de ce rucher, dont la distribution est très-bien entendue, sont représentées dans une planche qui est à la fin du livre.

L'auteur traite ensuite dans autant de chapitres particuliers, de la maniere de recevoir les essaims, du tems le plus favorable pour faire la récolte du miel & de la cire, de la maniere de gouverner les abeilles pendant l'hiver, de leurs maladies, & enfin des ennemis qui leur font la guerre.

Il arrive quelquefois au printems que les abeilles ont une espece de cours-de-ventre qui vient ou de ce que l'hiver a été trop long ou trop froid, qu'elles ont été engourdies trop long-tems, & n'ont pu rendre leurs excréments; ou de ce qu'elles mangent avec trop d'avidité les premieres fleurs de l'orme.

» Les meilleurs remedes, dit M. l'abbé Bien-
» aymé, & ceux qui m'ont assez bien réussi,
» sont de mettre dans chaque ruche, sitôt
» qu'on s'apperçoit qu'elles ont le dévoiement
» (ce qui est aisé à connoître par les taches
» jaunâtres qu'elles laissent par-tout où elles
» se posent,) de la farine de grosses fèves
» détremée dans du miel & du vin, d'en
» faire une pâte un peu dure, & de leur en
» donner un morceau dans chaque ruche. C'est
» encore de piler du sel commun très-fin, d'en

» répandre dans la ruche de l'épaisseur d'une
» ligne & d'un pouce quarré. «

Les abeilles & leur travail sont exposés à la voracité d'une multitude de bêtes malfaisantes qui causent souvent de grands désordres dans leurs habitations, sans compter beaucoup d'accidens de toute espece qui en font périr une multitude.

» Les rivières & les ruisseaux un peu considérables où il y a flux & reflux, détruisent encore un grand nombre d'abeilles, & ceux qui par la position de leur terrain ne peuvent s'en éloigner, doivent faire sur-tout attention, dès les premiers jours qu'elles commencent à sortir & dans tous les tems, de mettre de l'eau à leur portée dans une auge plate, dans laquelle on jette de la paille coupée ou quelques branches d'arbres qui puissent servir. Les abeilles se posent dessus, boivent à leur aise, ne courant pas risque d'être emmenées & noyées, comme sur les bords des ruisseaux & des rivières; parce que comme elles sont assez longues à boire, si elles se posent dans le tems du reflux, le flux qui ne tarde pas à succéder leur fait perdre terre, les surprend, & le reflux revenant les entraîne dans leur courant, d'où elles ne peuvent plus se tirer. C'est donc une très-bonne précaution de leur donner de l'eau en tous tems à leur portée.

Nous avons dit que l'auteur avoit fait toutes ces expériences sous les yeux de M. le comte de Buffon. Cette citation nous dispense d'ajouter

jouter un suffrage aussi foible que le nôtre à celui de l'illustre auteur de l'Histoire-naturelle. Mais nous croyons que tous les bons citoyens se réuniront avec nous pour payer un juste & nouveau tribut de reconnoissance au sublime historien de la nature qui daigne encourager , par des attentions si flatteuses, les recherches utiles à la plus simple économie champêtre, & pour applaudir au zèle de l'estimable ecclésiastique qui fait un si noble emploi des loisirs du sacerdoce. Le clergé de France ne sera vraiment chéri & respecté de la nation entière ; des autres peuples & de la postérité, qu'autant qu'il comptera parmi ses premiers devoirs, celui d'étudier & de répandre les vérités avantageuses à la conservation & au bien-être de la société civile.

(*Journal de l'agriculture, du commerce ; des arts & des finances ; Mercure de France.*)



LA scienza della legislazione , &c. *La science de la législation , par le chevalier GAETAN FILANGIERI.* Tome II. (*) A Naples , 1780 , de l'imprimerie Raimondienne ; in - 8vo. de 412 pages.

C'EST avec un véritable plaisir que nous revenons à cet ouvrage , dont l'objet est la félicité des gouvernemens. Ce second tome comprend les loix *politiques & économiques* , matière vaste , qui a exercé dans ce siècle une foule d'écrivains , & que M. le chevalier Filangieri a traitée dans toute son étendue , en la considérant sous tous les points de vue qui peuvent la rendre intéressante. Comme il a lui-même développé ses idées avec beaucoup de clarté , dans le plan qui est à la tête du premier volume , nous ne ferons autre chose que le suivre. Les loix politiques & économiques , dit-il , ont deux objets , la population & les richesses. Sans hommes il n'y a point de société , & sans les moyens de subsister , il n'y a point d'hommes. Après quelques réflexions sur le système de législation des peuples anciens les plus policés , relativement à la multiplication de l'espèce , il fait observer que toutes les tentatives faites

(*) *Esprit des Journaux* , décembre 1780 , pag. 137.

pour parvenir à ce but, sont inutiles, quand on ne détruit pas les obstacles qui s'y opposent, & dont la résistance surpasse infiniment la force des moyens employés pour encourager la population. Il pense néanmoins que l'Europe est aujourd'hui plus peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois. Il faut donc chercher quels sont les obstacles, & de quelle manière on pourroit les détruire. Si nous faisons attention au petit nombre des propriétaires, à l'abus qu'on fait des terrains, aux richesses exorbitantes & inaliénables d'un corps respectable de la société civile, à la source étrangère des loix, à l'avidité de la finance, à l'usage d'entretenir des armées en tems de paix, & enfin à la corruption générale des mœurs, il nous sera facile de découvrir les vrais obstacles qui s'opposent aux progrès de la population chez les peuples de l'Europe, & de connoître les remèdes qu'il faudroit apporter au mal, si tant est qu'il ne soit pas incurable. Quant aux richesses, si elles n'ont point été l'objet de la politique dans certains siècles, où la pauvreté fut regardée comme la sauve-garde des mœurs, elles sont aujourd'hui devenues le premier mobile de la félicité des peuples. L'auteur partant de cette réflexion, essaye de fixer les soins qu'un législateur doit donner à cet objet important. Il fait voir qu'ils consistent à rappeler les richesses dans l'état, de les répartir & de les faire circuler. Les différents sujets que M. le chevalier Filangieri considère dans la seconde partie de son ouvrage, sont en si grand nombre,

que le seul moyen de les exposer est de rapporter l'analyse qu'il en a faite lui-même.

» Si l'agriculture, les arts & le commerce, sont
 » les trois sources des richesses, quelle est,
 » demande-t-il, l'espèce de protection qu'il con-
 » vient de leur accorder ? Laquelle mérite le
 » plus d'être encouragée par les loix ? Quelles
 » sont les circonstances qui doivent décider de
 » la préférence ? Comment combiner les pro-
 » grès de l'une avec ceux de l'autre ? Com-
 » ment protéger l'agriculture dans un pays,
 » sans y négliger les arts ? Comment fixer les
 » vues de l'agriculteur sur le commerce, &
 » du négociant sur l'agriculture ? Quels sont
 » les obstacles que leur opposent l'administra-
 » tion, l'autorité du gouvernement, la bar-
 » barie des loix féodales, les réglemens de nos
 » ancêtres sur la chasse & les pâtures, les at-
 » tentats légaux contre la propriété réelle & per-
 » sonnelle, les formalités des cours de justice,
 » l'abus du crédit public, l'aliénation des reve-
 » nus de l'état, les dettes nationales, les pri-
 » vileges exclusifs des corporations, les fauf-
 » ses maximes de la politique & le système
 » actuel des impôts ? Si ce système aveugle est
 » en même tems le fléau de l'agriculture, de
 » l'industrie & du commerce ; s'il donne aux
 » citoyens de l'aversion pour le mariage, s'il
 » dépeuple les campagnes, s'il décourage les
 » artisans, s'il sépare les cités des cités, les
 » bourgs des bourgs, les villages des villages ;
 » s'il sème la discorde entre les membres du
 » même corps, entre les sujets d'un même

» empire , entre les enfans de la même patrie ;
» s'il fait que le droit des gens est violé par
» ceux même qui devoient défendre les droits
» des citoyens ; si , en un mot , le système ac-
» tuel des impôts , sous quelque point de vue
» qu'on le considère , est la cause de la ruine
» des nations , & de la misère sous laquelle
» gémissent les peuples , malgré la modération
» & l'humanité de ceux qui les gouvernent ,
» quels sont les remèdes que la science légis-
» lative pourroit proposer ? Sur quels princi-
» pes doit être fondée la théorie des impôts ?
» Sur quels objets doivent-ils tomber ? Quelle
» est la classe de citoyens qui doit les payer
» immédiatement ? Comment le proportionner
» aux facultés du peuple ? Comment combiner
» dans un autre système , une juste répartition ,
» avec la perception la plus facile , la moins
» dispendieuse & la moins arbitraire ; le soula-
» gement du peuple avec la richesse du corps po-
» litique ; les progrès de l'agriculture avec ceux
» des arts & du commerce ; la richesse de la
» nation avec celle du souverain ? Comment fa-
» ciliter par ce moyen la circulation des espe-
» ces ? Quels sont les obstacles qui la gênent ?
» Le luxe doit il être mis au nombre de ces
» obstacles ? Sous quel point de vue faut-il que
» le législateur le considère ? Comment l'entre-
» tenir , sans léser la liberté du citoyen ?
» Comment prévenir l'excessive opulence qui
» conduit ordinairement à une misère exces-
» sive ? Dans quelles circonstances ce qu'on
» entretient par le secours de l'industrie des

» étrangers , doit-il être regardé comme né-
 » cessaire à la félicité d'un état ? Quelles sont
 » les nations de l'Europe qui auroient dû voir
 » dans le luxe passif, le soutien de l'agricul-
 » ture, de l'industrie & du commerce ? « Tels
 sont les questions que M. le chevalier Filan-
 gieri discute avant autant de force que de clarté.
 Si la science de l'économie civile a fait de
 grands progrès dans ce siècle , parmi les
 bons écrivains auxquels on en est redeva-
 ble, notre auteur doit certainement être dis-
 tingué. » Je ne suis pas, dit-il, le premier
 » qui ait pris soin d'examiner les causes du
 » malheur des peuples, mais au moins je puis
 » me glorifier d'avoir porté un flambeau de
 » plus dans cet antre ténébreux où sont ren-
 » fermés les monstres qui dévorent les na-
 » tions. Puissent ces ames augustes, à qui l'é-
 » ternelle providence a confié le dépôt de la
 » félicité humaine, se servir de ce flambeau pour
 » dissiper les ténèbres qui enveloppent leurs
 » états, & détruire ceux de ces monstres qui
 » subsistent encore ! « Le philosophe doit être l'a-
 pôtre de la vérité , M. le chevalier Filan-
 gieri en possède tous les talens ; une érudi-
 tion profonde, des idées claires, une dialectique solide , beaucoup d'énergie dans le
 style , voilà les qualités qui distinguent son ou-
 vrage : puissions-nous bientôt en avoir la suite !

(*Novelle letterarie.*)

MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque; Recueil M. Romans du XVIe siecle, section V & VI. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clu-ny, 1780.

L'ON s'étoit proposé de ne donner qu'une légère notice de la partie des romans de ce recueil, mais celui de *Perceforest* qui occupe ces sections, est si intéressant, l'extrait qu'on en trouve dans la *Bibliothèque des Romans* (janv. 1776), est si incomplet, si négligé, que nous ne pouvons résister à la tentation de donner, sinon une analyse, du moins un extrait un peu plus étendu de ce roman retaillé & habillé à la maniere de M. le marquis de P**, c'est-à-dire, avec beaucoup de goût & d'intérêt.

Alexandre-le-Grand, ayant subjugué les rois d'Orient, mist son indignation sur Babylone (selon l'expression de l'auteur original) & fist marcher son ost (armée) par Inde la Majour, qu'il avoit déjà mise sous la sujétion, lorsqu'il vint loger en la Province de Galde près la riviere du Far. *Parmenion* fut détaché en avant pour soumettre le pays, rencontra *Gadiffer*, roi de Galde, qui lui proposa un combat singulier, où ce prince fut tué. Le royaume de Galde devint conséquemment tributaire d'Alexandre; mais le héros Macédonien ne pouvoit gouverner lui-même

toutes ses conquêtes , elles étoient trop nombreuses. Il y établissoit des rois tributaires , & se conduisit de même pour les états de Gadiffer qui avoit laissé trois enfans. L'aîné portoit son nom ; le second s'appelloit *Betis* ; ce fut lui qui mérita par la suite le nom de *Perceforest* : le troisième étoit une fille nommée *Fezonas*. Ils se réfugièrent tous trois dans le château de Fezon , chef-lieu d'une petite province appelée Fézonie : mais le prince *Claurus* , leur voisin , s'empara du royaume de Galde , & ensuite alla les assiéger. Alexandre marcha au secours de ses jeunes tributaires , *Claurus* fut vaincu & tué , son fils *Porus* fait prisonnier , ainsi que *Cassiel* , seigneur de *Bradoy's* , & *Mariencus* de Perse. Le généreux Alexandre fit épouser *Fezonas* à l'aimoureux *Porus* , il maria Gadiffer à *Lidorie* ; niece de *Parménion* , *Idorie* , princesse du sang de *Claurus* , fut unie à Bétis , *Edea* sa sœur à *Cassiel* , & *Eliot* leur cousine à *Mariencus* de Perse. C'étoit , comme on voit , un plaisir d'être vaincu par l'Alexandre de cette chronique ; il vous ôtoit ses fers pour vous faire porter ceux de la beauté.

Quoiqu'il en soit , *Porus* , qui savoit vivre ; ne manqua pas d'inviter le monarque Macédonien à honorer ses nêces de sa présence , & il proposa de les célébrer dans sa capitale , qu'on appelloit Godofar. Les fêtes , comme on l'imagine , furent magnifiques , il y eut entr'autres une partie de plaisir , une promenade charmante à l'isle de *Cicéron* , située au milieu du Gange ; & qui très-sûrement contre l'attente du lec-

teur, étoit la Cythere de l'inde. On y fut reçu de la maniere, la plus brillante, & après bien des fêtes, des sacrifices, des prédictions, on se rembarqua. A peine avoit-on perdu de vue les côtes de l'isle, qu'Alexandre, les mariés, & tous les gens de la nôce, furent accueillis par une tempête, la plus furieuse, la plus extraordinaire, & comme le remarque agréablement M. de P**, ils *essuyèrent un coup de vent le plus fort & le plus long dont il ait jamais été fait mention.* Devinez où la flottille arriva enfin?... Elle descendit le Gange jusqu'à son embouchure, passa à travers les écueils de ce grand fleuve, dans la mer de l'inde, qu'elle traversa dans toute son étendue, elle fut enfin poussée dans l'océan européen, & aborda *sur les côtes de la Grande-Bretagne!*

Ce royaume étoit alors sans roi, par la mort de *Pyr*, le dernier des descendans du fameux Troïen *Brutus*, qui l'avoient gouverné. Les principaux de la nation, indécis sur le choix d'un nouveau souverain, se rendirent à un temple de *Vénus* situé sur les bords de la mer. L'oracle leur dit : *Demain les vents pousseront des nefs étrangères sur ce rivage : Fortune sera pour vous, & vous y pourvoira d'un bon & suffisant roi.*

On juge bien qu'on accueillit parfaitement la petite flotte, & que le choix des Bretons empressés se fixa bientôt sur Alexandre, que sa fierté, son audace, & le respect que ses compagnons avoient pour lui, faisoient aisément reconnoître pour leur chef. Son nom étoit d'ail-

leurs avantageusement connu dans la Grande-Bretagne. Mais Alexandre, qui ne se soucioit pas de se fixer dans cette isle, suivit sa méthode accoutumée ; il se fit d'abord informer exactement de l'étendue du pays, nomma Gadiffer, roi de la partie septentrionale, (l'Ecosse d'aujourd'hui), & Bétis, souverain de la partie méridionale (l'Angleterre). La nation applaudit à ce choix, prêta serment de fidélité, & on décida que la cérémonie du couronnement se feroit dans la plaine, à l'entrée de laquelle le temple de Vénus étoit placé. On fit tous les préparatifs nécessaires : » à l'instant où la
 » cérémonie alloit commencer, un nain se
 » présenta devant Alexandre & les princes,
 » & leur montra un magnifique perron de
 » marbre qui s'étoit élevé aussitôt par art
 » magique, & qui étoit chargé de tous les or-
 » nemens que les arts, cultivés dans la Grè-
 » ce, mais très-inconnus aux Bretons, pou-
 » voient ajouter à la richesse de la matière.
 » Au haut de cet édifice étoient deux trônes
 » brillans : *Seigneur, dit le nain, la dame du*
 » *Lac, ma maîtresse, vous prie de considérer ce*
 » *superbe perron, chef-d'œuvre de son art, fait à*
 » *vos intentions, & d'accepter cette brillante cou-*
 » *ronne que vous pouvez placer sur la tête du*
 » *roi que vous avez choisi pour régner sur ce*
 » *pays. Elle vous en destine une plus éclatante,*
 » *mais c'est de sa main même que vous devez la rece-*
 » *voir.* Tous les Bretons s'empresèrent à inf-
 » truire Alexandre, que la dame du Lac étoit
 » la plus fameuse enchanteresse de l'isle, &

» qu'ils ne doutoient pas que les présens qu'elle
» lui faisoit offrir , ne fussent un présage assuré
» que le regne de Bétis rendroit à l'Angle-
» terre son ancienne gloire. »

Entre les fêtes données à l'occasion du couronnement , Alexandre voulut qu'il y eût un tournoi , genre d'exercice inconnu aux Bretons. Cent chevaliers se présentèrent ; Alexandre & Bétis étoient à leur tête. Le roi de Macédoine fut toujours vainqueur , lorsqu'il entra en lice ; c'est à quoi le lecteur s'est sans doute attendu ; mais ce qu'on ne prévoit pas d'avance , c'est le portrait d'un des chevaliers qui combattirent le plus vaillamment. » Il étoit très-
» preux & très-hardi , dit l'auteur original ,
» mais laid & défiguré ; car avoit les épaules
» hautes & bossues , le haterel (le col) court
» & la tête grosse ; & avoit le corps brut &
» épais , les bras gros , longs , ossus & pleins de
» nerfs ; si longues étoient ses jambes & cuif-
» ses , qu'il joignoit ses pieds ensemble par-
» dessous le ventre d'un gros cheval , & en
» cet état le ceignoit si fort comme s'il n'a-
» voit poitrail , sangles , ni selle , & étoit si
» fort de ses bras , que lorsque une fois il
» tenoit ung chevalier , jamais de lui ne pou-
» voit échapper ; & il armoit si bien sa teste
» & ses espauls , que jamais il ne pouvoit
» être de nul grévé. »

On est probablement curieux de savoir quel étoit ce preux chevalier si maltraité par la nature ? c'étoit le *Bossu de Suave*. Rien n'est plus singulier , & peut-être plus pittoresque dans

108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

son genre , que la description du combat de ce brave Bossu avec Gadiffer. Le romancier dit , que le Bossu de Suave avoit amené avec lui un de ses vassaux , nommé *Dignas* , que , dans la plus grande chaleur du tournoi , Gadiffer attaqua , & qu'il étoit prêt de vaincre.

» Ce que voyant *le Bossu* , continue l'auteur
 » dans son langage suranné , il en fust presque
 » enragé , & prist *Gadiffer* par les costes , &
 » l'astraignit si fort , que celui-ci se vit forcé de
 » lascher son adversaire , pour repousser l'atta-
 » que de ce nouveau champion. *Le Bossu* astrai-
 » gnit *Gadiffer* d'une main , & de l'autre tirant
 » son épée , commença à le fêrir du pommeau sur
 » les espauls & les bras , avec telle violen-
 » ce , qu'il cuidoit l'abattre. *Tors* qui veoit
 » *Gadiffer* en souffrance , court sus au *Bossu* ;
 » & le fêrit de l'épée sur la teste si grant
 » coup , qu'il sembloit que ce fût foudre.
 » Mais le *Bossu* ne se bougea oncques , car il
 » avoit la tête plus dure que pierre ; lors , *le*
 » *Tors* , le fiert & refiert (frappe & restrappe)
 » de quatre furieux coups sur le dos : mais *le*
 » *Bossu* ne s'en mouvoit aucunement ; roche
 » sembloit estre sa bosse. Et quand *le Tors* veit
 » qu'il ne pouvoit endommager *le Bossu* du fer
 » de son espée , il remit l'espée au fourreau ,
 » & le cuide aherdre (le pense enlever) par
 » la teste , ains n'y a prinse. Il le voulut
 » prendre par le corps , ains estoit *le Bossu*
 » jambes passées si très-fort sous le ventre du
 » destrier , qu'il eust fallu lever le cheval en
 » l'air , encore *le Bossu* y eust resté pendu par

» les jambes. Pourrant *Gadiffer*, qui l'avoit
 » accolé, lui donnoit de si grands coups sur
 » le heaume qu'il sembloit que la cervelle du
 » *Bossu* lui dût faillir par les yeux; ains de
 » tout il sembloit qui ne lui fust rien. «

Heureusement on fit sonner la retraite, car ce combat commençoit à devenir trop sérieux; & auroit pu avoir des suites fâcheuses.

Bétis voulant perpétuer la mémoire de son avènement au trône d'Angleterre, voulut bâtir une nouvelle ville & un superbe château dans la plaine où il avoit été couronné. Il en fit dresser les plans par un habile architecte nommé *Nicorans* : mais une grande difficulté s'opposoit à l'exécution. Il falloit beaucoup de bois, & il étoit impossible d'en aller chercher dans la forêt voisine, vu qu'un certain tyran, nommé *Darnand*, empêchoit les Bretons d'y mettre le pied, ou du moins faisoit éprouver à ceux qui s'y expoisoient toute sorte de mauvais traitemens. Bétis résolut d'aller le combattre, de délivrer son pays de ce cruel enchanteur, de détruire toute sa race, & il y réussit. Ce furent ses exploits dans la forêt, dont il avoit pénétré toutes les routes, qui lui méritèrent le nom de *Perceforest*.

Les bornes de cet extrait ne nous permettent pas de suivre notre héros, ni son romancier : mais nous invitons les curieux à chercher tous ces détails intéressans dans le charmant extrait de M. le marquis de P**. On y remarquera particulièrement l'institution de l'ordre du Franc-Palais ; que nous ferions connoître avec une certaine

no L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étendue, si nous ne devions donner aussi une idée de la VIe. section. La Ve. dont on vient de parler, se termine à la destruction du florissant royaume de *Perceforest* par les Romains.

» Après le départ de *Jules-César* & des Ro-
 » mains, dit M. de P**, la Grande-Bretagne
 » fut long-temps à se relever de ses pertes.
 » Il ne restoit aucun des braves chevaliers qui
 » avoient aidé le roi *Perceforest* & son frere
 » *Gadiffer* à exterminer la race du méchant
 » *Darnand*; & les fils de ces héros étoient en-
 » core trop jeunes pour tenter de rétablir dans
 » leur gloire les trônes d'Angleterre & d'E-
 » cosse. Les villes avoient été incendiées, la
 » plupart des châteaux détruits, les campagnes
 » ravagées : les habitans qui avoient échappé
 » au fer des ennemis, s'étoient réfugiés dans le
 » creux des rochers & au milieu des forêts inac-
 » cessibles; les vieux *Perceforest* & *Gadiffer*,
 » accablés d'années, dont ils ne prévoyoi-
 » ent pas le terme, languissoient tristement en l'is-
 » le de vie, en déplorant les malheurs de leur
 » patrie. Sans doute las de vivre, ils auroient
 » abandonné leur retraite, si la sage reine d'E-
 » cosse (qui étoit fée) ne fût venue souvent
 » les visiter & leur apporter les plus grandes
 » consolations. *Les maux de la Grande-Bretagne*
 » *finiront*, leur disoit-elle, *un jour viendra que*
 » *les fils de Perceforest & de Gadiffer regneront*
 » *avec splendeur sur ces belles provinces, & l'An-*
 » *glois & l'Ecossois le disputeront encore en courage*
 » *& en prudence aux autres peuples de la*
 » terre ».

A V R I L, 1781. 111

Cette prédiction se vérifia, & on le dut à un homme à talens, qui réveilla dans le cœur des descendans des héros Bretons la valeur de leurs ancêtres. C'étoit un vieux ménétrier, appelé *Paufsonnet*, qui, au talent de faire des vers & des chansons, joignoit celui de les chanter agréablement, & de s'accompagner de la harpe. Il avoit vu les beaux jours de l'Angleterre, & avoit contribué à l'agrément des fêtes qui s'y étoient données. Conséquemment il avoit connu tous les preux chevaliers Anglois & Ecoffois, avoit été témoin de leurs exploits, les regrettoit, & pleuroit en chantant les défaites de sa patrie. Il se flatta que le récit des prouesses des peres exciteroit les fils à les imiter, & il ne se trompa point. M. le marquis de P*. donne ici une imitation de quelques couplets du Lai de ce bon ménétrier.

M A J E U R.

Beaux jouvencels, enfans de noble race,
Je vais chanter; venez m'entendre tous.
De vos ayeux j'ai vu briller l'audace :
Et l'ennemi succomber sous leurs coup
Au franc-Palais allez chercher leur trace;
De ses débris il sortira pour vous.

M I N E U R.

J'ai vu le vaillant *Alexandre*,
Déjà fameux par tant d'exploits,
Sur ces bords je l'ai vu descendre,
Et nous donner de justes loix.
C'est lui qui couronna vos peres,
Les nôtres, contens & soumis,
Virent couler ces jours prospères

112 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Sous Alexandre & ses amis.
Beaux jouvencels, &c. &c.

Il s'appercevoit avec plaisir que ses chansons faisoient naître le desir de la gloire dans l'ame de la jeune noblesse. Cependant il n'auroit sûrement pas assez vécu pour voir ses desirs couronnés, sans une rencontre heureuse qu'il fit pendant ses courses.

Tandis que les Romains ravageoient la Grande-Bretagne, *Ourseau*, petit-fils de *Gadiffer*, voyageoit dans les Gaules. Il apprit trop tard les malheurs de sa patrie, mais il se joignit aux Gaulois qui s'opposèrent à César, lorsque ce conquérant passa de la Grande-Bretagne dans les Gaules. Les efforts de ces braves citoyens furent inutiles, & l'étoile du héros Romain le fit triompher. *Ourseau* prit alors le parti de retourner dans son pays avec son compagnon d'armes *Passellion*, fils du preux *d'Estonne*. Ils rencontrèrent, à leur arrivée, le vieux *Paustonnet* qui, charmé de retrouver un descendant de ses anciens maîtres, se jeta à ses pieds, pleura avec lui, & lui apprit l'espérance qu'il avoit osé concevoir de rétablir dans sa splendeur la noble chevalerie Angloise & Ecoissoise. *Ourseau* & *Passellion* entrèrent dans ses vues, se firent conduire dans les châteaux de leurs parens & de leurs amis, & donnerent rendez-vous à toute la jeune noblesse dans la plaine du Franc-palais.

Lorsque tous les jeunes écuyers furent rassemblés dans cette plaine, *Paustonnet* leur fit

examiner le champ funeste où la mort avoit moissonné leurs illustres ancêtres, & secondé d'Ourseau & de Passelion, les invita à imiter leurs vertus, & à tenter, par leur ouvrage, de relever deux trônes que le seul défaut de défenseurs avoit laissés, pour ainsi dire, vacans. Ils firent la veille des armes dans cette fameuse plaine, & à la pointe du jour, Ourseau & Passelion leur conférèrent l'ordre de chevalerie, sur le terrain qu'avoit occupé la superbe salle des chevaliers du Franc-Palais, dont il n'existoit plus que des ruines. » Ainsi, dit M. de P**., par cette cérémonie commença d'être rétabli l'ordre du Franc-Palais, qui par sa valeur & ses hauts faits, devoit faire briller pour l'Angleterre & l'Ecosse, de nouveaux jours de gloire & de bonheur. Un simple ménétrier fut le premier auteur de cet heureux changement. »

Nous voudrions pouvoir nous étendre sur les exploits de ces jeunes chevaliers ; faire connaître avec quelques détails les épisodes intéressans des aventures *d'Estonne des Déserts & du Tors de Pédrac, de Lyonnell du Glar & Troylus de Royalville, du chevalier aux armes dorées*, que M. le marquis de P** a extraits séparément de la chronique de *Perceforest*, où ils étoient en quelque sorte ensevelis. Mais il faut voir ces détails charmans dans l'ouvrage même, & lire en entier l'épisode de *la Rose & des Filles*.

On sait qu'il a été mis en vers sur la fin du siècle dernier par *Senecé* ; mais quoiqu'on

connoisse le fond de cette fiction , quoique la piece de Senecé soit estimée , on ne verra pas avec moins de plaisir la maniere dont M. de P** a arrangé ce joli conte. On doit beaucoup le remercier de ce qu'il a conservé presque en entier le vieux langage du quatorzieme siecle. Sa naïveté & la simplicité de ses expressions ajoutent singulièrement au mérite de cet ouvrage. Il seroit certainement à souhaiter que les anciens fabliaux pussent être ainsi présentés. Cela seroit peut-être renaitre le goût du simple & du vrai dont nous sommes aujourd'hui si éloignés : cela rendroit peut-être la vie à certaines expressions énergiques entièrement perdues pour nous. En vérité , il est bien honteux que notre langue se soit appauvrie à mesure que nous nous sommes éclairés ; mais la richesse des langues ne dépend-elle pas un peu de la bonté des mœurs ? C'est une question moins ridicule que beaucoup de gens ne se l'imaginent.

(*Journal de littérature , des sciences
& des arts.*)



THE duration of our Lord's ministry particularly considered, &c. *Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S. en réponse à une lettre écrite sur ce sujet par le docteur PRIESTLEY, & mise à la tête de sa concordance des évangiles; par WILLIAM NEW-COME, évêque de Waterford. In-12. A Londres, chez Longman. 1780.*

LE docteur Priestley a soutenu dans sa *Concordance des évangélistes*, en grec, que le ministère public du Sauveur ne dura pas plus d'un an. D'un autre côté, le docteur Newcome, a compté dans sa *Concordance des évangiles*, quatre pâques entre le baptême de Jésus & sa mort, & par conséquent il a supposé qu'il prêcha publiquement sa religion pendant trois ans & six mois; c'est-à-dire, environ six mois depuis son baptême jusqu'à la première pâque, un année de plus, si la fête dont St. Jean fait mention chap. V. 1. est celle de pâque, & un an & cinquante jours, si c'est la pentecôte, une année, ou une année moins cinquante jours, jusqu'à la pâque dont il est parlé dans le même évangéliste, chap. VI. 4. & une année depuis ce tems jusqu'à sa passion.

Peu de tems après la publication de cet ouvrage, le docteur Priestley mit au jour sa *Con-*

cordance des évangélistes, en anglois, précédée d'une lettre au docteur Newcome, (*) où il défend son hypothèse contre celle du prélat, en l'invitant de la manière la plus honnête à discuter avec lui cette matière. L'évêque de Waterford a accepté la proposition, & publié son nouvel ouvrage dans lequel, en développant les preuves qu'il a déjà employées pour constater la durée du ministère de J. C. il fait différentes observations sur les argumens de son adversaire.

On convient assez généralement que les dates de l'histoire sacrée, qui peuvent seules terminer la dispute, sont en petit nombre & assez obscures. Beaucoup de questions relatives au tems que J. C. passa en divers endroits, ne sont nullement susceptibles d'une solution précise; les degrés de probabilité sont à-peu-près les mêmes des deux côtés, & les conclusions qu'on pourra tirer seront plutôt des conjectures plausibles que le résultat d'un solide raisonnement.

La principale objection qu'on peut opposer aux docteur Priestley, c'est qu'il n'est pas probable que tous les faits racontés par les évangélistes, se soient passés dans l'espace d'un an, ou d'un an & quelques mois. Car dans cette hypothèse, comme l'observe le docteur Newcome, il faudroit admettre qu'une suite d'événemens qui paroît avoir duré une

(*) *Esprit des Journaux*, novembre 1780, p. 420.

année entière , est renfermée dans l'espace de cinquante jours ; que Jesus a fait pendant ce tems un voyage de quatre cens milles , ce qui n'est point d'accord avec sa méthode de prêcher l'évangile , & de donner des preuves de sa mission , & que dans divers lieux il parut & disparut comme un météore. De combien de difficultés cette hypothese n'est-elle pas encore suivie , quand on réfléchit qu'une grande partie des actions & des discours du Sauveur a été passée sous silence ?

L'argument sur lequel le docteur Priestley a le plus insisté , & qu'il regarde comme décisif , est pris de ce qu'Hérode soupçonna que Jesus devoit être Jean-Baptiste ressuscité d'entre les morts. Il n'est pas probable , observe-t-il , qu'Hérode n'eût pu distinguer Jesus de Jean , supposé que Jesus eût prêché deux ans avant la mort de Jean. A cela l'évêque de Waterford réplique : » Ne pourroit-on pas demander avec » raison si votre objection ne fait pas autant » contre votre hypothese que contre la mienne ? » Nous sommes tous deux contraints d'admettre que Jesus opéra publiquement des miracles à la première pâque ; que dans la Ju- » dée , tous les habitans accouroient vers lui ; » qu'à cette même époque ses disciples étoient » en plus grand nombre que ceux de Jean ; » & que les succès supérieurs de Jesus étoient » connus des pharisiens. Nous devons encore » avouer qu'en Galilée , Jesus prêcha publique- » ment ; qu'il y fit beaucoup de prosélytes ; » qu'il y fut suivi par une multitude nom-

» breufe ; qu'il y opéra un grand nombre
 » de miracles étonnans ; qu'il parcourut
 » toute la Galilée , & qu'il y choifit fes
 » douze apôtres avec lesquels il fit un nou-
 » veau voyage dans ce pays. Néanmoins nous
 » affignons à ces événemens extraordinaires
 » des efpaces de tems bien différens. Vous
 » dites qu'ils fe font paffés en fix femaines ou
 » environ , & moi je penfe qu'ils ont duré en-
 » viron deux ans.

» Un court intervalle qui renferme une mul-
 » titude d'événemens , paroît , dites-vous , plus
 » remarquable qu'un long efpace de tems , dans
 » lequel ces mêmes événemens font difperfés ;
 » & lorsque l'attachement d'une multitude à
 » quelque éminent personnage , ne fouffre à
 » peine aucune interruption , un maître foup-
 » çonneux , & fes officiers répandus dans fes
 » états , doivent naturellement être alarmés par
 » la crainte d'une fédition.

» On peut faire voir le foible de cet argu-
 » ment de plufieurs manieres. Toute fa force
 » vient de la fuppoſition qu'Hérode a prefque
 » toujours réfidé dans fa tétrarchie , durant le
 » tems en queſtion. Mais c'eſt un fait dont il
 » eſt impoſſible de donner des preuves. Lors-
 » que Joſephe fait le portrait de Philippe ,
 » tétrarque d'Iturée & de Trachonite , il
 » obſerve relativement à Hérode , qu'il fai-
 » ſoit ordinairement ſa demeure dans ſes états
 » tributaires. Il faut auffi ſuppoſer que les
 » lieux où Jeſus prêcha , étoient voifins de celui
 » qu'habitoit Hérode : mais qui peut prouver

» que ce prince ne résidoit pas habituellement
 » dans le pays qui est au-delà du Jourdain ?
 » Ce district faisoit partie de son gouverne-
 » ment , & étoit situé bien loin de Jerusalem ;
 » & je pense que l'unique & principale cause
 » de la communication entre les habitans des
 » différentes parties de la Palestine , peuples
 » adonnés à l'agriculture , étoit l'obligation de
 » se rendre aux fêtes nationales. Ce n'est
 » pas seulement la situation des pays , mais
 » encore le commerce qu'ils ont ensemble ,
 » qu'il faut considérer , lorsqu'il s'agit d'exami-
 » ner si la connoissance de tel ou tel fait peut
 » aisément s'y répandre. Hérode bâtit dans la
 » Pérée , la ville de Juliade , en l'honneur de
 » la fille d'Auguste , cet empereur l'ayant con-
 » firmé dans la possession des domaines que
 » son pere Hérode lui avoit légués ; & Joseph
 » met la scène de la mort de Jean-Baptiste , au
 » château de Machœrus , situé à l'extrémité de
 » la Pérée , vers les montagnes d'Arabie , où
 » il paroît qu'Hérode faisoit sa demeure dans le
 » tems que Jean fut décapité.

» On voit par l'histoire , qu'Hérode eut un
 » attachement particulier pour les Romains.
 » Lorsque Vitellius fut envoyé contre Artaban ,
 » roi des Parthes , & qu'il fit une trêve avec
 » lui sur le bord de l'Euphrate , Hérode lui
 » fit servir un repas dans ce même lieu , & il est
 » très-possible , qu'une visite faite à un gou-
 » verneur Romain de Damas ou de Césarée ,
 » ou un voyage de Rome , eussent occupé
 » Hérode la plus grande partie du tems

120 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» que le Sauveur employa à son ministère.
 » Ce prince fut engagé dans une guerre
 » contre Arétas, roi des Arabes, & il seroit
 » très-difficile de prouver qu'il n'étoit point
 » occupé à rassembler ses troupes, & à for-
 » tifier les villes frontieres de la Pérée, pen-
 » dant le séjour de Jesus en Galilée. Newton
 » pense que le Christ a fait allusion à l'expédi-
 » tion d'Hérode contre Arétas, (LUC, XIV. 31.)
 » mais il paroît par le récit de Josephe, qu'elle
 » n'eut lieu que quelque tems avant la mort
 » de Tibere. Quoi qu'il en soit, la querelle con-
 » cernant les limites du territoire des environs
 » de Gamala, peut avoir succédé à cette cause
 » domestique d'hostilités, & contraint Hérode
 » de tourner son attention du côté des domai-
 » nes qu'il possédoit à l'orient du Jourdain.
 » Mais considérons cet objet sous un autre
 » point de vue. Jesus étoit remarquable par
 » son humilité & sa prudence. Souvent il
 » défendoit aux témoins de ses miracles de les
 » publier; il évitoit la multitude, & se reti-
 » roit souvent dans des lieux déserts; ce fut
 » seulement après que sa renommée eut frappé
 » l'oreille d'Hérode, (ce qu'il faut peut-être at-
 » tribuer à la prédication & aux miracles des
 » Douze) qu'il nourrit cette multitude considé-
 » rable qui résolut de le faire roi. Mais sa
 » conduite paisible & modeste, ne pouvoit
 » guere attirer l'attention du souverain, ne
 » ressemblant en rien à celle des séditieux en-
 » nemis des Romains, dont Gamaliel fait men-
 » tion; & quoique les chefs de la nation juive ;
 » prissent

» prissent un grand intérêt à tout ce qui con-
» cernoit leur religion , & que les disciples de
» Jean observassent avec soin la conduite de
» celui dont leur maître leur avoit tant parlé ;
» cependant des hommes que leurs emplois &
» leurs vues attachoient uniquement aux affaires
» civiles , pouvoient ne trouver dans ce qu'on
» disoit de Jesus , que les exagérations d'un
» vulgaire crédule , & regarder comme super-
» flu , le soin d'en tenir registre , d'autant plus
» qu'il y a des raisons de supposer qu'il n'étoit
» pas rare alors de voir des gens qui préten-
» doient à un pouvoir surnaturel. Le silence
» des amis pouvoit venir de la prudence , ce-
» lui des ennemis , du mépris qu'ils avoient
» conçu pour un prophete Galiléen , ou du
» défaut de griefs contre lui.

» Pour concilier les évangélistes ; & non
» pour expliquer comment Hérode ne con-
» noissoit pas Jesus , j'ai dit : Hérode fut d'a-
» bord incertain , ensuite il jugea que c'étoit
» Jean-Baptiste , ressuscité d'entre les morts.
» A cela vous répondez : *Incertitude bien étrange*
» *dans les circonstances où votre grandeur suppose*
» *Hérode , mais jugement bien plus étrange ,*
» *après les recherches qu'on doit supposer qu'il fit*
» *pour s'éclaircir !*

» Puisque Hérode pouvoit également se
» procurer des éclaircissmens sur Jesus , soit
» qu'il n'eût prêché dans ses états que pendant
» quelques semaines , soit qu'il y eût demeuré
» pendant plusieurs mois , je ne vois pas com-
» ment cette incertitude & ce jugement se

» roient étranges dans mon hypothèse , & plau-
 » sibles dans la vôtre , puisque dans les deux
 » cas il doit y avoir eu quelque délibération
 » & quelques recherches.

» Je dois observer qu'Hérode ne fut pas
 » le seul qui , en entendant parler de Jésus ,
 » pensa que c'étoit Jean ressuscité d'entre les
 » morts ; (Luc IX. 7.) il y avoit donc des
 » gens à qui sa personne & son ministère
 » étoient inconnus avant la mort du précurseur.
 » Cette opinion fut d'ailleurs adoptée par un
 » grand nombre de Juifs. *Qui dit-on que je*
 » *suis ? Ils répondirent : Jean - Baptiste , &c.*
 » (Luc IX. 18 , 19. Matth. XVI. 14. Marc
 » VIII. 28.) Supposons maintenant qu'un déiste
 » fit usage de votre argument , & qu'il dît :
 » l'histoire évangélique se contredit : Hérode
 » & beaucoup d'autres ignoroient certains évé-
 » nemens qu'on nous donne comme publics ,
 » ils ne sont donc pas arrivés. Certainement
 » il n'y auroit pas beaucoup de force dans
 » cette manière d'argumenter. Pour moi je
 » m'en tiens au texte de l'évangile , & ne
 » m'inquiète nullement de ce qui pouvoit dis-
 » traire l'attention d'Hérode & de ses amis ,
 » ni des doutes enfantés par le caprice , ni des
 » résolutions d'une conscience coupable. «

On a observé que parmi les premiers au-
 teurs chrétiens il s'en est trouvé qui ont cru
 que le ministère du Christ n'avoit pas duré plus
 d'une année. Le docteur Newcome donne deux
 raisons de ce sentiment. 1^o. Ils pensoient que
 les trois évangélistes ont seulement compris

dans leur histoire des actions du Sauveur, l'année qui s'écoula depuis l'emprisonnement de Jean-Baptiste, & il paroît qu'ils ont pris pour son ministère entier, celui où il se montra le plus souvent en public. (Euseb. Hist. Eccléf. III. 24.) 2°. Ils se sont imaginés que la durée du ministère du Sauveur étoit fixée par un passage d'Isaïe, Chap. LXI. 2. Clément d'Alexandrie a dit : » Il est ainsi écrit qu'il ne doit prêcher » qu'un an : *Il m'a envoyé prêcher l'année de » grace du Seigneur.* « Strom. I. 340. Les Valentinieniens soutenoient la même opinion & pour la même raison. Iren. II. 38, 39.

Nous avons déjà observé que l'histoire sacrée ne fournit que très-peu d'éclaircissémens sur la durée du ministère de J. C. cependant le docteur Newcome pense qu'outre différens passages de l'évangile de St. Jean, il s'en trouve aussi dans les trois autres qui viennent à l'appui de son hypothèse.

» Les trois premiers évangélistes, dit-il ;
 » commencent le récit de la prédication pu-
 » blique de Jesus en Galilée, immédiatement
 » après sa tentation, & ils omettent la pre-
 » mière pâque, & quelques autres événemens
 » intermédiaires. Cependant la cir constance des
 » épis de bled que les apôtres cueillirent &
 » mangerent, prouve qu'il s'étoit passé une pâ-
 » que depuis l'emprisonnement de Jean. S. Luc,
 » Chap. XIII. 1. fait mention d'une fête nationale
 » entre la seconde & la troisième pâque. St. Marc,
 » Chap. VI. 30. semble aussi parler du tems

124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» où cette fête se célébroit, quand il dit ;
 » qu'à la multiplication miraculeuse des pains
 » dont Jesus nourrit cinq mille personnes,
 » cette multitude s'affit sur l'herbe *verte*. S. Luc,
 » Chap. X. 38. XVII. 11. fait allusion à un
 » ou deux voyages du Sauveur à Jerufalem,
 » outre le dernier, & dans le chapitre XXIII.
 » 5. il rappelle une circonstance relative à sa
 » prédication en Judée & dans Jerufalem. Cet
 » évangéliste & St. Matthieu (Luc, XIII. 34 :
 » Matth. XXIII. 37.) supposent que Jesus
 » avoit souvent été à Jerufalem : l'étonnement
 » & la crainte des douze disciples, dont S. Marc
 » parle, Chap. X. 32. font croire que Jesus
 » avoit été auparavant exposé au danger dans
 » cette ville. Ces paroles du sauveur, *depuis*
 » *les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent*, sont
 » plus favorables au sentiment de ceux qui
 » mettent l'emprisonnement de Jean-Baptiste
 » huit ou dix mois avant, qu'à l'opinion qui
 » suppose qu'il n'avoit précédé que d'environ
 » quatre semaines.

» La parabole du figuier qui n'avoit donné
 » aucun fruit pendant trois ans, & qui devoit
 » être coupé s'il n'en portoit pas à la qua-
 » trieme année ; paroîtra certainement plus in-
 » génieuse, si l'on suppose qu'elle a trait à la
 » durée du ministère de J. C. cependant je
 » ne pense pas, comme Whiston, qu'elle puisse
 » servir à démontrer que ce ministère n'a pas
 » duré moins de quatre années entières, ni
 » à réfuter pleinement le système des Va-
 » lentinien & de tous ceux qui ont voulu
 » abrégier cet espace de tems.

» Il est dit, touchant Hérode, qu'à la der-
 » niere pâque, il desiroit depuis long-tems
 » de voir Jesus; ce qui, dans votre plan, in-
 » dique un intervalle d'environ dix mois, &
 » dans le mien de plus d'un an.

» Whiston a pensé que ces paroles que le
 » Sauveur dit à Philippe : *Ai-je été si long-tems*
 » *avec vous?* expriment un espace bien plus
 » long que celui qu'admet votre système; &
 » la force de son argument mérite une atten-
 » tion particuliere.

» Cette remarque rappelle à ma mémoire
 » un passage à-peu-près semblable : *Etes-vous*
 » *aussi sans intelligence?* Vous supposez que ce
 » reproche n'a été fait aux douze apôtres
 » qu'environ cinq semaines après qu'ils eurent
 » été choisis par leur maître; mais leur affi-
 » duité à le suivre pendant une année, comme
 » le supposent les harmonistes en général,
 » fournissoit un bien meilleur motif de leur
 » reprocher l'ignorance où ils étoient encore. «

L'auteur a observé que J. C. depuis son
 baptême jusqu'à ce qu'on peut supposer être la
 seconde pâque, fut tellement occupé des soins
 importans de son ministère, qu'il ne vint à au-
 cune fête juive, excepté celle dont il est fait
 mention au second chapitre de St. Jean. Là-
 dessus, le docteur Priestley a remarqué » que
 » celui qui disoit expressément, qu'il lui con-
 » venoit de remplir tous les devoirs, n'a pas dû
 » en négliger un aussi important pour un Juif. «
 Pour faire voir la foiblesse de cet argument,
 l'auteur répond que si le Christ n'alloit pas exac-

tement aux quatre grandes fêtes de Jerufalem ; ce n'étoit pas qu'il n'eût affez de tems pour remplir tous les devoirs de fon miniftère, mais pour des raifons de prudence & de convenance. (Voyez St. Jean, VII. 1.)

» Les Juifs , dit-il , ayant voulu le faire
 » mourir , à la feconde fête où il s'étoit trou-
 » vé , il évita dès-lors tous les dangers , jufqu'à
 » la fin de fon miniftère , confirmant ainfi par
 » fon exemple les regles qu'il avoit prefrites
 » à fes apôtres : *Lorsqu'on vous perfecutera dans*
 » *une ville , fuyez dans une autre , & , tu ne ten-*
 » *teras point le feigneur ton Dieu.* Les évangi-
 » les nous apprennent combien cette précau-
 » tion étoit néceffaire ; car à la fête des ta-
 » bernacles , fix mois avant fa mort , & à celle
 » de la dédicace , trois mois auparavant , il fut
 » contraint d'avoir recours à un miracle pour
 » fe fauver : ces faits prouvent que c'étoit par
 » prudence qu'il s'abfentoit des autres fêtes ,
 » comme je l'infere du f Silence de S. Jean , qui
 » paroît avoir donné une attention particuliere
 » à ce que le Sauveur faisoit à Jerufalem. «

L'auteur termine fon ouvrage par ces réflexions générales.

» En confidérant le Sauveur dans toute l'é-
 » tendue de fon caractère , je ne puis m'em-
 » pêcher de changer vos expreffions , & de
 » dire qu'il eft plus naturel de donner à fon mi-
 » niftère public , une durée de trois ou quatre
 » ans , que celle d'une année feulement.

» La venue du Meffie avoit été annoncée
 » par un grand nombre de prophéties , & il

» est évident que les premières loix étoient
 » une préparation à l'établissement de la sienne. Il fut introduit dans le monde de la manière la plus magnifique; un prophète l'avoit précédé; un prophète rempli de la vertu & de l'esprit d'Elie; mais à cause de son humble naissance & de son extérieur modeste, si contraire à l'idée que les Juifs s'étoient formée du royaume du Messie, ils se sentirent de l'aversion pour lui. Cette aversion s'accrut par la nécessité où il étoit de combattre la doctrine des principales sectes, de blâmer leurs vices, & d'affoiblir leur attachement scrupuleux aux institutions de Moïse, en opérant des guérisons miraculeuses les jours de sabbat. Cependant le sort de la nation juive, que Dieu avoit tant chérie, & dont la ruine future fit verser des larmes au Sauveur, dépendoit de leur conduite à l'égard du Messie. Ceux mêmes qui croyoient en lui, & le petit nombre de ceux qui le suivoient, étoient tellement aveuglés par le préjugé, qu'ils avoient besoin de recevoir continuellement ses instructions & ses avis. D'après ces considérations on peut demander, quoiqu'on ne doive faire de pareilles demandes qu'avec circonspection, s'il paroît conforme à l'idée que nous avons de la bonté & de la sagesse divine, que les moyens de fournir aux hommes ces instructions importantes, aient pu être renfermés dans l'espace d'une seule année.

» Dans cette supposition, un seul jour ou la

128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» distance d'un lieu à un autre , peuvent être
» des objets importans dans l'histoire de la
» vie du Sauveur ; en divers lieux on l'au-
» roit vu paroître & disparaître comme un
» météore , & les habitans auroient pu dire :

*Ostendunt nobis hunc tantùm fata , neque ultra
Esse sinunt.*

» On auroit pu objecter en différens tems
» que ses miracles & sa doctrine n'avoient
» pas été soumis à un mûr examen.

» Le savant docteur Benson , étoit lui-même
» si frappé de cette idée , que dans sa *Vie de*
» *J. C.* il s'exprime comme moi dans quatre
» passages différens. *Il étoit nécessaire* , dit-il ,
» *que le ministère du Seigneur durât un espace de*
» *tems suffisant pour mettre les personnes attentives*
» *& bien disposées , à portée de reconnoître la sain-*
» *teté de sa vie , l'excellence de sa doctrine , &*
» *l'évidence des preuves qu'il en donnoit Il*
» *étoit convenable que le ministère de Jesus fût*
» *d'une assez longue durée pour manifester ce qu'é-*
» *toient sa vie , sa doctrine , & les preuves de*
» *sa mission Il étoit convenable que son mi-*
» *nistère durât assez long-tems pour faire connoître*
» *sa doctrine , & donner aux hommes des preuves*
» *satisfaisantes de la divinité de sa mission*
» *Le ministère de Jesus devoit durer assez long-*
» *tems , pour manifester les sublimes vertus de sa*
» *vie , & les preuves de sa mission . »*

C'est ainsi que ce savant & judicieux écri-
vain défend son opinion concernant la durée

du ministère public de J. C. L'espace de tems qu'il lui assigne , est celui qu'ont admis presque tous les auteurs de concordances. Plusieurs écrivains célèbres, & entr'autres Newton, ont supposé que l'histoire évangélique faisoit mention de cinq pâques. Le docteur Macknight pense , qu'on y en peut trouver six, & que la mission du Sauveur a pu durer cinq ans, ou cinq ans & demi. » Il y a plus, dit-il, elle » pourroit avoir duré plus long-tems, dans la » supposition qu'il s'est passé pendant son ministère plusieurs pâques dont il n'est point » fait explicitement mention dans l'histoire. « Cette idée ne contredit en rien le nouveau testament , qui nous apprend que les évangélistes ne nous ont donné qu'une légère esquisse de la vie du Seigneur. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse du docteur Newcome tient le milieu entre les deux extrémités, & paroît être la plus probable.

(*Critical Review.*)



ŒDIPE CHEZ ADMETE , *tragédie ; par M. Ducis* , *secrétaire ordinaire de MONSIEUR , l'un des quarante de l'académie françoise ; représentée pour la première fois , par les comédiens François ordinaires du roi , le vendredi 4 décembre 1778. A Paris , chez Gueffier , libraire-imprimeur , rue de la Harpe , à la Liberté. In-8vo. de 88 pages , 1780.*

CETTE tragédie est composée de deux tragédies grecques , *Alceste* , & *Œdipe à Colone*. Son sort a été d'effuyer des critiques , & de produire les plus fortes impressions. Il est triste de se voir forcé d'être souvent de l'avis de ses censeurs ; mais on est bien dédommagé par le plaisir que procurent à ses lecteurs les beautés dont elle est remplie. Il nous semble que dans la disette où nous sommes de bons ouvrages dramatiques , on devoit mettre moins de rigueur dans ses jugemens. Si l'on blâme M. Ducis d'avoir choisi deux sujets de tragédie pour en composer un seul ouvrage , il faudra convenir aussi qu'on ne pouvoit guere les réunir plus adroitement ; & la critique juste & éclairée ne peut l'accuser d'avoir affoibli le sujet d'*Alceste* & *Admete* , sans avouer qu'*Œdipe* est du plus sublime intérêt. C'est l'extrême beauté de ce dernier personnage qui nuit à

l'intérêt des premiers. Une simple analyse suffiroit pour prouver que les défauts de cette tragédie, comparée à nos ouvrages modernes, n'auroient pas dû irriter si fort nos *Aristarques*, & que ses beautés, dans tous les tems, auroient produit le plus vif enthousiasme.

ACTE I. Polynice vient implorer Admete contre son frere, qui l'a détrôné. Admete refuse de le secourir, parce que ses états sont épuisés par de longues guerres. Il se contente d'offrir un asyle à Polynice, qui le refuse, & qui sort avec le projet de partir le lendemain pour aller demander vengeance ailleurs. Alceste, poursuivie par le souvenir d'un songe sinistre, vient raconter ses terreurs à son époux Admete, & l'acte est terminé par Arcas, qui annonce que l'oracle des Euménides va parler. Les dieux sont irrités, & l'on attend qu'ils nomment leur victime. Tel est le premier acte, qui, à la vérité, ne tient au sujet d'Œdipe que par quelques vers que dit Polynice comme en passant.

ACTE II. Arcas, arrivé avec Admete, apprend au spectateur que l'oracle a désigné ce malheureux prince pour victime. Admete exprime avec intérêt le regret qu'il a de quitter la vie.

Mort cruelle & jalouse,
 Qui m'ôte mes enfans, mes sujets, mon épouse!...
 Et quelle épouse encore! Ami, si quelquefois
 Ces soucis importuns qu'on lit au front des rois,
 Avoient du moindre trouble altéré mon visage;
 Un mot, un mot d'Alceste, écartant le nuage,

132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Y ramenoit le calme & la tranquillité.
 Son œil s'ouvroit , Arcas : j'étois moins agité.
 Que dis-je ? En ces momens où notre ame plus tendre
 Dédaignoit les discours pour mieux se faire entendre ,
 Un long enchantement confondoit nos deux cœurs ;
 J'aimois , je la voyois , je goûtois les douceurs
 D'un silence attentif , qui la rendoit plus belle ;
 Je ne lui parlois pas ; mais j'étois auprès d'elle ;
 Et quand mon sort heureux a passé mes desirs ,
 Quand le trône & l'hymen m'offrant tous leurs plaisirs
 Ont versé sur ma vie un charme qui m'enivre ,
 Au lieu de tant d'objets pour qui j'espérois vivre ,
 C'est la nuit du trépas qui va m'environner ;
 Je perds tout le bonheur que j'allois leur donner.

Alceste , à qui l'on a fait croire que l'oracle n'avoit pas encore parlé , vient épancher sa tendresse dans le sein de son époux. C'est dans cette scène que se trouvent ces vers justement applaudis , qu'Admete adresse à Alceste :

Eh ! qui pourroit compter les bienfaits d'une mere ?
 A peine nous ouvrons nos yeux à la lumière ,
 Que nous recevons d'elle , en recevant le jour ,
 Les premieres leçons de tendresse & d'amour.
 Son cœur est averti par nos premieres larmes ;
 Nos premieres douleurs éveillent ses allarmes.
 Sous les plus douces loix nous croissons près de vous ,
 Et c'est dès le berceau que vous regnez sur nous.

Au milieu de l'épanchement des deux époux ;
 Phénix vient annoncer qu'on a vu près du temple des Euménides un vieillard aveugle ;
 conduit par une jeune personne , dont les charmes & la jeunesse excitent le plus vif intérêt : c'est Œdipe sous la conduite de sa fille

Antigone. Cette nouvelle jette l'allarme dans le cœur d'Alceste. Admete veut en vain la rassurer ; elle craint toujours qu'Œdipe, qui marche, pour ainsi dire, environné de la colere céleste, ne verse son malheur autour de lui ; & cette crainte, dont on a fait un crime à M. Ducis, nous paroît conforme à la nature ; & fondée sur la connoissance du cœur humain. Il faut avouer que la maniere dont le malheureux Œdipe est ici annoncé, inspire le plus vif intérêt. C'est une grande promesse & un fort engagement pour l'auteur. D'ailleurs ; le grand nom d'Œdipe élève l'imagination du spectateur.

ACTE III. La scene est dans un désert épouvantable, dont le fond présente le temple des Euménides ; & les côtés, des ifs, des cyprès & des rochers. Polynice seul, considérant le temple des Furies, se retrace ses crimes passés. Cette image lui rappelle son malheureux pere ; mais tandis qu'il y arrête sa triste pensée, il apperçoit de loin un vieillard. C'est lui-même ; c'est Œdipe, que sa fidelle Antigone conduit par la main. Polynice n'a point le courage de s'offrir devant lui, & le remords lui fait prendre la fuite. Enfin paroît Œdipe, tenant le bras d'Antigone. C'est sans contredit une des plus belles entrées qu'il y ait au théâtre. Il est difficile ou du moins dangereux de prolonger une scene jusqu'à près de 200 vers. C'est néanmoins ce qu'a fait M. Ducis avec le plus grand succès. Nous allons transcrire une partie de cette scene admirable.

134 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ŒDIPÉ, (*tenant le bras d'Antigone.*)

Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue & les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissans.

(*S'asséyant sur un débris de rocher.*)

Suis-je bien affermi ? Puis-je être ici tranquille ?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asyle ;
Mais votre cœur encor se r'ouvre à vos ennuis.

ŒDIPÉ.

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.

O ciel ! que dites-vous ?

ŒDIPÉ.

O ma chère Antigone !

Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPÉ.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Eh bien ?

ŒDIPÉ.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir d'un poison qui l'aigrit.

Œ D I P E.

Je suis Œdipe.

Quelle noble simplicité dans ces vers ! Que ce dialogue est touchant ! On se croit transporté sur le théâtre d'Athènes.

A N T I G O N E.

Vous plaignez-vous des soins & du cœur d'Antigone ?
Vous ai-je abandonné ?

Œ D I P E.

Ma fille , hélas ! pardonne,
Je t'outrageois sans doute. Eh ! qui , jusqu'à ce jour,
M'a montré plus que toi de constance & d'amour ?
Ton sort me fait frémir.

A N T I G O N E.

Mon sort ! je le préfère

A l'hymen le plus doux , au trône de mon frere.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop foible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos allarmes ;
J'ai soutenu vos pas , j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir , j'ai souvent mendié
Les refus insultans d'une avare pitié.
Il sembloit que le ciel , adoucissant l'outrage ,
Aux malheurs de mon pere égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi ,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens , ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons , consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins ,
Moi , vos tristes soupirs , & vous , mes tendres soins.
Que Thebe à vos deux fils offre un trône en partage ;
Vous suivre & vous aimer , voilà mon héritage.

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ŒDIPÉ.

Dieux ! vous avez payé mes tourmens , mes travaux.
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis , où sommes nous ?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides ,
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé. . .
Mon pere ! ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

ŒDIPÉ.

Les Euménides ! ciel ! Ah ! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille , approche-toi , ne m'abandonne pas.

ANTIGONE.

Dans ses égaremens le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
Rassurez-vous , mon pere.

ŒDIPÉ.

O supplice ! ô tourmens !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvemens.
Hélas ! dans ces déserts , quel secours puis-je attendre ?

ŒDIPÉ.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre ,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance & mon nom ,
Vous qui m'avez jetté sur le mont Cythéron ,
Divinités d'Œdipe , exaucez ma priere.

ANTIGONE.

Suspendez , justes dieux , les transports de mon pere.

ŒDIPÉ.

Andomptable pouvoir du sort qui me poursuit ,

Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

A N T I G O N E.

Le ciel vous y forçoit.

Œ D I P E.

A mon esprit timide

N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;

Cachez-moi, par pitié, ce sentier douloureux

Où j'ai percé les flancs d'un pere malheureux ;

Cachez-moi cet autel où des sermens impies

Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des furies,

Cet autel exécrable, où leurs serpens hideux,

Déjà de leurs replis nous enchaînoient tous deux,

Où Mégere debout, avec un ris funeste,

Sous les traits de l'Hymen consacra notre inceste.

A N T I G O N E.

Mon pere !

Œ D I P E.

O ma patrie, & vous, dieux outragés,

J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés !

N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colere,

Creuser ces yeux sanglans, en chasser la lumiere ?

A N T I G O N E.

Dieux !

Œ D I P E.

J'ai rempli le monde & d'horreur & d'effroi.

Les peuples, à mon nom, s'arment tous contre moi,

A N T I G O N E.

Héfeigneur !

Œ D I P E.

O Jocaste ! ô mere malheureuse !

Que tu prévoyois bien ma destinée affreuse !

Et toi, berceau sanglant, où j'aurois dû périr,

Rochers du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

A N T I G O N E.

Hélas !

138 L' EPRIT DES JOURNAUX ;

Œ D I P E.

Es-tu content ? J'ai massacré mon pere ;
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mere ;
Du fond de tes déserts , je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin , proscrit , incestueux ,
Traînant par-tout mes maux , mes forfaits , mes ténèbres ;
Entends mes derniers vœux , entends mes cris funebres.

A N T I G O N E.

O ciel !

Œ D I P E.

De mon tombeau je me vais emparer ;
Voilà , voilà la pierre où je dois expirer.

A N T I G O N E.

Quelle horreur !

Œ D I P E.

Je ne veux , lorsque ma mort s'apprête ;
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

A N T I G O N E.

Mon pere !

Œ D I P E.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

A N T I G O N E.

Mon pere , écoutez-moi.

Œ D I P E.

Cythéron ! Cythéron !

Tout le monde se souvient encore de la profonde impression qu'a produite au théâtre , sur l'ame de tous les spectateurs , ce cri terrible & pathétique. Que l'éloquence de cette scene est entraînant ! C'est ainsi que parlent les grandes douleurs. Quelle sensibilité profonde !

Quelle sublime énergie ! Dans cette même scène , un peu après cette brûlante explosion , cette vive & sombre peinture du désespoir , se trouvent ces vers charmans , qu'Œdipe adresse à sa fille :

Où , tu seras un jour chez la race nouvelle ,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des peres malheureux ,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Comme après le grand pathétique qu'on vient de voir , ces vers si simples , si naturels , reposent l'ame des spectateurs ! Remarquons ici que M. Ducis, dont le style, qui rappelle la maniere de Crébillon , se distingue sur-tout par des beautés mâles & énergiques , offre souvent de ces vers d'une sensibilité douce , & touchans par leur simplicité. On diroit que son ame , fatiguée par les fortes émotions qu'elle vient d'éprouver & de communiquer à ses lecteurs , se livre , par le besoin du repos , à de plus douces images , à des expressions pleines d'amabilité.

Cette scène est interrompue par les habitans de la ville de Phere , qui viennent chasser Œdipe , attribuant à sa présence les malheurs dont ils sont accablés. Cette crainte , comme nous l'avons déjà dit , n'est que trop naturelle chez toutes les nations ; elle est particulièrement vraisemblable chez des peuples qui croyoient au fatalisme , & qui devoient sur-tout y croire à l'aspect d'Œdipe , victime innocente de la colere céleste. Cette scène est parfaitement dans

140 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le goût antique. C'est un spectacle déchirant que de voir ce roi, ce vieillard infortuné, aux prises avec une populace superstitieuse qui le chasse ignominieusement, en s'écriant :

Chassons cet assassin.

Nous maudissons Laïus, Œdipe & sa famille.

Mais s'il n'est pas contraire à la nature que le peuple repousse Œdipe de ses foyers, ne peut-on pas accuser M. Ducis d'exagération, quand il le fait arracher par ce même peuple des bras d'Antigone. Les habitans peuvent penser qu'il importe à leur sûreté de chasser Œdipe ; mais ils ne doivent pas croire avoir besoin de le séparer de sa fille. L'un tient à une aveugle superstition ; l'autre est une atrocité gratuite. Au milieu de cette lutte douloureuse, & tandis qu'Œdipe demeure renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis, Admete arrive ; il commande à la populace de se retirer ; aussi-tôt on entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur, & à des accens lamentables. Antigone s'écrie :

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez ;
Qui peut dans ce moment armer votre colere ?

Le peuple répond : *C'est Œdipe* ; mais à la fin, le grand-prêtre paroît ; il annonce à Œdipe qu'il a apaisé le courroux du ciel ; que ses *malheurs sont passés* ; Admete lui offre un asyle, & l'emmene dans son palais.

ACTE IV. Polynice , qu'on a perdu de vue depuis quelque tems , paroît avec sa sœur Antigone , & la supplie de lui obtenir un entretien avec Œdipe. Elle promet de le demander ; mais Antigone n'a guere pu quitter son pere aveugle , sans laisser voir le besoin qu'avoit l'auteur de la mettre en scene avec Polynice. Œdipe lui-même a-t-il pu consentir à se séparer un instant de sa fille ? On est sur-tout étonné quand on le voit arriver avec Admete. Ce dernier , dont on fait que les dieux ont demandé la mort par leur oracle , engage Œdipe à laisser Alceste dans son ignorance à cet égard ; elle paroît , & Œdipe sort pour ne pas s'exposer à trahir le secret d'Admete ; mais Alceste a tout découvert ; elle en fait de tendres reproches à son époux ; au même instant , arrive Phénix , qui annonce qu'un nouvel oracle vient d'être rendu : les dieux consentent à laisser vivre Admete , si quelqu'un du sang royal veut prendre sa place. Alceste apprend cette nouvelle avec des transports de joie. Elle veut mourir pour Admete ; mais Œdipe revient ; & au milieu de ce combat de tendresse , il dit aux deux époux que ni l'un ni l'autre ne doit mourir ; il leur donne rendez-vous au temple , en leur promettant de finir tous leurs maux.

ACTE V. Antigone prie Œdipe de permettre à Polynice de paroître devant lui. Tandis qu'il s'en défend , Polynice arrive , & se jette aux pieds de son pere. Celui-ci le repousse avec indignation ; & c'est alors qu'il prononce contre son fils des imprécations un peu longues , mais

142 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pleines de chaleur & d'énergie. Polynice lui propose de le couronner dans Thebes.

Œ D I P E.

Moi , leur roi ! moi , te suivre ! ingrat l'as-tu pu croire ?
 Eh ! dis-moi que m'importe & Thebe & ta victoire ?
 Penses-tu malheureux , si je voulois regner ,
 Que ce fût à ta main de m'oser couronner ?
 Va tenter loin de moi tes combats ou tes sieges ;
 Transporte où tu voudras tes drapeaux sacrileges.
 Je plaindrai les Thébains , s'il faut que pour leur roi
 Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle & toi.
 Mais un prince , dis-tu , t'admet dans sa famille.
 Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille ?
 Certes tes alliés ont raison de frémir ,
 Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir.
 Le trône t'est ravi par un frere infidele :
 Eh ! ne regnois-tu pas , quand ta main criminelle
 De mon pays natal m'exila sans retour !
 Tu m'as chassé , barbare , il te chasse à ton tour.
 Eh ! dans quel tems encor tes ordres tyranniques
 M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques ?
 Quand mon ame lassée , après tant de malheurs ,
 Soulevant par degrés le poids de ses douleurs ,
 Pour vous seuls , d'exister reprenoit quelque envie ,
 Et du sein des tombeaux remontoit à la vie ?
 C'est dans ce tems , ingrat , de ton rang enivré
 Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
 Ton devoir , ma vertu , mes sanglots , ma misere ;
 Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux pere !
 Et si ma digne fille , en consolant mes jours ,
 A mes pas chancelans n'eût prêté ses secours ,
 Si ses soins prévoyans , sa pieuse tendresse ,
 Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse ,
 Sans guide , sans appui , mourant , inanimé ,
 Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.

Va, tu n'es point mon fils : seule elle est ma famille.
 Antigone, est-ce toi ? Viens, mon sang, viens, ma fille,
 Soutiens mon foible corps dans tes bras généreux :
 Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux ;
 Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice :
 Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice.
 Puisqu'il ne peut te voir, que ton pere attendri
 Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
 Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore,
 Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
 Je rends grace à ces mains qui, dans mon désespoir,
 M'ont, d'avance, affranchi de l'horreur de te voir.
 Vers Thebes sur tes pas ton camp se précipite :
 J'attache à tes drapeaux l'épouvante & la fuite.
 Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
 Par un nouveau serment, s'armer tous contre toi !
 Que la nature entière à tes regards perfides,
 S'éclaire, en pâlisant, du feu des Euménides !
 Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
 Au moment de l'atteindre échappe à ton desir !
 Ton Etéocle & toi, privés de funérailles,
 Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles !
 De tous les champs Thébains puisses-tu n'acquérir
 Que l'espace, en tombant, que ton corps doit couvrir ;
 Et pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
 Mourir, mais en sujet, & bravé par ton frere !
 Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
 Et l'accueil & les vœux que je garde à mes fils.

P O L Y N I C E.

Je ne partirai point.

Œ D I P E.

Qui, toi !

P O L Y N I C E.

Non ;

Œ D I P E.

Téméraire!

P O L Y N I C E.

Je vous défobéis. J'ose encor vous déplaire.

Œ D I P E.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir,
Qu'attends-tu donc ?

P O L Y N I C E.

La mort.

Œ D I P E.

Quoi ! tu veux !

P O L Y N I C E.

Vous fléchir.

En effet, Polynice vient à bout d'attendrir son pere, qui révoque enfin ses terribles imprécations. Ce moment peut être sans doute critiqué ; mais il est du plus grand effet. On peut dire aussi qu'il y a quelques taches qui déparent le morceau que nous venons de transcrire ; mais comme on voit que tous ces vers-là ont dû s'échapper en foule de l'ame de l'auteur , aussi-bien que ceux qu'on va lire !

Œ D I P E.

Dieux puissans que j'implore !

Dieux ! vous que j'invoquois pour sa punition ,
Enchaînez, s'il se peut , ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colere.
Viens dans mes bras, ingrat, retrouve enfin ton pere.
Que le jour, un moment, rentre encor dans mes yeux ,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

P O L Y N I C E.

P O L Y N I C E

Quoi! vous m'aimez encor? Quoi! déjà votre haine!...

Œ D I P E.

Crois-tu qu'à pardonner ton pere ait tant de peine?

Mais dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?

De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?

Moi, qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,

Ai joint le parricide aux fureurs de l'inceste,

Qui, délaissé des miens, pros crit dès mon berceau,

Ne fais pas même encore où chercher un tombeau,

C'est moi dont la pitié console ta misere;

Et toi, né pour regner sous un ciel moins contraire,

Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,

Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!

Cependant le remords poursuit Polynice. Il invoque le ciel contre lui-même, & s'écrie :

Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti!

Mais Œdipe l'interrompt par ce beau vers :

As-tu donc oublié que tu t'es repenti?

Enfin Polynice, détestant la vie, & dans le dessein d'expier ses forfaits, se décide à s'offrir en victime aux dieux, pour racheter la vie d'Admete; mais le grand-prêtre le repousse, & le prince s'enfuit tourmenté par les Furies. Un moment après, on voit Alceste mourante; elle s'est dévouée pour sauver Admete. Cependant Œdipe songe à tenir la promesse qu'il a faite aux deux époux de les affranchir de la mort. C'est en s'offrant lui-même aux dieux : il monte

Tome IV.

G

à l'autel; là, il invoque la foudre par une prière où trouve de très-beaux vers, tels que celui-ci :

Soixante ans de vertus ont paré la victime.

Sa prière est exaucée, & il tombe foudroyé au pied de l'autel.

Ce dénouement étoit un peu hasardé, surtout sur la scène françoise; le succès l'a couronné. Quant au style de cette pièce, nous pourrions citer des vers repréhensibles: on sent combien cela est aisé, même dans les ouvrages les mieux écrits. Nous nous contenterons de dire que le style de l'auteur se ressent trop des choses plus ou moins importantes qu'il a à dire; qu'il est quelquefois négligé, quand il n'est pas rehaussé par le sujet. Nous ajouterons que M. Ducis a aussi des expressions ou des idées qu'il affectionne, & qu'il répète trop fréquemment: par exemple, le mot *malheureux* revient, pour ainsi dire, à tout moment, & presque toujours marié avec une sentence.

Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré....

Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux!...

Je n'interroge point les mortels malheureux....

Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux...

Que d'offrir près du trône un port aux malheureux?...

Je plains plus que jamais les princes malheureux....

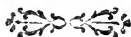
La mort consacre ainsi les héros malheureux, &c. &c.

Le plan (& c'est-là le grand défaut de cette tragédie) se ressent un peu trop de la peine

qu'a eue l'auteur pour lier des intérêts divers. Le personnage de Polynice y est sans doute le plus mal attaché ; mais celui d'Œdipe est sublime : ce sont de ces caracteres qui font presque seuls une tragédie. Les beautés qu'on trouve dans celle-ci , sont du premier ordre , & ses belles scenes peuvent être comparées aux plus belles que nous ayons au théâtre. Enfin , M. Ducis a prouvé par cette piece, comme par celles qui l'ont précédée , qu'on ne peut guere pousser plus loin le talent d'exécution.

Si la reprise de cette tragédie, qu'on vient de remettre sur la scene , n'a point paru aussi heureuse qu'elle méritoit de l'être , il ne faut s'en prendre qu'à des circonstances dont le détail nous est étranger. Il est constant que cet ouvrage , quelque chose qu'il arrive , & qu'on en dise , fera toujours beaucoup d'honneur à M. Ducis.

(*Journal encyclopédique.*)



VERHANDELINGEN van de natuur , en geneeskundig correspondentie in de vereenigde nederlanden opgericht in s'Hage , &c. *Mémoires de la société de correspondance météorologique & médicinale , établie à La Haye.* Tom. Ier. partie premiere. Grand In-8vo. A La Haye , chez Bouvink , 1780.

IL y avoit déjà long-tems qu'il s'étoit établi à Edimbourg , à Londres , à Copenhague & à Madrid des académies connues sous le nom de *sociétés de médecine* , & ces compagnies avoient donné des preuves multipliées de leurs succès , lorsque le gouvernement se détermina à faire jouir la nation françoise des avantages attachés à ce genre d'institution. La société royale de médecine de Paris fut alors établie & chargée d'entretenir une correspondance suivie sur tout ce qui est relatif à la santé , soit des hommes , soit des bestiaux , avec les médecins & les physiciens les plus habiles du royaume & des pays étrangers. Les fruits de cette correspondance ont été rendus publics dans les mémoires de cette compagnie pour les années 1776 , 1777 , & 1778. Vers la fin de 1778 , le feu duc de Modene établit dans ses états une correspondance du même genre , & il ordonna que les observations ainsi recueillies , seroient communiquées à la société de Paris. On vient

de sentir en Hollande l'utilité des mêmes travaux ; plusieurs médecins & physiciens habiles se sont réunis pour former une société dont celle de Paris leur a fourni le plan & le modèle , & c'est le premier volume de cette académie nouvelle & récemment établie à La Haye , que nous annonçons aujourd'hui.

Ainsi, avec le projet de l'établissement de cette société, ont commencé ses travaux. Elle a pris de la consistance en se formant ; & telle a été l'activité de son zèle , qu'on en a vu les premiers fruits après un très-court intervalle. Les âmes vraiment pénétrées de l'amour du bien public , sont en quelque façon dispensées d'examiner comment elles peuvent être utiles : elles le sentent ; & si elles sont éclairées du flambeau du génie , leur premier essai dans le genre d'étude qu'elles embrassent , annonce la place distinguée qui leur est réservée parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Fidèle à ses principes , la société s'attache d'abord à faire des observations ; les résultats viendront ensuite. Sage dans sa méthode , elle se garde de juger sur un simple aperçu ; elle répète souvent ses observations , parce qu'au lieu de probabilités , dont on se contente trop ordinairement , elle veut une certitude , autant que les choses dont elle s'occupe en sont susceptibles.

Pour engager ses correspondans à suivre une marche uniforme dans leurs observations météorologiques , la société propose un plan propre à cet objet , de manière que les observations

faites en divers endroits pourront être aisément combinées, & qu'on en pourra déduire des conséquences plus sûres. Dans cette vue, elle a fait graver deux planches en cuivre qui sont très-bien exécutées.

Tous ceux qui s'occupent de l'étude de la météorologie, trouveront dans ce plan des remarques aussi utiles que curieuses, sur le barometre, le thermometre, le vent, l'évaporation de l'eau, &c. ; remarques qui leur épargneront bien des recherches. Quant aux observations à faire sur le barometre, on donne une table de comparaison imprimée & dressée pour cet effet. On n'a pas ajouté la mesure suédoise, parce qu'elle n'est en usage qu'en Suede ; mais les mémoires de l'académie de Stockholm étant dans les mains de beaucoup de savans, on a jugé convenable de faire connoître assez cette mesure pour qu'on puisse mettre à profit les belles observations dont l'Europe est redevable à cette compagnie. Ce qu'on en dit, (page 41 & 42) suffit pour remplir ce but. (*)

La piece qui suit ce plan, est intitulée : *Mémoire sur la situation de la ville de l'Ecluse en Flandre ; sur les personnes qui y' ont été détenues captives, & y sont mortes ; sur les maladies qui*

(*) Ce plan d'observations météorologiques est de M. Van Swinden, physicien célèbre, qui a remporté dernièrement le prix de l'académie royale des sciences de Paris, sur l'aiguille aimantée.

y ont regné durant les années 1778 & 1779; enfin, sur les maladies de la garnison en 1779. On y voit combien de personnes sont tombées malades journellement dans cette place, combien se sont rétablies, & combien il en est mort; par M. G. W. Callenfels, docteur en médecine. L'auteur donne d'abord la description de la ville, mais fort en raccourci, parce que ce n'est point son principal objet. L'utilité de son mémoire consiste surtout dans un dénombrement bien fait des habitans, tant bourgeois que militaires, avec des listes des naissances & des morts pendant les années 1778 & 1779, & une liste particulière des militaires morts depuis 1770 jusqu'en 1780.

M. Callenfels y a joint deux tables dressées & imprimées avec beaucoup de soin : la première, d'environ 3 pages in-fol., contient le nombre des malades de la garnison depuis le 15 juillet 1779 jusqu'au 6 janvier 1780, tant de chaque bataillon en particulier que de la garnison entière, & parmi ces malades, le nombre de ceux qui sont morts; le tout rédigé par un officier, d'après le rapport journalier qui en a été fait. L'autre table contient la force de cette garnison, telle qu'elle étoit, y compris les femmes & les enfans, le 1^{er}. juillet 1779, ainsi que le nombre des morts, des malades & des bien portans.

Des tables de cette espece, faites non-seulement avec exactitude, mais bien suivies, seroient de la plus grande utilité, en ce qu'après un certain tems, elles faciliteroient beaucoup les observations. Les maladies qui regnent

le plus , feroient univerfellement connues ; les efforts des médecins fe réuniroient pour en découvrir les caufes , & y remédier. Mais à cet égard , nous pouvons nous reposer fur le zele de la fociété de La-Haye : il ne tiendra point à elle qu'on ne faffe de pareilles tables dans toutes les places un peu confidérables des Provinces-Unies.

A ce mémoire fuccedent quatre recueils d'observations tendantes à perfectionner les listes de naiffances & de mortalité. L'utilité de ces dernieres eft fuffifamment conftatée , foit en Angleterre , foit en Hollande ; nous nous contenterons de rappeler ici que M. Diezquens , bourgmestre de La-Haye , en rempliffant avec diftinction l'office de magistrat fuprême , veilloit avec foin à ce qu'il fe fit un relevé fidele des regiftres des naiffances & des morts pour former les tables qu'il a laiffées , & qu'on doit compter parmi les monumens de bienfaifance qui rendent fa mémoire chere aux Provinces-Unies.

Guidés par le même efprit que cet excellent patriote , les auteurs de ces quatre recueils fe font appliqués à étendre l'utilité de leurs tables auffi loin qu'il eft poffible. M. le pasteur s'Gravefande , à qui l'on doit les deux premiers recueils , les avoit d'abord deftinés pour la province de Zélande , & les avoit , en conféquence , envoyés à la fociété de-Fleffingue ; cependant il n'a pas fait difficulté de permettre qu'on les inférât dans les mémoires de la nouvelle fociété de La-Haye. Les deux derniers recueils

ont pour auteur M. Wynguard, & sont en forme de lettres, dont une partie est adressée au Magistrat de la ville de Deventer, & l'autre à M. le docteur Van den Bosch. Il y a joint une table imprimée qui renferme beaucoup de détails. On doit de la reconnaissance au zèle, & des louanges au travail de ces deux citoyens.

La nouvelle société des médecins de La Haye continuera ses travaux sur un plan concerté avec celle de Paris. Le public sera peut-être bien aisé d'apprendre que l'établissement d'une société de médecins dans la capitale de la France, ne doit point être regardé comme une innovation, puisqu'il y avoit long-tems auparavant des académies de ce genre dans plusieurs des principales Villes de l'Europe, & ceux qui ont contribué, soit par leur autorité, soit par leurs talens, à cet établissement utile, ne seront point fâchés de voir les peuples voisins de la France, applaudir à cette institution, & en justifier les motifs, en faisant leurs efforts pour l'imiter.

(*Journal de Paris ; Journal encyclopédique.*)



*DISCOURS sur les moyens les plus conformes à la religion , à l'humanité & à la politique , de faire cesser la mendicité dans la province de Normandie ; ouvrage couronné par l'académie de la Conception de Rouen , en l'année 1779 ; par M. D*** , lieutenant-général de la sénéchaussée de Marseille , de l'académie des belles-lettres , sciences & arts de la même ville. A Avignon , & se trouve à Paris , chez d'Houry , imprimeur-libraire , rue de la Vieille-Bouclerie. 1780. 78 pag. In-8vo.*

Nous avons déjà rendu compte de plusieurs discours sur le même sujet ; mais ce sujet n'est pas de ceux dont l'intérêt ne dure qu'un instant , & sur lequel on ne peut guere lire plus d'un ouvrage. Il sera inépuisable tant qu'il y aura des pauvres ; & on ne doit cesser d'écrire sur la mendicité , que lorsqu'elle sera abolie. Si on ne nous donne pas de nouvelles lumieres , on peut nous donner de nouveaux sentimens ; & c'est quelquefois à force de la répéter , que la vérité pénètre dans nos ames.

Il s'en faut bien que le discours que nous annonçons aujourd'hui , ne fasse que répéter ce qu'on a dit dans les autres. Les moyens qui étoient déjà connus , y sont présentés sous

de nouveaux points de vue; & il y en a qui n'appartiennent qu'à l'auteur.

On peut distinguer les pauvres en trois classes; 1^o. les infirmes, les enfans & les vieillards, qui n'ont pas assez de force pour gagner leur subsistance par le travail. 2^o. Ceux qui ont des forces, mais qui ne trouvent plus de travail, soit parce que l'agriculture est négligée, soit parce qu'une guerre ou d'autres révolutions politiques, ont fait tomber des branches de commerce & d'industrie; soit enfin parce que le luxe, qui change continuellement de fantaisie, ne leur demande plus rien de ce qu'ils savoient préparer pour ses jouissances. 3^o. Ceux qui ne manquant ni de force ni de travail, aiment mieux mendier leur pain que de le gagner, & présentent dans la société la réunion révoltante de la vigueur & de la jeunesse avec la misère.

On comprend que ces trois sources de la mendicité ne peuvent pas être taries par les mêmes moyens.

Les asyles & les hôpitaux sont nécessaires pour les infirmes : ils ne le sont pas moins pour les enfans & pour les vieillards. La vieillesse & l'enfance sont des infirmités. Quelques écrivains se sont élevés avec force contre l'institution des hôpitaux & des asyles. Ils ont cru que ces asyles faisoient naître la pauvreté, qu'ils recueillent & qu'ils nourrissent. Mais comment l'enfant, qui ne fait pas travailler encore, le vieillard qui ne peut plus travailler, l'artisan, qui a perdu son industrie

156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avec la santé , pourront-ils donc vivre , s'ils ne reçoivent pas leur pain de la bienfaisance de la patrie ? Un bon gouvernement peut corriger la paresse ; il peut faire naître de nouvelles sources de travaux. Mais il est des maux attachés à la nature , que les meilleures loix du monde ne peuvent pas prévenir : il faut donc les soulager au moins. Il faut pourtant avouer , que lorsque les gouvernemens auront atteint un certain degré de perfection , l'aisance sera tellement répandue dans toutes les classes de la société , que les vieillards , les enfans & les infirmes seront presque toujours attachés à quelque famille qui sera en état de les nourrir , & qui ne voudra point les abandonner à la pitié publique. C'est-là sans doute ce qu'ont voulu dire les écrivains dont nous parlons. Mais cette perfection des gouvernemens , si elle est possible , doit être attendue encore pendant plusieurs siècles : & les infirmes ont à chaque instant besoin des secours de la patrie. Ce qui a excité le zèle de quelques écrivains contre les hôpitaux ou dépôts , c'est la manière dont ils sont administrés généralement ; c'est que les secours qu'on y donne aux malheureux , sont encore pour eux de nouveaux maux ; c'est que ce sont des prisons , & non pas des asyles. Mais cela tient à des abus que l'on peut supprimer , sans abattre ces monumens honorables de l'humanité d'une nation. Il est aujourd'hui dans le royaume une personne qui a renoncé à des goûts chers à son esprit & à son cœur , pour consacrer

toute sa vie à la suppression de ces abus ; & la réforme de tant de désordres n'a pas plus de difficultés que cette personne n'a de talens & de vertus.

Les pauvres de la seconde classe reçoivent assez de secours lorsqu'on leur procure des travaux ; mais on leur doit des subsistances lors même qu'il est impossible de donner de l'emploi à leur industrie. Si ce sont des laboureurs, de nouveaux encouragemens donnés à l'agriculture, rendront leurs bras nécessaires. C'est donc l'agriculture qu'il faut étendre ou perfectionner ; & le même moyen qui arrachera ce malheureux à la mendicité, accroîtra la prospérité du royaume. Si ce sont des artisans, dont une guerre ou une révolution de commerce a rendu l'industrie inutile ou beaucoup moins nécessaire, le gouvernement a dû prévoir de loin leur infortune, & il peut trouver en eux-mêmes des ressources pour les sauver de la misère. Quand le commerce fait fleurir leur industrie, on peut les engager à retrancher une petite portion de leur profit, & à le mettre en réserve pour les jours du besoin. Ce sacrifice ne leur coûtera guère plus que ceux qu'on fait tous les jours par une sage économie ; & la prudence ici aura le mérite de la générosité. Auprès d'une petite ville de la Grece, il y avoit un trou qu'on appelloit l'abyme du malheur. Chaque citoyen alloit y jeter régulièrement une partie du gain de sa journée ; & l'on croyoit conjurer le malheur par ces sacrifices faits dans

158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des tems heureux. Mais cet usage superstitieux n'étoit propre qu'à calmer les inquiétudes de l'imagination. Ce trou étoit vraiment un abyme, où tout ce qu'on y jetoit étoit perdu. Mais dans l'établissement qu'on propose, les petits sacrifices qu'on aura faits d'avance à la fortune, seront un sûr moyen de se mettre à l'abri de ce que ses revers ont de plus affreux & de plus humiliant. Chaque corps de métier & d'industrie auroit un trésor qui s'ouvreroit à tous ceux qui manqueroient de travail. Ce trésor ne seroit pas même perdu pour le commerce. On trouveroit des moyens de l'y faire entrer sans danger, pour augmenter le patrimoine de l'infortune. Il faut voir dans le discours même, tout ce que l'auteur dit à ce sujet. C'est une de ses meilleures vues, & une de celles qu'il a le plus développées. Il prévoit toutes les difficultés de détail; il répond à toutes.

De l'examen des causes de cette espece de mendicité, il résulte de nouvelles preuves de deux vérités générales, bien importantes dans l'administration des états.

La première, c'est que parmi les objets de commerce & d'industrie, on doit donner la préférence, non à ceux qui répandent le plus d'argent chez une nation, mais à ceux qui, étant d'une utilité plus universelle & plus indispensable, sont également nécessaires dans tous les tems. Ce sont ceux qui sont le plus à l'abri des révolutions politiques, & ceux par conséquent qui manquent le moins à ceux qui les embrassent.

La seconde, qui n'en est qu'une suite, c'est que les artisans qui travaillent pour les fantaisies du luxe, sont ceux qui sont le plus exposés à tomber dans la mendicité. Il ne faut pour cela ni une guerre, ni une révolution de commerce : il suffit qu'une femme, qui donne le ton à la mode, change de caprice. Tous les artisans de la mode qu'elle a fait tomber, manqueront de travail & de pain. On ne peut pas changer aussi souvent de talens, que le luxe change de goût & de fantaisie ; & c'est ici qu'on reconnoît l'erreur des apologistes du luxe. Si vous ôtiez, disent-ils, au luxe ce goût qui vous paroît frivole, cette jouissance qui vous semble un excès, vous ôteriez le pain à dix mille familles que ces frivolités & ces excès nourrissent ; & ils ne voient point que de lui-même le luxe va perdre ce goût, que de lui-même il va mépriser ce plaisir qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Ses artisans sont tour-à-tour ses favoris & ses victimes ; ceux qu'il nourrit aujourd'hui, il les tuera demain. Et tout ce que gagnent les infortunés, dont il se joue si cruellement, c'est d'avoir à la fois ses vices & ceux de la pauvreté. Voilà de la morale, & nous savons qu'on n'en veut plus dans les questions politiques : elle ne paroît qu'une déclamation. Mais certes, ce seroit encore un assez grand vice dans l'administration des états, que de faire dépendre la subsistance de plusieurs milliers d'hommes, des goûts capricieux & fantasques de quelques hommes blasés par les richesses & par l'excès des jouissances.

Il faut voir encore dans le discours les moyens qu'indique l'auteur pour employer à des travaux qui leur conviennent, les matelots que faisoit vivre le commerce pendant la paix, & qui restent sans emploi dans la guerre.

Les pauvres de la troisième classe sont ceux qui inspirent le moins d'intérêt : ils en méritent cependant encore. La paresse est autant un malheur qu'un vice : & leur haine pour le travail est un des effets de l'indifférence de nos institutions pour leur sort. Eux-mêmes quelquefois sont prêts à nous reprocher cette paresse dont nous leur faisons un crime : ils la regardent du moins comme une grande maladie dont ils sont affligés. Pourquoi ne travailles-tu point, disoit Marivaux à un jeune homme plein de vigueur, qui lui demandoit l'aumône ? *Hélas ! Monsieur*, lui répondit le jeune homme, *c'est que je suis si paresseux !* Marivaux paya cette réponse d'un écu de six francs. Il falloit la payer, sans doute, mais une seule fois. (*) Quand même ces malheureux n'inspi-

(*) Un des moyens de l'auteur pour supprimer la mendicité, est la défense absolue de faire l'aumône aux mendiants. M. D***. n'a pas connu que ce moyen qu'il indique est une des plus anciennes & des plus sages loix des François. Dans le premier livre de ses capitulaires, Charlemagne ordonne : » Nous voulons que » chacun de nos sujets nourrisse ses pauvres, & ne » permette point qu'ils aillent mendier. Que s'il s'en » trouve quelques-uns qui soient valides, que personne » ne soit assez hardi de leur rien donner. « En 1350,

reroient aucune espece d'intérêt, ils sont assez dangereux pour mériter la plus sérieuse attention. L'auteur de ce discours connoissoit trop les droits de l'homme, pour ne pas examiner sur quels titres la société croit pouvoir renfermer les vagabonds qui la remplissent d'alarmes, & souvent de malheurs & de crimes. Il les établit sur des raisons qu'il est impossible de combattre.

Mais il veut qu'on les renferme, non dans des prisons, mais dans des ateliers. C'est peu encore de les faire travailler, il faut leur faire aimer le travail. L'autorité la plus absolue, est celle qui change les cœurs & les volontés, est celle qui fait vaincre & prendre des habitudes. Mais ce pouvoir n'a été donné par la nature qu'à la bienfaisance, & les hommes ne peuvent pas le donner. Il faut donc que l'autorité soit bienfaisante pour l'obtenir & pour l'exercer. » Je ne fais, dit Montesquieu, si

le roi Jean défendit » de non donner pour Dieu à gens
 » puissans de gagner leur vie, & de non les héberger. «
 C'est également l'esprit de l'église, comme le déclaroit
 St. Jean Chrysostôme au peuple d'Antioche. » Nous ne
 » nourrissons pas les fainéans qui ne sont dans la né-
 » cessité qu'à cause qu'ils ne travaillent point : mais nous
 » leur persuadons de travailler, afin qu'ils puissent sub-
 » sister eux-mêmes par leur travail, & contribuer ainsi
 » de leur part à l'existence des autres. Quant aux inva-
 » lides qui ont le corps mutilé, ce sont les seuls à qui
 » nous permettons de se faire nourrir par ceux qui ont
 » le moyen de les assister. «

» c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet ar-
 » ticle ; mais il n'y a peut-être pas de climat
 » sur la terre , où l'on ne pût engager au
 » travail des hommes libres : parce que les loix
 » étoient mauvaises , on a trouvé des hom-
 » mes paresseux ; parce que ces hommes étoient
 » paresseux , on les a mis dans l'esclavage. «
 Ce que les loix peuvent faire de mieux en ce
 genre , c'est de bien assurer à l'homme le prix
 de son travail ; le travail n'est doux que par
 les fruits qu'il rapporte. Il faut donc que le
 pauvre valide , renfermé dans un atelier , tra-
 vaille pour lui-même autant que pour l'état ;
 il faut qu'il puisse gagner de quoi rentrer dans
 la société , pour y exercer librement son in-
 dustrie. C'est même le moyen de rendre leurs
 travaux plus avantageux pour l'atelier & le
 gouvernement. (*)

On sait que Crassus étoit le plus riche des
 Romains , dans un siècle où toutes les richesses
 du monde étoient dans Rome ; c'est aux tra-
 vaux de ses esclaves , excités par la promesse
 de l'affranchissement , qu'il dut son énorme for-
 tune. Crassus , disoit on dans Rome , est le
 plus riche citoyen , & ses esclaves deviennent

(*) » Avoir toujours une œuvre publique entrepri-
 » se , pour empêcher les pauvres valides de bêlister «.
 Bouchel , *Bibliothèque du droit françois*. Il n'y a pas
 de ville , même de village , qui ne puisse toujours avoir
 des travaux publics pour occuper ses pauvres , quand les
 intérêts publics seront sagement administrés.

les affranchis les plus aisés & les plus honnêtes de la république. Il seroit bien étonnant que le gouvernement éclairé d'une puissante monarchie, ne pût pas faire ce que faisoit un citoyen de Rome.

Au reste, toutes ces idées générales sont assez faciles à trouver; il n'est pas aussi aisé d'indiquer tous les détails de l'exécution; & c'est à quoi s'est attaché sur-tout l'auteur de ce discours.

Il a enrichi son ouvrage d'un tableau historique de ce qu'on a fait chez tous les peuples, & sur-tout en France, pour abolir la mendicité.

On croit assez généralement que les Pyramides de l'Egypte sont un monument de la tyrannie de ses anciens rois. L'Auteur de ce discours y voit un monument de leur bienfaisance. C'est, dit-il, pour donner du travail & du pain aux pauvres, qu'elles ont été élevées. L'Histoire a sur cet objet une tradition qui paroît avoir plus de vraisemblance que cette conjecture. On a dit que Sésostris fit élever ces pyramides par les esclaves faits dans ses conquêtes. Il est probable au moins que la bienfaisance eût été plus éclairée, & qu'elle eût employé les pauvres à des travaux plus utiles à toute la nation.

Une pitié tendre pour les malheureux, augmente l'intérêt de toutes les vues de ce discours : elle se fait sentir sur tout dans les moyens que l'auteur propose pour renvoyer les mendiants étrangers dans leurs provinces & dans leurs villes. Rien n'est si dangereux, en

effet , que de voir un gouvernement donner aux citoyens l'exemple de la cruauté. La pitié est la source de toutes les vertus sociales ; & lorsqu'il n'y a plus de mœurs , c'est encore la pitié qui prévient les grands crimes & les grands malheurs chez les nations corrompues.

En lisant ce discours , on est sans cesse frappé d'une idée : c'est que cette question sur les moyens d'abolir la mendicité , n'est que la grande question sur les moyens de perfectionner les gouvernemens.

Ce discours & celui de M. l'abbé de Montlinot , couronné à Soissons , (*) sont ce que nous avons lu de meilleur sur ce sujet ; c'est l'ouvrage d'un de ces bons citoyens , dont le progrès des lumières augmente tous les jours le nombre , & qui , répandus dans toutes les provinces , ont sur les questions qui intéressent la félicité publique , des vues qu'ils savent présenter dignement à la nation.

(*Mercur de France ; Affiches & annonces de Paris.*)

(*) Journal de juillet 1780, page 166---182.

*FASTORUM anni Romani a VERRIO FLACCO
ordinatorum reliquiæ ex marmorearum tabularum
fragmentis Præneste nuper effossis collectæ & illust-
rata: Accedunt Verrii Flacci operum frag-
menta omnia quæ extant, ac Fasti Romani
singulorum mensium ex hætenus repertis calen-
dariis marmoreis inter se conlatis expressi, cura
& studio P. F. F. Romæ anno salutis
M. DCC. LXXIX.*

UNE notice succincte, insérée dans notre journal de décembre dernier (*) est la seule chose dont nous ayons pu alors faire part à nos lecteurs touchant cet ouvrage; depuis ce tems les journalistes de Rome en ont donné des extraits assez étendus, & nous saisissons cette occasion d'entrer dans de nouveaux détails sur un objet qui doit être intéressant pour les amateurs de l'antiquité.

Dans le cours du seizieme siecle quelques savans s'imaginèrent avoir trouvé les marbres sur lesquels sont gravés les fastes de Verrius Flaccus, lorsque sous le pontificat de Paul III, on déterra dans l'enceinte de la place publique de Rome, & auprès du capitolé, les annales

(*) Page 367.

des pontifes , les quinquennaux des censeurs ; & les triomphes des anciens généraux du peuple Romain , monumens déposés aujourd'hui dans le palais des Conservateurs , & qui ont exercé la plume de Sigonius , de Panvinus , de Pighius , & de tant d'autres ; néanmoins , ce que Suétone dit dans le dix-septième chapitre de son livre : *De illustribus grammaticis* , où on lit : *Statuam habet Præneste in inferiori fori parte , contra hemicyclum , in quo fastos a se ordinatos & marmoreo parieti incisos publicarat* , étoit plus que suffisant pour ôter toute espèce d'équivoque , même avant qu'on fît à Palestine les excavations dans lesquelles on a découvert les véritables fragmens des fastes de Verrius Flaccus ; en effet , le lieu où ils ont été trouvés sous des monceaux de ruines , conserve encore son ancienne forme semi-circulaire , comme on le voit par le plan que Monsignor Foggini a mis à la tête de l'ouvrage. Les fastes , que ce savant a fait graver , & dont il a donné l'explication , ne nous instruisent pas seulement sur les fêtes , les sacrifices & autres usages tant religieux que civils des Romains , ils nous apprennent encore différens traits de l'histoire du tems où ils ont été composés , & les faits les plus mémorables de Jules-César , d'Auguste & de Tibère. Comme l'auteur n'y a point fait mention de certaines particularités locales , il est évident qu'ils ont été rédigés à Préneste , avant que cette ville passât de l'état de colonie à celui de ville municipale , ce qui paroît être arrivé la quatrième année de l'empire de Ti-

bere. Mais il faut consulter à ce sujet la préface de l'auteur, qui y differte très-savamment sur cette ville, sur l'étendue de sa place publique, sur les monumens qu'on y a trouvés, & en particulier sur deux inscriptions nouvellement découvertes, & qui n'ont point encore été publiées, sur le tems que les fastes de Verrius Flaccus ont subsisté dans cet endroit, sur un fragment de ces mêmes fastes découvert il y a environ 200 ans, & sur plusieurs autres objets semblables. La préface est suivie de la vie de Verrius Flaccus, écrite par Suétone, & enrichie de savantes notes. Viennent enfin les fragmens dont le premier contient en partie les fastes du mois de janvier. Nous ne nous occuperons ici que des notices qui paroissent aujourd'hui pour la première fois, omettant de parler de ce qui est déjà connu. Monsignor Foggini remarque d'abord au premier jour de janvier, une libation particuliere qu'on faisoit à Janus, & appelée *Janual*, selon la terminaison étrusque, avec les fêtes en l'honneur d'Esculape & de Vediovis, appelé improprement *Vejovis* par d'autres. Au quinzieme jour du même mois, il observe deux nouveaux attributs d'Hercule, que Verrius appelle instituteur des fêtes carmentaires & vainqueur de Fidene. Ces deux particularités n'ont point été remarquées par l'auteur du *Prodromo Ercolanese*, qui cependant a écrit avec un grand soin la vie d'Hercule.

Le seizieme jour est marqué comme l'époque à laquelle César Octave prit le nom d'Aug

guste, précisément l'an de Rome 727. On date aussi de ce jour la dédicace du temple de la Concorde qui fut faite en 762, quoique Dion l'ait fixée à l'année suivante; mais peut-être cet historien n'a-t-il voulu parler que du tems où les noms de Tibere & de Drusus furent gravés sur un des murs de ce temple. Ce même jour est encore regardé comme celui où Tibere revint à Rome, & triompha des peuples de la Pannonie. Les fastes Capitolins n'indiquent que l'année de cet événement, arrivé l'an 764 de la fondation de Rome. Nous passerons ici sous silence diverses conjectures sur les fêtes célébrées à l'occasion du nom d'Auguste, pris par Octave, & sur la naumachie donnée dans le champ de Mars, lorsque ce prince forma le dessein de purger la mer des pirates qui l'infestoient; & nous remarquerons au 30 du mois de janvier, la dédicace de l'autel de la Paix Auguste: Ovide en a parlé dans ses fastes, mais sans indiquer le lieu ni l'année où elle se fit; Verrius Flaccus nous apprend que ce fut dans le champ de Mars & sous le consulat de Drusus & de Crispinus, l'an de Rome 744.

Les fragmens qui suivent sont ceux du mois de mars. Nous avons déjà dit qu'on n'a point encore trouvé les marbres sur lesquelles sont gravés les fastes de février, sinon un morceau découvert il y a deux cens ans, & dont on n'a pu tirer aucune lumière. Le sixième jour de mars, est ici reconnu pour celui où le grand pontificat fut donné à Auguste en 741, sous le consulat de Quirinius & de Valgius, & le dixième,

dixieme, pour celui où la même charge fut conférée à Tibere, l'an 767, comme l'indique le consulat de Drusus & de Norbanus. Le dix-neuvieme jour on célébroit les fêtes de Minerve, appelées ordinairement QUINQUATRIA, mais que Verrius Flaccus nomme ARTIFICVM DIES, parce que ce jour étoit consacré à la déesse des beaux-arts; cette dénomination ne se trouve point dans les autres calendriers. Le *Tubilustre*, ou les fêtes en l'honneur de Mars, qui tomboient aux vingt-trois de mars, font voir qu'il faut corriger ce vers du troisieme livre des fastes d'Ovide : *Et forti sacrificare Deæ*, & lire comme Heinsius : *Et forti sacrificare Deo*. On voit au même article une annotation de Q. Lutatius Catulus, auteur des livres *Communium historiarum*, sur les cérémonies du *Tubilustre*, qu'on pourroit ajouter aux fragmens des anciens historiens, recueillis par Ausonius Pompa.

Venons maintenant au mois d'avril, mois consacré à Vénus, que l'auteur latin appelle VINIRI, peut être par allusion au nom grec *Εἰνος*, que Suidas donne à cette déesse. Le quatrieme jour de ce mois on célébroit en l'honneur de Cybele, les jeux appelés MEGALENSIA, pendant lesquels se faisoient NOBILIVM MVTITATIONES CENARVM. Ce mot *mutitationes*, inconnu jusqu'ici, & qui signifie *convivia mutita*, répond au *mutitarent* d'Aulugelle, & au *mutita* d'Ovide, expressions qui ont fait suer tous les commentateurs, & dont le sens est assez expliqué par la phrase qui suit : QVOD MATER MAGNA EX LIBRIS SIBVLLINIS AR-

CESSITA LOCVM MVTVIT EX PHRYGIA ROMAM Le cinquieme jour est marqué par les jeux institués en l'honneur de la Fortune Breve, dont Plutarqué fait mention dans ses Questions Romaines, (quest. 73e.) & que Verrius Flaccus distingue par le nom de CITERIORIS, c'est à-dire, *Hujus diei*, selon l'expression de Cicéron. (De Leg. lib. II. §. II.) Le sixieme jour est l'époque de l'institution des jeux faits à Rome, pour célébrer la victoire remportée par Caius César sur le roi Juba. Ovide, en parlant de cette victoire, ne fait aucune mention des jeux. Le onzieme jour étoit consacré à la Fortune Primigénie, ou Préneftine. Les Duumvirs, magistrats de la ville municipale de Prénefte, immoloient un veau à cette fête; ce que Verrius dit à cette occasion de l'ORACULUM, prouve que c'étoit la partie la plus sacrée du fameux temple de Prénefte. C'est au vingt-troisieme jour que se trouve fixée l'inauguration de la statue d'Auguste au théâtre de Marcellus; chose qu'on ignoroit avant la découverte des fastes dont nous parlons. On ignoroit encore que c'étoit le vingt-quatrieme jour que Tibere César avoit pris la toge l'an 726 de Rome, Auguste étant consul pour la septieme fois, & Marcus Agrippa pour la troisieme. Le vingt cinq étoit la fête PVERORVM LINONIORVM, nouveau comparatif qu'on ne trouve dans aucun autre auteur latin; le vingt-six, premier jour des jeux floraux, étoit encore une fête anniversaire, instituée pour la dédicace du temple de Vesta, dans le palais

d'Auguste. Verrius est le premier qui en ait marqué l'année en parlant du consulat de Quirinius & de Valgius.

Passons aux fastes du mois de décembre; ils sont très-mutilés, sur-tout le commencement, & n'offrent qu'un très-petit nombre de particularités intéressantes. A l'article du vingt-troisième jour qui étoit consacré aux *parentales* d'Acca Laurentia, nourrice de Remus & Romulus, femme de Faustule, selon quelques-uns, & selon d'autres, concubine d'Hercule, on trouve le nom d'un amant de cette femme, qui jusqu'ici a été écrit d'une manière différente par tous les auteurs. On sait qu'Acca Laurentia obtint l'honneur d'être fêtée tous les ans, parce qu'elle fit le peuple Romain son héritier, ce qui est prouvé par ces paroles de Verrius : QVOD P. R. HEREDem fecerIT MAGNAE PECVNIAE QVAM ACCEPERat ex testamenTO TARVILII AMATORIS SVI. Cet amant si célèbre a été nommé par ceux ci *Carucius*, par ceux-là *Tarutius*; Dempster dit avoir trouvé *Tanirius* dans une édition de Macrobe; d'autres l'ont appelé *Taruntius* & *Tarracius*; mais il est clair par le passage de Verrius que le véritable nom est *Tarvilius*.

L'explication des fastes est suivie de tous les fragmens des autres ouvrages composés par Verrius Flaccus, & que l'éditeur a recueillis des écrits de Festus, de Plin, de Varron, d'Aulugelle, de Suétone, de Macrobe, de Servius, de Priscien, d'Isidore, de Carisius, &c.

Parlons maintenant de la seconde partie de

l'ouvrage, qui a pour titre : *Fasti sacri veterum Romanorum ex calendariis marmoreis hætenus repertis inter se conlatis expressi*. Elle est composée de onze calendriers, imparfaits il est vrai, & tronqués en plusieurs endroits, mais qui réunis, forment le calendrier complet que Monfignor Foggini a publié. Le premier est le Maffeiën, tiré d'un marbre qui étoit autrefois dans le palais Maffei, devant les thermes d'Agrippa, & qui depuis a été transporté au palais Marefcottti. Il fut publié pour la première fois par Charles Sigonius, & expliqué ensuite par Paul Manuce & Pierre Ciacconi. Ce monument ne paroît pas postérieur au tems de Tibere; il y a même des raisons de croire qu'il est plus ancien, & qu'on y a ajouté par la suite ce qui concerne Auguste & Tibere. Le second calendrier est le Prenestin, composé par Verrius Flaccus, & dont nous avons suffisamment parlé. Le troisième, dont on ne possède qu'un simple fragment, mais précieux, est connu sous le nom des Capranici, quoique Jacques Mazochi, imprimeur de l'académie Romaine, & qui le publia pour la première fois, dise qu'il l'aït trouvé dans la maison de Lelio della Valle. Ce monument étoit autrefois à Modene, d'où il a été transporté à Rome, chez M. l'abbé Gaëtan Marini, qui en est le possesseur. Il ne contient que les fastes des mois d'août & de septembre. Le quatrième est le calendrier Amiternin, que l'on conserve aujourd'hui dans la ville d'Aquila, ainsi qu'un fragment du même, retrouvé long-tems après. Ce fut le P,

don Porpurino de Faïence , de l'ordre des célestins , qui le publia. Sallengre & Muratori l'ont fait réimprimer d'une manière peu exacte. Monsignor Foggini nous en donne ici un deffin très bien gravé , avec des notices sur les mois dont il contient les fastes ; ces mois sont mai , juin , juillet , août , septembre , octobre & décembre. Le cinquieme , dont il n'existe qu'un fragment , fut trouvé à Porto d'Anzo ; on le conserve au Capitole , & il a été publié en différens tems par Monsignor François Bianchini , par le P. Joseph Roch Volpi , & par le chanoine Eugène Guasco. Ce calendrier , qui paroît avoir été dédié par les affranchis & les esclaves de la maison d'Auguste , sous l'empire de Claude , lorsque ce dernier épousa Agrippine , contient ce qu'il y a de relatif aux six derniers mois de l'année. Le sixieme calendrier , appelé Esquilin , parce que les deux fragmens qu'on en possède ont été découverts sur les Esquilies , contient seulement quelques jours des mois de mai & juin ; Gruter & Mazochi en avoient déjà donné des éditions. Le septieme est le calendrier Farnesien , qui n'avoit point encore été publié. Il consiste en un morceau de marbre mutilé , & sur lequel on ne trouve que dix jours du mois de février & de mars. Le huitieme dont on a trouvé un fragment à Rome , sur le mont Pincio , ce qui lui a fait donner le nom de calendrier Pincien , renferme les mois de juillet , d'août , de septembre & d'octobre ; Gruter & quelques autres ont essayé de l'expliquer , mais sans succès. Le neuvieme

174 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

est appelé Vénusfin, parce qu'il a été découvert dans le territoire de Vénuse; on n'en possède qu'un fragment, expliqué déjà par Mazochi & Muratori; on croit qu'il renferme une partie des fastes de mai & de juin. Le dixieme est le calendrier du Vatican; l'abbé San Clemente sauva par bonheur, le seul morceau qui en reste des mains d'un artiste ignorant, & le fit transporter au Museum Clémentin. Il ne contient que quelques jours des mois de mars & d'avril. L'onzieme enfin est celui dont on a trouvé un fragment auprès d'Allife; Joseph Antonini & Jean - François Trutta en avoient déjà donné deux éditions. Les particularités qu'on y remarque, prouvent qu'on doit le rapporter au mois de juillet & d'août.

Tels sont en abrégé les matériaux que notre savant auteur a recueillis pour former un seul corps de tant de membres épars, & pour présenter au monde littéraire le calendrier romain le plus complet qui ait paru jusqu'à présent. Dans la préface où il fait l'énumération de tous les fragmens indiqués ci-dessus, il explique aussi les raisons qui lui ont fait donner l'exclusion au calendrier d'Urbain, que Monsignor Fabretti avoit cru faire partie d'un ancien calendrier, & à celui que Muratori a publié sous le même titre. Quant au calendrier rustique Farnesien, publié par Fulvio Ursino, il a jugé à propos de ne point l'insérer parmi les autres, non qu'il soit faux, comme le pense Pontadera, mais parce qu'il ne renferme rien qui ait rapport aux usages civils ou sacrés de l'an;

tiquité. Il n'a point fait non plus usage des fastes trouvés, à ce que dit le premier éditeur Jacques Mazochi, *per Thamyram sub Capitolinis ruinis*, & publiés une seconde fois par George Fabricio, parce que Gruter & plusieurs autres savans critiques ont élevé des doutes sur leur authenticité.

Ce seroit ici le lieu d'entrer dans quelques détails sur les notes qui sont jointes à cette précieuse collection, mais elles sont peu susceptibles d'un extrait, & c'est dans l'ouvrage même qu'il les faut lire. Nous observerons seulement qu'elles sont remplies d'érudition, & qu'il n'y en a presque pas une seule qui ne nous apprenne quelque chose de nouveau relativement aux usages de l'antiquité. L'ouvrage est enrichi de très-belles figures parmi lesquelles on doit distinguer un portrait d'Auguste, gravé d'après un camée de jaspe chalcédonien, que l'on conserve au Vatican, un médaillon de ce même empereur, ceux de Caius & de Lucius ses fils adoptifs, un portrait de Tibere, plusieurs médailles des familles Cesia, Memmia & Servilia, avec une image de la déesse Angeronie. Le frontispice représente douze figures ou emblèmes des douze mois de l'année, tels qu'on les trouve sur une ancienne miniature du calendrier de Vienne, fait au tems de Constance Chlore ; fils du Grand-Constantin.

(*Efemeridi letterarie.*)

BEMERKUNGEN der kuhrpfälzischen physikalisch-oekonomischen gesellschaft , &c. *Mémoires de la société palatine de physique économique , pour les années 1776 , 1777 , 1778 & 1779.* A Lautern , de l'imprimerie de la société. 1779-1781. 4 vol. in-8vo.

L'ANNÉE 1776 contient six mémoires. Le 1^{er}. *Sur le génie du commerce* , est de M. Jung. A l'ombre de ce titre , l'auteur fait l'éloge bien mérité d'un homme utile , dont il préfère l'exemple à tous les préceptes. Cet homme du duché de Berg , dont la nombreuse postérité y florit , s'appelloit Clarenbach. Cordonnier dans sa jeunesse , il avoit sa demeure à une demi-lieue de Remscheid , sur le chemin qui y conduit de Siegen , en sorte que tous les voituriers qui transportoient du fer ou de l'acier de Siegen à Remscheid , passoient devant sa maison : ce qui lui donna occasion d'apprendre les prix des fers à Remscheid , quand ils étoient chers , & quand à bon marché. Sur cette connoissance , il conçut le dessein de se procurer une meilleure fortune que celle de son métier ; mais ne voulant point s'associer , il épargna peu-à-peu du produit de son travail autant qu'il falloit pour acheter une charretée de fer , pendant qu'il étoit à bon marché , attendant qu'il fût cher à Remscheid pour l'y

vendre. Cette maxime de commerce aussi sûre qu'elle est simple, est plus difficile qu'on ne pense à réduire en pratique : elle exige une sagacité qui pénètre dans l'avenir. Clarenbach en étoit doué, & il y joignoit un secret profond qui empêchoit de le prévenir & de le traverser. D'ailleurs il n'achetoit qu'avec son propre argent : moyen infailible de se préserver du malheur de faire banqueroute. Vivant sobrement avec sa femme & ses enfans, il eut bientôt augmenté son capital. Le luxe & les excès sont la mort du commerce ; comme le travail, la crainte de Dieu & la modestie en sont l'ame. La modération dans le gain y est aussi essentielle. Un marchand avare attend trop long-tems à acheter, & ne vend jamais à propos : il veut toujours trop gagner.

Le hasard dont il sut profiter, augmenta considérablement sa fortune, en lui offrant le moyen d'acquérir une puissante protection. Il avoit coutume de fréquenter l'église de Remscheid, & de s'arrêter dans une maison voisine avec des marchands & des ouvriers pour y apprendre ce qui se passoit. Un jour il y rencontra un conseiller des finances de Nassau Siegen qui tâchoit de négocier avec les marchands un emprunt de quelques milliers d'écus pour son prince qui offroit d'hypothéquer une forge aux prêteurs, & de leur livrer le fer qui en proviendrait jusqu'à leur entier remboursement du capital & des intérêts. Les marchands de Remscheid, persuadés que le pays de Siegen ne se pouvoit passer d'eux, & qu'il falloit neces-

fairement qu'il y envoyât son fer , ne jugerent pas à propos de confier leur argent , & ils se retirèrent sans rien conclure. Alors Clarenbach qui étoit resté jusque-là assis dans un coin , s'approcha du conseiller , & lui recommandant le secret , il proposa de délivrer le lendemain la somme dont il avoit besoin. L'offre agréée , Clarenbach alla trouver les marchands à qui il avoit en affaire par le passé , qui tous avoient éprouvé sa fidélité à garder sa parole & son exactitude dans les payemens. Leur ayant représenté en général , comme il étoit vrai , qu'il avoit occasion de faire un commerce avantageux , s'il étoit aidé d'argent , il emprunta de dix d'eux à chacun environ quatre à cinq cens écus pour un an , & il envoya la somme au prince qui s'obligea de lui livrer ses fers jusqu'à paiement. Aussi-tôt il construisit un spacieux magasin , qu'il remplit en peu de tems des fers hypothéqués , dont il eut un débit avantageux ; & n'ayant pas tardé de payer ses créanciers , il lui resta encore un assez gros gain. Le prince l'affectionna , & le faisant son marchand , il fit porter chez lui par prédilection les dixmes de fer & d'acier.

Cependant Clarenbach observant que cette branche de commerce en dixmes étoit trop dépendante pour appuyer sur elle la subsistance de ses enfans , il pensa à former un établissement plus certain avec ce qu'il avoit acquis. Dans cette idée , il examina quel genre de fabrique de fer étoit le moins cultivé , & portant ses regards sur toutes les parties du com-

merce , il lui parut qu'avec deux forges il pourroit préparer des fers propres à la construction & à la réparation des vaisseaux dans les Pays-Bas. Frappé de cette pensée dont il ne fit part à personne , il partit à pied pour la Hollande & en visita tous les ports & chantiers. La modicité de son équipage ne lui attira point le dédain à Edam & à Seerdam , où l'on fait qu'un payfan qui a des monceaux de ducats , va habillé en gros drap de matelot. Là il vit quelle immense quantité de verges & de bandes de fer y étoit employée ; & il apprit qu'on tiroit cette ferrure de Suede , qu'elle étoit trop molle pour l'usage de la mer , & qu'on n'en avoit pas assez. Le fer de Nassau-Siegen étant plus dur & plus acéré , il fut certain qu'il obtiendrait la préférence , sur-tout dès qu'il pouvoit le vendre à meilleur marché que le Suédois , & qu'à la faveur de la proximité du Rhin il le pouvoit distribuer aisément dans tous les ports de Hollande. Il revint d'Hollande sans qu'on se fût douté du lieu & du but de son voyage. Le secret étoit sa vertu : par-là il prévenoit les obstacles.

A son retour , son premier soin fut de choisir un emplacement le plus près du Rhin qu'il fut possible , sans s'éloigner des lieux où le fer & le charbon seroient au plus bas prix. Il falloit aussi qu'il y eût assez d'eau pour mouvoir des moulins. Une langue de terre à deux lieues de Remscheid , arrosée par la Vupper , avoit ces commodités , & de plus l'avantage d'être sur la route de Siegen à Remscheid ,

mais plus près de Siegen; tellement qu'il épar-
gnoit un septieme sur les frais de voiture du
fer, & deux cinquiemes sur ceux aussi de la
voiture du charbon de terre, dont la mine
étoit de deux lieues moins éloignée. Il acheta
pour peu de chose ce lieu inculte & inhabité,
qui lui auroit coûté bien davantage, s'il eût
divulgué ses projets. Il y conduisit des maçons,
des charpentiers & des manœuvres, pour y
creuser des fossés, élever des murailles, &
tailler des bois, sans qu'ils fussent à quoi tout
cela aboutiroit. Il présidoit à leurs ouvrages,
& leur commandoit ainsi : Faites un fossé qui
ait tant de largeur, de longueur & de profon-
deur : Taillez cette solive ou cette pierre dans
relles dimensions. Si la curiosité les portoit à
lui demander ce qu'il prétendoit faire : Je vous
paie, leur répondoit-il, pour faire l'ouvrage
que je desire, & non pas pour me faire ces
questions. De l'assemblage de ces travaux, il
résulta bientôt une maison, un jardin, & trois
ou quatre martinets, avec lesquels Clarenbach
fit forger des fers pour les vaisseaux. Un se-
cond voyage en Hollande, lui fournit des
commissions.

Voilà l'origine de la célèbre fabrique de
Kraehwinkler-Bruck, comme on l'appelle.
Tout le pays d'alentour devint bientôt peuplé
d'ouvriers, de voituriers, & florissant comme
un paradis : en sorte que le long de la Vupper,
dans un circuit de trois lieues, on compte
aujourd'hui environ quarante martinets occu-
pés aux ferrures pour les vaisseaux. L'exemple

du succès de Clarenbach, a engendré tant d'industrie, & l'abondance à sa suite. Il a eu six fils & une fille. Les garçons ont fait leurs tems d'apprentissage comme les moindres ouvriers, sans se distinguer par la forme des habits, mais seulement par plus de propreté, d'intelligence & d'application. Il fut long-tems sans quitter l'exercice de son métier de cordonnier, afin d'affoiblir l'envie. Il ne souffroit point que ses enfans se poudraissent & s'habillassent à la françoise. L'éducation qu'il leur donnoit ; consistoit à leur apprendre à bien lire, écrire & compter ; avec les élémens de la religion & sa profession. Il en reste encore deux fils vivans, qui sont déjà fort âgés. M. Jung tient ces détails d'un marchand, nommé M. Flender, riche fabricant, fils de la fille de Clarenbach.

II. *De la culture des terres au village de Handschuchsheim ; par M. Gugenmus.* Les causes du haut prix des terres dans le Palatinat, méritent l'examen de l'économe curieux. Dans les encheres publiques, un journal de 160 perches monte depuis 800 jusqu'à 1200 florins, le florin à 50 sols de France. Les vignobles valent 1000 à 1200 ; les prés sont encore plus chers. Cependant les habitans, au nombre de 1500, ne s'en trouvent point mal. Les plus pauvres y trouvent de l'argent à emprunter, à cinq pour cent d'intérêt annuel, pour en acheter de petites portions de terre qui leur fournissent le moyen de vivre & de payer le cens, sans que depuis beaucoup d'années, il y ait eu une acquisition qui soit retournée

182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

au premier possesseur, faute de paiement. Ils sont bien vêtus, vont au travail gaiement, & nulle part on ne voit moins de mendiants : preuves que le cultivateur est bien récompensé de ses peines ; car par-tout où il n'obtient que de quoi soutenir misérablement sa vie, il tombe dans le découragement & la fainéantise.

Il n'y a à Handschuchsheim que deux mille journaux au plus à cultiver de diverses manières par ces 12 à 1500 personnes. Ils destinent les terres les plus voisines aux légumes ou au trefle, les plus éloignées au grain & au fourrage. Ces dernières ne rapportent guère que le tiers des autres. Aussi sont-ce la plupart des biens pris à ferme, dont le paysan ne se soucie pas tant que de sa propriété, & auxquels il ne donne d'engrais qu'autant que les siens peuvent s'en passer. La fertilité de la terre est causée par la multitude des bras & des bêtes qui la remuent & l'engraissent. Le paysan le plus aisé n'en possède pas plus de dix journaux à Handschuchsheim. De-là vient qu'il peut en prendre autant de soin que des plus beaux jardins, & tirer plus de fruit d'un seul journal bien fumé & bien labouré, que d'autres de dix journaux. La situation de Handschuchsheim à quatre lieues de Mannheim, & autant de Heidelberg, est favorable au débit de ses denrées ; mais la situation de bien des villages plus près des villes, est encore plus avantageuse à cet égard. D'ailleurs on porte bien les légumes à 40 & 50 lieues : témoins les Strasbourgeois & les Nurenbergeois. C'est donc à

la division des terres & au travail des habitans, qu'il faut attribuer la prospérité du village de Handschuchsheim.

Le produit des terres en regle le prix. Pour faire de tout autre village un Handschuchsheim, toute la magie consiste à le cultiver avec constance & intelligence. Mais l'intelligence des payfans ayant besoin d'être guidée par des exemples, il n'est guere d'occupation plus utile & plus honorable, que de leur enseigner à tirer du sein de la terre les trésors qui y étoient cachés, & que de les employer à la nourriture, à l'aisance & à l'augmentation des hommes.

III. *De l'état de l'agriculture à Weilerbach;* par M. Born. Cette campagne étoit si misérable il y a douze ans, que les propriétaires l'abandonnoient pour se réfugier en Russie, en Poméranie, en Hongrie & jusqu'à Cayenne. Sa face a bien changé depuis qu'on y a semé du trefle. A ce moyen le bétail s'y est multiplié & embelli, & le fumier & la chaux ont fourni de l'engrais. C'est au trefle, au bétail, & à la chaux qu'il faut attribuer l'heureux changement. La société de Lautern a la gloire d'y avoir contribué, puisque cinq habitans de Weilerbach ont remporté des prix qu'elle avoit proposés pour encourager la culture du trefle. Bientôt un étalon suisse a engendré des veaux plus grands & mieux constitués.

Il regne encore un mal qui s'oppose au progrès rapide des améliorations, c'est la manie de vouloir cultiver plus de terres qu'on

n'a d'engrais pour les féconder , & de bras & d'animaux pour les labourer. Suivant la doctrine de M. le pasteur Mayer , à laquelle M. Born souscrit , vingt & un journaux suffisent à une famille de payfan pour la bien entretenir.

Le défaut d'éducation des payfans qui regne sur-tout dans les lieux incultes , est un autre obstacle que la sagesse des administrations peut seule lever , la plupart de ces payfans étant demi-hommes & demi-bêtes , sans conscience & aucun sentiment moral. On propose ici l'exemple de feue l'impératrice-reine qui a fondé des écoles en Hongrie où sans distinction de religion , tous les enfans de la campagne sont obligés de se rendre pour y apprendre les connoissances qui leur conviennent , & particulièrement l'économie champêtre.

IV. *Recherches sur le traff & la pierre-ponce* , par M. Flad. Le traff & la pierre-ponce sont du nombre des corps minéraux qui n'ont point été autant examinés que leur utilité semble le demander. Cronstedt a le premier des modernes fait mention du traff sur lequel , à l'exception de ce qui s'en rencontre au 34e. vol. des *Mémoires* de l'académie de Suede , on n'avoit point eu d'expériences chymiques qui en développassent l'origine avant celles de Mrs. Vogel , Cartheuser & Collini. Quant à la pierre-ponce , M. Flad vient à l'appui de l'opinion commune qui la suppose une production des volcans , en rapportant qu'il a observé dans les cendres d'un château incendié , plusieurs morceaux

d'ardoise dont le feu avoit enflé & rendu une partie semblable à la pierre-ponce, tandis qu'une autre partie des mêmes morceaux avoit été vitrifiée. De petites pierres-ponces sont enfermées dans le trass d'Andernach, signe que le trass & la pierre ponce ont une origine commune. Le trass broyé menu entre avec du sable & de la chaux dans la composition d'un mortier impénétrable à l'eau, très-propre pour les voûtes, les puits, les citernes & tous les édifices qui se font dans l'eau. Il s'en transporte beaucoup en Hollande, mais il doit y être cher, puisque celui d'Andernach coûte cinq florins le muid dans le Palatinat. C'est ce qui a porté M. Flad à imaginer plusieurs façons de mortiers qu'il croit semblables à celui de trass pour la durée & la liaison : entr'autres il en compose un d'ardoise calcinée ; de sable, d'argille brûlée, & d'un tiers de chaux, avec un peu de charbon de terre pulvérisé.

V. *De la culture des oranges douces*, par M. Medicus. En voyant avec regret combien il se dépense d'argent en tulipes, en renoncules & en œilllets pour un mois par an de jouissance stérile, l'auteur a cru devoir recommander une culture qui réunit plus d'utilité à un contentement plus durable. Les feuilles des orangers vertes en toutes les saisons récréent les yeux pendant toute l'année ; leurs fleurs répandent au loin une odeur délicieuse dès le mois de mai ; & enfin ils enrichissent de leurs fruits recherchés. Les fruits n'empêchent point

les fleurs de croître en même tems sur le même arbre. Les feuilles & les fleurs servent de médecine & de parfum, les fruits sont un aliment & un contrepoison. La rareté des orangers vient de ce que le peu de jardiniers qui savent les cultiver cachent leur science, & que la plupart n'y entendent rien. L'ignorance de ce sujet regne dans les nouveaux traités de jardinage, sans excepter ni *Quintilei*, ni *Miller*, noms d'ailleurs honorables, ainsi que M. *Medicus* s'exprime. Nous ne connoissons point *Quintilei*, mais bien un *Traité de la culture des orangers* de la *Quintinie*, que nous nous permettrons de comparer avec celui-ci, dans lequel il ne s'agit guere que des oranges douces, parce qu'elles sont les plus précieuses, que leur arbre est plus durable, & qu'il supporte mieux le froid.

Il y a quelques années qu'on avoit élevé de pepins, puis greffé plusieurs pieds d'orangers & de citroniers, dans le jardin de botanique de l'électeur Palatin ; du reste, ils avoient été presque abandonnés à eux-mêmes. Ils ont déjà donné des fruits qui ne cedent point aux meilleurs d'Italie. La délicatesse & l'aromate de leur écorce a surpassé l'espérance. Ainsi il paroît que cet arbre n'est pas aussi tendre & aussi sensible qu'on l'a jugé, & que trop de soins le gênent dans sa croissance & ses productions. Les jardiniers d'Allemagne s'imaginent que les orangers ont besoin de chaleur en hiver ; & dans ce préjugé, ils les disposent de maniere à pouvoir leur en procurer : précaution qui

réussit mal ; les fruits des orangers qui ont été échauffés, n'ayant point coutume de mûrir.

Les orangers passent l'hiver en plein air dans le territoire de Rome, sans en être endommagés, quoi qu'il y gèle fort quelquefois pendant les nuits. Un froid qui n'est pas opiniâtre, ne nuit pas tant aux arbres qu'on le pense. Commelin rapporte que tous les arbres ayant gelé, ils se sont rétablis par la chaleur imperceptible d'un poêle introduit dans la serre. Le bois des orangers est dur & compacte. Dans la serre, ils aiment plus la clarté que la chaleur. Les meilleures serres pour eux, sont celles ; qui, fermées de murailles épaisses de trois côtés, ont leurs fenêtres spacieuses au sud-est, pour recevoir la lumière & la chaleur du soleil qui en dissipe l'humidité superflue. En donnant aux orangers une chaleur artificielle pendant l'hiver, on les énerve, on les hâte, & ils ne donnent que peu de fruits & sans goût. Cependant quand il fait bien froid, M. Médicus conseille de faire un peu de feu dans les serres à l'entrée de la nuit. M. de la Quintinie n'admet que la chaleur des lampes ou des flambeaux quand l'eau gele dans les serres. L'un & l'autre sont d'accord sur la facilité de la culture. Le premier chapitre du traité de la Quintinie est intitulé : *De la grande facilité qu'il y a dans la culture des orangers.*

L'oranger demande une terre grasse & humide, mêlée de fumier bien pourri & tamisé. Jamais on ne la doit laisser sécher entièrement ; & il est bon de l'arroser tous les jours depuis

188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

le 1^{er}. d'avril jusqu'au mois de septembre , mais modérément , pour ne pas gâter les racines. Il doit être placé dans le jardin , de manière qu'il n'ait jamais d'ombre. On le sort de serre peu après le commencement de mai , & on l'y replace en automne , aux approches du froid. L'y porter trop tôt , c'est l'attendrir & le rendre trop sensible aux rigueurs de l'hiver.

Pour exciter les Palatins à sa culture , M. Médicus dit qu'une orange vaut 12 kreuzers , c'est-à-dire , 10 sols de France dans le Palatinat , qui en consomme beaucoup. Certainement ce prix doit paroître extraordinaire dans un pays où il semble qu'il ne soit guere plus difficile de tirer des oranges des Hollandois par le Rhin , que de les porter par la Seine à Paris , où les meilleures de Gênes & de Portugal , ne valent communément que deux sols.

En lisant en même-tems le traité de la Quintinie & celui de M. Médicus , nous ne pouvons souscrire à l'imputation d'ignorance & d'inexpérience en orangerie , dont tous les livres de jardinage sont chargés par M. Médicus. Comment n'a-t-il pas excepté la Quintinie , directeur des jardins de Louis XIV , monarque que les orangers charmoient si fort , qu'il en avoit toujours en fleurs pendant l'hiver , dans une galerie de son palais ! Et le célèbre jardinier qui lui auroit procuré ce spectacle délicieux dans les plus grands froids , seroit un ignorant sans expérience , en un sujet sur lequel il a composé un traité , & un traité ,

qui, pour la pratique, ne paroît point le céder à celui de M. Médicus !

Le mémoire ou traité de M. Médicus a une partie savante, que l'orangiste François n'a point touchée : favoir, l'histoire des orangers. Il rapporte un passage de Théophraste, *Liv. 4. C. 4.* dont il induit qu'on ne les cultivoit point encore au moins communément de son tems en Grece, dont le climat étoit trop rude, selon lui, pour ces arbres de Perse & de Médie. Quatre cent quatre-vingt-dix ans plus tard, ils n'étoient pas encore naturalisés en Italie, au témoignage de Pline, vivant sous Néron. *Plin. L. 28. C. 2.* ils refusoient de naître ailleurs que chez les Medes & les Perses. *Idem, L. 12. C. 3.* Pallade réussit sous l'empire de Théodose, à en établir à Naples; mais il atteste qu'il falloit les y couvrir pendant les froids pour les en garantir. Ils n'y ont plus cette extrême sensibilité, & ils y viennent en plein champ. Que ne peut pas l'industrie ! Cæsalpin se permet d'affirmer, *L. 3. C. 59.* que les oranges sont devenues bonnes à manger en Italie. On ne les mangeoit point encore vraisemblablement au tems de Théophraste : *Pomum ejus non manditur* dit Pline. Peut-être dans la suite s'accoutumeront-elles au climat de l'Allemagne. Il n'est pas aisé d'y fixer le tems de leur première plantation. Mathiole vivant en 1540, fait mention qu'il y en avoit alors en plein air, qu'on couvroit d'une maison de bois portative dans l'hiver. Ces maisons devinrent communes, & on en trouve la description dans

190 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les *Hesperides* de Nurenberg , publiées par M. Volkhammer , célèbre négociant qui en avoit une pareille , dont il faisoit usage. M. Medicus juge que son ouvrage est le meilleur qu'on ait sur les orangers , mais qu'il donne quelquefois dans le fabuleux. Il approuve ces maisons. Il finit en rapportant une partie de la description de la ville d'Hieres , qu'il a prise du *Deutsche Museum* , où il est rapporté que 9 à dix arpens de jardin rapportent quelquefois 8 à 9000 liv. & même jusqu'à 14000 en oranges , quoiqu'elles ne s'y vendent qu'une livre le cent.

VI. *Description de la maniere de faire du charbon de bois dans le pays de Nassau-Siegen , accompagnée d'observations physiques* , par M. Jung. Depuis qu'on ne cesse point de publier des descriptions d'arts & de métiers , l'expérience ne démontre que trop qu'il eût été nécessaire que plusieurs auteurs de ces descriptions eussent produit leurs lettres de créance , pour faire connoître s'ils ont été témoins oculaires des procédés qu'ils rapportent , & quel degré de croyance leur est dû. Avant d'écrire M. Jung se légitime en nous informant qu'il est né d'une ancienne famille de charbonniers à Im-Grund , hameau de la paroisse de Hilgenbach , dans la principauté de Nassau-Siegen , au pied de la chaîne de montagnes couvertes de bois qui la séparent des comtés de Wittgenstein & Berlenbourg. Ainsi le lecteur raisonnable peut juger qu'il a vu long-tems pratiquer sous ses yeux ce qu'il décrit avec un plein souvenir.

Il s'étoit auffi propofé de publier un grand ouvrage fur le commerce de fer & d'acier avec toutes fes branches , comme la fonderie , la forge & les petites fabriques du Siegen , du Berg & du La Mark. M. Lamey lui a confeillé de l'écrire en latin ; mais fes occupations ne lui ayant pas permis de l'achever , il montre au public une partie de fes matériaux encore brutes dans les *Mémoires* de la fociété de Lautern de cette année & des fuivantes.

Il eft bon d'avoir long-tems pratiqué & fuivi les arts qu'on fe propofe de décrire. Un académicien qui , dans un voyage , fe contente de s'en entretenir avec des payfans & des ouvriers , eft fujet à en être la dupe. Ils ne lui confieront pas ordinairement leurs fecrets. Ces gens ont une antipathie naturelle contre quiconque vit de fon bien. Ils le confiderent comme un fainéant qu'ils font obligés d'entretenir.

M. Jung , un peu révolté contre les journaliftes fuperficiels , ne veut foumettre fes travaux qu'au jugement des hommes qui ont de la pénétration & des connoiffances. Après avoir dit modéftement qu'il a été tailleur d'habits , arpenteur , précepteur , il prévient qu'il fait le grec , le latin , les mathématiques , & qu'il a paffé docteur à Strasbourg. Nous ne nous atribuerons point la compétence de le juger , mais nous nous permettrons peut-être dans la fuite de donner place dans ce journal à une partie de fa defcription pour la laiffer comparer à l'art du charbonnier de M. Duhamel du Monceau,

Il y a pour cette année huit mémoires. Nous ne ferons dans le moment que les effleurer.

I. *Continuation des observations de M. Medicus, sur les arbres naturalisés qui vivent en plein air dans le jardin botanique de l'électeur.* Les expériences rapportées dans ce mémoire regardent l'érable champêtre, l'érable *negundo*, dont on donne une figure, en désapprouvant celle de Duhamel ; l'érable faux-platane : les érables ont le mérite peu commun de bien venir à l'ombre : l'armoïse abrotone que les jardiniers vendent sous le nom de citronelle, à cause de son odeur de citron ; pour la rendre vivace il faut la faire venir de semence, & ne la point transplanter : *Bignonia radicans*, dont la sensibilité est remarquée : *Coronilla emerus*, qui soutient même le froid de Suede : *Eleagnus spinosa* : le grand frêne : le fusain à larges feuilles : *Gleditsia triacanthos* : le genet de Portugal : le mille-pertuis à odeur de bouc : *Lonicera nigra cærulea*, *alpigena* : *Lucium barbarum* & l'eupœum : *Prinos verticillatus* : le prunier nain : *Robinia frutescens* : *Rhus radicans*, *Rhus glabrum* : *Sorbus hybrida* : & le tilleul du Canada. Linné effuie quelquefois la critique.

II. *Mémoire sur la culture de la garance*, par M. Gugenmus. Cette plante est si nécessaire pour la teinture, particulièrement du coton, que la Suisse & l'Allemagne en consomment
par

par an 150,000 quintaux, pour lesquels il va 4,500,000 florins en Hollande, suivant M. Gugenmus. Comment remplacer tant d'argent, & encore celui qui sort pour les productions des Indes & de l'Amérique ! la culture de la garance en est un des moyens enseignés en détail.

III. *Observations sur la nielle des bleds du Wurtemberg en 1775* ; par M. Spittler. M. Otton de Munchhausen, auteur du *Pere de famille*, *Haufvatter*, imprimé à Hanovre, avoit déjà fait des recherches sur la cause de cette maladie des bleds en général, qui réduit la partie farineuse du grain en une poussière noire & de mauvaise odeur. Il en attribue la cause à des animalcules, semblables à ceux des infusions qu'il prétend y avoir vus au microscope. Cependant ces animalcules ne se sont point laissés appercevoir de M. Spittler, qui a remarqué que les bleds semés dans les champs échauffés avec du gyps, qu'on n'avoit point assez mêlé avec d'autre engrais, ont été plus sujets à la nielle que les autres. La température long-tems froide & humide, étoit devenue tout d'un coup chaude & sèche, au moment que le lait des épis tendoit à s'épaissir en consistance de farine ; & elle avoit troublé l'opération ordinairement graduelle de la nature. En exposant des épis venus dans des pots au passage rapide du froid au chaud, M. Spittler est parvenu artificiellement à corrompre le lait des épis, & à le changer en nielle dans les uns entièrement, & dans les autres seulement en partie.

La nielle est stérile & n'est point contagieuse. Elle est propre à donner un beau poli à l'argent , au laiton & au tombac. Peut-être qu'un bon chymiste en prépareroit avec de la gomme une couleur noire.

IV. & V. sont l'*Histoire des fabriques de fer ; d'acier , d'osemonde & de fil de fer ;* par M. Jung. Il appelle osemonde le fer dont on peut faire le fil le plus fin & le fer blanc le plus mince. Tout cela nous meneroit trop loin aujourd'hui ; sauf à y revenir.

VI. *Examen chymique de la pierre à four de Bell ;* par M. Suckow. Cette pierre employée à la construction des fours & des foyers , à raison de sa résistance au feu , est mentionnée dans le *Journal du voyage* de M. Collini. M. Suckow trouve qu'elle est composée de terre graveleuse , de terre alumineuse & de fer.

VII. *L'Art de jauger un tonneau plein entièrement , ou en partie ;* par M. Langsdorf. Dans les pays d'aides , des milliers d'hommes savent jauger d'une manière aussi sûre & aussi expéditive que la proposée.

VIII. *De l'intérêt établi en Allemagne ;* par le même M. Langsdorf. Ce n'est point ici un cas de conscience où il s'agisse de décider , si les intérêts au-dessus de cinq pour cent , sont permis ou interdits dans l'Empire. Il est question seulement d'examiner ce qu'on y doit entendre par *Usuræ quincunces* , expression romaine. Les Romains payoient leurs cens ou intérêts tous les mois aux calendes , ils consistoient légitimement en cinq douzièmes d'unité , faisant

soixante douziemes par an , & par conséquent cinq pour cent du capital. Delà les termes d'*usura quincunces*.

1 7 7 8.

Nous trouvons quatre mémoires pour cette année avec une partie de l'histoire de la société.

I. Des *Observations de M. Médicus sur les expériences faites pour accoutumer des arbres & des arbrisseaux étrangers au climat du Palatinat*. Les expériences ont été commencées en 1772 , dans le jardin de l'électeur sur l'érable *negundo*, l'érable de Montpellier, l'amorpha en buisson, l'angélique épineux, une espece d'astragale, une de *Bacharis*, deux de *Bignonia*, le *célastier*, des *cercis*, le *cynanchum*, le cerisier nain, le genévrier de Virginie représenté comme une acquisition pour le Palatinat où il vient parfaitement, & fournit un des plus beaux bois pour la menuiserie : on en a établi des pépinières. Nous omettons plusieurs autres arbres, parce que M. Medicus n'ayant pas donné toujours leur nom latin, nous craindriens de nous méprendre souvent, & d'induire quelquefois en erreur en les nommant en françois. M. Medicus n'avoit pas négligé de joindre les noms latins à son mémoire de l'année précédente. Tous ces essais ont réussi; d'autres n'ont pas été aussi heureux. Mais si le saule de Baby-lone n'est pas bien venu, ce doit être un accident; car la belle allée du jardin de Darmstadt, convainc qu'il ne refuse pas de s'accom-

moder aux climats pareils à ceux du Palatinat.

II. *Mémoires pour servir à la connoissance du monopole & des privileges qui lui ressemblent.*; par M. Schmid. Il ne seroit pas facile de réduire ses principes en peu de mots, & moins encore les conséquences multipliées qu'il en tire.

III. *Description minéralogique des matériaux de construction, particulièrement du genre pierreux*; par M. Suckow. Une semblable description suppose un homme habile en minéralogie & en chymie. La rere. partie, qui est la seule contenue dans les Mém. de cette année, est destinée aux matériaux propres à former les liaisons comme les chaux, fort différentes suivant la diversité des pierres calcaires dont on fait un dénombrement étendu, en y comprenant les coquillages de mer; comme les gyps dont on spécifie aussi un grand nombre d'especes, avec les manieres de brûler tant la chaux que le gyps ou plâtre; comme les mortiers, entre lesquels on approuve celui de Lorient, dont le baron de Venningen a fait des essais à Eichtersheim; comme les cimens qui durcissent à l'eau, dans lesquels on se sert en Allemagne & en Hollande, du trafs que M. Collini dans son livre déjà cité : *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques à Mannheim*, 1776, in-8vo. en françois, & *ibid.* 1777, aussi in-8vo. en allemand, & M. le baron de Hupfch, savant naturaliste de Cologne, dans le *Journal encyclopédique* de 1774 en allemand, ont fait exactement connoître; comme la pozzolane d'Italie. Enfin on cite les expériences de M.

Godd, avec différens mortiers & ciments publiées au XXXII. vol. des Mém. de l'acad. de Suede.

IV. *Observations économiques de M. Jung, sur les forges de fer & d'acier du pays de Nassau-Siegen, &c.* C'est une suite aux mémoires qu'il a fournis l'année précédente, & un avant-goût donné au public du grand ouvrage qu'il promet, si la providence lui en accorde le loisir.

1 7 7 9.

Cette année nous présente six mémoires, dont le I. de M. Suckow, est la suite de sa description des matériaux propres à bâtir. D'abord il achève la partie des cimens, & recherchant la maniere de suppléer à la pozzolane & au trass dans les lieux où ils ne sont pas communs, il conseille de les imiter en brûlant des substances argilleuses, de maniere qu'elles puissent à-peu-près également servir aux constructions dans l'eau. M. Bagge a essayé avec succès à Gothenbourg en Suede, d'y substituer à la pozzolane une ardoise noire argilleuse qu'il fait moudre après l'avoir soumise à une forte combustion. La pozzolane se rencontre aux environs des anciens volcans éteints. On parle de celle qui a été découverte dans le vivarais par M. Faujas de Saint-Fond. Le basalte d'Oberwinter sur le Rhin, moulu fin, pourroit avoir dans l'usage le même effet que la pozzolane.

La seconde partie entre dans le détail des

198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pierres , jusqu'à présent plus examinées par les minéralogistes que par les architectes. Néanmoins les observations de Mrs. Ferber & Colini , dans leurs *Voyages* , méritent une distinction particulière. Les pierres simples , c'est à dire , celles dont le mélange ou la composition sont uniformes , sont en très-grand nombre & passent ici en revue , ensuite les pierres mixtes , puis les productions des volcans.

II. *Mém. pour se former une idée de la liberté des métiers* ; par M. Schmidt. La matière touche autant à la politique qu'à l'économie. Ce qu'il y a de certain , c'est que tout homme a le droit de vivre de son travail , & qu'une législation qui l'empêcheroit seroit imparfaite en ce point. Ce n'est pas assez au souverain de maintenir les loix ; il doit les examiner.

III. *Description économique du territoire de Sinsheim* ; par M. Wund. Depuis seize ans cette petite ville & son territoire se rétablissent de l'extrême dommage de la guerre de 1688. Elle appartient à l'ancien Elsenzgau & non au Craichgau , comme la placent les géographes par erreur , ainsi que M. Lamey l'a bien remarqué dans sa description du Craichgau au IV vol. de la partie historique des *Mém. de l'acad. palatine*. Le renouvellement de son aisance & de sa population est dû principalement à sa culture du trefle. L'air y est si bon que les Franciscains de la province de France viennent y refaire leur santé. Sa population est d'environ 1522 âmes , & son territoire de 2955 journaux. Le prix en a au mois

doublé depuis qu'ils sont mieux cultivés.

IV. *Des insectes omis dans le système de la nature de Linné* ; par M. Pollich. Le papillon pompadour, la punaise à point blanc, la punaise superbe, la punaise de Weilbourg, le *Tenthredo arborum*, le cerf-volant bronzé, l'*Ichneumon* mixte, & la phalène à deux points, sont les insectes prétendus omis. Je dis prétendus, car il faudroit rapporter en entier les définitions, & les bien comparer, pour être en état de décider si, par exemple, le papillon pompadour n'est pas compris dans les 43 especes de Linné, & ainsi du reste.

V. *Mémoire sur l'économie rurale de quelques provinces de la basse Allemagne* ; par M. Jung. L'auteur suspend cette fois ses travaux métalliques pour examiner l'état champêtre, premièrement du Siegen, où il a séjourné & voyagé. Toute l'économie en est bien entendue, suivant la nature du terrain qui ne produit que du seigle dont le payfan se contente : mais il n'en a que jusqu'aux environs de la pentecôte ; & delà jusqu'à la moisson, il est obligé de se pourvoir en Vétéravie. Le pays n'est donc pas assez fertile, ou il a trop d'habitans, ou il manque un degré de perfection à sa culture. Il est vrai que l'industrie, sur-tout les forges, suppléent aux besoins. Néanmoins M. Jung pense que la culture du trefle & d'autres conseils qu'il donne le conduiroient à se passer des ressources étrangères. Qu'il nous soit permis de le dire : y trouveroit-il son avantage ! Il est assez florissant pour son bonheur & pour bénir le regne

du prince Starhouder des Provinces-Unies son souverain. Il suffit d'être heureux.

Le duché de Westphalie contraste singulièrement avec le Siegen, en offrant le spectacle de communes immenses sans utilité, de marécages, de bruyeres & de genetieres sans fin, avec quelques misérables hutes de paysans & quelques pauvres villes & villages. Tout y marque le défaut de culture & d'industrie. Ce duché, six fois grand comme le Siegen, rapporte à peine autant. Comment exciter l'amour du travail ! ce n'est pas par des exhortations abstraites à des esprits grossiers. Il faudroit leur représenter souvent combien il seroit avantageux pour eux de manger du pain de seigle au lieu d'orge, de boire de la biere au lieu d'eau, d'entretenir & de marier leurs enfans : que pour y parvenir il n'y a qu'à dessécher les marais, arracher les brossailles. Enfin il faudroit leur lire très-fréquemment une instruction à leur portée.

Le comté de la Mark, quoiqu'appartenant au roi de Prusse, n'est guere moins ingrat que le duché de Westphalie, domaine de l'électeur de Cologne. Le monarque a ses raisons d'y favoriser les manufactures préférablement à l'agriculture. Cependant la crainte des enrôlemens militaires en expatrie trois fois plus de jeunesse qu'on n'en peut faire de soldats. Le comté de Berg leur offre un asyle voisin. Depuis cinquante ans il s'y est formé des églises entieres d'habitans réfugiés de la Mark qui sont luthériens. Auparavant il n'y avoit pas

dans le pays, qui est réformé, un seul luthérien. Plus de trois mille familles sont venues se mettre à l'abri des enrôlemens forcés dans les états fortunés de l'électeur palatin. Quelle perte pour l'agriculture ! le remède n'est pas entre les mains des hommes ordinaires. Mais la stagnation de l'agriculture y peut cesser par des exemples.

Le comté de Berg a ses troupeaux de gros bétail sur un très-bon pied, mais sa partie éloignée du Rhin manque de grains ; M. Jung donne ses avis locaux. Il paroît qu'en les suivant on s'y procureroit au moins du seigle, non seulement pour sa consommation, mais encore pour en vendre aux Hollandois.

VI. *Observation d'économie botanique*, par M. Mayer, notamment sur l'huile de la graine de soleil, la soude aussi faite avec cette plante, un pied de tabac fécondé avec la poussière des étamines de la jusquiame, duquel la graine a donné un tabac ressemblant à celui de S. Omer ; sans danger, & excellent à fumer ; par occasion sur un mulâtre venu d'un chardonneret & d'un serin dont l'espèce s'est continuée, sur des papillons mulâtres aussi féconds, objets qui n'ont point été oubliés dans cet *Esprit des journaux* : aussi M. Mayer lui fait-il l'honneur de le citer.

M Ê L A N G E S.

CATHLUINA,

POÈME, traduit de l'anglois. ()*

A R G U M E N T.

ANNIR, fille de Moran, se voyant aimée de deux amis intimes, Gaul & Garno, résolut de se défaire du dernier, pour lequel elle avoit conçu de l'aversion. Déguisée en étranger elle alla lui proposer un duel de la part de Duanran, qui, lui dit-elle, étoit son rival, espérant qu'il n'oseroit se mesurer avec lui ; contre son attente, Garno accepta le défi. Annir voulant à quelque prix que ce fût, se délivrer de lui, alla porter le même cartel à Gaul, persuadée que la valeur de ce guerrier lui feroit remporter la victoire. Les deux amis se battirent pendant une nuit, & périrent par les mains l'un de l'autre : cette aventure tragique affecta tellement Annir qu'elle n'y put survivre. Le poème com-

(*) Ce morceau est tiré du recueil des nouveaux poèmes d'Ossian, traduits en anglois par M. Smith, & dont nous avons parlé dans notre journal de septembre 1789, page 77.

mençe par des réflexions que la vue du tombeau où gissent les deux héros , suggere au Barde.

J'Entends le murmure du ruisseau qui se précipite du haut du rocher ; fils de la Jeunesse, (*) conduis mes pas vers le chêne dont les branches couvrent son onde. Là , sur des gazons flétris, s'élèvent trois pierres grises , là reposent les amis d'Osian. Ils n'entendent ni le murmure des eaux , ni le bruit des feuilles agitées par le vent ; nous ne les troublerons pas en approchant de l'asyle où ils dorment en paix.

Fils de la Jeunesse, les collines de Morven étoient habitées par une multitude de vaillans guerriers, dans les jours de notre allégresse. Mais le souffle de l'aquilon a dépouillé nos bois de leur verdure , il a renversé les pins qui élevoient leur tête majestueuse sur nos montagnes. Notre bonheur a passé comme une ombre ; la voix de l'allégresse ne se fait plus entendre dans notre palais ; l'effraye habite nos murs désolés, & le cerf pâit tranquillement sur la tombe des forts. L'étranger vient de loin implorer le secours du monarque, il ne voit dans son palais que l'image de la désolation : le berger le rencontre errant sur les bruyeres, & lui dit que les héros ne sont plus. Où sont

(*) Le *fils de la Jeunesse*, auquel ce poëme est adressé, est probablement Alpin, dont il est fait mention dans d'autres anciennes poésies. La tradition raconte beaucoup d'histoires de lui ; & en particulier qu'il transcrivait tous les poëmes d'Osian à mesure que ce Barde les composoit.

donc allés les amis des foibles, demande-t-il ! Où est Fingal, le bouclier des malheureux ? — O étranger, ils sont allés rejoindre leurs peres ; la tempête a renversé les puissans comme les pins audacieux de Dora, & les enfans des foibles occupent leur place. Tu vois sur chacune de ces collines, les tombeaux de ceux qui protégeoient l'infortune ; les héros reposent au sein de la terre, & un morne silence regne dans les vallées de Morven.

Mais, ô illustres morts, la harpe de Cona fera retentir vos louanges. L'étranger que le hasard conduira dans ces lieux, s'arrêtera pour y prêter l'oreille ; le Barde ne le verra pas, mais il entendra ses soupirs, il retiendra ses chants, & d'une voix plaintive il ira les redire aux ruisseaux de son pays natal. Les jeunes Bardes les apprendront aux siècles à venir.

Nous voici arrivés. Mais où sont les pierres qui indiquent la demeure de mes amis ? Pourquoi, oubliant les héros qu'elles couvrent, se cachent-elles sous la mousse ? Moi je ne vous oublierai pas, compagnons de ma jeunesse ; votre gloire vivra dans mes chants, même lorsque ces pierres ne seront plus. Nous avons souvent combattu ensemble, & semblables à des torrens qui rugissent, nous avons porté la mort sur le champ de bataille. Amis, quoique maintenant abattus, vous étiez alors puissans ! Terribles furent les coups que vous vous êtes portés dans ce lieu ! Ecoute cette histoire, fils de la Jeunesse, & que ton cœur s'enflamme au récit des actions glorieuses.

Gaul & Garno étoient la terreur de nos ennemis ; la gloire de leur nom s'étoit répandue dans la terre des étrangers ; ils n'avoient point d'égaux en force & en valeur parmi nos guerriers. Moran les appella à son secours ; & ils arriverent au palais de ce prince , dans les forêts d'Innifluina. La fille de Moran , prit sa harpe , & célébra les louanges des deux étrangers ; leur ame se fondit à ses chants , comment la neige devant l'œil du soleil. Les héros devinrent épris d'amour pour Annir , mais ce fut sur Gaul seul qu'elle attacha ses regards , ce fut lui dont elle voyoit l'image dans ses songes , & dont elle faisoit souvent entendre le nom aux ruisseaux d'Innifluina. — La fille de Moran détourna ses yeux de ceux de Garno , car elle y avoit vu souvent étinceller le feu de la colere , comme une flamme qui brille à travers une épaisse fumée.

La fête que Moran donna à ses hôtes dura trois jours ; le quatrieme , ils allerent chasser sur les bruyeres de Luina. Annir les suivit de loin , déguisée en jeune homme , qui vient d'une terre étrangere. Elle les suivit pour tenir à Garno un discours qui pût l'effrayer , & l'obliger à fuir de ces lieux.

Le soleil avoit déjà fait la moitié de sa course , & les chevreuils haletans , se reposoient à l'ombre du rocher. Garno étoit assis sur le sommet du Caba ; son carquois étoit pendu à ses épaules , & son fidele Luchos couché à ses pieds. Il cherche des yeux un cerf qu'il puisse percer de ses traits , il voit un jeune homme.

206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» D'où viens-tu , lui dit le guerrier , en fron-
 » çant le sourcil , vers quel lieu portes-tu tes
 » pas ? « Le jeune homme répondit : » Je suis
 » envoyé par le puissant Duaran , qui regne
 » aux murs de Comara. Il aime la fille de
 » Moran , mais il a appris que Garno l'aimoit
 » aussi ; il l'a appris , & il m'envoie te dire de
 » lui céder cette belle , ou de venir cette nuit
 » éprouver quelle est la force de son bras. « —
 » Dis à cet orgueilleux enfant de la mer , que
 » Garno ne cédera jamais. Mon bras est fort
 » comme le chêne de Malla , & mon épée
 » fait se teindre du sang des héros ; de tous les
 » guerriers de la montagne , Gaul est le seul
 » à qui je sois inférieur dans le combat , de-
 » puis qu'il a tué le sanglier qui brisa ma lance
 » à Elda. Dis à Duaran de fuir dans sa pa-
 » trie , dis-lui de ne plus prétendre à la fille
 » de Moran. « — » Tu ne connois pas Dua-
 » ran , repartit le jeune homme , sa stature
 » égale la hauteur du chêne , sa force est
 » comme le tonnerre qui gronde dans les
 » nues , & son glaive , comme l'éclair qui
 » brûle les forêts épouvantées. Revole vers
 » ton pays , de peur qu'il ne te renverse sur
 » la poussière , & ne te laisse comme un ar-
 » bre dont les rameaux sont desséchés. « —
 » Fuis toi-même , & va dire à Duaran que
 » je l'attendrai. Ferarma , donne-moi mon bou-
 » clier , ma lance & mon épée. — Mais que
 » veulent dire ces deux phantômes irrités ,
 » qui combattent au milieu de l'air ? Le sang
 » coule le long de leurs vêtements , formés de

» vapeurs : maintenant ils s'embrassent comme
 » deux amis; le vent pénètre leurs membres
 » aériens, ils s'évanouissent.... (*) Ce présage
 » me paroît funeste, mais je ne le crains pas.
 » Ferarma, donne-moi mes armes. «

Annir se retira, affligée de ce que Garno
 ne vouloit pas fuir. Mais elle a entendu que Gaul
 lui est supérieur dans le combat; elle dirige donc
 ses pas vers la montagne où le héros est oc-
 cupé à chasser. — Gaul est appuyé sur sa lance;
 à ses pieds est étendu un cerf, & ses chiens
 haletans l'environnent. Ses yeux sont tournés
 vers le palais verdoyant de Luina; il rêve à
 son Annir, & sa voix fait entendre l'éloge
 de la fille de Moran. » L'objet de mon amour,
 » disoit-il, est beau comme l'arc du ciel; ses
 » vêtemens sont brillans comme l'éclat du ma-
 » tin. O Annir! le coloris de ton visage est
 » doux comme les rayons du soleil, quand
 » ils percent à travers les nuages rougeâtres
 » du couchant. Oh, que ne puis-je te voir
 » dans toute ta beauté, sur la montagne où
 » le cerf vient errer! Que ne puis-je te voir
 » comme le jeune pin de la vallée de Luina,
 » lorsque le zéphir en balance les rameaux!
 » Mon ame se réjouiroit comme le chevreuil
 » quand il bondit sur les bruyeres; car tu es
 » aimable à mes yeux, ô fille de Moran! «
 — » Es-tu Gaul, lui dit le jeune homme en
 » s'approchant? Ton Annir peut être aimable,

(*) Tous ceci fait allusion à la catastrophe.

208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fils d'Ardañ , mais terrible est le combat où
» il faut que tu t'engages. Duaran aime cette
» fille ; il t'attend sur la colline ; Gaul
» cede l'objet de ton amour à Duaran. « —
» Je ne céderai jamais l'objet de mon amour ;
» va t'en dire à ce guerrier de venir au fef-
» tin que je lui donnerai ce soir , demain il
» recevra de moi les présens de l'amitié , ou
» il éprouvera quel redoutable ennemi je suis. «
— » Tu peux préparer un festin ; mais tu y
» feras seul : Duaran ne vient que pour com-
» battre. Je l'apperçois venir de loin ; il s'avance
» comme le phantôme sur ces bruyeres ; l'éclat
» de son épée supplée au jour qui tombe.
» Ecoute , comme il frappe son bouclier ! Ce
» bruit est l'avant-coureur de la mort des
» héros. «

Gaul se couvrit de ses armes , comme un phantôme qui revet ses membres d'un météore lumineux , lorsque le tonnerre ébranle la cime des montagnes ; il s'avança vers le lieu où il avoit entendu donner le signal du combat , en songeant à Annir & à ses premiers exploits.

C'est en ce lieu , fils de la Jeunesse , que les deux guerriers en vinrent aux mains. Chacun croyoit que son adversaire étoit Garuo , car la nuit commençoit à couvrir les vallées de son ombre , & ce chêne leur cachoit le ciel. Tous deux sont enflammés de colere , le bruit de leurs épées qui se froissent , devient terrible , comme la foudre qui éclate dans des nuées épaisses ; le choc de leurs boucliers fait retentir la colline ; les forêts de Luina en sont émues ;

le chevreuil se réveille en sursaut, & croit que le chasseur est déjà levé pour le poursuivre; il croit entendre l'aboïement des chiens & le sifflement des dards; tremblant il bondit & vole vers le désert.

Le combat fut long & terrible. — Mais déjà le bouclier de Gaul est coupé en deux, déjà le fer de Garno vole en éclats, comme l'arbre qu'un tourbillon déracine dans les vallées d'Ardven. Gaul est comme la baleine que la mer a jeté sur un rocher; Garno, semblable à une vague irritée, s'élance pour le saisir; ils entrelacent l'un autour de l'autre leurs bras nerveux; le sang mêlé à la sueur coule de leur membres épuisés, & rougit l'herbe & l'onde du ruisseau.

Ils combattirent pendant toute la nuit; dès que les premiers rayons du soleil parurent, le fils d'Ardan, tomba épuisé par ses blessures; son casque se détacha de sa tête, & Garno reconnut son ami. Pâle & muet, il devient semblable au chêne que la foudre a frappé dans les forêts de Mora; insensible à la douleur de ses blessures, il ne voit pas le sang qu'elles versent en abondance, il tombe auprès de son ami. » Graces, dit-il, à la main sous laquelle j'expire! O Gaul, mon corps reposera auprès du tien, & nos âmes s'envoleront ensemble sur le même nuage. Nos pères nous voient venir, ils ouvrent les portes de leur séjour aérien, ils viennent recevoir leurs enfans. Ombres illustres, nous venons, mais ne demandez pas comment vos enfans ont

» péri; vous devez ignorer que nous avons
 » combattu, comme si nous avions été enne-
 » mis. Il vous suffit de savoir que vos enfans
 » étoient courageux; mais, hélas, pourquoi
 » avons nous tiré l'épée l'un contre l'autre?
 » Pourquoi ai-je entendu le nom de Dua-
 » ran? «

Gaul entendit la voix de son ami, mais les ombres de la mort couvroient déjà ses yeux à demi-fermés: » Pourquoi, dit-il d'une voix languissante, pourquoi ai-je combattu contre » Garro? Pourquoi ai-je tué mon ami? Pour- » quoi ai-je entendu le nom de Duaran? Ah, » plutôt au ciel qu'Annir arrivât ici pour m'élever un tombeau! Descendez, ô mes aïeux, » de vos demeures éthérées, & venez me recevoir. » A ces mots, sa voix expire; froid & pâle il meurt baigné dans son sang. Annir approche d'un pas tremblant, le trouble étoit peint dans ses yeux, sa bouche ne pouvoit former que des sons entrecoupés de soupirs. » Pourquoi, s'écria-t-elle, pourquoi Garro » n'a-t-il pas voulu fuir? Pourquoi mon amant » est-il mort? Pourquoi ai-je parlé de Dua- » ran? « A l'instant son arc lui tombe des mains, son bras ne peut plus supporter le poids du bouclier. Garro la voit, détourne les yeux & expire en silence. Cependant Annir s'avance vers le corps de Gaul, & se précipite sur les restes inanimés de son amant; ce fut dans cet état qu'on retrouva l'infortunée, mais jamais elle ne voulut abandonner l'objet de sa tendresse. Tout le jour le soleil fut témoin de

sa douleur ; & pendant la nuit l'écho des rochers répondit en gémissant à ses regrets. Le second jour ses yeux se fermerent ; la mort vint l'envelopper de son ombre , comme le doux sommeil saisit le chasseur fatigué sur la colline , lorsque la vapeur du soir se répand autour de lui. Pendant deux jours le pere d'Annir tint ses regards fixés vers les bruyeres ; deux nuits se passerent , durant lesquelles , tourmenté par l'insomnie , il prêtoit l'oreille à la voix des vents ; enfin il porte ses pas vers le désert , précédé d'un chien qui fait entendre des hurlemens. L'ombre d'une femme voltige sur la bruyere ; le vieillard leve ses yeux baignés de larmes , & reconnoît l'ombre de sa fille.... «



CHANT GUERRIER de la garnison de Berlin, lorsqu'elle entra en campagne, le 10 d'avril 1778, traduit de l'allemand de M. Rammler. ()*

» **A**UX armes, braves guerriers ! aux armes ! Entrez en campagne ! Notre guerre est juste, le plus grand héros de l'Allemagne nous conduit : l'honneur & la victoire nous suivent. «

» Tremblez ennemis ! Le courage & l'art nous secondent. Le sang de nos pères coule dans nos veines. «

» Nous combattons toujours avec la même vigueur : jamais le nombre ne nous effraye. Nous ne demandons point, quelles sont leurs forces : mais, où sont-ils ? «

» Marchez camarades ! Abattez l'audace de l'ennemi, & que la victoire accélère votre retour. Nous donnerons aux morts les larmes qui leur sont dûes. Le bonheur & la gloire attend les vainqueurs. «

(*) M. Rammler est en quelque sorte l'*Horace* des Allemands ; c'est du moins leur poète favori dans le genre de l'ode, & il faut convenir que dans le recueil qu'il a fait de la plus grande partie de celles qu'il a composées, on en trouve beaucoup qui annoncent un vrai talent & une étude particulière des modèles anciens. Nous pourrions successivement en faire connaître quelques-unes à nos lecteurs.

» Nos enfans voudroient être à leur place.
 Nos jeunes beautés ont les yeux sur eux :
 » Soldats , ils ont défendu notre pays ; maris,
 » ils défendront leurs épouses. «

» Entendez-vous le bruit du canon ? Accompagnez-le de vos chants. Ce jour va assurer une paix durable. «

» Que celui qui recule, qui se courbe devant le boulet, en soit le premier frappé ! Que celui qui fuit, périsse par le glaive de l'ennemi. «

» Non ! avant que de fuir , je périrai les armes à la main. O Dieu , ô Roi , ô Patrie , vengez-vous , si je vous trahis. «

Par M. F.

(Journal de littérature , des sciences & des arts.)



*SUITE des observations sur la traduction de
ROLLAND FURIEUX ; par M. le comte de
TRESSAN.*

Ch. 29. Oï. 20. Poiche in più parti , e quanto era
a bastanza

Colfon deli' erbe , con radici , e senza ;
Tardi si ritornaro alla lor stanza ,
Dove quel paragon di continenza ,
Tutta la notte spende che l'avanza ,
A bollir erbe con molta avvertenza ;
E a tutta l'opra , e a tutti quei misteri
Si trova ogn'or presente il Rè d'Algieri.

» Aussi-tôt elle va parcourir les collines , les
» vallons les plus éloignés du hameau , pour ra-
» masser une grande quantité d'herbes ; mais le
» maudit Sarrazin ne la quitte pas un instant.
» Elle arrange les herbes par paquets , & la nuit
» approche déjà , lorsqu'ils sont de retour à
» l'habitation de Rodomont. Isabelle prépare
» ses herbes , en fait un mélange , & passe toute
» la nuit à les faire bouillir. Le modeste Rodomont , pendant tout ce tems paroît être un
» vrai paragon de vertu. «

Ce n'est point à Rodomont que se rapporte le vers : *Dove quel paragon di continenza* ; c'est à Isabelle , que le poëte appelle avec raison *modele de vertu & de chasteté*. Le texte ne dit autre chose de Rodomont , sinon qu'il se trouve présent à toute l'opération. Il ne dit point non plus qu'Isabelle *arrange ses herbes par paquets*. Ce petit détail que l'*Arioste* n'a pas jugé nécessaire , est une addition du traducteur.

Abid. Ode. 22. Non era Rôdomonte ufato al vino

Perchè la legge fua lo vieta e danna;

E poi che lo guftò , liquor divino

Li par , miglior che'l nettare , o la manna ;

E riprendendo il rito faracino

Gran tazze e pieni fiaschi ne tracanna , &c.

» Quoique Rodomont ne fût pas dévot , il
 » avoit l'air d'accomplir quelquefois fa loi ; il
 » ne faisoit pas un ufage familier du vin , &
 » celui-ci lui paroiffoit excellent. Il en boit d'a-
 » bord à petits coups , & bientôt à taffes plei-
 » nes. Sa bonne humeur & fa foif augmentent ,
 » & les deux barils finiffent par demeurer vuides
 » & renverfés. «

M. de T. nous prévient dans fa préface qu'il s'est permis de *supprimer quelquefois ce qu'il est facile de voir que le poëte n'a placé que pour remplir le cadre de l'efpece de ftrophe à laquelle il s'est affujetti*. Il eft certain qu'il y a dans le poëme de l'*Ariofte* , comme dans beaucoup d'autres , quelques vers de rempliffage qu'il eft à propos de fupprimer dans une traduction. Mais le vers : *E riprendendo il rito faracino* , que M. de T. n'a point rendu dans l'octave que nous venons de citer , & qui dit » que Rodo-
 » mont tout en fablant le vin grec à plein ver-
 » re , railla beaucoup fur la défenfe de fon
 » prophete , « n'eft certainement pas de ce nombre , & auroit mieux tenu fa place dans la version que les *barils vuides & renverfés* , qui ne font point du texte.

Ch. 30. Ode. 51. Le botte più che grandine fon fpeffa

Che fpezza fronde e rami , e grano e stoppia ,

E ufcire in van fà la fperata melfe.

» Leurs épées alors commencerent à tombez

„ sur leurs armes avec la même impétuosité
 „ que cette grêle qui brise les *jeunes* rameaux des
 „ arbres, coupe & détruit les *chanvres*, les épis,
 „ & ravage les plus belles moissons. «

Stoppia, ne signifie point *chanvre*, mais *chaume*, *paille*; & le texte dit que la grêle détruit *grain* & *paille*, (*grano e stoppia*.)

Ibid. Oâ. 58. E Balifarda al suo ritorno trasse

Di fuori il sangue tepido e vermiglio;

E vietò a Durindana che calasse

Impetuosa con tanto periglio;

Benche fin fù la groppa si piegasse

Ruggiero, e per dolor stringesse il ciglio, &c.

„ Balifarde perce la cuirasse, & se plonge de
 „ quelques doigts dans le corps du Tartare;
 „ tandis que Roger la retire sanglante, Duran-
 „ dal tombe sur son casque; & *quoiqu'il eût plié*
 „ *la tête jusques sur la croupe de son cheval pour*
 „ *éviter la violence du coup*, si la tête n'eût pas
 „ été couverte par une arme d'aussi bonne
 „ trempe, Durandal eût terminé le combat.
 „ Roger *fronçant le sourcil*, fait sauter son che-
 „ val, &c.

Ce n'est point pour éviter la force du coup;
 que *Roger plie la tête jusques sur la croupe de son*
cheval, c'est par le poids du coup même que sa
 tête est ainsi renversée en arriere. *S'il fronce le*
sourcil, c'est de douleur, (*per dolor*) & non
 de colere, comme le donne à entendre la traduc-
 tion. *Mirabaud* a fait le premier de ces deux
 contre-sens, mais non le second.

Ibid. Oâ. 91. Cagion del suo venir fù che da Brava

Ritornandosi un dì verso Parigi, &c.

„ Un jour en revenant de Paris, ce paladin
 „ reçut la fâcheuse nouvelle, &c. “

Le

Le texte ne dit pas *revenant de Paris* ; mais au contraire en *retournant de Blaye à Paris*.

Ibid. O⁷. 92. Gli parve ogn'ora un'anno di trovarsi
Con esso lor là dentro ad abbracciarfi.

„ Il y avoit près d'un an qu'il étoit séparé
„ d'eux, il vint pour les embrasser. “
Le texte dit toute autre chose : il dit que
„ dans l'impatience où il étoit de les y rejoindre,
„ & de les embrasser, chaque heure lui paroiss-
„ soit une année. “

Ch. 31. O⁷. 63. Narra ch'à visto Orlando furioso

Che nel fiume il Pagan mandò riverfo,
Con gran periglio di restar sommerso.

„ La dame poursuivit en leur racontant ;
„ comment elle l'avoit vu lutter sur un pont
„ avec Rodomont, l'embrasser, & se précipi-
„ ter avec lui *dans la Saône*. “

M. de T. oublie en cet endroit que le périlleux pont construit par Rodomont, étoit au pied d'un village voisin de la mer, & à peu de distance de Montpellier, (v. *Ch.* 28.) & que par conséquent il ne s'agit pas là de la Saône, qui prend sa source dans les Vosges, & se jette à Lyon dans le Rhône. Cette petite faute de géographie se trouve répétée deux fois dans les chants suivans.

Ibid. O⁷. 50. Ma poi ch'el sol, lasciando il mondo fosco,
Alla nutrice antica fece ritorno;
Ed orsi e capre e serpi senza tofco,
E l'altre fiere ebbono il cielo adorno,
Che state erano accese al maggior lampo,
Mosse Rinaldo al taciturno campo.

218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» Dès que le soleil, laissant étendre ses voiles
 » à la nuit, se fut retiré sous l'onde , & que
 » jusqu'aux bêtes féroces goûtoient un doux
 » repos, n'étant plus éclairées que par cette
 » foible lumière dont l'astre du jour, par son
 » absence, laissoit briller ceux de la nuit , Re-
 » naud mit son détachement en marche. »

M. le comte de T. fait ici une méprise qui n'est pas légère. Voici le texte traduit mot à mot : » Mais dès que le soleil laissant la terre
 » dans les ténèbres, se fut plongé dans l'onde,
 » & que les ours, les chevres, les serpens sans
 » venin, & autres animaux dont l'astre du jour
 » avoit éclipsé la lumière, ornerent la voûte
 » céleste « &c. On voit qu'il n'est pas ques-
 tion ici de bêtes féroces qui goûtoient un doux
 repos, mais des constellations connues sous le
 nom de différens animaux.

Ch. 32. Oſ. 99. Alla Donna d'Iſlanda che non ſanza
 Molta ſoſpicion ſtava di queſto ,
 Il ſignor diſſe : che ſerviam l'uſanza ,
 Non v'hà, Donna, ſe non a parer oneſto :
 A voi convien procacciar d'altra ſtanza ,
 Quando a noi tutti è chiaro e manifeſto
 Che coſtei di bellezze, e di ſembiante ,
 Ancor che inculca ſia, vi paſſa innante.

*Il s'agit en cet endroit d'un château (la Ro-
 che de Tristan) dont le gouverneur est obligé par
 serment de maintenir une loi bizarre, par laquelle
 tout chevalier qui y aura été reçu, doit combat-
 tre celui qui se présentera après lui, & céder la
 place, s'il est vaincu. De même à l'égard des
 femmes, celle qui y aura été accueillie, est mise
 dehors par une survenante plus jolie. La dame
 Iſlandoise se trouvoit dans ce château avec trois
 rois du nord dont elle étoit accompagnée, lors-*

que survint Bradamante, qui expulsa les trois rois par sa valeur, comme elle auroit fait l'Islandoise par sa beauté, si elle ne se fût pas opposée elle-même à ce que le gouverneur lui fît subir la loi commune.

» Le chastelein alors dit assez maussadement
 » à la dame Islandoise, qui n'étoit pas sans
 » inquiétude : Il faut absolument que vous sortiez d'ici, & que vous alliez chercher un autre logement. Il est prouvé que quoique la
 » beauté de Bradamante n'ait le secours d'aucune parure, elle surpasse infiniment la vôtre. “

Le texte ne fera point parler le chastelein *maussadement* à la dame Islandoise, lorsqu'il sera traduit en entier, & en conservant ces vers :

..... Che serviam l'usanza

Non v'hà, Donna, se non a parer onesto.

que M. de T. supprime. C'est-à-dire. „ Je
 „ suis obligé, madame, de maintenir la loi
 „ établie dans ce château, & vous ne pouvez me blâmer de remplir mon devoir. “

Ch. 33. Oâ. 21. E con gente Francesca a piè e a cavallo
 Par ch'Alessandria intorno cinga e lustrì.

„ Il entoure la célèbre ville d'Alexandrie. „
 Eh! qu'a de célèbre la petite ville d'Alexandrie de la Paille dans le Milanois? Ne diroit-on pas qu'il s'agit de l'Alexandrie d'Egypte? Notez en outre que le vers, *E con gente Francesca*, &c. n'est point traduit.

Ibid. Oâ. 23. Un detto della Marca e tre Angioini

Mostra l'un dopo l'altro, e dice : Questi

A Bruci, a Dauni, a Marfi, a Salentini,

Vedete come son spesso molesti.

Ma nè de' Franchi val nè de' Latini

Ajuto sî , ch'alcun di lor vi resti.

Ecco li caccia fuor del regno quante

Vostre vi vanno , Alfonso , e poi Fernando.

» Un guerrier de la maison de la Mark , &
 » trois princes de celle d'Anjou ont d'abord
 » quelques avantages ; mais ils sont à la fin dé-
 » faits & chassés par *Alphonse & Ferdinand*
 » réunis. «

Il seroit inutile de chercher dans l'histoire de Naples un roi de la maison de la Mark. Cet *un detto della Marca* est Jacques de Bourbon comte de la Marche. Peut-on dire que les François sont chassés de ce royaume par *Alphonse & Ferdinand réunis* ; tandis que ce sont deux rois , dont l'un a succédé à l'autre (*Alfonso , e poi Fernando ?*) Pas un mot d'ailleurs des *Bruces* , des *Daunes* , des *Marses* & des *Salentins* , peuples de diverses contrées du royaume de Naples , désignés par leurs noms anciens. Enfin cette octave est tellement tronquée & défigurée , qu'à moins d'être un peu versé dans l'histoire , on ne devine pas de quelles guerres , & de quelle partie de l'Italie il y est question ; & on le devine d'autant moins , que dans les octaves précédentes , il n'a été mention que des guerres des François pour le duché de Milan. Voici la traduction fidelle du texte. » Il lui mon-
 » tre l'un après l'autre un comte de la Mar-
 » che , & trois princes de la maison d'Anjou.
 » Voyez , lui dit-il , combien les Bruces , les
 » Daunes , les Marses & les Salentins ont à
 » souffrir des invasions réitérées de ces princes
 » ambitieux. Mais ni le secours des François ,
 » ni celui des Italiens , ne peut les maintenir

» dans la possession de ce royaume. Chaque
 » fois qu'ils tentent de s'y établir, ils en sont
 » chassés par Alphonse, & par son successeur
 » Ferdinand. «

Ibid. Oſ. 27. Vdì che gli dicea, che in questo loco
 Di quel buon cavalier, che lo difende
 Con tanto ardir, che par dispregzi il fuoco
 Che d'ogn'intorno, e fino al Faro incende,
 Nascer deve in quei tempi, o dopo poco,
 (E ben li disse l'anno e le Calende)
 Un cavaliere a cui sarà secondo
 Ogn'altro, che fin qui sia stato al mondo.

» Sire, dit Merlin, cette isle d'Ischia doit
 » être défendue, lorsqu'elle fera couverte de
 » troupe jusqu'à son phare, par un chevalier qui
 » surpassera tous ceux de son siècle; alors
 » Merlin lui dit l'année & le jour de la nais-
 » sance de ce chevalier. «

Voici la version exacte de cette octave, par laquelle on verra que tout est à contre-sens dans celle de M. le comte de T.

» Sire, dit Merlin, c'est dans cette isle
 » (Ischia) que du royal chevalier (Inigo
 » d'Avalos) qui la défend avec tant de cou-
 » rage, sans être intimidé par les succès rapi-
 » des de Charles, dont les conquêtes s'éten-
 » dent jusqu'au phare de Messine, doit naître
 » vers le même tems un chevalier si accompli,
 » (Alphonse d'Avalos, marquis du Guast) qu'il
 » effacera tous ceux qui l'ont précédé; & en
 » disant cela, l'enchanteur fit connoître au roi
 » le tems & le jour de la naissance de ce héros.

Ibid. Oſ. 31. Ecco (dicea) si pente Ludovico
 D'aver fatto in Italia venir Carlo;
 Che sol per travagliar l'emulo antico

Chiamato vel'avèa, non per cacciarlo.

E segli scuopre al ritornar nemico ,

Co'Veneziani in lega, e vuol pigliarlo.

Ecco la lancia il Rè animoso abbassa ,

Aprè la strada, e lor malgrado passa.

„ Louis-le-More se repent bientôt d'avoir
 „ attiré ce roi dans l'Italie , par un motif de
 „ vengeance. Il voit que le bras victorieux de
 „ Charles est prêt à le chasser lui-même de
 „ Milan ; il forme alors une ligue avec les
 „ Vénitiens , & lorsque Charles VIII revient
 „ couvert de gloire , après avoir conquis le royaume
 „ de Naples , il l'attend au défilé des montagnes ,
 „ espérant prendre ce brave roi prisonnier ; mais Charles , à la tête de la noblesse
 „ françoise , fond sur ces lâches ennemis , les
 „ écrase , leur passe sur le ventre , & revient
 „ couvert de lauriers dans ses états. “

Qu'un poète François parlât en ces termes de la bataille de Fornoue , & qu'il donnât quelque entorse à l'histoire , pour faire passer Charles VIII sur le ventre à ses lâches ennemis ; à la bonne heure , cela seroit supportable ; mais peut-on , sans blesser les convenances , faire parler ainsi un poète Italien ? Je serois même surpris d'entendre dire à l'Arioste , que Charles VIII revient couvert de gloire & de lauriers. Aussi n'a-t-il rien dit de tout cela ; c'est un François , c'est M. le comte de T. qui parle lui-même , & qui , se livrant à son goût pour la paraphrase , oublie en ce moment qu'il doit faire parler un Italien. J'observerai encore qu'il n'est point dit dans le texte , que Charles VIII fût prêt de chasser Louis-le-More du duché de Milan , mais que ce prince ne l'avoit appelé en Italie , que pour susciter des affaires au roi de Naples , son ancien ennemi , non pour le chasser de son royaume.

Je ferai suivre ici la version exacte du texte par Mirabaud : „ Voilà , continua-t-il , Louis-
 „ le-More qui se repent d'avoir attiré le roi de
 „ France en Italie. Il ne l'y avoit appelé que
 „ pour faire de la peine au roi de Naples, son
 „ ancien ennemi ; & non pour le dépouiller
 „ de ses états. Aussi se ligue-t-il avec les Vé-
 „ nitiens , pour attaquer Charles à son retour ,
 „ & pour le prendre prisonnier ; mais ce prince
 „ courageux s'ouvre un passage l'épée à la main ,
 „ & s'en retourne malgré eux chez lui. “ Cela
 est bien différent de *fondre sur ces lâches enne-*
mis , de les écraser , de leur passer sur le ventre.

Ibid. Oa. 37 & 38. Poi, come volge i Genovesi in fuga.
 Fatti ribelli, e la città soggiuga.

Vedete (dice poi) di gente morta
 Coperta in Ghiaradada la campagna ;
 Par ch'apra ogni cittade al Rè la porta
 E che Venezia a pena vi rimagna.

„ Les Génois révoltés contre Louis sont vain-
 „ cus , & la superbe Gênes est soumise. Le
 „ reste de cette contrée cede à ses armes , il
 „ les porte jusqu'auprès de Venise. “

M. le comte de T. supprime deux vers essen-
 tiels du texte ; savoir : *Vedete [dice poi] &c.*
 & le suivant. Ces deux vers désignent la céle-
 bre bataille d'Aignadel , appelée aussi de *Ghia-*
radadda , gagnée par Louis XII sur les Véné-
 tiens en 1509.

„ Le voilà [traduit Mirabaud] qui dompte
 „ les Génois , & s'empare de leur ville. Il cou-
 „ vre de morts la plaine de Ghiaradadda : on
 „ croiroit que toutes leurs villes lui ouvrent
 „ leurs portes après sa victoire , & que Venise
 „ est prête à tomber sous sa puissance. “

Ibid. Ode 45. Ecco un'altro Francesco ch'assimiglia

Di virtù all'avo , &c.

M. de T. saute cette octave entiere , & ne la traduit point. En voici la traduction par Mirabaud.

„ Voici un autre François Sforce , héritier de
 „ nom & de la valeur de son aïeul , qui , à
 „ l'aide du pape , se rétablit dans les états de
 „ ses peres , & en chasse les usurpateurs. Ils tâ-
 „ chent néanmoins d'y rentrer ; mais ils ne pé-
 „ netrent point jusques-là. Le jeune duc de Man-
 „ toue leur en ferme le passage , & les arrête
 „ sur le Tesin. “

Ibid. Ode 53. Il Rè gagliardo si difende a piede

E tutto dell'ostil sangue si bagna :

Mà virtù al fine a troppa forza cede.

Ecco il Rè preso , ed eccolo in Ispagna ;

Ed a quel di Pescara dar si vede ,

Ed a chi mai da lui non si scompagna ,

A quel del Vasto , le prime corone

Del campo rotto e del gran Rè prigionie.

(Cette octave décrit la prise de François 1er. à Pavie.)

„ Quoiqu'à pied il se défend encore , & son
 „ bras & son épée se baignent dans le sang de
 „ ses ennemis ; mais il faut enfin que son cou-
 „ rage cede à la force ; il rend son épée à Du
 „ Guesst , qui ne le quitte plus lorsqu'on le con-
 „ duit en Espagne , & tout l'honneur de cette
 „ journée mémorable & de la prise de ce grand
 „ roi , n'est dû qu'à la conduite ainsi qu'au cou-
 „ rage des deux héros du sang d'Avalos.

Je n'opposerai point à cette traduction celle de Mirabaud qui est exacte , mais où cette octave se trouve fondue avec celle qui la précède,

Je me contenterai donc d'observer : 1^o. que le texte ne dit point que François I rendit son épée à Du Guesst; c'est une addition du traducteur, contraire d'ailleurs à l'histoire, qui nous apprend qu'il la remit à Lannoy, vice-roi de Naples. 2^o. que le texte ne dit point non plus que le *marquis Du Guesst ne quitte plus le roi, lorsqu'on le conduit en Espagne*; mais que l'honneur de cette grande journée est dû principalement au *marquis de Pescaire, & à son cousin Du Guesst qui ne le quitte jamais*; c'est à ce dernier que se rapporte le *chi mai da lui non si scompagna*.

*Ibid. Oſ. 57. Ecco fortuna, come cangia voglie,
Sin quì a' Francesi si propizia stata;
Che di febbre gli uccide, non di lancia;
Si che di mille un non ne torna in Francia.*

» La fortune alors paroît favorable aux François, qui restent maîtres paisibles de Naples;
» mais bientôt la fièvre consume le sang des
» soldats; bientôt un poison mortel & nouveau
» même dans les mains de l'Amour, s'introduit & coule dans ses veines, &c. «

M. le comte de T., toujours paraphraste à l'ordinaire, croit trouver ici un à-propos pour insérer dans le texte l'époque d'une maladie honteuse, qu'on prétend s'être manifestée pour la première fois au siège de Naples; mais l'addition est mal-adroite, car il s'agit ici du siège de 1528, commandé par Lautrec; & celui pendant lequel cette maladie commença est de 1494; par Charles VIII.

*Ibid. Oſ. 98 & 99. Vide le Gade, e la meta che posta
Ai primi naviganti Ercole invitto.
Per l'Africa vagar poi si dispose*

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dal mar d'Atlante ai termini d'Egitto.
 Vide le Baleariche famose,
 E vide Eviza appresto al cammino dritto.
 Poi volse il freno, e tornò verso Arzilla,
 Sopra'l mar che da Spagna dipartilla.

Vide Marocco, Feza, Orano, Ipbona;
 'Algier, Buzea, tutte città superbe,
 Ch'anno d'altre città tutte corona,
 Corona d'oro, e non di fronde e d'erbe.
 Verso Biserta, e Tunigi poi sprona;
 Vide Capisse, el'isola d'Alzerbe,
 E Tripoli, e Berniche, e Tolomitta,
 Sin dove il Nilo in Asia si tragitta.

» Il arrive enfin près de Gades, où les pre-
 » miers navigateurs furent long - tems arrêtés
 » par les colonnes d'Hercule : il passe après sur
 » l'Afrique, & sur la mer Atlantique; il arrive
 » enfin sur les confins de l'Egypte. Il voit les
 » célèbres isles Baléares & Yvica. Il tourne en-
 » suite vers Maroc, Fez, Oran, Hippone, Al-
 » ger, Bugie; ces villes superbes sont les capi-
 » tales d'autant de souverainetés différentes, por-
 » tant des couronnes qui ne sont ni d'ache, ni
 » de rameaux, mais d'un bel or bien pur. Il di-
 » rige alors son cheval vers Biserte, Tunis,
 » l'isle d'Alzerbe, Capfa, Tripoli, Bérénice,
 » la Ptolémaïde, & parvient enfin sur les lieux
 » où le Nil traverse l'Asie, & la sépare de l'A-
 » frique. «

Il a plusieurs remarques à faire sur le voya-
 ge d'Astolphe, tel qu'il est traduit par M. le
 comte de T.

1°. C'est après avoir passé sur l'Afrique & sur
 la mer Atlantique, & être arrivé enfin sur les
 confins de l'Egypte qu'il lui fait voir les célèbres
 isles Baléares (Minorque & Majorque) & Yvi-

ça, Maroc, Fez, Oran, & toute la côte de Barbarie; certainement cet itinéraire n'est pas conforme à la géographie:

2°. Etoit-il bien nécessaire de traduire le vers : *Corona d'oro, e non di fronde e d'erbe* : » couronnes qui ne sont ni d'ache, ni de rameaux, » mais d'un bel or bien pur « ; vers qui ne peut avoir aucune grace dans notre langue; qui n'en a même aucune dans celle de l'*Arioste*; vers de pur remplissage, *borra*, disent les Italiens; tandis que M. de T. en supprime tant d'autres vraiment essentiels.

3°. M. de T. saute, je ne sais pourquoi, les deux derniers vers de la première octave : *Poi volve il freno, &c.*

4°. Il traduit *Tolomitta*, par la *Ptolémaïde*. C'est-à-dire qu'il prend pour une contrée, la ville d'Acre, autrement Ptolémaïde, si connue par l'histoire des croisades.

5°. *Sin dove il Nilo in Asia si tragitta*, ne veut point dire qu'Astolphe parvient enfin sur les lieux où le Nil traverse l'Asie, & la sépare de l'Afrique; car le Nil ne sépare certainement point ces deux parties du monde; mais qu'il parvient à l'endroit où le Nil, après avoir arrosé l'Afrique, commence à rouler ses eaux en Asie. On peut lire dans *Mirabaud* la traduction exacte de ces deux octaves, à cela près qu'on y lit aussi que le Nil sépare l'Asie & l'Afrique.

Ibid. Ode. 104. Ancor ch'è del finissimo metallo

Vi sia tale abbondanza, è pure in pregio;

Colonnate di limpido cristallo

Son le gran logge del palazzo regio.

» Quoiqu'il (l'or) y soit très-commun, on y préfère le crystal de roche pur, dans le-

228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» quel toutes les colonnes qui supportent ce pa-
» lais ont été taillées. «

Le texte ne dit point qu'on y préfère (à l'or)
le crystal de roche pur ; d'ailleurs qu'est-ce
que du *crystal de roche pur* ?

» Quoique ce métal y soit en si grande abon-
» dance, on en fait cependant beaucoup de cas ;
» les portiques qui regnent autour du palais de
» l'empereur, sont soutenus par des colonnes de
» crystal de roche. « Voilà ce que dit le texte.

Ibid. Oâ. 106. Senapo detto è dai sudditi suoi ;

Gli diciam Presto , o Prete Gianni noi.

» Senapes est communément appelé le Prê-
» tre par ses sujets , & de ce nom nous avons
» fait celui de Prêtre-Jean. «

» Ce souverain est appelé par ses sujets *Senape* ;
» il est connu parmi nous sous celui de
» Prête, ou Prêtre-Jean. « C'est ainsi que ces
deux vers doivent être interprétés. Je remar-
querai de plus que par-tout M. le C. de T. ap-
pelle cet empereur d'Abyssinie *Senape*, comme
s'il c'étoit son nom propre ; tandis que ce mot
est un nom particulier qui exprime sa dignité,
& qui doit toujours être précédé de l'article
Le ; *le Senape*, (il senapo) ; & c'est ainsi qu'il
est toujours nommé dans le texte.

• J'observerai en général que ce 33e. chant est
celui où M. le C. de T. s'est le moins piqué
d'exactitude à suivre son texte , principalement
vers la fin, à compter depuis l'arrivée d'Astol-
phe chez le Senape , ou empereur d'Abyssinie ;
il dispose à son gré de cet épisode , change ;
bouleverse , arrange la narration à sa manière ;
& supprime jusqu'à 5 octaves de suite (115.
118.)

Ch. 34. Ođ. 8. E per notizia averne si conduce

A dargli uno o due colpi di spada.

Scima poi ch'uno spirto esser quel debbia,

Che gli par di ferir sopra la nebbia.

„ Le paladin, à tout hasard, veut tâcher des'é-
 „ claircir, en essayant de frapper ce qu'il entre-
 „ voit avec son épée, mais il ne sent aucune
 „ résistance, *une neige nouvelle* en eût fait da-
 „ vantage. “

Nebbia ne signifie pas *neige*, mais *nuage* ou *brouillard*. On ne peut voir de pareilles mépri-
 ses sans étonnement.

Ibid. Ođ. 29. Tanto apprezza costumi, o virtù ammira;

Quanto l'asino fa il suon della lira.

„ Le bruit de la plus éclatante renommée le
 „ laissoit insensible, autant que l'animal aux
 „ longues oreilles peut l'être au son d'une lyre. “

Eh pourquoi ne pas nommer cet *animal aux
 longues oreilles* par son nom? Je ne vois pas la
 grace que cette circonlocution ajoute au discours.
 Mirabaud traduit bonnement. „ Il n'est non
 „ plus touché du mérite qu'un âne stupide ne
 „ l'est des sons de la lyre, “ & cela me pa-
 roît beaucoup mieux. Je ne puis m'empêcher
 ici de renvoyer le lecteur à la remarque que
 j'ai faite sur la 82e. octave du 11e. chant; en
 protestant, que lorsque je faisois cette remar-
 que, je n'avois point encore lu le passage que
 je viens de citer.

Ibid. Ođ. 53. O stupenda op̄ra! O Dedalo architetto!

Qual fabbrica tra noi le rassimiglia?

Taccia qualunque le mirabil sette

Moli del mondo in tanta gloria mette.

230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ O sublime ouvrage , si supérieur à nos foibles efforts ! O Dédale ! ton labyrinthe ! ô pyramides célèbres , & vous autres merveilles si souvent chantées par les poètes , qu'êtes vous pour être comparées à cet admirable édifice ? “

O *Dedalo architetto* , n'est point une apostrophe à Dédale , & ne devoit point amener le *labyrinthe* dont le texte ne fait pas mention. *Dedalo* est une épithète prise du mot latin *Dædalus* , qui signifie *bien travaillé , artistement fait , ou bien habile , industrieux* ; pouvant également s'appliquer à l'œuvre ou à l'ouvrier. C'est ainsi que Virgile appelle *Dadala testu* les ruches des abeilles. *Mirabaud* l'a bien senti en traduisant : „ O admirable édifice ! O sublime structure ! „ (il eût été plus exact de dire *ô sublime architecte* !) Que voyons-nous ici bas qu'on puisse te comparer ? Que sont auprès de toi ces sept merveilles qu'on a tant vantées ? “

Ibid. Oſ. 79. Ruine di cittadi e di castella ,

Stavan con gran tresor quivi sossopra.

Domanda ; e sà che son trattati , e quella

Congiura , che sì mal par che si copra.

„ Astolphe aperçut plus loin des villes & des châteaux ruinés , & des trésors épars sur la terre ; il apprit du saint que c'étoient ces foibles ligues , ces conjurations faciles à découvrir qui ruinent & détruisent bientôt ceux qui les ont tramées. “

Il s'agit ici très-certainement d'une conjuration particulière découverte en ce tems là , & non pas génériquement de *conjurations faciles à découvrir* ; le texte en disant *Quella congiura* , est clair & sans équivoque ; ainsi l'*Arioste* a ici

en vue quelque événement de son tems que je ne me charge point de deviner. *Mirabaud* l'a entendu ainsi : & traduit : „ certaine conjuration qui n'est pas fort secrete. “

Ch. 35. Oſ. 4. Quando farà tal vita, e a chi ſi debbe,
L'Evangelista nulla gliene tacque;
Che venti anni principio prima avrebbe,
Che col M e col D foſſe notato
L'anno corrente del verbo incarnato.

„ L'évangéliste lui désigna par *des chiffres romains*, qu'en comptant selon l'ère chrétienne, cet enfant devoit naître en *mil cinq cent vingt*. “

Vingt ans auparavant que l'année de l'ère chrétienne soit marquée avec M. & D., (comme le dit le texte) cela indique bien clairement 1480, & non 1520. D'ailleurs où est-il dit que l'évangéliste lui désigna cette époque par *des chiffres romains*? C'est le poëte lui-même qui, pour la mesure de ses vers, par une convenance particuliere, a jugé à propos de l'énoncer ainsi.

Ibid. Oſ. 59. Io m'offerisco, (disse Bradamante)
D'accompagnarti un pezzo della strada
Tanto che tu ti veda Arli davante.

„ Si Rodomont ose manquer à la parole qu'il vous a donnée, je m'offre, lui répondit Bradamante, à vous accompagner (*Fleur-de-llys*) une partie du chemin, & jusqu'à ce que vous découvriez la ville d'Arles. “

Ici M. de T. brouille singulièrement le texte. Ces paroles : *Si Rodomont ose manquer à la parole qu'il vous a donnée*, n'appartiennent point au discours de Bradamante à *Fleur-de-llys*; ils sont

232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

partie au contraire d'une réponse de Fleur-de-lys à Bradamante qui termine l'octave précédente , & dont le sens finit absolument avec cette octave. Cette princesse s'apprête à passer en Afrique pour y aller trouver son amant Brandimart , & dit à Bradamante : „ si Rodomont „ ne tient pas la parole qu'il vous a donnée “ (*Se mi vien fallito quello che Rodomonte t'hà promesso*) „ je tenterai l'impossible , je remuerai „ ciel & terre pour tirer Brandimart de prison. “ Et en effet Rodomont n'a rien promis à Fleur-de-lys , c'est avec Bradamante qu'il est convenu avant son combat avec elle , dans le cas où elle seroit victorieuse , de mettre en liberté tous les chevaliers qu'il avoit vaincus & envoyés prisonniers en Afrique , du nombre desquels se trouvoit Brandimart.

Ibid. Ode. 74. La terza giostra il figliuol di Lanfusa
Chiedendo disse : Non che vincer sperì ,
Mà perchè di cader più degna scusa
Abbian, cadendo anch'io , questi guerrieri.

„ Ferragus alors voulut combattre le troisième ; & dit : „ j'ignore si je serai vainqueur ; „ en tout cas , si je suis porté par terre , je ne „ pourrai me plaindre , & l'on ne pourra me „ blâmer après avoir vu la défaite de deux „ aussi braves chevaliers. “

M. le comte de T. fait dire à Ferragus précisément le contraire de ce qu'il dit , & lui prête une modestie qui n'est pas dans son caractère , puisque ce Sarrazin est peint par-tout comme le plus vain & le plus avantageux des mortels. Voici le texte , rendu comme il doit l'être , par *Mirabaud*.

„ Alors le brave fils de Lanfusa voulut com-

„ battre le troisieme ; non qu'il comptât de
 „ remporter la victoire, mais afin, disoit-il,
 „ que sa défaite pût du moins servir d'excuse à
 „ ceux qui avoient été vaincus avant lui. “

Ch. 37. Oâ. 98. Giunsero in somma onde vedevano
 a basso

Di molte case un ricco borgo e grosso.

„ Ils arriverent bientôt dans une ville basse
 fort riche & bien bâtie. “

Ce n'est point une *ville*, ni une *cité*, comme
 M. de T. appelle encore ce lieu quelques lignes
 après ; mais un gros bourg. „ Ils arriverent
 „ bientôt à la vue d'un gros bourg riche &
 „ peuplé. “ Voilà ce que dit le texte.

Ch. 40. Oâ. 21 & 22. Ciascun d'essi venia con una
 parte

Dell'oste che s'avean quadripartito.

Quale a mur, quale a le porte, e quale altrove ;
 Tutti davan di se lucide prove.

Il valor di ciascun meglio si puote

Veder così, che se fosser confusi.

„ Olivier, Renaud, Brandimart & ce paladin
 „ qui parcouroit si courageusement les airs,
 „ s'étoient partagé les troupes qui devoient
 „ combattre, & formoient du côté de la terre
 „ quatre attaques différentes, dont la vigueur
 „ & le succès étoient éclairés par le grand jour,
 „ ce qui devoit bien redoubler l'émulation de
 „ ceux qui pensoient que les yeux de toute
 „ l'armée étoient attachés sur eux. “

M. de T. ne rend point ici le sens de son
 original. Il n'est point question dans le texte
 de *grand jour* qui redouble la valeur des assail-

234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lans. Il donne pour motif d'encouragement & d'émulation le partage de l'armée en quatre troupes, qui doivent attaquer chacune de leur côté, au moyen duquel le courage & les belles actions de chacun seront bien mieux remarquées que si toute l'armée rassemblée ne formoit qu'un seul front d'attaque.

Ch. 41. Ođ. 36. Sceso nel lito il cavalier d'Anglante,
Il cognato Oliviero, e Brandimarte
Col padiglione il lato di levante
Primi occupar; nè forse il fer senz'arte.

„ Rolland & ses deux compagnons étant descendus sur le rivage firent tendre un pavillon du côté du levant. “

M. de T. a laissé au bout de la plume, *nè forse il fer senz'arte*, „ c'est-à-dire, ce qu'ils ne firent peut-être pas sans dessein. “ Ces mots ont un sens caché qu'on ne devine pas; mais est-ce une raison pour les retrancher?

Ibid. Ođ. 71. Brandimarte restar senza destriero
Fece Sobrin : ma non si seppe chiaro
Sè v'ebbe il destrier colpa, o il cavaliero;
Ch'avezzo era Sobrin cader di raro.
O del destrier, o suo pur fosse il fallo,
Sobrin si ritrovò giù del cavallo.

„ Brandimart fit voler des arçons le roi Sobrin. “

Il n'est pas possible de traduire ces six vers plus laconiquement. *Mirabaud* n'a pu atteindre à cette brièveté. „ Pour Sobrin (traduit-il) il fut renversé par Brandimart, sans qu'on sache, si ce fut sa faute, ou celle de son cheval; car il ne lui étoit pas ordinaire de tomber. “

Ibid. Ođ. 72. Vede Sobrin, che stà senza battaglia;

Ver lui s'avventa, e al mover delle piante
Fà il ciel tremar del suo fiero sembiante.

„ Tournant alors ses regards sur Sobrin qu'il
„ voyoit sans adversaire & démonté comme lui ,
„ le paladin (Rolland) marcha contre Sobrin
„ l'épée haute, & dans sa marche rapide, le
„ bruit qu'exciterent ses jambes nerveuses en
„ froissant les buissons s'éleva jusqu'au ciel. “

L'hyperbole est bien familière à l'Arioste ,
lorsqu'il peint le courage & la force de corps
de ses paladins; mais l'idée de celle que lui prête
ici M. le C. de T. ne lui appartient point.
Malgré le besoin où il étoit de varier ses tons
dans un poëme d'aussi longue haleine, cette idée
ne s'est point présentée à son esprit, & il n'a-
voit point imaginé *que les jambes nerveuses de*
Rolland dussent, en froissant les buissons, exciter
un bruit qui s'élevât jusqu'au ciel.

Voici la version exacte de ces trois vers :
„ il voit Sobrin à pied, & sans adversaire; il
„ s'avance vers lui; son air, sa démarche, &
„ tous ses mouvemens, ont quelque chose de
„ si terrible, qu'il paroît faire trembler le ciel
„ même. “

Mais pour rendre mot à mot, *verbum verbo*,
les vers : *al muover delle piante --- Fà tremar il*
ciel del suo fiero sembiante, il faudroit traduire :
„ au mouvement de ses pieds, il fait trembler le
„ ciel par son air redoutable. “ Il est aisé de
deviner que le mot *pianta*, qui signifie également
pied, & *arbre*, ou *arbrisseau* si l'on veut, &
qui est employé ici pour *pied*, est ce qui a
trompé M. le C. de T. & qu'il a vu des *buissons*
où il ne devoit voir que les pieds ou les jam-
bes de Rolland.

Ibid. Oâ. 87. Vien dietro ad Olivier, che tenea gli occhi

Al Rè Agramante, e poco altro attendea,
 E gli ferì nei deretan ginocchi
 Il destrier, di percossa in modo rea,
 Che senza indugio è forza che trabocchi.

„ Il (Sobrin) vint doucement derriere Olivier, qui n'étoit occupé que de combattre Agramant qu'il avoit en tête, & passant son épée au travers du corps de son cheval, le malheureux coursier tomba sur le champ entre les jambes de son maître. “

Le texte dit qu'il lui *coupa les jarrêts*, & non qu'il lui *passa son épée au travers du corps* :

Ibid. Oï. 88 & 89. Vede il periglio Brandimarte, e verso

Il Rè Sobrin a tutta briglia corre;
 E lo fere in su'l capo, e gli dà d'urto,
 Ma il fiero vecchio è tosto in piè risorto.

E torna ad Olivier per dargli spaccio,
 Sì ch'espedito all'altra vita vada,
 O non lasciare almen ch'esca d'impaccio,
 Ma che si stia sotto'l cavallo a bada.

„ Brandimart, qui vit le péril pressant où se trouve Olivier, courut sur Sobrin à toute bride, le frappa sur son casque, & le culbute du choc de son coursier; mais le fier vieillard se releva promptement. Brandimart courut aussi-tôt pour secourir Olivier, & défendre du moins sa vie, jusqu'à ce qu'il pût le retirer de dessous son cheval. “

Le texte ne dit point que *Brandimart courut aussi-tôt pour secourir Olivier*; bien au contraire, c'est Sobrin qui relevé de sa chute revient sur Olivier, *per dargli spaccio -- sì ch'espedito all'altra vita vada*; mot à mot: „ pour le débêcher, & l'envoyer promptement dans l'au-

„tre monde“ ; o non lasciare almen ch' esca
 d'impaccio --- ma che si stia sotto'l cavallo a bada,
 „ou du moins empêcher qu'il ne parvienne à
 „se dégager de dessous son cheval.“

Pour mieux mettre encore en évidence les
 contre-sens de cette version, mettons-la en pa-
 rallele avec celle de *Mirabaud*.

„Brandimart remarquant alors le danger où
 „étoit Olivier, poussa impétueusement son che-
 „val contre Sobrin, & lui donna en même
 „tems un furieux coup sur son casque. Le
 „brave vieillard renversé du choc se releva
 „presque aussi-tôt, & revint sur Olivier, afin
 „de lui ôter la vie, ou du moins pour le
 „mettre hors d'état de pouvoir se dégager.“

Ch. 42. Oï. 27. Marfisa si ristringa nelle spalle;
 E quel fol che può far le dà conforto.

„Marphise serre Bradamante dans ses bras ;
 „& la sœur de Roger fait tous ses efforts pour
 „la consoler.“

Si ristringa nelle spalle, ne veut pas dire que
 Marphise serre Bradamante dans ses bras ; mais
 que Marphise serre, plie les épaules, mouvement
 du corps que produit ordinairement la surprise,
 ou la compassion ; cette expression est très-con-
 nue & très-usitée dans la langue italienne.

Ibid. Oï. 58. Per esser di Rinaldo guida e duca
 Gli fàli dietro, e su'l giogo superno
 Gli fù alle spalle ; e si mise con lui,
 Pec trarlo fuor de' luoghi oscuri e bui.

(Il s'agit ici du Dédain que Renaud rencontra
 dans la forêt des Ardennes sous la figure d'un
 chevalier armé.)

238 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ Il courut à Renaud , le fit marcher devant
 „ lui , & comme s'il eût jetté sur son cou un
 „ joug nouveau d'une force irrésistible , quoique
 „ d'un poids léger , il l'entraîna hors de ces
 „ lieux obscurs & sauvages. “

Cette interprétation est si singulière , si bizarre , qu'on ne conçoit pas comment elle a pu se présenter à l'esprit de M. le C. de T. Qui croiroit que les quatre vers dont il s'agit doivent être traduits ainsi ? „ Il courut ensuite après
 „ Renaud , qu'il rejoignit au haut de la montagne , voulant lui servir de guide pour sortir
 „ de ces bois sombres & sauvages. “ Veut-on savoir comment a traduit *Mirabaud* ? Un peu plus brièvement que je ne viens de le faire ; mais néanmoins assez fidèlement. „ Il alla ensuite rejoindre Renaud pour le tirer de ces
 „ bois obscurs & sauvages. “

Les mots : *E su'l giogo gli fù alle spalle.*
 „ Il le rejoignit sur le haut de la montagne , “
 sont l'énigme que M. le comte de T. n'a pu deviner. *Giogo* , signifie également joug ou montagne : delà *ce joug nouveau d'une force irrésistible , quoique d'un poids léger* , qu'il semble que le Dédain jette sur le cou (*alle spalle*) de Renaud.

*Ibid. Oâ. 75. Da ciascun'arco s'entra ove si poggia
 Si facil ch'un somier vi può gir carco.
 U'n altro arco di sù trova ogni scala,
 E s'entra per ogni arco in una sala.*

„ Chaque face étoit disposée en pavillons
 „ réguliers , dont chacun avoit une porte assez
 „ grande pour laisser passer un sommier avec
 „ sa charge ; dans le vestibule on trouvoit un
 „ escalier commode qui conduisoit dans un beau
 „ salon. “

Ce n'est point-là le texte ; il dit que „ cha-
 „ que arcade donne entrée sur un escalier si
 „ artistement construit qu'un cheval de somme
 „ pourroit y monter avec sa charge, & chaque
 „ escalier conduit à une autre arcade, par laquelle
 „ on entre dans une salle. “

Ibid. Oâ. 77. L'alte colonne, e i capitelli d'oro,
 Da chi i gemmati palchi eran soffulti, &c.

„ Les hautes colonnes, leurs chapiteaux d'or ;
 „ & les riches balcons étoient incrustés de
 „ pierreries. “

Il n'est point mention ici de balcons (*ve-
 roni*) mais de lambris ou de plat-fonds (*pal-
 chi*) incrustés de pierreries, *soutenus par des
 „ colonnes dont les chapiteaux étoient d'or.* “

Toute la fin de ce 4^{ne}. chant, où se trouve
 la description du château dont le maître pro-
 pose à Renaud de boire dans la coupe enchantée,
 est traduite avec une liberté dont l'exemple
 n'a encore été donné que par M. le comte de
 T. Le texte y est tellement paraphrasé, & dé-
 layé dans ses additions, qu'on a peine à y re-
 trouver l'*Arioste*.

Ch. 44. Oâ. 59 & 51. Ma il volgo, nel cui arbitrio
 son gli onori,

Che, come pare a lui, li lieva e dona ;

Nè dal nome del volgo voglio fuori,

Eccetto l'uom prudente, trar persona ;

Che nè Papi nè Rè, nè Imperatori,

Non ne trae scettro, mitra, nè corona ;

Ma la prudenzia, ma il giudizio buono,

Grazie, che dal ciel date a pochi sono.

Questo volgo, per dir quel ch'io vo' dire,

Ch'altro non riverisce che ricchezza ;

Nè vede cosa al mondo che più ammirè,
 E senza , nulla cura , e nulla apprezza ;
 Sia , quanto voglia , la beltà , l'ardire ,
 La possanza del corpo , la destrezza ,
 La virtù , il senno , la bontà , e più in questo
 Di ch'ora ragiono , che nel resto.

(Ce passage très-moral de l'Arioste vient à propos du mariage de Roger avec Bradamante , auquel ses parens , dominés par l'intérêt , refusent de consentir ; parce que Roger est pauvre , & n'a , comme on dit , que la cape & l'épée.)

„ Malheureusement les ames vulgaires accor-
 „ dent bien moins de prix à ces qualités per-
 „ sonnelles , & à ces dons si rares “ (ce sont les
 „ qualités personnelles de Roger , louées dans
 „ l'octave précédente) „ qu'aux richesses qu'elles
 „ envient , & qui les éblouissent. Cependant
 „ il faut excepter du nombre de ceux qu'elles
 „ séduisent & qu'elles corrompent les ames
 „ privilégiées auxquelles les rois , les papes &
 „ les empereurs doivent leur élection ; mais les
 „ dons qu'elles ont reçus du ciel , sont des
 „ graces qu'il n'accorde qu'au plus petit nom-
 „ bre. Je dis donc , pour m'expliquer encore
 „ mieux , que le commun des hommes n'a
 „ d'égards que pour la puissance & les richesses ,
 „ & qu'il sacrifie tout à ces deux idoles , dont
 „ les bienfaits allument tous ses desirs. Toutes
 „ les qualités , tous les dons , toutes les vertus
 „ personnelles , ne font rien pour ceux qu'elles
 „ humilient , & qui sentent qu'ils n'y peuvent
 „ prétendre. Ils espèrent les richesses & les
 „ grandeurs , parce qu'ils les voient souvent
 „ prodiguées aux hommes les plus vils par le
 „ cœur : elles peuvent leur devenir utiles , &
 „ c'est par ce retour sur eux-mêmes que les
 „ vertus

„ vertus les plus pures & les plus éclatantes
 „ ont si peu de pouvoir sur eux.

On va voir par la version exacte que nous allons donner de ces deux octaves, que M. de T. est bien éloigné d'avoir saisi le sens de la première. Quant à la seconde, sa version comparée à la mienne, sera un exemple de la liberté avec laquelle il lui arrive si souvent de paraphraser & dénaturer entièrement le texte de l'*Arioste*.

„ Mais le vulgaire qui distribue les honneurs,
 „ & apprécie ces honneurs comme il lui plaît,
 „ (& quand je nomme le vulgaire, je n'entends
 „ excepter de cette cathégorie que l'homme
 „ prudent & sensé; & j'y range rois, papes &
 „ empereurs, s'ils n'ont d'autres titres pour mé-
 „ riter l'exception, qu'un sceptre, une tiare,
 „ ou une couronne, & s'ils manquent de pru-
 „ dence & de jugement, dons précieux que le
 „ ciel départit à si peu de mortels.) Ce vul-
 „ gaire, dis-je, pour revenir à mon propos,
 „ n'admire, & n'encense que les richesses; sans
 „ elles, beauté, courage, force de corps,
 „ adresse, vertu, sagesse, tout cela n'est d'au-
 „ cun prix pour lui. C'est ce qu'on voit tou-
 „ jours, & plus encore dans l'occasion dont il
 „ s'agit ici que dans toute autre. “

Ibid. Oâ. 78. Sceglie de' suoi scudieri il più fedele,
 E quel vuole, e non altri in compagnia.

„ Il monte sur Frontin suivi de deux braves
 „ & fideles écuyers. “

Pourquoi donner deux écuyers à Roger, tandis que le texte ne lui en donne qu'un? M. de T. ne se souvenoit plus de ces deux écuyers, lorsque dans le chant suivant (*oâ. 27.*) il dit

Tome IV.

L

conformément au texte que „ Roger en partant
 „ ne s'étoit confié qu'au seul écuyer qu'il avoit
 „ conduit avec lui. “

Ch. 46. Oſ. 12. E Paulo Panza, e'l Dressino, e Latino
 Juvenal parmi, e i Capilupi miei, &c.

„ Paul Panfa, vous *Dressino* illustre & nou-
 „ veau *Juvenal*, &c. “

Latino Juvenale est le nom d'un ami de l'*A-
 rioſte* ; & il est assez plaisant que M. le comte
 de T. ait imaginé d'en faire une épithète au
 nom de *Dressino*, d'autant plus que la construc-
 tion des vers s'y oppose absolument. Ce *La-
 tino Juvenale* fut depuis nonce du pape Clé-
 ment VII à Venise. On trouve dans le recueil
 intitulé, *Lettere di Principi*, &c. plusieurs lettres
 qui lui sont adressées en cette qualité.

Ibid. Oſ. 13. Ecco Aleſſandro. il mio ſignor Farnese,
 O dotta compagnia che ſeco mena,
 Fedro, Capella, &c.

„ Mais quel est le héros qui s'avance cou-
 „ vert de lauriers, & tenant dans sa main l'urne
 „ captive de l'Escaut ? C'est l'illustre Farnese ;
 „ c'est lui qui porte si dignement le nom d'A-
 „ lexandre. Il n'est plus entouré des capitaines
 „ qui vainquirent sous ses ordres ; mais il l'est
 „ par les favoris d'Apollon, Fedro, Capella, &c.

Voici encore un exemple des paraphrases dans
 lesquelles M. le comte de T. a délayé le texte
 de l'*Arioſte* ; mais celle-ci n'est pas adroite, &
 présente un singulier anachronisme. *Alexandre
 Farnese*, duc de Parme, ce grand capitaine des
 armées de Philippe II, roi d'Espagne, n'est pas
 assurément le personnage dont il s'agit, puis-

qu'il ne vint au monde qu'en 1544, c'est-à-dire, onze ans après la mort de l'*Arioste* ; mais un autre *Alexandre Farneze*, depuis pape sous le nom de Paul III. Il en est de même d'un certain *Guarino*, mentionné dans l'octave suivante ; que M. le comte de T. qualifie d'*aimable chante d'Amarillis & de son berger fidele*. Gio. Battista Guarini, auteur du *Pastor fido*, ne naquit qu'en 1537, quatre ans après la mort de l'*Arioste*. Qui ne fait d'ailleurs que le *Pastor fido* est un ouvrage bien postérieur au poëme de l'*Arioste* ?

Ibid. Ođ. 88. Vedesi il Rè degli Ungheri prudente
 Che'l maturo sapere ammira e onora,
 In non matura età tenera e molle ;
 E sopra tutti i suoi Baron l'estolle
 Ve' che negl'infantili e teneri anni
 Lo scettro di Strigonia in man gli pone.

5, Matthias (Corvin, roi de Hongrie) ad-
 ,, miroit, honoroit déjà la sagesse & les ver-
 ,, tus au-dessus d'un âge encore si tendre, qu'il
 ,, voyoit briller dans ce jeune prince (Hippo-
 ,, lyte-d'Est) & le croyoit digne de lui confier
 ,, toute autorité sur la Strigonie. “

Strigonie, autrement *Gran*, que M. de T. prend pour une province dont il fait donner le gouvernement au jeune Hippolyte, est une ville considérable de Hongrie. *Lo scettro di Strigonia* ; c'est l'archevêché de cette ville qui lui est donné par Matthias Corvin.

Ibid. Ođ. 97. Vedesi altrove dalla patria riva
 Pugnare incontra la più forte armata
 Che contra Turchi, o contra gente Argiva
 Da' Veneziani mai fosse mandata.

„ On le voit aussi dans une autre occasion
 „ combattre une des plus fortes armées que les
 „ Vénitiens eussent jamais mise en mer, con-
 „ tre les Turcs leurs ennemis naturels, ou con-
 „ tre les Génois jaloux de leur puissance. “

Affurément *Gente Argiva* n'a jamais signifié les Génois; mais les Grecs; en latin *Argivi*.

Ibid. Oſt. 222. Con quella eſtrana forza che percote
 La machina, che in Pò ſtà ſu due navi
 E levata con uomini, e con rote
 Cader ſi laſcia ſù le aguzze travi,
 Fere il Pagan Ruggier, &c.

„ Ce coup fut plus violent encore que ne
 „ le ſeroit celui de ce poids énorme que des
 „ conſtructeurs ſuſpendent ſur deux appuis po-
 „ ſés dans deux bateaux; les bras multipliés
 „ réuniffent leurs forces pour tirer des cables,
 „ qui roulant ſur des poulies élèvent des poids
 „ dont la forme & le choc lui fait donner le
 „ nom de mouton. Ils le laiffent tomber tout-
 „ à-coup ſur la tête d'un pilotis affujetti dans
 „ une poſition verticale. L'air retentit au loin
 „ de la chute du mouton, & la ſeule ſurface
 „ d'une roche dure peut empêcher le pilotis
 „ de percer juſqu'à la plus grande profondeur. “

Eh bon Dieu! quelle néceſſité de nous dé-
 crire ici tout le procédé d'une machine auſſi
 connue, & de ſ'appesantir avec complaiſance ſur
 un détail ſi peu fait pour la poéſie! détail d'ail-
 leurs qui n'eſt point dans l'original. Pourquoi
 ne pas traduire ſimplement comme Mirabaud:
 „ Tel eſt l'effet de cette machine conſtruite
 „ ſur deux bateaux, qui à force de bras & de
 „ roues élève un poids énorme, qu'elle laiffe
 „ enſuite retomber ſur un pilotis? “

Il résulte de l'examen que nous venons de faire de la version de M. le comte de T. qu'elle abonde en contre-sens de toute espece; encore ne les avons-nous pas tous relevés; la nécessité de restreindre ces observations, nous a fait passer par-dessus nombre d'autres moins graves; & il y auroit encore beaucoup à glaner après nous.

D'un côté, M. le comte de T. a retranché du texte de l'*Arioste* quantité de vers essentiels, & qu'il importoit de traduire, & même des octaves entieres.

De l'autre, il l'a surchargé de quantité d'additions, & noyé souvent dans des paraphrases sans fin. Nous avons donné quelques exemples de ces retranchemens & de ces additions.

Il regne d'ailleurs dans sa traduction un luxe, une profusion incroyable d'épithetes qui ne sont point dans le texte.

On a comparé les traductions en général à l'envers d'une tapisserie de Flandres, où on ne laisse pas d'appercevoir les personnages, mais embrouillés, & à demi-couverts par les fils. Je crois que M. le comte de T. n'auroit point à se plaindre de cette comparaison.

Quant au style de la nouvelle traduction, il est en général agréable & élégant, mais cette élégance ne se soutient pas toujours, & souvent il est foible, négligé, traînant & diffus; quelquefois affecté & maniéré, & semé de tems-en-tems d'expressions trop familières; telles que *polisson*, *gaillard*, *coquine*, *roffer*, *étriller*, &c. Je ne dis rien de l'abus de plusieurs termes scientifiques, ou techniques, comme *planimétrie*, *parenchyme*, *taillemer*, & autres que l'auteur de l'*Année littéraire* a repris avant moi. D'ailleurs la prose de M. le comte de Tressan n'est presque jamais

qu'une prose agréable, & très-rarement poétique, telle qu'on la desire dans la version d'un poëme.

Je conviendrais volontiers que la traduction de *Mirabaud* n'est pas toujours élégante, qu'elle est souvent froide, inanimée & sans coloris; mais *Mirabaud* est par-tout exact, & fidele à son texte qu'il suit pas-à-pas. Les contre-sens y sont fort rares, & quantité de morceaux y sont rendus très-heureusement. Enfin, c'est un portrait foible en couleur, mais ressemblant; on y reconnoît toujours l'original, & l'on cherche souvent l'*Arioste* dans des pages entieres de la nouvelle traduction sans le trouver.

N. B. L'auteur de ces observations s'occupe lui-même depuis assez long-tems d'une traduction du *Rolland furieux*, interrompue & retardée par d'autres occupations. A la premiere annonce de celle de M. le comte de T. il fut découragé; la réputation méritée que le nouveau traducteur s'est acquise par d'autres ouvrages, étoit faite pour lui inspirer ce découragement; mais il s'est rassuré en lisant, & a cru pouvoir se dire sans trop de présomption : *Anch'io son pittore*, & continuer son travail.

LETTRE sur quelques paris singuliers.

M E S S I E U R S ,

RIEN n'est plus propre sans doute à faire juger des mœurs d'une nation, que le tableau des usages des particuliers, & de ses divertissemens. On connoît mieux l'homme qu'on représente dans ses foyers, que celui qu'on met à la tête du gouvernement, ou dans la société de son souverain. Voilà pourquoi l'histoire des républiques est plus intéressante pour le moraliste, que celle des monarchies. C'est que l'historien d'une république est forcé de nous offrir l'histoire du peuple ; & celui d'une monarchie ne fait que l'histoire des grands.

Le moindre détail dans le genre dont je veux parler, peut offrir d'utiles observations ; par exemple, je voudrois, qu'on nous entretînt des paris, qu'on fait être la mode chérie des Anglois : mode est ici un terme bien impropre ; car cet usage est chez eux aussi constant qu'il est universel. Nous parions aussi en France, même assez souvent depuis quelques années : mais ôtez les cas où nous ne portons que l'esprit imitateur, il est certain que dans ce genre d'escrime nous devons différer par le genre, & par la manière, & voilà, je crois, l'occasion d'un pari que je hasarderois volontiers, moi qui ne parie jamais. Je me souviens ;

par exemple, que, dans le tems des voyages du roi de Dannemark, il se fit un pari à Londres pour deviner la somme que le séjour de ce monarque avoit pu coûter à la nation par le tems qu'elle avoit fait perdre aux ouvriers. Ce prince étoit encore à Londres, quand cette question fut levée & consignée même dans les papiers publics de cette capitale. On ne niera point que l'idée de ce pari ne soit originale, caractéristique. Il est certain qu'elle annonce un grand amour pour le calcul : mais il prouve peu de goût pour la galanterie ; & je ne crois pas que le monarque dont il étoit question, ait trouvé cette discussion excessivement polie. Cette anecdote peut fournir sur la nation angloise une foule de réflexions en bien & en mal, mais qui nous meneroient trop loin.

A ce pari opposons-en un autre, dont la date & le héros me sont inconnus. Un jeune homme que je nommerai d'Orval, faute de savoir son nom, étoit au café de ***, lorsqu'il vint à passer dans une brouette, un autre jeune homme paré, & dont le visage annonçoit une santé florissante. Il faisoit beau, assez sec ; d'Orval se scandalisa de voir par un si beau tems, un jeune homme bien portant se faire traîner en brouette. Voilà qui est impertinent, dit-il à son voisin, qui se mit à rire de son observation. Personne, dit celui-ci, n'a droit de s'en formaliser. Qui pourroit empêcher cet homme-là d'aller en brouette ? Parbleu, moi, reprit d'Orval ; car je suis piqué ; & je le parie. Ah ! la bonne folie, s'écria l'autre en éclatant de

rire. D'Orval insista, & à la fin son pari fut tenu. Il court sur le champ à la brouette, la fait arrêter; & s'adressant au jeune homme : Pardón, Monsieur, lui dit-il, si je vous interromps; mais permettez-moi de vous observer, qu'il est bien singulier qu'à votre âge, par le tems qu'il fait, & avec votre santé, vous vous fassiez traîner en brouette. Permettez-moi, Monsieur, répondit le jeune homme fort étonné; de vous observer à mon tour qu'il est bien plus étrange encore que vous fassiez cette observation. — C'est qu'en vérité cela est bizarre. — Bizarre, ou non, Monsieur, repliqua le jeune homme un peu impatienté, vous voudrez bien que je continue; & tout en parlant il se disposoit à poursuivre son chemin; mais d'Orval s'y opposant : Non, Monsieur, je ne peux pas prendre sur moi de vous voir en brouette par ce tems-là; & je ne le souffrirai point. — Vous ne le souffrirez point. — Non, absolument je ne le souffrirai point. Nos deux têtes s'échauffent. Le jeune homme sort de sa brouette; le fer brille aussi-tôt; & d'Orval reçoit un bon coup d'épée. Monsieur, dit alors d'Orval au jeune homme, vous êtes trop honnête assurément pour aller en brouette, vous qui vous portez si bien, & me laisser à pied quand je suis blessé. A ces mots, il entre dans la brouette, se fait conduire chez lui, & gagne son pari.

Ce pari a été fait en France.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Journal de Paris.*)

TROISIEME Lettre de M. l'abbé AMADUZZI, à
M. l'abbé BANDINI, en date du 24 mai 1780.

JE vous ai promis dans ma dernière lettre (*); de vous parler d'un monument antique, trouvé dans les excavations que l'on fait depuis quelques jours sur la place de l'église St. Marc; me voici prêt à tenir ma parole. Je ferai plus encore, parce que, comme on a fait de nouvelles découvertes dans le même lieu, je pourrai, au lieu d'un seul monument, vous en communiquer trois. Voici toujours le premier que je vous ai promis :

..... AE. PATERNAE
..... NOMIAE. C. M. F.
VXORI. OPTVMAE
ET. MERITO
DILECTISSIMAE
L. TVRCIVS. SECVNDVS
ASTERIVS. V. C. EX. AERE
STATVAM. DEDIT.

Je ne vous dirai rien autre chose, touchant cette inscription, sinon qu'*Eunomia* me paroît avoir été le nom de cette dame de la famille des *Turcius*, célèbre par cet autre nom héréditaire d'*Astérie*, & par les surnoms d'*Apronianus* & de *Secundus*. Peut-être l'endroit où l'inscription a été trouvée, appartenoit-il à cette famille, quoi-

(*) *Esprit des Journaux*, janvier 1781, pag. 206.

que la chose ne soit pas bien certaine, ainsi que vous le verrez. Quant aux abréviations qui suivent le mot *EUNOMIAE*, vous savez qu'on doit les expliquer par ceux-ci : *Clarissima memoriae feminae*. Venons maintenant au second monument qui paroît appartenir au même sujet, mais sûrement à une personne de la même famille.

ASTERI

L. TVRCIO. SECVNDO. C. V.
 FILIO. L. TVRCI. APRONIANI. C. M. V.
 PRAEF. VRBI. NEPOTI
 L. TVRCI. SECVNDI. C. M. V.
 CONSVLI. PRAETORI. QVAESTORI
 COMITI. AVGVSTORVM. CORRECTORI
 PICENI. ET. FLAMINIAE. ELOQVENTIA
 IVSTITIA. INTEGRITATE. AVCTORITATE
 PRAESTANTI. IN. OMNI. DENIQUE
 VIRIVIE. PERFECTO. ORDO
 SPLENDIDISSIMVS. AMITERNIANAE
 CIVITATIS. OB. INSIGNEM. ERGA. SE
 AMOREM. PATRONO. DIGNISSIMO
 STATVAM. EX. AERE
 POST. ADMINISTRATIONEM
 AD. PERPETVI. NOMINIS
 GLORIAM. DEDIT.

Deux monumens trouvés dans un même endroit, & qui ont rapport à une même famille, pourroient nous persuader que c'étoit-là le lieu de sa demeure, d'autant plus qu'on y a découvert des murs revêtus de marbre d'Afrique, & qu'on y voit encore des vestiges de bains privés, à moins qu'on ne suppose que ce terrain, enfermé dans l'enceinte du *forum* de Trajan, en étoit la partie où l'on rassembloit les statues des hommes illustres. Souvenez-vous du cippe

252 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui servoit de base à la statue du poëte Claudien , & sur lequel on lisoit cette inscription : DD. NN. ARCADIVS. ET HONORIVS. FELICISSIMI. AC. DOCTISSIMI. IMPERATORES. STATVAM. IN. FORO. DIVI. TRAIANI. ERIGI. COLLOCARIQVE. IVSSERVNT. Il se pourroit aussi que c'eût été dans ce lieu qu'on eût jeté les débris des murs qui formoient l'enceinte du *forum* de Trajan ; car on y a trouvé une statue mutilée de la Fortune, des fragmens de colonnes , & d'autres ruines semblables.

La famille *Turcia*, distinguée par le surnom d'*Apronianus*, commença d'être célèbre l'an 275 de J. C., tems auquel un Lucius Apronianus fut préfet de Rome. Nous connoissons encore un *Lucius Turcius Secundus*, qui fut consul l'an 310, & un *Lucius Turcius Apronianus*, préfet de Rome en 339, lesquels ne sont pas les mêmes que le *D. Turcius Secundus Apronianus Asterius*, qui, en 342, fut gouverneur de la Toscane & de l'Ombrie, & préfet de Rome en 363, & auquel le sénat de Spolète, & celui de Lucques, décernerent chacun une statue, comme on le voit par deux cippes, dont le premier est mentionné par *Gruter*, & le second, par *Muratori*, & par le *P. Corsini* dans sa chronologie des préfets de Rome jusqu'à l'année 339. Ce *Turcius* fut peut-être le frere du nôtre, puisque l'aïeul & le pere portent les mêmes noms, & qu'ils ne sont distingués que par le surnom d'*Apronianus*, qui n'est point donné au nôtre, & par le nom d'*Asterius*, qui, peut-être étoit celui de l'ainé de la famille. Ils different aussi par les charges dont ils furent revêtus, puisque le nôtre, que nous pensons avoir été l'époux d'*Eunomie*, & qui fut consul, prêteur, questeur, & tout ce qui est marqué

dans l'inscription, outre sa qualité de consul ; qui n'est point donnée à l'autre, posséda le gouvernement du *Picentin* & de la *Flaminienne* ; tandis que le dernier eut, comme nous l'avons dit, celui de la *Toscane* & de l'*Ombrie*. C'est donc le premier auquel il faut rapporter, comme à un gouverneur de la *Flaminienne* & du *Picentin*, l'inscription qui est à *Fano*, & dont *Gruter* & *Doni* ont fait mention, ainsi qu'une autre inscription que l'on voit à *Tivoli*, & dans laquelle la même dignité lui est donnée, comme on peut s'en éclaircir en lisant *Muratori*. Nous trouvons encore dans les fastes de *Panvinus*, à l'année 397, une inscription où il est parlé d'un *Turcius Secundus Asterius*, comme d'un quindécimvir qui ne peut être que le frere du nôtre, puisque la même charge lui est donnée sur le monument élevé par les *Spolérins*. Il y eut encore par la suite un autre consul dans cette illustre famille, lequel doit avoir été différent du nôtre, peut-être un de ses fils, ou quelqu'un des enfans de son autre frere. Il s'appelloit *Turcius Secundus Asterius*, & fut consul avec *Flavius Protogène*, l'an 449. Le dernier que nous connoissons de cette famille, est *Turcius Rufus Apronianus Asterius*, qui fut à la fois consul & préfet de Rome en 494, & qui ne doit pas vous être inconnu, puisque c'est lui qui collationna le fameux manuscrit de Virgile, déposé à la bibliothèque Laurentienne, & sur lequel vous nous avez donné des éclaircissemens. Vous savez aussi qu'après la mort de *Sedulius*, il recueillit les poésies de ce dernier, comme on le voit par une de ses épigrammes adressée au prêtre *Macedonius*, & mise à la tête de l'*Opus Paschale* de *Sedulius*, au rapport d'*Usserius* & de *Sirmond*, & dont le style ressemble

beaucoup à celui d'une autre épigramme qu'on lit dans le manuscrit de Virgile , qu'il avoit corrigé. On lui attribue encore l'ouvrage, intitulé : *Collatio veteris & novi testamenti* , quoique des savans en regardent *Sedulius* , & d'autres *Claudianus Mamertus* , comme l'auteur. Il paroît par-là que ce poëte Turcius étoit chrétien , d'autant plus que sa famille embrassa le christianisme vers la fin du quatrième siècle de l'église. Un *Turcius Apronianus* , sénateur , fut le premier qui se convertit , comme on le voit par quelques vers du poëme de *St. Paulin* , publié par *Muratori* , dans ses *Anecdota latini*. *St. Jérôme* parle aussi de cet *Apronianus* , lequel épousa une femme nommée *Avita* , aussi distinguée par sa piété que par sa naissance , & dont il eut trois enfans , *Eunomia* , *Asterius* , & *Pinianus*. Observons que cette *Eunomia* , dont *St. Paulin* fait mention , porte le même nom que la femme du *Lucius Turcius Secundus Asterius* de la première inscription.

Venons maintenant à la troisième. Je dois d'abord vous dire qu'elle est gravée sur le même cippe que la seconde ; d'où l'on peut connoître quelle étoit l'avarice du sénat d'Amiterne , qui , voulant élever une statue à son protecteur , profita de ce cippe pour en faire un piédestal ; preuve qu'on s'étoit alors beaucoup relâché de la vénération qu'on avoit eue auparavant pour les tombeaux , comme pour des choses sacrées & inviolables. Lisez cette inscription , & vous ne tarderez pas à connoître qu'elle est plus ancienne de quelques siècles que les deux premières.

DIIS. PROPITIS

CLAVDIA. TI F. QVINTA

C. IVLIO. HYMETO. AEDIVO

DIANA. PLANCIANA. PAEDAGOG. SUO. KAI

KAΘΗΓΗΤΗ. ITEM

TVTORI. A. PVPILLATV.

OB. REDDITAM. SIBI

AB. EO. FIDELISSIME

TVTELAM. ET. C. IVLIO

EPITHYNCHANO. FRATRI

EIVS. ET. IVLIAE. SPORIDI

MAMMAE. SVAE. F.

LIB. LIBERTABVSQVE. POSTE. EOR

Observez les noms des familles *Claudia* & *Julia*, noms usités dans les premiers siècles de l'empire, & hors d'usage dans les siècles suivans; observez la pureté du style, figurez-vous des caractères gravés avec la dernière élégance, & dites-moi si vous ne croyez pas l'inscription antérieure aux deux autres, & en particulier à la seconde qui est tracée sur la même pierre. Peut-être la première avoit-elle été tournée vers le mur, afin qu'on ne pût s'appercevoir de l'avarice sordide des sénateurs Amterniens. Quoi qu'il en soit, nous devons toujours leur savoir bon gré, à eux ou à leur agent, de n'avoir pas effacé cette inscription, monument admirable de la reconnoissance de *Claudia Quinta*, envers celui qui avoit été son tuteur & son maître, envers le frère de cet homme, & sa propre nourrice. Ce qu'il y a de particulier à observer dans l'inscription, c'est le nom de *propices* donné aux Dieux Mânes, & celui de *Diane Plancienne*, du temple de laquelle Jules Hymetus fut ou l'*ædituus* ou le gardien. Peut-être que le titre de *propices*, est un nouvel attribut des Dieux Mânes, comme celui de *communs*, ainsi que l'indique une table

250 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

de pierre qui est dans le Museum Clémentin du Vatican, & sur laquelle on lit : DIIS. MANIBVS. COMMVNIBVS. Peut-être la *Diane Plancienne* étoit-elle la déesse tutélaire des Plancus, ou une statue de la sœur d'Apollon, adorée dans un temple bâti par la famille Plancia; les antiquaires savent qu'on rencontre de pareils exemples sur les anciens monumens. Les surnoms grecs des autres personnes mentionnées dans l'inscription, doivent nous faire connoître qu'elles étoient d'une famille d'affranchis, & attachées à celle des Jules. Leur pays est assez indiqué par ces mots: KAI KAΘΗΓΗΤΗ employés ici, quoiqu'on eût aussi bien pu mettre en latin ET PRAECEPTORI, ou quelque autre expression analogue. Remarquez qu'au lieu de *a pupillari etate*, il y a A PVPILLATV, mot tout nouveau qu'il faut ajouter aux dictionnaires latins. Observez encore que le nom de *Mamma* donné à *Julie Sporis*, doit signifier nourrice & non point mere; car *Claudia* étoit d'une famille noble, comme l'indiquent ses noms latins; ainsi le surnom grec de *Julie Sporis*, en marquant la diversité de naissance, prouve que cette femme n'a pu être qu'une nourrice. J'ai fait voir dans mon troisième volume des *Antichità Matteane*, que c'est en ce sens que les scholiastes de Perse ont entendu ce mot. (Sat. III. v. 18.) Dans le troisième livre des *Æthiopiques* d'Héliodore, (*) *Arface* appelle sa nourrice *Cybele*, *μαμμισιον*.

Je vous fais part des inscriptions, & je hasarde de vous dire mon sentiment à ce sujet, pour recevoir de vous quelques éclaircissimens, si je me trompe; je laisse aux savans comme vous

(*) Le roman de Théagène & de Chariclée.

le soin d'en donner une plus longue explication.
Je suis avec estime & amitié, &c.

(*Novelle letterarie.*)

TESTAMENT SINGULIER.

UN vieux célibataire , connu par son avarice & par ses richesses , ne pouvoit conserver près de lui aucun domestique. Cet homme singulier exigeoit de ceux qui le servoient , un attachement sans bornes , & sur-tout une grande frugalité ; mais , en récompense , il leur donnoit les espérances les plus flatteuses pour l'avenir. Chaque mois voyoit une foule de laquais entrer dans sa maison , & en sortir. Tous ceux qui avoit été renvoyés dans les environs s'étoient présentés chez le célibataire , & pas un seul n'avoit pu , malgré ses promesses , rester à son service.

L'avare se voyant exposé à se servir lui-même , se promenant , un soir , sur la terrasse de son château , qui dominoit sur la vaste étendue d'une rivière fameuse par la légèreté & les ressources de l'esprit de ceux qui habitent ses bords , conçut un projet qui devoit lui assurer , pour jamais , un laquais fidele , & sur-tout frugal. Il manda aussitôt son tabelion , & lui dicta le testament suivant.

» Je donne & legue au laquais *qui me servira les yeux* , 1200 liv. tournois en argent ;
» & mon domaine de Varac «.

Le bruit se répandit bientôt dans le canton que l'avare avoit résolu d'être généreux après sa mort. Mille domestiques empressés lui offrirent leurs services. Un d'eux s'imposa la loi de souffrir la faim & la soif pendant le reste de la vie du testateur. On prétend que ce malheureux seroit mort d'inanition avant son maître, si ce dernier eût vécu encore six mois ; mais sa mort si désirée par le domestique légataire ferma le tombeau de celui-ci, où sa rare constance l'auroit infailliblement fait descendre.

Les héritiers de l'avare s'empresèrent de jouir de sa fortune. Quoiqu'elle fût immense, ils trouverent mauvais qu'il eût fait un testament. Le malheureux laquais, pouvant à peine se traîner, essaya de les toucher par le tableau des sacrifices qu'il avoit faits ; mais des héritiers ne sont pas ordinairement sensibles. Un de ceux de l'avare voulut voir le testament. En lisant ces mots : » Je donne & lègue au laquais » qui me fermera les yeux, &c. », s'écria, avec une joie barbare, *la donation est nulle.* — Eh ! pourquoi, Monsieur, lui dit le laquais en tremblant ? — *Mon oncle étoit borgne*, répondit l'héritier, *tu n'as donc pu lui fermer les yeux.*

L'infortuné légataire, abattu par cette réponse, s'adressa aux jurisconsultes du temps, pour savoir si la donation faite en sa faveur étoit nulle. Ils décidèrent, d'une voix unanime, que c'étoit par l'intention du testateur, & non par une équivoque, qu'on devoit décider la question ; qu'il étoit évident que le testateur avoit entendu par *le laquais* qui lui

fermeroit les yeux, celui qui resteroit chez lui jusqu'à sa mort ; qu'ainsi le légataire étoit fondé à demander l'exécution du testament fait en sa faveur.

Les héritiers auroient dû souscrire à cette décision ; mais leur avidité les détermina à attaquer le testament.

Cette cause fut plaidée avec beaucoup d'éclat. Sa singularité excita la curiosité de la province entière. Le sénéchal du ressort confirma le testament par une sentence qui fut applaudie du public.

On assure que les héritiers en interjetterent appel au parlement ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que leur appel n'eut point de suite. Ils acquiescerent à la sentence par une transaction, dont un homme curieux a laissé, dans ses manuscrits, une copie informe, sans date. C'est de cette copie, qui nous a été communiquée, que nous avons extrait les faits de cette cause bizarre, bien faite pour être mise au rang des causes curieuses.

(*Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les cours souveraines du royaume.*)



POÉSIES FUGITIVES.

IMITATION DU PSEAUME 71,

ou Cantique de David pour Salomon.

DE Salomon, grand Dieu, protège la jeunesse !
 Qu'il soit toujours rempli de l'amour de ta loi ;
 Et que les fruits de sa sagesse
 Retombent en bienfaits sur le peuple & son roi.

SUIVANT tes saints décrets, ceux qui te sont fideles,
 Trouveront un soutien dans ta protection ;
 Du pauvre, à l'abri de ses ailes,
 Il ne souffrira point l'humiliation.

LE grand sera plus juste ; & l'équité sévère
 Des ministres des loix dirigera le cœur :
 Du foible il deviendra le pere,
 Et vengeant l'opprimé, punira l'oppresser.

AU lever de l'aurore & quand la nuit commence,
 Les peres, les enfans, chanteront tous tes dons ;
 De ce jeune roi la présence
 Sera pour eux, ce qu'est le soleil aux moissons.

Le juste triomphant fleurira sous son regne ;
 De son destin prospere il cueillera les fruits,
 Sans que jamais son ame craigne
 De le voir s'altérer, comme l'astre des nuits.

SON empire n'aura pour bornes que la terre ;

Les peuples étrangers chercheront son appui :

Le front roulé dans la poussière,
Ses ennemis confus fléchiront devant lui.

VOUS n'implorerez point vainement son courage,
Lointaines nations que séparent les mers;

Et sur votre brûlant rivage,
Son nom seul entendu fera tomber vos fers.

LES plus grandes vertus seront son plus beau titre,
De la liberté sainte il vengera les droits;

Les rois le prendront pour arbitre,
Et l'univers en paix respectera ses loix.

PARCE qu'il n'a pu voir avec indifférence,
La persécution de l'homme malheureux;

Et que de la foible indigence,
Les jours à ses regards ont paru précieux.

DE ses fils généreux, la mémoire fameuse
Du couchant s'étendra jusques dans l'orient;

Et sa postérité nombreuse
Croîtra comme le cèdre au haut du Mont-Liban.

LES peuples fortunés, soumis à son empire,
Auront un juste orgueil d'être nés ses sujets :

Il les verra se reproduire
Comme l'herbe au printems pousse autour des marais.

LUI-MÊME il remplira le long cours des années,
Que donne à la vertu le maître des mortels :

Au Dieu qui tient nos destinées,
Rendons grâces, chantons des hymnes solennels.

AINSI le roi prophète, aux pieds du tabernacle,
Annonçoit aux Hébreux le jeune Salomon,

Ah ! sans doute le même oracle,
Entendit jusqu'à nous cette prédiction :

ELLE se renouvelle; ô Dieu! de ta clémence,
 Aussi bien qu'Israël, nous recueillons les fruits;
 Et sur le trône de la France,
 Salomon regne encor sous le nom de LOUIS.
Par M. DE COURCELLES.

*PARALLELE de madame la duchesse de B**, &
 de madame la duchesse de C**.*

LORSQUE de Dieu la main féconde
 Tira l'univers du chaos,
 Il prescrivit pour regle au monde
 Le mouvement & le repos (*).

Eglé, Zulmis, par caractère,
 Offrent ce contraste frappant:
 L'une est le repos de la terre,
 Et l'autre en est le mouvement.

Eglé ne peut tenir en place,
 Et Zulmis n'en sauroit changer;
 L'une voudroit franchir l'espace,
 Et l'autre voudroit l'abrèger.

Toutes deux font ici fortune;
 Toutes deux on cherche à les voir;
 On aime à courir après l'une:
 Près de l'autre, on aime à s'asseoir.

Eglé rappelle ces génies,
 Ces Sylphes, amis des humains,
 Faisant des courses infinies,
 Versant les biens à pleines mains.

(*) Allusion au prologue du Ballet des Elémens.

Veillant de loin sur l'indigence,
Et la ranimant d'un coup-d'œil,
Zulmis nous peint la providence,
Faisant du bien, de son fauteuil.

Eglé peut-être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment:
Zulmis, quelquefois trop tardive,
Voudroit retenir chaque instant.

A qui des deux donner la palme?
Cela mérite attention;
L'une est un sage dans le calme,
Et l'autre un sage en action.

Par M. CÉRUTTI.

É P I G R A M M E.

UN chanoine, anti-quesnéliste,
En grand secret, un soir, vint dire à son doyen:
Monsieur, tout est perdu! -- Quoi! parlez. --- L'or-
ganiste.
--- Eh bien? --- Le malheureux! il devient janséniste.
--- Ciel! Janséniste! Allez, je le punirai bien:
Dès demain qu'on lui donne un souffleur moliniste.

Par M. l'Abbé DE REYRAC.



I M I T A T I O N

De la seconde églogue de VIRGILE.

LE berger Corydon , sans espoir de retour ,
 Brûloit pour Lycoris , objet d'un autre amour ;
 Chaque jour à l'abri des forêts solitaires ,
 Il exhaloit sa peine en des plaintes ameres ,
 Et ses discours sans ordre apprennoient aux échos
 L'inutile souci qui troubloit son repos.
 Cruelle Lycoris , tu dédaignes ma flamme !
 Mes chants n'ont pu fléchir la rigueur de ton ame !
 J'en mourrai !... Voici l'heure où des sombres forêts
 Les troupeaux fatigués cherchent l'ombre & le frais ;
 Couché sur ces gazons , le moissonneur tranquille
 Attend le mets frugal qu'affaïsonne Thestile ;
 Et le souple lézard , que la chaleur poursuit ,
 Dans le creux des buissons se dérobe & s'enfuit ;
 Moi seul , triste jouet de mes ardeurs fatales ,
 Je joins mes cris au chant des bruyantes cigales !
 Oh ! que n'ai-je plutôt , fidele à mon Iris ,
 Supporté sa colere & ses tristes mépris !
 Que n'ai-je de Phillis , à qui j'avois su plaire ,
 Payé le tendre amour par un retour sincere ?
 De son teint , il est vrai , le hâle & la noirceur
 De ton teint , Lycoris , égaloient la blancheur ;
 Mais ne te prévaux pas d'un don si périssable ,
 Chere enfant ; lorsqu'en proie au vent impitoyable ,
 La plus brillante fleur est prête à se flétrir ,
 La pâle violette invite à la cueillir ,
 Et va parer le sein ou le front des bergeres.
 Lycoris , tu te ris de mes douleurs ameres ;
 Tu ne fais pas combien je suis riche en troupeaux ,
 Et combien sous mes loix je vois bondir d'agneaux.
 Mille blanches brebis sur les monts de Sicile ,

Livrent

Livrent à mes ciseaux une toison docile ;
Un lait pur au printemps écume entre mes doigts,
Et ne tarit pas même aux plus rigoureux mois.
Je fais des airs charmans qui raviroient ton ame ;
Amphion les chantoit pour l'objet de sa flamme,
Quand pasteur comme moi, mais souffrant moins de
maux,

Sur le haut Aracynthe il guidoit ses troupeaux.
Je ne fais pas horreur ; l'autre jour, du rivage,
Dans le miroir des eaux je voyois mon image ;
Si je dois à mes yeux ajouter quelque foi,
Je puis te laisser juge entre Daphnis & moi.
Viens, viens, ô Lycoris, dans notre humble campagne,
Apporter le bonheur qui par-tout t'accompagne ;
De ton aimable aspect viens embellir nos bois,
De ma houlette aussi viens partager les droits.
Assis dans les forêts, nous chanterons ensemble ;
Nous imiterons Pan ; Pan veut qu'on lui ressemble ;
Pan, prodigue pour nous de champêtres faveurs,
Protecteur des troupeaux, l'est aussi des pasteurs :
Nous lui devons cet art aux amans si facile,
D'animer par le souffle un chalumeau fragile.
Le mien t'est consacré ; sous mes doigts, chaque jour,
Il soupire ma peine & mon fidele amour !
J'ai pris ces jours passés dans le prochain bocage,
Deux chevreux dont mon cœur voudroit te faire hom-
mage ;

On voit sur leur front noir un croissant s'avancer
Aussi blanc que le lait que je leur fais sucer ;
A tes yeux cependant si l'offre en est trop vile,
Il faudra, malgré moi, les donner à Thésile.
Viens, belle Lycoris ; les nymphes de nos champs,
En vêtemens légers & les cheveux flottans,
Répandront sur tes pas leurs corbeilles de roses ;
Leur main, aux fleurs du lys nouvellement écloses,
Déjà mêle pour toi le narcisse odorant,
La tendre violette & le pavois brillant,

266 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Et de leurs frais bouquets entourés de verdure ,
 Nuance au gré des yeux la riante peinture .
 Moi - même au doux émail de ces nouvelles fleurs
 De mon humble verger je joindrai les primeurs ;
 Je t'abattrai le fruit du châtaignier fertile ,
 Présent cher autrefois à la tendre Amarylle ,
 Je cueillerai la prune aux contours colorés ,
 Et des pinceaux de Flore en passant effleurés ;
 L'or des coings brillera dans mes mains amoureuses ;
 Et vous , mirthes , lauriers , de vos branches heureuses ,
 Pour plaire à Lycoris , confondant la verdure ,
 Vous viendrez l'embaumer de la plus douce odeur .
 Insensé Corydon , crois-tu que ta chaumière
 Puisse tenter l'orgueil d'une beauté si fière ?
 Quand les dons fléchiroient ses superbes appas .
 Pourrois-tu l'emporter sur le riche Iolas ?
 Ah ! malheureux ! l'excès d'une folle tendresse
 A desséché la fleur de ma triste jeunesse !
 Le souffle empoisonné des funestes amours
 De ma paisible vie a corrompu le cours !
 Pourquoi me fuir , cruelle ? amoureux des campagnes ,
 Les Dieux ont habité nos bois & nos montagnes ;
 Nos champs ont retenti des accords de Phébus ,
 Pâris étoit berger lorsqu'il jugea Vénus !
 Laissons regner Pallas dans l'enceinte des villes ,
 Nous , des vertes forêts aimons les frais asyles .
 Le loup cherche en grondant la timide brebis ,
 La brebis , l'herbe tendre , & moi , ma Lycoris ;
 Chacun a son desir , son penchant qui l'entraîne .
 Déjà les bœufs lassés rapportent de la plaine ,
 L'instrument du travail à leur col suspendu ;
 La nuit chasse le jour au couchant descendu ;
 Mais cet amour fatal , dont l'ardeur me dévore ,
 Dans la fraîcheur des nuits brûle & s'irrite encore !
 Corydon , Corydon , connois ta folle erreur ;
 Malheureux , guéris-toi d'une vaine fureur !
 Sur cet ormeau souffu vois ta vigne égarée ;

Qu'as-tu fait de la serpe à Bacchus consacrée ?
Que ne vas-tu du moins en utiles paniers
Courber les joncs plians & les tendres osiers ?
Tu trouveras un jour, au lieu de l'inhumaine,
Quelque autre Lycoris aussi belle & moins vaine.
Pa r M. DREUX.

É P I T R E A U N A M I

Habitant de la cour.

TE voilà chez les demi-Dieux,
Et me voilà dans ma chaumière !
Quelle distance entre nous deux !
A présent tu cherches à plaire
A quelque riche atrabilaire,
A quelque grand bien dédaigneux ;
Ou, peut-être qu'à la roquette
D'une laide & vieille coquette,
Qui par hasard est en faveur,
Courtisan plein d'art & d'adresse,
Tu profanes l'encens flatteur
Que l'on ne doit qu'à la jeunesse.
Mais quel doit être ton tourment ?
Car tu n'es pas né pour la feinte.
Ici tu vivrois sans contrainte,
Et nous plairois bien aisément.
Tu n'oses donc être sincère ?
Je te plains, c'est un vrai malheur.
Dans nos hameaux, tout au contraire,
On n'oseroit être trompeur.
Chez vous, tout est de conséquence,
Souris, regards, propos, maintien.
Chez nous, l'on ne prend garde à rien,
Si ce n'est à l'indifférence.

Notre plaisir simple , & sans fard ,
 Mieux que le vôtre , se varie ;
 Comme la fleur de la prairie ,
 Il renaît sans peine , & sans art.
 Je vis un jour tout l'éralage
 Du séjour pompeux de tes grands :
 Tout en ce lieu sent l'esclavage ;
 Je n'y trouvai que l'avantage
 De n'y pas être pour long-tems.
 Lasse de voir clinquant , dorure ,
 Sans regret je fis mes adieux ,
 Et je vins reposer mes yeux
 Sur un beau tapis de verdure ;
 Je préfèrai musette , hautbois ,
 Aux aigres & perçantes voix
 Des Amphions de vos chapelles ,
 Qui sont réduits au seul honneur ,
 Ne pouvant chanter pour les belles ,
 De chanter pour le Créateur.
 J'aimai mieux la course légère
 De nos frais & joyeux pasteurs ,
 Qui veulent joindre leur bergère ,
 Que la démarche noble & fière
 De tous vos importans seigneurs.
 Ici je revis la nature
 Dans toute sa simplicité ;
 Gaîté , franchise , égalité ,
 De ces beaux lieux sont la parure.
 On y danse au son du pipeau ,
 Ou l'on partage sous l'ormeau
 Les dons de la bonne Cybèle.
 Les amans y briguent l'honneur ,
 Non de surprendre quelque belle ,
 Mais d'obtenir , par leur ardeur ,
 Femme aussi tendre que fidelle :
 Car du vieux tems de l'âge d'or ,
 Chacun y conserve l'usage

D'appeller l'amour le trésor,
 Le vrai trésor du mariage.
 Enfin, auprès de ce hameau,
 Je revis paître mon troupeau :
 Combien mon ame fut ravie ?
 Ah ! je jurai que de ma vie,
 Je ne quitterois ce séjour.
 Ce serment fait devant la cour
 De nos divinités champêtres,
 On le grava sur de vieux hêtres ;
 Et moi, j'écrivis à mon tour :
 Hélas ! n'est-il pas grand dommage
 Qu'un ami digne d'être heureux,
 Habite un pays dangereux,
 Et soit si loin de mon village ?

*Par Madame la Marquise DE LA FÉ**.*

M O R A L I T É.

JE visitois souvent Glicere,
 Et je rencontrais tous les jours
 Un vieux porrier, nouveau Cerbere,
 A l'œil d'Argus, au front sévere,
 Un épouvantail des Amours.
 Parbleu, lui dis-je un jour ! ma chere,
 Chasse-moi ce maudit valet,
 Cet animal farouche & laid,
 Dont l'air bourru me désespere....
 Vous avez raison, dit Glycere,
 Depuis long-tems je l'aurois fait....
 Mais, que voulez-vous ? c'est mon pere !

Par M. MARSOLLIER DES VIVETIERES.

LA QUERELLE TERMINÉE.

CHEZ un riche amateur, des artistes fameux
 Un jour se disputoient la palme du génie ;
 Rivaux , rivaux de gloire ; on sent bien que l'envie
 Étoit debout au milieu d'eux :
 Qui dit rivaux , dit envieux.
 Ces Messieurs , pleins de modestie ,
 Se plaçoient à leur gré , s'élevoient presqu'aux cieux ;
 Tous étoient de l'académie ;
 Tous prétendoient que la patrie ,
 Sur eux devoit avoir incessamment les yeux....
 A leurs yeux , soudain se présente
 Une beauté mâle & riante ;
 Une beauté , dont l'ornement
 Consiste dans sa beauté même ;
 Une beauté vraie , & qu'on aime ,
 Fût-on né des mortels le plus indifférent.
 Aux rivaux étonnés , cette beauté suprême
 Dit : suspendez , pour un moment ,
 Suspendez tous votre querelle ,
 Et regardez-moi fixement....
 Eux de la regarder.... Eh bien ! poursuivit-elle ,
 Qui de vous me connoît ?... Parlez sincèrement.
 Madame , sans vous faire injure ,
 Répond l'un d'eux au nom de tous ,
 Aucun de nous , je vous le jure ,
 Ne vous connoît.... Tant pis pour vous ;
 Car , Messieurs , je suis la Nature.

Par M. DROBECQ.

T R I O L E T S.

QUAND l'amitié devient amour,
 Adieu le repos de la vie!
 On est tourmenté nuit & jour,
 Quand l'amitié devient amour.
 Craignons quelque fâcheux retour;
 Fuyons la douce sympathie:
 Quand l'amitié devient amour,
 Adieu le repos de la vie!

Quand l'amour devient amitié,
 Adieu le charme de la vie!
 Quelle tiédeur, quelle pitié,
 Quand l'amour devient amitié!
 En vain l'estime est de moitié;
 Au sein de la gloire, on s'ennuie:
 Quand l'amour devient amitié,
 Adieu le charme de la vie!

Par M. DE LA LOUPTIERE.

L E G A S C O N J U S T I F I É ;

C O N T E.

UN aigrefin, de Pézénas natif,
 Rusé pipeur, ardent à la curée,
 Au jeu sur-tout garçon expéditif,
 Par ses bons mots, s'étoit donné l'entrée
 Chez un traitant; le moderne Crésus,
 Se pâmoit d'aise écoutant ses rébus,

M 4

Et chez lui, n'étoit fête aucune,
 Si mon Gascon n'en étoit pas :
 Cependant à chaque repas,
 Il se trouvoit toujours une lacune,
 Dans les couverts qu'on rangeoit au buffet ;
 Tant qu'à la fin, pris sur le fait :
 Ah ! ah ! lui dit le Turcaret,
 Je vous y prends donc ; l'homme aimable !
 Vous me volez ! morbleu ! maître fripon,
 Sortez d'ici. L'autre répond :
 « Moi, je vole ! eh ! sandis ! le trait est admirable !
 » Non, je vous prends au mot ; soyons de bonne
 » foi :
 » Ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'à votre table,
 » Un couvert seroit mis pour moi « ?

Par M. DAVESNE.

LES PEUPLIERS. (1)

IDYLLE.

TRANQUILLES peupliers qui bordez ce rivage,
 Où sous les pures loix de l'amour paternel,
 Les plaisirs innocens ont fondé leur autel,
 Ne me verrai-je plus sous votre doux ombrage ?
 Me faut-il quitter pour jamais
 Ces gazons émaillés, ces riantes terrasses,
 Et ces délicieux bosquets,
 Qu'habitent les vertus sous la forme des graces ?
 Oui, sans doute, il le faut, & le sort m'y réduit ;

(1) *Nota.* Beau plan de peupliers qui bordent le rivage de la Meuse à Liege, & qui décore le devant de la maison de campagne de Mefdemoiselles d'H.....

Le malheur est venu fondre sur mon réduit,
Comme un vautour cruel à la tranchante serre.

Sous vos berceaux qu'irois-je faire ?
Hélas ! seroit-ce à moi , plaintif oiseau de nuit,
A venir des Amours attrister la voliere !

Quand sous votre ombre solitaire ,
Vos jeunes déités iront goûter le frais ,
Peupliers trop heureux ! exaucez ma priere !
De vos rameaux touffus formez un toit épais ,
Pour garantir l'éclat de leurs naissans attraits
Contre les feux trop vifs de l'ardente atmosphère ;
Et tandis qu'éloigné de ce rivage heureux ,

Mon amé languit désolée ,
Puisse , de son souffle amoureux ,
Le zéphire agitant votre tendre feuillée ,
Leur murmurer mes derniers vœux !
Dans vos enclos chéris , que leurs jeunes années ,
Fixant l'aile agile du tems ,
Soient pareilles toujours aux belles matinées
Qu'épure sur vos bords l'haleine du printems !

Sur votre écorce encor légère ,
Qu'une main sensible & sincere
Daigne un jour graver mon malheur !
Ces nymphes me plaindront , car je connois leur
cœur.

Je n'en veux obtenir que quelques douces larmes :
Ces larmes me païroient un siècle de douleur ;
Et sur-tout si les Dieux , à leurs vertus , leurs charmes ,
Sous vos abris touffus , égalent leur bonheur.

O peupliers ! ainsi qu'aux champs d'Ermenonville ,
Sous votre feuillage lointain ,
D'un mortel cher au genre humain ,
Repose la cendre immobile.

Quand l'indulgente mort , qui n'est pas loin de moi ,
Viendra frapper le seuil de ma frêle chaumière ,
Puisse-je reposer sous votre heureuse terre !

274 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Ah ! que vos déités y viennent , sans effroi ,
De leurs pieds délicats , fouler ma cendre heureuse !

Que ma lyre silencieuse ,
Sombrement suspendue à vos rameaux épais ,
Frémisse doucement au souffle d'un vent frais.

Sous votre ombre mystérieuse ,
Si mon nom , par l'écho quelquefois répété ,
Excite de leur cœur la sensibilité ,

Leur tendresse religieuse
Verra dans mon repos la fin de mes douleurs ;
Et dira : dégagé d'une vie orageuse ,

Notre ami dort parmi les fleurs.

Par M. DE SAINT-PÉRAVI.

AUX MINISTRES DE FRANCE ACTUELS ;

É G L O G U E.

DAPHNIS ET MÉNALQUE.

D A P H N I S.

A I N S I , dans nos hameaux , te voilà de retour !
Qu'as-tu vu , cher Ménalque , à Paris , à la cour ?

M É N A L Q U E.

Dans les murs de Versailles , un roi sensible & sage
A sa jeune gaité , joint les mœurs du vieil âge.
Il est bon : j'ai cru voir un berger caressant ,
Autour de qui s'ébat son troupeau florissant.
Tout respire en ces lieux la naïve allégresse.
Des ministres zélés secondent sa tendresse.
Oh ! de quel ton Paris célèbre leurs travaux !

» Voyez-vous, m'a-t-on dit, ces prisons, ces châteaux,
 » Ou la loi confondoit les malheurs & les crimes?...
 » Eh bien! ils tomberont; ils rendront leurs victimes.
 » Les traitans contenus baissent enfin les yeux,
 » Et les sources de l'or se tarissent pour eux.
 » L'innocent ne craint plus la torture homicide.
 » L'ouvrier, abjurant sa liberté perfide,
 » Soumet son industrie à la gêne des loix.
 » Le peuple connoît mieux ses devoirs & ses droits.
 » Au lieu de ces valets de qui la troupe oiseuse
 » Étalait, sous cent noms, sa pompe ruineuse,
 » On verra désormais, sur le trône étonné,
 » Des vertus, des arts seuls Louis environné.
 » Au palais de Plutus, l'austère économie,
 » Veille à l'argent sacré que prête la patrie;
 » Et Cérès triomphante épand dans nos marchés
 » Ses grains, au monopole, à la fraude arrachés.
 Mais, à ton tour, peins-moi nos campagnes si chères.

D A P H N I S.

Ah! jamais nos destins n'ont été plus prospères.
 Bénis soient les mortels qui, dans leurs hauts emplois,
 Ont jetté leurs regards sur l'humble villageois,
 Et qui nous ont donné, par leurs soins mémorables,
 La poule que Henri promettoit à nos tables!
 Que nos jeunes beautés, que nos jeunes garçons
 Vieillissent en chantant leurs vénérables noms!
 Du soc trop dédaigné la gloire se répare;
 Le soc est à l'abri du collecteur avare.
 On dit même que Nekre, en des écrits savans,
 Déjà, plus d'une fois, a défendu les champs.
 Ces chemins, qu'en pleurant construisoit l'indigence,
 Nous paîront nos sueurs & leur magnificence;
 Et de tant de bienfaits, ô surprise, ô bonheur!
 Nul impôt odieux ne trouble la douceur.

M É N A L Q U E.

La ville s'applaudit d'une faveur égale :
Tandis que , pour abattre une altière rivale ,
Cent vaisseaux sont partis , chargés de légions.,,

D A P H N I S.

Quoi ! la France est en guerre !... Ami , nous l'ignorions.
Par M. SÉLIS.



A C A D É M I E S.
S É A N C E S
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

Académie Française.

ON a dit dans plusieurs papiers publics, que M. Garat, à qui l'académie françoise, dans son assemblée du 8 fevrier, avoit adjudgé pour cette année le legs de 1200 liv. de M. le comte de Walbelle, n'avoit pas jugé à propos d'accepter ce legs, & avoit prié l'académie de vouloir bien lui permettre de le rendre; qu'en conséquence cette compagnie, dans la séance du 17, en avoit disposé en faveur de M. Court de Gebelin, qui l'avoit déjà obtenu l'année dernière. On auroit dû ajouter que le motif qui a déterminé M. Garat à ne pas accepter le legs dont il s'agit, non-seulement ne peut offenser ni l'académie, ni les gens de lettres, mais fait autant d'honneur à M. Court de Gebelin, qu'à la modestie & à la noble délicatesse de M. Ga-

278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rat. » L'académie, dit-il dans la lettre qu'il a
 » écrite sur ce sujet à M. d'Alembert, m'ho-
 » nore infiniment dans le choix qu'elle a fait
 » de moi pour m'adjuger le legs annuel inf-
 » titué par M. de Walbelle. Un secours qu'un
 » homme de lettres sans fortune reçoit des mains
 » de l'académie, n'est pas seulement un secours,
 » c'est encore une distinction & un honneur.
 » C'est ainsi que j'envisage l'établissement de
 » M. de Walbelle; mais je n'ai point voulu,
 » Monsieur, entrer en concours avec les hom-
 » mes de lettres qui ont pu desirer ce legs;
 » je ne l'ai demandé à aucun des académiciens
 » qui m'honorent de leur amitié; je me serois
 » sur-tout reproché de le disputer à M. Court
 » de Gebelin, dont j'estime les ouvrages, &
 » dont je considere beaucoup la personne. «

M. Court de Gebelin, qui, ainsi que M. Ga-
 rat, n'avoit demandé ce legs ni l'année der-
 niere ni celle-ci, avoit partagé presque égale-
 ment les suffrages avec M. Garat dans la
 séance du 8 février, la différence n'ayant été que
 d'une seule voix. Dans l'assemblée du 17 il a
 eu l'unanimité presque entiere. L'académie, au-
 torisée par le testament de M. le comte de
 Walbelle à donner le legs à la même personne
 plusieurs fois de suite, a cru pouvoir, sans in-
 convénient, accorder cette distinction à M. Court
 de Gebelin, qui s'en est rendu très-digne par
 les nouveaux volumes de son savant ouvrage,
 publiés dans le courant de l'année dernière 1780.

(*Mercur de France.*)

I I.

PRIX relatif à l'éducation, proposé par un citoyen.

Un particulier, zélé pour le bien public, & qui pense qu'une bonne éducation y peut contribuer, désireroit qu'il fût composé un traité élémentaire de morale, qui expliquât & prouvât *les devoirs de l'homme & du citoyen*. Il voudroit que ce traité fût fait d'après les principes du droit naturel; qu'il fût clair, méthodique, & propre à toutes les nations.

Comme il est destiné aux écoles, on desire qu'il soit court & écrit dans un style simple, qu'il n'excede pas 100 ou 120 pag. d'une impression in-12. d'un caractère ordinaire, afin que, servant aux enfans qui apprennent à lire, il puisse être lu & retenu dans le cours de l'éducation, & qu'il puisse être acheté à un très-bas prix.

Pour engager les gens de lettres à la composition de cet ouvrage, on a déposé 1200 liv. chez M. *Sauvaige*, notaire, rue de Bussy, à Paris.

Des personnes instruites, éclairées & connues, seront priées par l'auteur du présent programme, de vouloir bien être juges du concours : & M. *Sauvaige* délivrera le prix à celui qui, d'après ce jugement, aura le mieux rempli les conditions ci-dessus.

On prévient qu'il faut que l'ouvrage soit imprimé & approuvé; ou, si l'on ne veut pas risquer les frais d'impression, il faut que le ma-

manuscrit soit revêtu d'une approbation & permission d'impression.

Les exemplaires , imprimés ou manuscrits & permis d'être imprimés , seront remis audit sieur *Sauvaige* , notaire , d'ici au premier mai 1782 , sans nom d'auteur ; mais avec une sentence ou épigraphe , dont pareille sera enfermée , avec le nom de l'auteur , dans un papier cacheté , qui ne sera ouvert que lors de la distribution du prix. Ce prix sera donné le jour de la St. Louis 1782.

(*Journal de Paris.*)

I I I.

SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.

Un particulier qui ne s'est point nommé , a déposé entre les mains de M. de Jussieu , trésorier de la société royale , une somme de 600 liv. , laquelle doit être remise à celui qui aura envoyé le meilleur mémoire , au jugement de cette compagnie , sur la question suivante : *Quels sont les moyens les plus sûrs de préserver les enfans en nourrice , des accidens auxquels la dentition les expose , & d'y remédier lorsqu'ils en sont atteints ?* Les mémoires qui concourront , seront envoyés avant le 1^{er}. novembre prochain , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr , secrétaire-perpétuel de la société royale de médecine , rue du Sépulcre , à Paris , avec un billet cacheté , contenant le nom de l'auteur , & la même épigraphe que le mémoire.

Ce prix sera distribué dans la première séance publique de 1782.

I V.

ACADÉMIE royale de chirurgie de Paris.

L'académie propose pour le prix de l'année 1782 , la question suivante : *Comment le vice des différentes excrétiions peut-il influer sur les maladies chirurgicales , & quelles sont les regles de pratique relatives à cet objet ?* Le prix est une médaille d'or de la valeur de 500 liv. On observera les formes usitées ; & les ouvrages, adressés francs de port à M. Louis , secrétaire-perpétuel , seront reçus jusqu'au dernier jour de décembre prochain inclusivement. La même académie continuera de donner une médaille d'or de 200 liv. à celui des chirurgiens étrangers ou regnicoles , & non membre de l'académie , qui l'aura méritée par un ouvrage quelconque sur quelque matiere de chirurgie. Elle distribuera aussi cinq médailles d'or , de 100 liv. chacune , à cinq chirurgiens regnicoles qui auront fourni dans l'année un mémoire ou trois observations intéressantes.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

ACADÉMIE des sciences , belles-lettres & arts de
Besançon.

L'académie a décerné le prix *sur les funestes effets de l'égoïsme* , à M. Nonal de Bonrepos, de l'académie des Arcades , & de la société des Amis de Barcelone.

Le 24 août prochain , la même compagnie distribuera 3 prix.

Le premier , fondé par M. le duc de Tallard , pour l'éloquence , consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 liv. L'académie ayant déjà proposé de montrer que *les vertus patriotiques peuvent s'exercer avec autant d'éclat dans les monarchies que dans les républiques* , a reçu quelques discours qui auroient pu obtenir la couronne , s'ils eussent ajouté le mérite de l'éloquence à celui de la discussion ; elle invite les auteurs à s'occuper encore d'une vérité dont l'on trouve tant de preuves dans notre histoire. Il y aura deux médailles , de 350 liv. chacune , pour le même sujet. La bonté des ouvrages pourra déterminer à réunir ou à diviser les prix. L'étendue des discours doit être d'environ une demi-heure de lecture.

Le second prix , également fondé par M. le duc de Tallard , est destiné à une dissertation littéraire. Il consiste en une médaille d'or de la valeur de 250 liv. On propose pour sujet , de déterminer *les limites du comté de Bourgogne*

Depuis l'établissement des comtes héréditaires jusqu'à l'extinction des comtes Palatins. La dissertation fera d'environ trois quarts-d'heure de lecture, sans y comprendre les preuves.

Le troisieme prix , fondé par la ville de Besançon , consiste en une médaille d'or de la valeur de 200 liv. , destinée à un mémoire sur les arts. Il sera donné à celui qui indiquera *les moyens de perfectionner les manufactures de poterie en Franche-Comté , de maniere à remplacer les vaisseaux de cuivre , dont les inconvéniens sont connus , & les creusets que l'on tire de l'étranger.* Les auteurs sont invités à désigner les lieux de la province où se trouvent certaines argilles qui , par elles-mêmes , ou par leurs combinaisons avec des terres & des sables , pourroient servir à fabriquer des pots de grès ou des especes de faïence qui résistent à l'action du feu.

L'académie ayant réservé le prix de minéralogie , aura deux médailles , de 200 liv. chacune , à distribuer : elle se déterminera , suivant le mérite des mémoires , à réunir ou à diviser les prix.

Les ouvrages doivent être adressés , francs de port , à M. Droz , conseiller au parlement , & secrétaire-perpétuel de l'académie.

Cette compagnie propose pour sujet du prix d'histoire en 1782 , de déterminer *quel a été l'état des sciences & des lettres au comté de Bourgogne , depuis le regne de Rodolphe-le-Fainéant jusqu'à la réunion de cette province à la couronne sous Louis XIV.* On pourra consulter divers

284 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

manuscrits qui se trouvent à l'abbaye de Favertney & au dépôt de l'académie. Le prix des arts de la même année sera décerné à celui qui indiquera *les différentes especes de marne qui se trouvent en Franche-Comté , & la maniere d'en tirer le parti le plus avantageux pour l'amélioration des champs & des prés , ainsi que pour l'utilité des arts.*

Un anonyme a remis à l'académie 350 liv. pour une médaille qui sera donnée au meilleur discours sur l'un de ces trois sujets : *La liaison intime de la religion & de l'ordre social. — Le luxe détruit les mœurs & les empires. — Les funestes effets de la fainéantise, les moyens de la détruire.* Les ouvrages seront envoyés au secrétaire avant le 11 décembre 1781.

V I.

SOCIÉTÉ royale des sciences & des arts de Metz.

Dans une de ses séances publiques , l'académie annonça qu'elle remettoit au concours pour 1782 la question suivante : *Lorsque la ville de Metz se gouvernoit en république , a-t-elle été commerçante & manufacturiere ? Si elle l'a été , quand , comment & pourquoi a-t-elle cessé de l'être ? Quels obstacles s'opposent aujourd'hui , soit à l'établissement , soit au rétablissement du commerce & des manufactures dans cette ville , & quels seroient les moyens d'en diminuer les obstacles , s'il est impossible de les anéantir tout-à-fait ?* Le prix consiste en une médaille d'or de la valeur de 400 l.

Le sujet de celui de 1781 est conçu en ces termes : *La foire qui se tient à Metz au mois de mai de chaque année, est-elle avantageuse au commerce ; & ne seroit-il pas plus utile pour le bien de la même ville de donner à cette foire les privilèges & les franchises dont jouissent celles qui sont établies dans les villes de grand commerce ?* Le prix est une médaille d'or de 600 liv. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. Dupré de Geneste, secrétaire-perpétuel, avant le 1^{er}. juin de l'année 1781, ou 1782, selon leur destination.

M. Duhamel & M. le Payen, pere, lurent ensuite, le premier, un mémoire *sur l'état des familles patriciennes de la république de Metz* ; le second, des observations concernant *l'eau-de-vie des marcs de raisins*. M. du Tennerar termina la séance par des remarques *sur la nature & le traitement des maladies les plus communes à Metz*.

V I I.

ACADÉMIE royale de Londres.

L'académie tint le 14 décembre dernier ; une séance publique, dans laquelle elle distribua les prix qu'elle avoit proposés. M. George Farrington reçut une médaille d'or pour un tableau historique dont le sujet étoit tiré du *Macbeth* de Shakespeare ; une pareille médaille fut donnée à M. Jean Deare, auteur d'un bas-relief dont le sujet étoit pris du *Paradis perdu* de Milton. D'autres prix consistant en médail-

286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les d'argent, furent adjugés à Mrs. Edward Francisque Burney, Conrad - Martin Metz, Christian Burckhardt , Jean Hippisley Green & William Newman , auteurs de différens des-
sins.

Après la distribution , sir Josué Reynolds fit aux élèves un discours sur la sculpture , dans lequel il traita des principes de cet art comparés à ceux de la peinture.

(*Universal Magazine.*)

V I I I.

SOCIÉTÉ des Antiquaires d'Edimbourg.

Cette nouvelle académie a été instituée le 18 décembre 1780. Il y avoit long-tems que le comte de Buchan avoit conçu l'idée de cet établissement. Ayant communiqué ses intentions à plusieurs personnes respectables, non-seulement elles y applaudirent, mais elles engagèrent Mylord à ne pas abandonner un projet dont la nation pouvoit retirer de très-grands avantages. En conséquence il invita divers savans qu'il jugea dignes d'entrer dans la société, à se rendre chez lui le 14 novembre dernier. Ils y allèrent, & Mylord leur lut un discours sur plusieurs objets de l'histoire & des antiquités de l'Ecosse qui ont besoin d'être éclaircis, avec les statuts de la société qu'il s'étoit proposoit d'établir ; le discours & les statuts furent approuvés de chacun. Dans une autre assemblée on engagea le comte à le faire

imprimer , afin que le public pût se former une juste idée de l'établissement projeté , & il fut résolu d'un commun accord qu'on tiendrait une nouvelle séance pour élire des administrateurs. Les membres de la société s'assemblerent donc encore , & après que l'élection fut terminée , l'un d'eux fit la lecture d'un mémoire sur différentes armes romaines nouvellement découvertes.

Les administrateurs sont le comte de Bute ; président de la société ; le comte de Buchan ; premier vice-président ; sir Jean Dalrymple Hamilton Macgill , second vice-président ; Jean Swinton , troisième vice-président ; Alexandre Wright , quatrième vice-président ; William Tyler , cinquième vice-président & trésorier ; sir William Forbes , secrétaire , & James Cummyng garde des registres.

(*Gentleman's Magazine.*)



S P E C T A C L E S.

P A R I S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LE lundi 8 janvier on a donné, pour la première fois, *le Jaloux sans amour*, comédie en cinq actes & en vers libres.

Lié par les nœuds sacrés de l'hymen, à un objet doué de toutes les qualités capables de fixer la tendresse & l'estime, le comte d'Orfon ne connoît pas son bonheur. Affez malheureux pour ne pas aimer sa femme, il est encore assez injuste pour éprouver une jalousie aussi mal fondée que les suites en sont cruelles. On voit par-là que la jalousie ne provient pas de son amour ; & cet assemblage n'est que trop commun.

D'un cœur qu'on a quitté l'on veut être encor maître ;
Il est de faux jaloux ; j'en trouve chaque jour ,

Et l'amour-propre fait peut-être

Autant de tyrans que l'amour.

Ces vers-là renferment le sujet & la moralité de la pièce. L'amour que le comte d'Orfon refuse à la comtesse, il le prostitue à une
de

de ces filles complaisantes, dont on achete les faveurs au poids de l'or. Trompé par les apparences, le marquis de Rinvillè, son oncle, croit que sa jalousie est la suite d'un amour très-tendre; mais le chevalier d'Elcour, jeune homme étourdi en apparence, & dans le fond plein d'honneur & de vertu, connoît l'erreur de d'Orson. Amoureux de la jeune sœur du comte, il risque de perdre l'espoir d'épouser son amante, s'il trahit le secret du frere; mais le desir de mettre fin au malheur de la comtesse bannit toute autre considération. Il fait à son indigne rivale des propositions éblouissantes, celle-ci les accepte, il vient à bout d'en obtenir la preuve, & la remet entre les mains de son ami. Pendant qu'il agissoit, d'Orson, sur des soupçons légers, faisoit éprouver à sa femme toutes les fureurs de sa jalousie. Les explications dans lesquelles on entre, lui font voir combien ses torts sont affreux. Honteux, pénétré de remords, il fait l'aveu de sa double injustice, & il en sollicite le pardon auprès de la comtesse qui, toujours fidelle à son caractère, lui répond :

Moi, mon ami, vous pardonner! hélas!
 Quand vous vous accusez, je ne me souviens pas
 Que vous ayez été coupable.

L'oncle est enchanté du retour de son neveu; & le comte marie sa jeune sœur au chevalier.

On a vu peu de représentations plus scandaleusement orageuses que la premiere de cet

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ouvrage. L'action, rallentie par des détails beaucoup trop étendus, a paru plus chaude dès qu'ils ont été supprimés : on a apperçu le but moral ; & les détails brillans qu'on remarque dans toutes les scènes, ont obtenu des applaudissemens qui ont été plus universels encore à la troisième représentation. On a remarqué sur-tout une scène charmante, au second acte, & dans le cours de la pièce, plusieurs autres scènes vraiment comiques, & qui annoncent un talent plus digne d'être encouragé qu'il ne l'avoit été d'abord.

(*Journal de Paris; Mercure de France.*)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théâtre le 29 décembre de l'année dernière, la première représentation du *Charbonnier* ou le *Dormeur éveillé*, comédie en quatre actes & en prose. C'est à peu-près le sujet d'une pièce italienne qu'on a vue très-souvent sur ce théâtre, sous le titre d'*Arlequin toujours arlequin* ; c'est le même sujet aussi que celui du *Faux duc de Bourgogne*, comédie du P. du Cerceau, très-connue dans les collèges. Dans la pièce nouvelle, c'est un charbonnier qu'on endort par un breuvage, qu'on métamorphose en marquis pendant son sommeil, & qu'on rendort de nouveau pour le rendre à son premier état ; de façon qu'il ne sait comment il est devenu marquis, ni comment il redevient charbonnier. Il étoit difficile peut-être de faire réussir quatre grands actes sur un fonds

connu & pas assez rajeuni. Aussi quelques plaisanteries, des momens de gaîté n'ont pu couvrir les incohérences, les longueurs & les invraisemblances de la piece.

On a donné le lundi premier janvier, la premiere représentation des *Etrennes de Mercure*, ou le *Bonnet magique*, opéra comique en trois actes, en vaudevilles. Cette piece est encore de MM. de Piis & Barré. Ils ont accoutumé le public à la gaieté; le public ne l'a pas entièrement retrouvée dans leur nouvelle production. Il s'en faut de beaucoup que celle-ci ait généralement réussi. On a dit que c'étoit trop de trois actes pour le sujet; que les scenes languissoient; que si de certaines plaisanteries qui s'y trouvent assez fréquemment eussent été enveloppées d'un voile un peu plus épais, on leur auroit peut-être trouvé plus de sel, &c. Ce n'est pas cependant que la touche agréable des auteurs, que leur maniere facile & gracieuse; en un mot, que leur esprit ne se fasse remarquer dans un grand nombre de couplets; mais ce n'est point encore assez, même dans une piece en vaudevilles, que des pensées ingénieuses & bien exprimées, il faut encore un plan, des situations, des tableaux.

Voici en deux mots le sujet de la piece. Géronte, en écrivant des lettres de nouvelle année, fait de sages réflexions sur ce genre de politesse: il voudroit pouvoir discerner parmi les complimens qu'il est sur le point de recevoir, ceux que lui donnera l'amitié sincere, d'a-

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vec ceux qu'il ne devra qu'à l'usage ou au vil intérêt. Mercure lui porte pour étrennes, de la part de Jupiter, un Bonnet. Quand il en fera coëffé, tous ceux qui lui parleront seront forcés de lui dire la vérité ; il a la mal-adresse de s'en servir, & il apprend de la bouche de son ami, & même de celle de sa femme, tout ce qu'il n'auroit pas voulu savoir : ce cadre est, comme l'on voit, un peu usé.

(*Mercury de France ; Journal de Paris ;
Affiches & annonce de Paris.*)

L O N D R E S.

C O V E N T - G A R D E N.

*LES INSULAIRES, opéra comique, représenté pour
la première fois au théâtre de Covent-Garden ;
le 25 novembre 1780.*

Le sujet de cet opéra, que quelques personnes regardent comme l'ouvrage d'un jeune ecclésiastique, & que d'autres attribuent à M. Dibdin, est pris de deux comédies de Saint-Foix, *l'Isle Sauvage* & *la Colonie* ; on pourra juger avec quel succès l'auteur a lié ensemble les deux actions, par la simple exposition que nous allons faire de sa pièce.

Un gouverneur Espagnol, qui avoit été envoyé dans une île nouvellement découverte à la tête d'une colonie, fait naufrage, & croit voir périr au milieu des flots son épouse, sa fille & sa niece. Assez heureux néanmoins

pour se sauver avec son fils & le reste de son équipage, il aborde dans une isle habitée par des sauvages, où il s'établit après avoir chassé ou soumis les barbares. Au bout d'un certain tems, on vient lui annoncer qu'un canot, sur lequel son fils Félix prenoit le divertissement de la pêche, a été submergé; mais l'esclave qui accompagnoit le jeune homme, & qui s'étoit sauvé à la nage, assure qu'il l'a vu gagner un rocher près d'une isle voisine. Tels sont les événemens qui ont précédé ceux qui arrivent dans le cours de la piece. Elle commence, & l'on voit Gil Perez, l'intendant du gouverneur, signifier aux colons, la nouvelle ordonnance qui vient d'être faite, & par laquelle il est enjoint à toutes les jeunes filles de se marier incessamment. Afin que les laides puissent être pourvues aussi-bien que les jolies, les jeunes gens qui voudront épouser les dernières, sont obligés de payer la dot des autres. Après quelques plaisanteries sur cette ordonnance, la scene est transportée dans une autre isle, où Elvire, femme du gouverneur, sa fille Juline, & Flamette sa niece, avoient eu le bonheur de se sauver. Elles y demeurent depuis long-tems, servies par un honnête sauvage, nommé Yanko, qui a été chassé avec ses freres, des lieux que le gouverneur habite, avec la colonie. C'est dans cette même isle que Félix s'est sauvé à la nage. Elvire frappée de la ressemblance qu'elle trouve entre le jeune homme & son mari, le prend en amitié, & emploie tous ses soins pour le dérober à la fureur

des sauvages ; cependant sa vue fait une grande impression sur les deux jeunes filles qui éprouvent divers sentimens en sa faveur. Juline, naturellement coquette, conçoit beaucoup d'amitié pour lui, mais rien de plus. Au contraire, Flamette, dont le cœur est fort tendre, devient amoureuse de lui, & l'avoue. A peine Yanko a-t-il découvert Félix, qu'il commence à trembler pour Elvire & les deux filles : il craint que les sauvages n'aient apperçu le jeune étranger, & qu'ils ne découvrent bientôt la retraite de ces femmes. Ici la scene change encore, & l'on revient dans l'isle du gouverneur. Garcias, qui n'est pas riche, & qui aime Camille, une des plus jolies filles du lieu, consulte le docteur Fabio, sur les moyens de l'épouser, & d'après ses avis, il engage son ami Domingo, personnage d'une laideur extraordinaire, à s'habiller en femme, & à demander sous le nom supposé de Dorothée, la somme d'argent qu'il sera obligé de donner pour épouser Camille. Garcias a conçu le stratagème, dans l'idée que Domingo étant regardé comme la plus laide de toutes les femmes, il n'y avoit point à craindre qu'il se présentât un mari pour elle. Il s'est trompé. Gil Perez, dominé par l'avarice, demande au gouverneur la permission d'épouser la prétendue Dorothée : il l'obtient, & va trouver sa future, avec laquelle il a une scene fort comique. Domingo fort embarrassé, ne fait d'abord comment se tirer d'affaire ; enfin, il avoue à l'intendant, qu'on lui a ravi son honneur dans un verger appar-

tenant au docteur Fabio. Cette confidence fait renoncer Gil Perez au dessein qu'il avoit de se marier, & lui suggere l'idée de se venger du docteur qui l'avoit excité vivement à demander la prétendue Dorothee en mariage. Le docteur paroît, ce qui donne lieu à une scene assez risible, à cause des propos interrompus que se tiennent les deux interlocuteurs. A la fin ils se séparent; la scene change encore, & le théâtre représente l'endroit de l'*Isle Sauvage* qu'habite Elvire. Cette femme, qui voit avec peine, l'impression que la vue de Félix a faite sur le cœur de Juline & de Flamette, se détermine à les surveiller; les deux jeunes filles entrent, la mere se retire, & elles commencent à parler de Félix. Juline paroît déterminée à suivre l'avis d'Yanko, & à renoncer à Félix; Flamette, au contraire, fait l'aveu des sentimens que le jeune étranger lui a inspirée, & desire être laissée seule dans l'isle déserte avec lui, plutôt que de le perdre. Cependant Elvire craignant que Félix ne soit d'une basse extraction, fait tout ce qu'elle peut pour étouffer la passion naissante de sa fille & de sa niece; afin de parvenir plus aisément à son but, elle leur fait croire à toutes deux, que l'amour occasionne des changemens dans le teint, & que s'il est violent, il rend la peau, de blanche qu'elle étoit, noire comme celle des sauvages. Juline alarmée de ce qu'elle vient d'apprendre, promet de ne plus songer à Félix; Flamette, qui est toujours passionnée pour lui, dit qu'elle craint d'avoir déjà changé de couleur. Après

une conversation fort naïve , elles se retirent pour éviter les sauvages , qui , ayant vu Félix , viennent en foule le chercher. Dans une scene suivante , Yanko fait voir qu'il est nécessaire de faire sortir Félix de l'isle , il l'emmene ensuite , & Elvire reste avec Juline & Flamette , dans un grand embarras. Nouveau changement de scene. Le spectateur est encore transporté dans l'isle du gouverneur , où Domingo & Fabio préparent un nouveau piege à Gil Perez. Le premier doit prendre le nom du frere de Dorothee , & effrayer Gil Perez par des fanfaronades , & l'obliger à réparer l'injustice faite à sa sœur. Pour mieux couvrir la ruse , Fabio engage l'intendant à s'éloigner pour un moment , & conseille à Domingo de se parler à lui-même , en changeant alternativement de voix , afin que Perez s'imagine entendre Dorothee & son frere converser ensemble. Domingo y consent , & commence par contrefaire l'homme en colere ; ses menaces font fuir Perez , & alors il fait le double rôle que lui a suggéré le docteur. Cependant Gil Perez , qui soupconne qu'on veut le tromper , fort , sans être apperçu , du lieu où il s'étoit enfui , & revient se cacher sous une table ; il reconnoît par ce moyen la supercherie , & menace Domingo d'informer le gouverneur de tout ce qui s'est passé. Le docteur , de son côté , menace l'intendant de découvrir toutes les friponneries qu'il a faites dans l'exécution de la nouvelle loi. Cependant , comme aucun d'eux n'est jaloux de se mettre dans l'embarras , ils

se promettent de garder le secret, & se retirent bons amis. Sur ces entrefaites, Yanko arrive dans l'isle avec Elvire, Juline, Flamette & Félix, qu'il prie de ne se point montrer, qu'il n'ait vu le gouverneur. Fabio entre alors, & à l'aspect du sauvage, il veut l'engager à parler en sa faveur, à une femme de son pays, nommée *Orra*, dont le docteur s'est amouraché, & qu'il a tenté, mais en vain, de séduire. Yanko, scandalisé des sentimens du vieux débauché, se charge néanmoins de l'affaire, dans l'espérance d'arracher la malheureuse femme des mains du séducteur. Au même instant vient Orra; Yanko reconnoît en elle sa femme; les deux fideles époux témoignent beaucoup de joie de se voir réunis après une si longue absence. Fabio tâche de s'excuser du mieux qu'il peut; il prétend que tout ce qu'il a dit à Yanko, n'étoit qu'un pur badinage, & que son dessein étoit de remettre sa femme entre ses mains. Le dénouement approche. Le gouverneur arrive; Yanko lui rend sa femme, son fils, sa fille & sa niece; on chante un *quatuor* avec un chœur, & Félix obtient de son pere la main de Flamette. Les journalistes Anglois disent que cette piece a été très bien exécutée, & qu'on a beaucoup applaudi aux vers, à la musique, & aux décorations.

(*Universal Magazine.*)

D R U R Y - L A N E.

LE SEIGNEUR DU VILLAGE, opéra comique,
représenté pour la première fois au théâtre de
Drury-Lane, le 27 décembre 1780.

Les acteurs sont : *Sir Jean Contrast*, le jeune *Contrast*, *Truëmore*, *Rashly*, *Rental*, le *Neppe*, le capitaine *Trepan*, le sergent *Crimp*, *Huntfman*, *Annette*, *Sophie*, *Peggy* & *Moll Flagon*.

Sir Jean Contrast, vieux gentilhomme campagnard, a déshérité l'aîné de ses fils pour le punir d'avoir épousé une jolie payfanne sans fortune. Le malheureux jeune homme, après avoir perdu sa femme, & mis plusieurs expédiens en usage pour fournir à deux filles qu'il a, une subsistance honnête, s'est vu à la fin contraint de retourner au lieu de sa naissance, où n'étant point reconnu après une si longue absence, il devient le fermier de son pere, sous le nom supposé de *Rashly*. — A l'ouverture de la piece le jeune *Contrast*, second fils & l'héritier présomptif du vieux gentilhomme, arrive au château, & ordonne qu'on aille chez *Rashly* lui ôter ses fusils & ses chiens. Ensuite son valet *Le Neppe* l'excite à lui enlever aussi sa fille *Sophie*, qui est aimée de *Truëmore*. Trompé dans ce dessein, il forme celui de se venger du pere & de l'amant, en faisant poursuivre le premier comme braconnier, & enrôler le second de force. *Rental*, intendant du château, qui s'intéresse au mal-

heur de cette aimable famille , prend différentes
 mesures pour ménager une entrevue & une
 réconciliation entre Sir Jean & son fils ; pour
 cet effet , il mene le premier à la maison de
 Rashly , où il n'est pas plutôt entré , que ,
 touché de l'innocence de ses deux petites filles ,
 il promet à Rental de soulager leur misere. Il
 se retire ensuite , en les priant de venir le soir
 même avec leur pere au château , où il leur
 fera savoir ses intentions. Durant cet intervalle
 on intente un procès à Rashly , & on le me-
 nace de la prison , s'il ne paie l'amende à laquelle
 les braconniers sont condamnés. Truemore
 l'apprend , va trouver quelques soldats , &
 leur offre de s'enrôler avec eux , à con-
 dition que le capitaine lui avancera vingt gui-
 nées , & lui donnera une demi-heure pour
 aller chez Sir Jean. Le Neppe rencontre Peggy
 & lui fait présent d'un rouleau de guinées ,
 pour l'engager à trahir sa maîtresse Sophie. Elle
 prend l'argent , mais au lieu d'entrer dans les
 desseins du valet , elle lui fait boire de l'eau
 de pavot & du brandevin , & quand il est ivre
 elle le jette dans un fossé. Cependant le tems
 accordé à Truemore se passe. Les soldats qui
 pensent qu'il a déserté , vont à sa poursuite ,
 & trouvant Peggy dans leur chemin , ils lui de-
 mandent si elle ne l'a point vu. Peggy saisit
 dans ce moment l'occasion de se venger de Le
 Neppe , leur fait croire que c'est lui qui s'est
 enrôlé , & leur montre l'endroit où il est. On
 le prend & on le mene comme déserteur au
 château. Dans ce moment arrive Truemore ,

300 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui , pour remettre Rashly en liberté , paie à Sir Jean la somme qu'il a reçue de son capitaine , & court ensuite rejoindre la troupe. Peggy , pour récompenser la générosité de Truemore , lui achete son congé avec l'argent qu'elle a reçu de Le Neppe. Sir Jean n'est pas plutôt informé des mauvais desseins de son fils Contrast , que Rental entre & lui présente son autre fils ; auquel il rend son amitié. Le jeune Contrast se retire à la ville ; Truemore obtient la main de sa chere Sophie , & la piece finit par un vaudeville.

(*Universal Magazine.*)



HISTOIRE-NATURELLE.

P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

OBSERVATIONS sur les Mines de Sel Gemme de Wieliczka, en Pologne : par M. BERNIARD.

Nous avons inféré dans un de nos journaux de l'année précédente (*), une description des mines de sel gemme de Wieliczka. Cette description, tirée du troisième volume des Anecdotes des beaux-arts, a été regardée comme romanesque, malgré les autorités citées par l'auteur de cet ouvrage. (**) M. Bernard a cru devoir donner des observations sur ces mines ; qu'il a visitées, afin de rétablir la vérité des faits ; il y a des formalités à remplir pour y pénétrer ; il faut un ordre de M. le conseiller

(*) Novembre, page 100.

(**) Journal de décembre, page 202.

des mines au service de S. M. I. & R. Le garde de la mine, à qui on porte cet ordre, ouvre un registre, sur lequel on écrit son nom, sa nation & ses qualités. Alors on vous revêt d'une grande chemise de toile, pour garantir vos habits de la poussière saline qui voltige dans les galeries, & vous êtes confié au chef des mineurs. On descend par un puits de huit pieds quarrés, de deux cens pieds de profondeur, & non pas de six cens, à la maniere des couvreurs, c'est-à-dire, assis sur des bretelles retenues dans les nœuds d'une grosse corde ; que dévide un rouage, auquel un cheval est attelé. Un ou deux mineurs accompagnent l'étranger ; ils ont un bâton en main pour diriger & balancer les mouvemens, & empêcher de se heurter contre les parois du puits, en sorte que cette descente, dont on fait un tableau allarmant, n'expose à aucun danger.

La mine a plusieurs étages ; les quatre supérieurs se communiquent par de larges escaliers de bois. Dans le premier, on trouve un morceau d'architecture exécuté dans la masse saline, formant un chapelle qui fixe l'attention des curieux : cette chapelle est dédiée à Saint-Antoine, elle peut avoir environ trente pieds de longueur sur vingt-quatre de largeur & dix-huit de hauteur ; non-seulement les degrés du marche-pied de l'autel, mais l'autel & les colonnes torsées qui l'ornent & soutiennent la voûte, sont de sel ; tout ce qui sert d'ornement à cette chapelle est également de la même matière, comme le crucifix & les statues de

la Vierge & de Saint-Antoine; à gauche, en entrant dans cette chapelle, est la statue de grandeur naturelle, représentant Sigismond, d'un sel très-transparent. A peu de distance de cette chapelle, il y en a une petite dédiée à Notre-Dame, & à 60 pas de celle-ci, une autre sous l'invocation de Saint-Jean-Népomucene. On dit la messe dans ces chapelles à certains jours de l'année, en mémoire de quelques phénomènes arrivés anciennement dans ces salines; ce qui a fait dire à quelques historiens, qu'autrefois il y avoit une ville dans ce souterrain; il est d'autant plus étonnant qu'on ait hasardé des contes de cette espece, qu'il n'y a que deux cens pieds de profondeur depuis le sommet de la mine jusques dans cet endroit, & neuf cens pieds jusques dans l'endroit le plus profond.

A entendre les mineurs, les galeries sont des rues; ils donnent le nom de maisons à des chambres pratiquées de chaque côté des galeries, & dans lesquelles les ouvriers enferment leurs outils, le soir, avant de sortir de la saline; car aucun n'y couche. Il n'y a que les chevaux qui demeurent dans la mine jusqu'à ce qu'ils soient hors de service. La longue habitation de ce séjour les expose à devenir promptement aveugles, sans qu'aucun échappe à cet accident. Il y a une source d'eau douce qui se filtre à travers une couche d'argille sablonneuse d'environ trois pieds & demi d'épaisseur, laquelle sert à abreuver les chevaux, & dont même les ouvriers boivent; les mineurs, pour qui tout est merveilleux, croient de bonne-foi que

cette source parcourt la masse énorme de sel sans devenir salée. Si dans le nombre des productions de la nature, il n'en existe pas de plus magnifique & de plus riche, d'un autre côté, l'exploitation de ces mines est le chef-d'œuvre de la perfection de cet art.

Rien de plus ingénieux que les moyens qu'on emploie, soit pour prévenir tous les dangers qui pourroient résulter de l'éroulement des galeries, dont toutes les voûtes sont ceintrées à platte-bande, avec des madriers d'un pied d'équarissage, soit pour épuiser l'eau, soit enfin pour que l'air extérieur ait une communication constante avec l'air intérieur de ces profonds & vastes souterrains, qu'on assure avoir trois lieues en tout sens. On est fondé à croire que ces mines communiquent à celles de Bochnia, ville située à cinq milles au levant de Wieliczka, où l'on exploite le même sel. En 1772, on fut arrêté par un lit de terre marneuse, ne contenant pas un atome de sel, ce qui fit présumer qu'on étoit à la longue parvenu à épuiser ces richesses; mais on dirigea les travaux du côté du midi, & on trouva un sel beaucoup plus pur encore que le premier, & depuis cette époque, on continue à suivre cette direction. Chaque mineur exploite régulièrement, par jour, quatre blocs de masse saline; car rarement y trouve-t-on le sel gemme blanc transparent, & d'une configuration régulière, si ce n'est dans les couches de glaise, où il s'en rencontre par cubes isolés. On porte ces beaux morceaux à la chancellerie des mines; c'est un endroit où quatre commis tra-

vaillent pendant le courant de la journée. Tout ce qui orne cette chancellerie , comme tables , armoires , &c. est de fel. Ces morceaux choisis sont employés à faire de jolis ouvrages , qui se vendent à très-bas prix , tels que des crucifix , des tables , des chaises , des rasses à café , des canons montés sur leurs affuts , des montres , des salieres , &c.

(*Journal de Paris.*)

I I.

HISTOIRE-NATURELLE du FLAMANT , traduite de l'anglois du docteur GOLDSMITH.

Le flamant doit être nécessairement rangé dans la classe des grues ; quoiqu'il ait des membranes aux pattes comme l'oye , néanmoins sa grandeur , sa forme & ses appétits le distinguent de cet animal rampant. Avec un cou & des jambes qui surpassent 'en longueur ceux des autres grues , il cherche sa nourriture au milieu des eaux , & ne differe des animaux de son espece que par la maniere dont il faist sa proie. Le héron se sert de ses griffes , le flamant emploie seulement le bec , que sa force & son épaisseur rendent propre à cet usage ; les doigts de ses pieds lui étant inutiles , à cause de leur foiblesse & des membranes qui les unissent comme ceux des oiseaux aquatiques.

Le flamant surpasse en grandeur , en grosseur & en beauté tous les oiseaux de l'espece des grues. Son corps , qui est d'une belle écar-

late, n'est pas plus gros que celui du cygne, mais ses jambes & son cou sont d'une longueur si démesurée, que quand il se tient debout, il peut avoir six pieds six pouces de haut. Ses ailes ont cinq pieds six pouces d'envergure, & depuis le bec jusqu'à l'extrémité de la queue, il a quatre pieds huit pouces. Sa tête est ronde & petite, & armée d'un large bec, mi-parti de rouge & de blanc, & courbé comme un arc. Ses jambes & ses cuisses, qui ne sont guere plus grosses que le doigt d'un homme, ont environ deux pieds huit pouces de longueur, & son col est long de trois pieds; les doigts de ses pieds ne sont point armés de griffes aiguës comme ceux des oiseaux de son espèce, ils sont foibles & unis par une membrane comme ceux des oyes. On ne voit cependant pas de quel usage peuvent lui être ces membranes, d'autant plus qu'on ne le voit jamais nager, & qu'il a ses cuisses & ses jambes assez longues pour qu'il puisse marcher dans les eaux les plus profondes où il cherche sa proie.

Cet oiseau extraordinaire se trouve particulièrement en Amérique, mais il étoit autrefois connu sur les côtes de l'Europe. Sa beauté, sa taille & la délicatesse de sa chair ont armé contre lui tant d'ennemis, qu'il a déterré les rivages habités par l'homme pour se réfugier dans les pays peu peuplés. Dans ces regions désertes, les flamans vivent en société, & se gouvernent par une meilleure police qu'aucun autre espèce d'oiseaux.

Lorsque les Européens arriverent pour la

premiere fois dans l'Amérique , ou qu'ils côtoyerent les rivages de l'Afrique , il y virent les flamans qui leur parurent fort doux & ne se défiant nullement de l'homme. En effet ces oiseaux avoient vécu jusqu'alors en sûreté , au milieu des vastes solitudes où ils avoient choisi leurs retraites , & où ils ne connoissoient aucun ennemi auquel ils ne fussent en état d'échapper ou de s'opposer. Les Negres & les Américains n'étoient guere pourvus d'armes dont ils pussent les tuer de loin , & dès que l'oiseau appercevoit la fleche , il n'ignoroit pas la maniere de l'éviter. Mais il en fut tout autrement à l'arrivée des Européens , & les matelots ne considérant pas que la frayeur qu'inspirent les armes à feu , étoit inconnue dans ces climats , regarderent les flamans comme des oiseaux stupides qui se laissoient approcher & tirer. Lorsque le chasseur en avoit tué un , les autres bien loin de fuir , regardoient la chute de leur compagnon avec une espece d'étonnement ; cependant les décharges de fusil continuoient , & toute la troupe étoit abattue avant qu'un seul songeât à s'envoler.

A présent tout est changé dans cette partie du monde , & les flamans y sont non-seulement devenus rares , mais ce sont encore de tous les oiseaux ceux dont on approche le plus difficilement. Ils se tiennent pour l'ordinaire près des rives désertes , auprès des lacs d'eau salée , dans des isles marécageuses. Pendant le jour ils fréquentent les bords des rivières , & à l'approche de la nuit , ils se retirent dans les parties

intérieures & les plus élevées. Le jour, lorsque les mariniers les voyent , ils paroissent toujours rangés sur une file de deux ou trois cens, & comme dit Dampier , il n'est personne qui , à la distance d'un mille, ne les prenne pour un grand mur de brique. Ils ne gardent pas néanmoins leur rang lorsqu'ils mangent ; ils choisissent toujours quelqu'un de la troupe pour faire le guet, & avertir les autres du péril qui pourroit la menacer , tandis qu'ils sont occupés à chercher leur nourriture. Dès que la sentinelle vigilante apperçoit la plus légère apparence de danger , elle pousse un cri perçant , qui ressemble au son d'une trompette , & aussi-tôt toute la cohorte s'envole.

Il paroît par-là que maintenant les flamans sont très-difficiles à joindre , & qu'ils fuient l'approche de l'homme avec la timidité la plus circonspecte. Ce n'est point cependant par antipathie qu'ils l'évitent , puisque Labat nous assure que dans certains villages de la côte d'Afrique, ils viennent en grand nombre se fixer au milieu des habitations des naturels. Là, ils s'assemblent par milliers, ils se perchent sur les arbres , & poussent des cris qu'on entend à près d'un mille de distance. Les Negres les aiment beaucoup , & les regardent comme des oiseaux que le ciel leur envoie pour les préserver de tous malheurs. Les François , à qui l'accès de ces lieux est permis , ne peuvent voir sans mécontentement une si grande quantité de gibier auquel on ne touche point , & que la superstition des naturels rend inutile. De tems en

tems, lorsqu'il sont seuls & éloignés du village, ils vont à la chasse des flamans, & cachent au milieu de l'herbe la plus haute, ceux qu'ils ont tués, quand ils voient approcher quelque Negre; car ils s'exposeroient au hasard d'être maltraités, si les noirs savoient qu'ils eussent osé tuer un de leurs oiseaux sacrés.

Souvent lorsqu'ils sont dans l'état de sauvage, les matelots les tuent & prennent leurs petits, malgré l'extrême rapidité de leur course; Labat en a souvent pris avec des filets, artifice tendus autour des lieux où ils venoient manger. Lorsque leurs longues jambes sont embarrassées dans les mailles, il leur est impossible de s'échapper, mais ils continuent à se débattre contre l'oiseleur; les vieux qu'il saisit par la tête, se servent pour le déchirer, de leurs pattes qui, quoique foibles, ne laissent pas de faire du mal. Après qu'ils sont dégagés du filet, ils conservent toujours leur naturel farouche, ils refusent toute nourriture, & combattent avec leur bec & leurs pieds, de sorte que le chasseur est souvent obligé de les tuer, parce qu'ils ne feroient que languir dans l'esclavage. La langue de cet oiseau, qui est très-recherchée, est beaucoup plus large que celle de tous les autres, quels qu'ils soient. Son bec est comme une grande boîte noire, d'une figure irrégulière, & remplie d'une langue de la même couleur & cartilagineuse; quant au goût particulier qu'elle peut avoir, c'est aux gourmets qu'on le laisse à décider. (*)

(*) Apicius, au rapport de Pline, trouvoit une

Les flamans vont toujours ensemble par compagnies, & volent en rang ainsi que les grues. On les voit quelquefois au point du jour descendre en grand nombre du haut des montagnes, en poussant un cri qui leur sert de signal pour se rallier. Ce cri est *tococo*, ce qui leur a fait donner ce nom par les sauvages du Canada. (*) C'est sur-tout quand ils volent que leur beauté se fait remarquer davantage, car alors ils paroissent d'un rouge aussi éclatant qu'un charbon allumé. Quand ils s'apprentent à manger ils cessent leurs cris & se dispersent sur un marécage, en observant le plus profond silence. Leur maniere de se nourrir est singuliere ; l'oiseau abaisse sa tête en la recourbant, de sorte qu'il n'y a que la partie supérieure & convexe du bec, qui touche à terre. Dans cette position l'animal paroît se soutenir sur la tête ; il remue çà & là son cou, & saisit les poissons & les insectes qu'il trouve ; les bords de sa mâchoire supérieure sont dentelés, afin que sa proie ne lui échappe pas quand il l'a prise.

Le tems de l'amour pour ces oiseaux varie selon le climat qu'ils habitent ; dans l'Amérique,

faveur exquise à la langue des phœnicopteres ; & Lampride dit dans la vie d'Héliogabale, que cet empereur faisoit servir aux grands de sa cour, des ragoûts composés de cervelles & d'entrailles de cet oiseau.

(*) Outre les noms de flamant & de *tococo*, on lui donne aussi ceux de phœnicoptere & de bécharu.

Septentrionale, ils s'accouplent en été; de l'autre côté de la ligne, ils choisissent la saison la plus favorable de l'année. Ils font leurs nids dans des marais fort étendus, où ils n'ont aucun danger à craindre. Ces nids ne sont pas moins curieux que les animaux qui les construisent. Ils sont élevés d'un pied & demi environ au-dessus de la surface du marais, & faits de vase qui se durcit à la chaleur du soleil ou à celle du corps de l'animal; ce sont des especes de cônes tronqués que l'oiseau creuse par le haut. C'est dans cette cavité que la femelle va pondre, sans employer d'autres matériaux que la boue, dont elle cimente les parois de l'édifice. Elle fait toujours deux œufs, & jamais davantage; afin de les pouvoir couvrir, comme elle a ses jambes d'une longueur prodigieuse, elle se pose sur le nid, & laisse pendre ses pieds dans l'eau de chaque côté.

Il faut beaucoup de tems aux petits pour qu'ils puissent voler; mais ils courent avec une vitesse étonnante. On les prend quelquefois, & très-différens des vieux, ils se laissent emporter & s'appriivoisent facilement. Au bout de cinq ou six jours ils deviennent familiers, mangent dans la main de celui qui les nourrit, & boivent en abondance de l'eau de mer; mais quoiqu'on les rende aisément domestiques, on ne les élève qu'avec beaucoup de peine; car il maigrissent ordinairement de chagrin, & meurent en peu de tems, faute de pouvoir satisfaire leurs appétits naturels. Lorsqu'ils sont encore jeunes, la couleur de leur plumage

312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

differe beaucoup de celle qu'ils acquierent avec l'âge. Dans leur premiere année elle est blanche & grise ; dans la seconde, leur corps est blanc & parfemé de quelques nuances légers d'écarlate , & les grandes plumes de l'aile sont noires. Dès la troisieme année l'oiseau acquiert toute sa beauté ; toutes ses plumes sont du plus beau rouge , excepté quelques-unes des ailes qui conservent leur couleur noire. Ces plumes servent aux sauvages à faire divers ornemens , & les Européens les ôtent souvent avec la peau pour en faire des manchons ; mais ils ont bien diminué de prix depuis qu'on a connu l'art de teindre les plumes en écarlate.

I I I.

NOUVEAU moyen proposé pour séparer l'argent de l'alliage qui altere son denier de fin ; par M. DESAIVE.

C'est en précipitant par l'intermede du plomb, l'argent dissout dans de l'eau-forte, que l'on peut obtenir ce métal absolument fin & dégagé de tout alliage.

P R O C É D É.

On met dans une terrine de grès , de la dissolution d'argent tenant de l'alliage : on allonge cette dissolution avec cinq ou six fois autant d'eau de pluie , ensuite on y plonge des lames de plomb bien lisses & assez épaisses. On voit aussitôt la liqueur se troubler, les lames de plomb se noircir, & l'argent se séparer de son dissolvant,
sous

sous son brillant métallique, en forme de paillettes luisantes. (*) On remuera de tems en tems les lames de plomb avec un morceau de bois, pour les secouer & détacher l'argent qui s'applique à leurs surfaces. Lorsqu'on s'aperçoit que la liqueur ne travaille plus sur les lames de plomb, il faut les retirer de la terrine, & filtrer la liqueur pour retenir sur le filtre, le sédiment qui occupe le fond de la terrine. On lavera ce sédiment avec beaucoup d'eau chaude : ensuite on le fera sécher pour le mettre au creuset, & le fondre avec un peu de salpêtre ; le culot que l'on en obtient par la fonte, est de l'argent absolument fin.

R E M A R Q U E.

La théorie de l'opération que l'on vient de détailler, est appuyée sur les loix des affinités chymiques. Voici l'explication que l'on en peut donner d'après ce système.

En présentant à une dissolution d'argent allié de cuivre, faite dans de l'acide nitreux, une substance métallique qui ait avec cet acide un rapport plus prochain que l'argent, & un moindre que celui du cuivre avec le même acide ; l'argent se séparera de son dissolvant, à mesure que l'acide nitreux agira sur le corps avec lequel il a une plus grande affinité ; & la partie de cuivre qui altéroit la pureté de l'argent, restera dissoute, à cause du plus grand degré d'affinité du cuivre avec l'acide nitreux, que celui du plomb qu'on emploie pour précipiter l'argent.

(*) En 1774, M. Falize, célèbre chirurgien & savant physicien à Liege, communiqua cette observation à l'auteur de ce mémoire,

Si le procédé que l'on vient d'exposer , ne présentait qu'un moyen de plus pour opérer la séparation de l'argent de son dissolvant , il eût été fort indifférent de le faire connoître ou de le laisser ignorer ; mais l'utilité que le nouveau moyen peut procurer pour certains arts , est le vrai motif qui engage à le publier.

On sait que pour obtenir de l'argent exempt d'alliage , il faut le passer à la coupelle. C'est par le coupellage que le cuivre d'alliage qui altère le titre de l'argent , se détruit avec le plomb , qui , en se calcinant & se vitrifiant , facilite également la vitrification des métaux imparfaits qui seroient mêlés avec de l'or ou de l'argent. Mais cette opération est assez coûteuse , très-embarrassante , & exige beaucoup de soin.

L'argent retiré du départ par l'intermède du cuivre , passe encore pour de l'argent fin : cependant je me suis assuré par beaucoup d'expériences , qu'il retenoit constamment quelques grains d'alliage , ce que j'attribue à des particules de cuivre qui se précipitent avec l'argent , & y restent attachées. Au contraire , l'argent précipité par l'intermède du plomb , se trouve aussi fin que celui qui auroit passé par la coupelle ; il n'y a qu'à le tenir un peu plus de tems en fonte , afin de scorifier quelques particules de plomb , qui pourroient avoir été précipitées en lavant le dépôt d'argent.

Outre ces différens avantages que présente le procédé dont il est question , il y a encore beaucoup d'économie à employer du plomb au lieu de cuivre , parce que l'un coûte beaucoup moins que l'autre. On peut également récupérer les eaux-fortes , lorsqu'après les avoir suffisamment rapprochées , on les redistille , en ajoutant de l'acide vitriolique. Ce dernier dégage l'acide ni-

treux, & se combine avec le cuivre & le plomb, en formant avec ces substances métalliques du vitriol bleu & du vitriol saturnin. On pourroit même, en suivant certains procédés de chymie, ne produire que du vitriol bleu tout seul. Il n'y auroit qu'à décomposer le vitriol saturnin avec de la limaille ou des plaques de cuivre. Mais ces détails deviendroient superflus à la suite de ce mémoire, dont l'objet principal étoit d'exposer un nouveau moyen pour séparer l'argent de l'alliage qui altère son denier de fin.

I V.

NOUVELLES observations sur les accidens causés par les animaux domestiques ; adressées aux rédacteurs de l'Esprit des journaux.

M E S S I E U R S ,

Lorsqu'un accident arrive, peut-on mieux en dédommager la société, qu'en le faisant servir de leçon & de préservatif pour l'avenir, car enfin,

» Heureux celui qui, pour devenir sage,
» Du mal d'autrui fait son apprentissage! »

Cette réflexion m'engage à publier par la voie de votre journal un malheur arrivé il y a environ trois semaines dans un village du Hainaut autrichien, nommé *Chaussée N. Dame*.

Un chat y dévora le visage d'un enfant; ce trait de cruauté de la part d'un animal domestique, dont peu de ménages savent se passer, & à la voracité desquels ils sont par conséquent chaque jour exposés, m'intéressa vivement. Je

résolus d'abord de m'assurer de la réalité du fait & des circonstances qui l'accompagnoient, pour ensuite le divulguer autant qu'il seroit possible, & avertir par-là le public de la défiance & des précautions qu'il doit prendre contre un animal aussi perfide & dangereux.

Ne connoissant personne au village où cette catastrophe venoit d'arriver, j'en écrivis à l'ecclésiastique qui en est curé ; il eut l'honnêteté de m'envoyer la réponse qui suit : » Je me suis » informé exactement du fait pour lequel vous » m'écrivez, voici ce que le pere de l'enfant » blessé m'en a dit : son épouse, qui étoit à peine » relevée de couches, préparoit à manger pour » quelques poules ; elle entend tout-à-coup les » pleurs de son enfant, qui étoit dans la cham- » bre voisine, elle appelle son époux, qui étoit » sur le grenier, lui met entre les mains ce » qu'elle apprêtoit à sa volaille. Elle entre dans » la chambre, y voit en frémissant un chat qui » mange le front de son enfant, & semble faire » des efforts pour l'arracher de son berceau. Il » avoit donné un coup de dent dans la partie » du nez la plus prochaine des yeux, & l'on » voyoit, dans les joues de cet enfant, l'em- » preinte des griffes de ce cruel animal. Le front » étoit la partie la plus endommagée ; il est autant » que guéri : mais on y verra toujours les cic- » trices de cette blessure. Quant aux autres cir- » constances, le chat n'avoit aucuns symptômes » de rage ; il est privé & mâle, mais d'un carac- » tere vorace, prenant & arrachant souvent le » pain des mains des enfans. La pauvreté de » ses hôtes m'a donné à penser que cette avi- » dité est l'effet d'un défaut de nourriture, quoi- » que ces gens m'aient dit qu'on lui donnoit » fréquemment à manger. Ce fait n'est pas uni-

» que : il y a environ 64 ans , qu'un enfant à
» Masnui-St.-Jean eut un œil arraché & dévoré
» par un chat ; un pareil accident arriva à Lom-
» bize (autre village du Hainaut) il y a 40
» ans , un chat y mangea la joue d'un enfant :
» ils survécurent tous deux à leur malheur. Tous
» ces accidens donnent lieu de craindre pour
» les enfans qu'on laisse au berceau seuls avec
» ces animaux. Un autre péril à craindre de
» leur part , c'est qu'ils peuvent souvent étouffer
» les enfans en se couchant sur leur bouche :
» La chaleur , la douceur du visage & de la res-
» piration , les invite à choisir cette place pour
» s'y coucher , le cas est arrivé plusieurs fois (a).
» Ce qui augmente encore ces périls , c'est l'u-
» sage ou plutôt l'abus du maillot , qui , outre
» qu'il tyrannise les enfans , & empêche le dé-
» veloppement des parties de leur corps , a
» encore ceci de pernicieux , qu'il ne laisse , en
» cas d'insulte , d'autres défenses à l'enfant que
» ses cris & ses pleurs. Si vous souhaitez d'être
» instruit d'autres circonstances , écrivez - moi ,
» Monsieur , tout ce qui peut intéresser l'humani-
» té & servir à préserver l'homme des mal-
» heurs dont il est environné , me paroîtra tou-
» jours digne de l'attention d'un homme qui
» veut penser , & qui a reçu de la nature une

(a) Un homme véridique & respectable m'a cent fois dit avoir vu l'enfant d'un riche négociant d'Anvers étouffé de cette façon dans son berceau ; c'étoit un fils qu'on avoit attendu avec impatience & reçu avec transport après plusieurs années d'un mariage stérile ; ses père & mère étoient par leur âge presque hors d'espoir de réparer cette perte : lqu'on juge de l'excès de leur douleur , ils auroient donné les trois quarts de leur fortune pour rendre leur fils infortuné à la vie.

318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ame sensible & compatissante. J'ai l'honneur
 » d'être votre très-humble. . . . &c. C. E. Bau-
 » soit, curé de Chaussée Ntr. Dame. *Chaussée*
 » *N. Dame, ce 1er. mars 1781. P. S.* Un moyen
 » aisé de préserver les enfans de semblables ac-
 » cidens est, à mon avis, de mettre à leur ber-
 » ceau un dessus d'osier, qui empêcheroit les
 » chats de les attaquer, sans ôter à l'enfant
 » l'usage d'un air libre. “

Aux exemples cités dans cette réponse j'en ajouterois nombre d'autres, si ce n'étoit étendre inutilement cette lettre au-delà de ses justes bornes ; ils prouveroient que ce n'est pas seulement de la part des chats d'un naturel un peu sauvage, ou des chats affamés, que l'on doit craindre des malheurs, mais que la familiarité de ces animaux, peut même souvent devenir fatale. (b) A la vérité, il y a des personnes qui ont souffert qu'un chat, pendant plusieurs années, passe la nuit dans leur lit, sans jamais en avoir reçu le moindre dommage. Ces gens ne prouvent par-là que leur imprudence, & non point la nullité du péril qu'une telle conduite attire, non pour des personnes assez fortes pour repousser un chat, mais pour des enfans en bas-âge, incapables, par leur foiblesse, ou leur maillot, d'une défense suffisante.

Si quelqu'un, abusé par la douceur fausse & hypocrite de cet animal, refuse d'ajouter foi aux événemens ici annoncés, qu'il ouvre les ouvrages des plus savans naturalistes, (c) qu'il

(b) Le chat dont fait mention la note a, étoit habitué de ne se coucher que sur les lits & les meubles les plus mous.

(c) Voyez Buffon, tom. 7, pag. 125 de son *Hist.*

œuvre celui du célèbre Buffon, qu'il y lise la description du chat que ce savant a tracée avec autant de vérité que d'éloquence ; (d) le tableau n'est point trop chargé, cependant, en le lisant, il est impossible de ne pas sentir naître une violente aversion pour cet animal.

Les auteurs qui en ont écrit après lui, loin de le justifier, ont encore ajouté aux mauvaises qualités données à ce perfide domestique. Ils en ont fait, pour ainsi dire, le symbole de la paresse, de la gourmandise, de l'ingratitude & de l'hypocrisie. Si, comme le démontre l'expérience, sa voracité va jusqu'à déchirer & se repaître des tendres fruits de ses amours, combien ne doit-on pas craindre pour, généralement, tout ce qui offre quelque appât à sa gourmandise ou à sa paresse ; c'est pourquoi, joignant ma voix à celle de M. Bausset, je crois ne pouvoir assez recommander les précautions que ce bon pasteur indique dans sa réponse ; une couverture ou dessus d'osier est le moyen le plus facile & le moins coûteux dont on puisse se précautionner contre les insultes de quelque animal que ce soit. Des rideaux ne suffiroient pas, un chat parviendrait facilement à les écarter, ou les affaîsser & s'arranger tellement dessus qu'il pourroit ou blesser l'enfant ou l'étouffer. Un autre avantage que procureroit une telle couverture bien adaptée au berceau, seroit lorsqu'imprudemment on l'abaisse trop fort, d'empêcher l'enfant d'en être renversé, ou d'être

nat. édit. de Paris, 1769, in-12. le *Dictionnaire d'hist. nat.* par Valmont de Bomare ; le *Manuel du naturaliste*, &c.

(d) Voyez Buffon, au lieu cité à la note c.

bleffé ou étouffé par la chute de quelque corps pesant, dont ladite couverture adouciroit la force. Quant aux inconvéniens provenans du maillot dans lesquels plusieurs fagotent leurs enfans de la tête aux pieds, je dis qu'il est très-prudent & même indispensable de leur laisser tout au moins les bras libres, car sans répéter les conséquences fâcheuses que tant de bons écrivains de ce siècle ont prouvé naître nécessairement de cet abus, je me contente de dire par rapport au sujet de cette lettre, qu'un enfant ayant le corps en liberté, quelque jeune & foible qu'il soit, aura toujours assez de force, si non pour empêcher lui seul, le mal que voudroit lui causer un chat ou quelque autre bête pernicieuse, du moins pour reculer par ses efforts son malheur, jusqu'à ce qu'appelé par ses cris quelqu'un vienne le secourir. Voilà les réflexions que l'infortune de cet enfant m'ont fait faire, & que j'ai crues assez utiles pour vous prier d'en faire part au public.

Je suis très-parfaitement,

MESSIEURS,

Votre très-humble
& affectionné ser-
viteur.

AUG. HOCQUART.

Mons ce 7 mars 1781.



M É D E C I N E.

C H I R U R G I E.

I.

MÉMOIRE sur les moyens de purifier l'air des villes & de nos demeures, & d'expulser ainsi & d'arrêter le plus promptement possible les maladies contagieuses, produites par la stagnation des humeurs, & entretenues dans nos habitations par le défaut de circulation du mauvais air qui y regne : par M. SELLIER, professeur de mathématiques, directeur de l'école & du fallon des arts d'Amiens, ingénieur, architecte de la même ville, intendant du jardin des plantes de la province de Picardie, membre de plusieurs académies & sociétés académiques, &c.

LES exhalaisons qui s'élèvent des cimetières que l'on entretient dans l'intérieur des villes, sont capables d'empoisonner l'air & de porter un principe de mort dans le sein de ceux qui le respirent.

Les églises où l'on enterre, les hôpitaux ;

les prisons , où l'air est presque toujours stagnant & corrompu , non-seulement sont funestes aux hommes qui les habitent , mais souvent ils sont le germe de toutes les maladies contagieuses qui infestent les villes. On fait que celles qui ont regné à Amiens , & qui ont emporté tant de monde , ont commencé par la prison des mendiants ; que le geolier , les prêtres qui alloient dans cette affreuse demeure , en ont été les premières victimes. Les rues étroites , les petites cours environnées de hauts bâtimens , les barraques enterrées & sans ouvertures , où l'air ne circule pas , servent à concentrer toutes les particules morbifiques qui s'exhalent du corps de ceux qui se trouvent atteints de quelque maladie contagieuse , à perpétuer cette maladie , & à la porter dans le sein des personnes les mieux constituées. Obligés par état ou par devoir à demeurer dans ces lieux ou à les visiter , nous avons vu des maisons , lors des fièvres putrides qui ont regné à Amiens , il y a quelques années , toutes attaquées de ces cruelles maladies , & plusieurs personnes couchées dans une même chambre , qu'elles ont emportées. Les prêtres , les médecins , les gardes , &c. qui vont dans de pareils lieux pour le soulagement des malades , non-seulement y trouvent la mort pour eux-mêmes & pour leurs familles , où ils la portent , mais ils la communiquent aux autres citoyens à qui ils doivent également leurs soins.

Les maisons de la campagne consistent ordinairement en deux portes opposées , avec

une petite fenêtre presque toujours sans vitres ; en une chambre , souvent sans feu , où il ne se trouve qu'une très-petite ouverture , appelée fenêtre. Il y a quelquefois au bout de cette chambre un petit réduit dans lequel toute la famille couche. Si quelqu'un est attaqué d'une maladie contagieuse , le mauvais air n'ayant point d'issue , porte la mort dans le sein des autres ; ce lieu devient l'horreur de tout le monde ; on y laisse souvent périr sans secours les malades ; ou si les parens, le curé & d'autres personnes charitables s'y rendent , ils ne manquent point d'en répandre l'air , de manière que tout le village en est bientôt infesté. C'est ce qui arrive très-souvent , même dans les pays élevés , où l'air doit être le plus sain.

J'ai vu dans le Vimeux , où je suis né , des familles entières attaquées de fievres putrides , de pourpre , enfermées dans une seule chambre où personne n'osoit aller respirer l'air contagieux qui y regnoit. Elles ont presque toutes péri , généralement délaissées.

J'ai vu une maison dans laquelle , en moins de 15 jours , la mere (*) & trois de ses enfans ont été les victimes d'une pareille contagion ; une année après , quand je revins dans le pays , je trouvai encore cette maison abandonnée , sans que personne osât y entrer , comme si c'eût été une maison de pestiférés.

Le moyen de remédier à toutes les maladies

(*) C'étoitcelle de l'auteur.

324 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

occasionnées par la mauvaise disposition des bâtimens consiste, 1^o. à faire des ouvertures dans le haut de tous les vitraux des églises; nous en avons fait voir la nécessité dans un autre mémoire.

2^o. A transférer les cimetières hors des villes.

3^o. A mettre aussi les hôpitaux hors des villes, ou du moins, si cela n'est pas possible, à y pratiquer des croisées ouvertes au nord & au midi, à l'orient & à l'occident, jusqu'au plancher, afin qu'en les ouvrant tous les matins, l'on puisse évacuer & renouveler le mauvais air qui se fera accumulé dans les salles pendant la nuit; à pratiquer dans les voûtes des hôpitaux que l'on construit hors des villes, des dômes, comme à l'hôpital St. Louis, par où le mauvais air, qui monte toujours, puisse s'évacuer.

4^o. A donner des cours spacieuses aux prisons, à pratiquer des ouvertures dans le haut de chaque cachot, pour y ménager la circulation du mauvais air, à ne pas manquer d'en faire sortir les prisonniers tous les jours, pour les aérer au moyen d'un foyer de braise, où l'on mettra un peu de genievre; à brûler la paille des cachots dans les cachots mêmes au moins tous les 8 jours, afin d'y en mettre de nouvelle; à ne jamais pratiquer de cachot souterrain où l'air ne puisse point circuler par des vœues pratiquées dans le haut; à y entretenir du feu autant qu'il sera possible, pour donner du ressort à l'air, & ménager sa circulation,

Le scorbut se mit, il y a quelques années, dans les prisons du beffroi d'Amiens, où l'on avoit enfermé tous les prisonniers de la conciergerie. Je me souviendrai toujours d'avoir manqué d'être suffoqué en voulant entrer dans un cachot où il y avoit pourtant des hommes : je fis ouvrir le haut du beffroi, brûler toute la paille des cachots dans les cachots mêmes, & mettre dans chacun, tous les jours, pendant un certain tems, un foyer de braise avec un peu de genievre : le mauvais air fut purifié. Le beffroi, depuis ce tems-là, n'en contient plus que de sain.

5°. A élargir les rues des villes, quand cela se peut, à pratiquer des cours & des jardins dans toutes les maisons; à faire des ouvertures & des croisées à tous vents, sur-tout aux étages inférieurs; à ouvrir les fenêtres jusqu'au plancher, pour faire sortir le mauvais air qui s'y élève, & à ne point souffrir de croisées à coulisses, qui, ne s'ouvrant que par le bas, ont un effet contraire. Je voudrois qu'il y eût une police pour établir toutes ces choses, particulièrement dans les tems de contagion, où il seroit même quelquefois nécessaire de crever les parois afin d'en chasser le mauvais air.

6°. Ce qu'on appelle à la campagne *maison*, est assez aéré; mais je desirerois que l'on fit au moins deux fenêtres opposées dans la chambre; qu'elles fussent vitrées, & pussent s'ouvrir jusqu'au plancher; que les médecins & les chirurgiens, s'il n'en étoit point ainsi, eussent le droit de faire crever les parois op-

326 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

posées, pour évacuer le mauvais air : les trous pourroient être bouchés durant la nuit, avec des toiles; en tout cas, j'aimerois mieux que les malades fussent incommodés du froid que de les voir respirer un air empoisonné qui porte les principes de la mort dans leurs entrailles.

Il conviendrait aussi, pendant que quelqu'un seroit malade, de ne laisser coucher personne dans sa chambre, de ne jamais laisser plusieurs malades dans la même, de les mettre plutôt dans des granges, des greniers. En général je voudrois qu'on entretînt toujours du feu dans les chambres des malades : il donne lieu, par la cheminée, à un courant d'air qui renouvelle continuellement celui de la chambre.

La ville d'Abbeville ne conserve toujours les principes de la miliaire, des fièvres putrides, du pourpre, des maux de gorge gangreneux, qu'à cause d'une multitude de barraques où l'air ne circule point. Il faudroit les faire ouvrir toutes, &, pour ainsi dire, nettoyer tout le mauvais air qui y regne, en desséchant les eaux croupissantes des fossés, & en perçant les maisons de tous les côtés.

Le Vimeux, la Normandie, le Ponthieu sont infestés de toutes ces maladies-là; le principe y reste toujours; ce n'est ni dans le sang des hommes, ni dans l'air du pays qu'est ce principe; c'est dans les réduits empoisonnés des pauvres & des paysans qu'il réside. Qu'on y prenne bien garde, & l'on verra qu'il y a toujours en Picardie quelque ville ou

village où ces mêmes maladies regnent : une seule maison qui en est infestée, suffit pour les conserver ; si elle est éloignée des autres habitations, ou peu fréquentée, il peut arriver que la ville ou le village en soient préservés ; mais elles se communiquent tôt ou tard : si ce n'est auprès, c'est au loin. J'ai vu dans des villages quelques maisons entièrement attaquées de ces maux périr sans secours, & les villages en être préservés ; preuve évidente que le principe étoit concentré dans les maisons, & non dans l'air libre.

Depuis que ces cruelles maladies ont regné à Amiens, il y a quelques années, leurs principes semblent s'y être fixés. Il y a toujours, de tems en tems, quelques maisons qui s'en trouvent attaquées. Il faudroit, s'il étoit possible, porter dehors les personnes qui en seroient atteintes, pour les guérir dans des hôpitaux exposés en plein air, & travailler à purifier l'air de toutes les maisons, en suivant les principes que nous venons d'établir.

On connoît le danger de la vapeur des latrines ; les bâtisseurs devroient bien se garder de les trop renfermer, de les mettre dans des caves ou autres endroits semblables. C'est une grande faute d'en mettre dans les cachots, comme, comme on l'a fait au beffroi d'Amiens : l'on y gagne des maladies dont on a de la peine à guérir. Il faut les placer au grand air, dans les cours, les jardins, les greniers, &c. La vapeur d'une fosse d'aisance trop ren-

fermée fuffit pour mettre la peste dans une maison. Il conviendrait que la police vifitât toutes les latrines d'une ville, pour y faire donner de l'air, & même pour ordonner qu'on les déplaçât, fi elles étoient trop renfermées.

Il est toujours néceffaire de faire aux fosses d'aifance des ventoufes qui s'élèvent au-deffus des toits, de peur que ces fosses, engorgées ou bouchées par des foupapes, pendant un certain tems, ne viennent à repandre un air méphitique capable de fuffoquer ceux qui feroient trop près quand on les déboucheroit, & de causer quelque maladie putride dans les maifons.

Les écuries, les étables, tous les lieux fermés où habitent des hommes & des animaux, doivent être ouverts à tout vent par le haut, contre le plancher, à la voûte. Celui qui a donné le deffin des écuries des gardes-du-corps en quartier dans la ville d'Amiens, a par-tout fait des croifées correfpondantes dans le haut contre le plancher; mais celui qui étoit chargé de les exécuter, moins prévoyant, a par-tout mis des panneaux de vitres dormans; la fueur des écuries pourriffoit les planchers, & tout ce que l'on mettoit au-deffus; fi quelque maladie y fût furvenue, les gardes-du-corps auroient couru rifque de perdre une partie de leurs chevaux. Je viens de fubftituer aux panneaux de vitres dormans des chaffis à ouvrir, par le moyen defquels on peut en tout tems faciliter la circulation de

l'air, & évacuer la sueur qui se concentroit dans ces écuries.

(*Journal encyclopédique.*)

I I.

*MOYEN assuré de faire passer tout de suite le
Hoquet.*

C'est d'avaler un peu de vinaigre. On vient de faire cette découverte, ou plutôt on l'a renouvelée des anciens. Pline en parle en termes formels : *Singultus cohibet*. Il ajoute qu'en le respirant, on arrête l'éternuement, quelquefois très-incommode, *sternutamenta olfactu*. Lib. 23 ; cap. 27. Combien d'autres propriétés n'attribue-t-il pas encore au vinaigre ? Il seroit bien à désirer que les médecins voulussent tenter de nouveau ces essais, au lieu d'employer des remèdes souvent coûteux, ou qui ne sont pas communs, tandis que le vinaigre se trouve par-tout & à peu de frais. Par exemple, Pline dit que les médecins qui n'avoient pas su combien le vinaigre étoit un excellent spécifique contre la piquure des aspics, eurent lieu de l'apprendre de son tems. Un homme avoit marché sur un aspic qui l'avoit piqué : il portoit une outre remplie de vinaigre. Toutes les fois qu'il déposoit son fardeau, il éprouvoit les douleurs de sa piquure ; quand il le reprenoit, il ne sentoit plus rien. C'étoit un indice clair que le vinaigre étoit le véritable remède pour son mal : on lui en fit boire, & il fut soulagé.

Nesciere medici, quantum contrà aspidas polleret. Nuper ab aspidâ calcatâ percussus utrem aceti ferens, quoties deposuisset, sentiebat ictum, alias illaeso similis. Intellectum ibi remedium est, potuque succursum. Si le fait se trouve encore confirmé par l'expérience, quelle ressource pour les pauvres gens de la campagne, si souvent exposés aux morsures des bêtes vénémeuses, & qui ne peuvent pas se procurer l'eau de Luce, l'alkali volatil fluor, dont ils ignorent même le nom!

(*Affiches & annonces de Paris.*)

III.

NOUVELLES remarques & observations sur la cause de l'altération des pois secs de 1780.

On a vu dans le dernier journal, pag. 352, les observations & expériences de M. Putod de Thievant, médecin à Fougères. Depuis leur publication, nous avons reçu, disent les rédacteurs de la *Gazette de Santé*, des lettres de Normandie, de Bretagne, de Picardie, &c. qui nous confirment que la même observation sur les pois de cette année, a été faite généralement en France. Elle a eu lieu de même à Paris, où les pois de l'année dernière se trouvent altérés par la même cause. On nous a envoyé plusieurs de ces insectes qui les rongent, que nous avons comparés avec ceux qu'on trouve ici, & qui sont exactement les mêmes.

Tout le monde s'est accordé sur l'ordre au-

quel appartient cet insecte. C'est un *coléoptère* de Linné, c'est-à-dire, un insecte à étui. (*) Mais on n'a pas été également d'accord sur le genre ou l'espèce. Des naturalistes instruits ont cru que c'étoit une espèce de *tritome*, dont le caractère est d'avoir trois articulations aux tarses. D'autres étoient dans l'opinion que c'étoient des charançons; enfin d'autres qui paroissent mieux fondés, ont cru pouvoir déterminer le genre & l'espèce, en assurant que c'est le *mylabre à croix blanche*, de l'ordre des insectes à étui qui ont quatre articulations aux tarses, & qui se trouve décrit dans l'*Histoire des insectes des environs de Paris*.

En effet, celui dont il est question, n'appartient point à la famille des tritomes, puisqu'il n'a pas trois articulations aux tarses. Ce n'est pas non plus un charançon, dont le caractère est d'avoir des antennes coudées. D'après des rapports exacts, on s'est assuré que c'est celui qu'on a voulu désigner dans l'ouvrage cité, par le nom de *mylabre à croix blanche*, sous la classe des insectes à étuis qui couvrent *tout* le ventre, & sous l'ordre de ceux qui ont quatre articulations aux tarses, (voy. Pl. IV, fig. IX, tome I.) Mais il n'étoit permis qu'à l'auteur de cet ouvrage, très-estimable d'ailleurs, de le deviner, puisque notre mangeur de pois n'a pas

(*) Ceux dont les ailes sont recouvertes par une sorte de gaine ou couverture ferme & écailleuse pour l'ordinaire, & qu'on appelle étui.

tout le ventre recouvert par ses étuis, & qu'il n'a que deux articulations aux tarfes.

Quant à ses effets, nous ne pouvons pas dissimuler notre étonnement sur les alarmes qu'on a répandues à ce sujet. 1°. Il est très-vraisemblable que les accidens observés à Fougères, & sur la nature desquels on a gardé le silence, ont eu toute autre cause que l'usage de ces pois, puisqu'on ne les a observés ni en Normandie, ni en Picardie, ni à Paris, ni dans d'autres endroits, quoique les pois y aient été également dévorés par le même insecte. En second lieu, la quantité de ces insectes n'est jamais assez considérable, quand même on ne vivroit pour ainsi dire que de pois, pour causer des accidens funestes. Sur mille pois ainsi piqués, à peine en trouve-t-on un dans lequel l'insecte soit logé. Ordinairement il en ronge la circonférence, & pour peu qu'on remue les pois, il fuit & déloge. Voilà ce qui rend si difficile & si rare l'usage de l'insecte mêlé avec les alimens, & quand on le prendroit même, croit-on qu'une si petite cause pût produire de grands effets, & dût faire proscrire l'usage des pois, comme on l'a fait. Il est très-prudent sans doute de les épucher. Quand il n'y auroit que les œufs, les dépouilles, ou plutôt les cadavres de ces insectes qu'on trouve quelquefois mêlés avec les pois, il y en auroit assez pour engager à prendre cette précaution. Mais parce qu'il y a une petite branche pourrie à un arbre, faut-il en abattre le tronc ?

On a indiqué plusieurs moyens de mettre à

l'abri des inconvéniens qui peuvent résulter de l'usage de ces pois.

Les uns conseillent, dans la vue de fournir une retraite à cet insecte, de mettre du foin ou de la filasse sur les pois. La filasse est sans doute très-préférable au foin, qui peut par son contact & son altération, communiquer aux pois une mauvaise qualité.

D'autres ont conseillé de les mettre dans l'eau pour séparer les bons d'avec les mauvais, ajoutant que les pois gâtés surnagent, & que les autres vont au fond. Mais on n'a pas fait attention que les pois attaqués par ces insectes, vont tous au fond comme ceux qui ne le sont pas. Il n'y a que ceux qui sont presque entièrement vuides, ou dont la substance est sensiblement altérée par d'autres causes, qui surnagent, & il y en a très-peu dans ce cas. Du reste, ce dernier moyen a du moins un avantage, c'est qu'il sert à laver & nettoyer les pois de toute ordure, & corps étrangers qui peuvent s'y trouver mêlés, & nous croyons qu'on fera très-bien de prendre cette précaution, soit qu'on les destine à l'usage de la cuisine, soit qu'on veuille les semer.

Mais ce seroit s'abuser que de prétendre, contre l'expérience journalière, que tous les pois ainsi rongés, ne peuvent que nuire. Leur substance n'en est nullement altérée; & l'analogie même entre cet insecte & les cantharides sur laquelle M. Putod de Thievant a cru pouvoir établir des rapports d'effets & une similitude de secours, n'est fondée que jusqu'à un

certain point. On fait bien que les cantharides & d'autres scarabées de certaine grosseur, contiennent un principe très-âcre, très-stimulant, qui nuit évidemment, & dont les effets sont connus. Mais ce caractère de vénérosité s'annonce toujours chez eux par une odeur forte & désagréable, qui les met à l'abri en général des attaques des autres animaux, & qui ne se trouve pas dans notre insecte sans odeur, dont les poules & autres oiseaux sont impunément leur nourriture. D'ailleurs, comme on l'a dit, sa petitesse & la difficulté qu'il y a qu'il se trouve parmi les pois qu'on sert sur les tables, en supposant même la plus grande négligence de la part de ceux qui les apprêtent, devroient rassurer entièrement sur les craintes qu'on a voulu inspirer à cet égard.

(*Gazette de Santé.*)

I V.

EXTRAIT d'une lettre adressée aux rédacteurs de l'Esprit des journaux, pour servir de suite à l'article des pois altérés par un insecte.

BRUCH... ce 12 mars 1781.

» Vous vous souvenez, Messieurs, des observations sur l'usage dangereux des pois de cette année, par M. Putod de Thievant, rapportées dans votre journal, mois de mars, pag. 352. En lisant ces observations je devinai au premier mot toute la description de ce pauvre

petit animal innocent, que M. Putod accuse de tant de malfaisance. J'ai vu cet insecte à milliers, habiter indifféremment tous les pois de tout un boisseau, (excepté quelque peu qui n'étoient pas bien mûrs) les uns prêts à en sortir, les autres renfermés encore sous la superficie extrêmement déliée du pois, à travers de laquelle ils étoient pourtant déjà appercevables ; dans ce dernier état, l'insecte caché sous la superficie transparente formoit une tâche bleuâtre. Cet insecte est si connu dans le Palatinat aux environs de Manheim, Worms, Eppenheim, &c. qu'il n'y a pas de cuisinière si novice, ni de cultivateur si neuf qui ne le connoisse & n'en ait mangé. Tant que leur nombre ne s'accroît pas trop, on ne s'en inquiète pas, ils font partie du légume ; du grenier au pot, du pot ils vont à l'estomac, sans que j'aie jamais entendu dire seulement qu'il en pourroit résulter le moindre préjudice à la santé.

Lorsqu'au contraire ils multiplient au point que le légume en devient dégoûtant, on envoie les pois au moulin. Le meûnier les sèche légèrement au four, puis les faisant passer, je ne fais comment, par le moulin, il les casse en deux ; & moyennant un gros sas il en sépare les insectes, les pois alors s'appellent des pois cassés ; on les emploie aux mêmes usages ; mais, étant séchés, ils ne sont plus si moëlleux. Nos agronomes n'ont encore pu s'accorder sur la cause immédiate, qui produit cet insecte ; les uns la cherchent dans

336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la trop grande sécheresse , les autres dans l'espèce du fumier & la nature du terroir , d'autres encore dans je ne fais quelle température de l'air au tems de la fleuraison.

Vous voyez donc , Messieurs , & vos lecteurs le verront également , que les doutes que vous venez d'élever contre l'expérience de M. Putod , ne sont que trop bien fondés. La façon dont ce savant a jugé à-propos de procéder dans la recherche des prétendus effets , n'est nullement propre à en constater l'existence. Le public , la police , & la faculté se tranquilliseront apparemment sur les suites de ce poison nouvellement découvert. La seule chose que je serois encore curieux de savoir , c'est sur quoi reposent les preuves que M. Putod pourra nous donner de la relation fatale entre la mort de ces personnes , dont il parle , & les pois mangés ; moi , qui en ai mangé plus d'une fois (car on ne s'en apperçoit pas tout de suite ,) je n'ai jamais pu soupçonner que j'avois avalé un poison si dangereux. Et ce n'étoient pas de charançons , non , Messieurs , c'étoient bien des scarabées , comme M. Putod les qualifie.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée ,

MESSIEURS ,

Votre très-humble
& très-obéissant,
SCHT. C. à la Q.

AGRICULTURE.

AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

*SUR la plantation & sur la récolte des Orties ;
ainsi que sur leur grande utilité pour nourrir les
bestiaux, les préserver en même-tems des mala-
dies, & suppléer au manque de fourrage. Traduit
du suédois. (*)*

Plantation des Orties.

C'EST à la fin du mois d'août qu'on ramasse
la graine des orties piquantes de la manière sui-

(*) C'est à M. le baron de Servieres que nous devons la communication de ce mémoire intéressant. Il l'a reçu de M. le comte de Scheffer, premier ministre de S. M. le roi de Suede, qui le lui a fait envoyer, sur sa demande, par M. Ristell, bibliothécaire de S. M. Comme M. le baron de Servieres ne savoit point le suédois, il s'est adressé à M. Genet, son ami, chef du bureau des interpretes, qui a bien voulu le faire traduire sous ses yeux.

Tome IV,

P.

338 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

vante. Les orties étant coupées , on les fait sécher ; & la graine qui ressemble à celle de navet , plus petite que celle de Myrrham , tombe d'elle-même. Il n'est pas nécessaire d'en séparer les ordures , qui avec elles tombent des épics. Tout le mois de septembre est propre pour la semer à la fin de ce même mois. Ainsi pendant tout le mois d'octobre on peut prendre la racine des orties , & les planter après les avoir séparées , & avoir coupé un bout de la racine , ainsi que la tige , à la distance d'un ponce au-dessus de la racine. On les plante ensuite très-serrées , par rangées , à la même profondeur où elles étoient , en les ôtant de la terre. On les couvre avec de la terre qui doit être bien battue , pour que les racines se trouvent perpendiculaires. Il est égal de semer la graine des orties ou d'en planter la racine , la différence qu'il y a , c'est que les orties produites par la graine , ne doivent pas être récoltées l'année immédiatement après qu'elles ont été semées , au lieu que les orties provenues par la plantation des racines sont déjà fort bonnes l'année d'après : toute autre graine ou racine d'orties que de la piquante , ne sont d'aucune utilité. N'ayant point de consistance , elles meurent au bout de deux ou trois ans , tandis que la racine de l'ortie piquante , une fois fixée , pousse toujours sans qu'on soit obligé d'en renouveler ni la racine ni la graine.

Terrein propre à la semence & à la plantation des orties.

Les orties poussent également dans toute sorte de terre , dont l'exposition est un peu élevée ; elles réussissent dans des roches & des

pierres exposées à la chaleur du soleil. Il seroit trop dispendieux de faire voiturer des terres dans ces endroits-là. Pour en éviter la dépense & la peine, il suffit de mettre une autre terre mêlée avec des balayures dans l'endroit destiné pour cette production. Cette terre & ces balayures doivent avoir deux pouces d'épaisseur, sans qu'il soit nécessaire de labourer la terre sur laquelle on veut les étendre. Arrangée de cette manière, cette nouvelle terre est telle qu'elle doit être, & l'on procède à la semence ou à la plantation de la susdite manière.

Engrais pour la plantation des Orties.

Par-tout où se trouvent des orties, il est prouvé que celles qui tombent d'elles-mêmes, sans qu'on les récolte, sont, non-seulement suffisantes pour en entretenir la production dans l'endroit, mais qu'elles servent encore d'engrais pour le terrain. Mais en faisant annuellement trois fois récolte des orties, il devient indispensable d'en engraisser la terre. Faire transporter le fumier destiné à la culture à l'endroit où l'on veut avoir des orties, seroit le plus mauvais principe d'économie que l'on pût adopter. Pour le prévenir, on s'est occupé des moyens de procurer du bon fumier, qui est absolument nécessaire à la plantation des orties. On peut pour cet effet employer les petites branches d'aulne que l'on fait couper en automne, avant que les feuilles en soient tombées; on couvre la terre, déjà semencée de la graine d'ortie ou plantée de ces racines, à l'épaisseur d'un demi-pied. Ces deux branches, avec le feuillage qu'on y laisse pourrir, sont de la même utilité que le fumier. Au défaut d'aulne on peut se servir de jeunes bran-

ches avec les feuilles de tout autre arbre, ainsi que celles du pin & du sapin qui doivent être hachées : on peut encore se servir de la vieille paille. L'endroit ensemencé ou planté doit tous les trois ou quatre ans être recouvert de jeunes branches & du feuillage de l'aune, & dans l'intervalle des branches & du feuillage d'autres arbres à feuilles, ainsi que de petites branches du genévre, du sapin & du pin, ou de la vieille paille. Tout étant ainsi disposé, les orties profitent beaucoup, & tout autre engrais est inutile.

Récolte des Orties.

Les orties produites par la graine semée, ne doivent être recueillies que la seconde année après celle de la semence; celles provenues par la plantation des racines, peuvent être récoltées l'année d'après & à trois fois, c'est-à-dire, la première récolte doit se faire vers le 15 juin, la seconde, vers le 15 juillet, & la troisième, qui est la dernière de l'année, vers le 15 août; celles qui se sont produites d'elles-mêmes peuvent être recueillies de la même manière.

Manière de distribuer les Orties aux bestiaux.

Les orties étant récoltées, les bestiaux en mangent avec plus de plaisir, si on en mêle avec de la paille en place de foin. On peut encore, pour les rendre appétissantes, employer un autre moyen, qui est de mettre les orties la veille dans de l'eau chaude, les y laisser pendant la nuit, & faire boire le lendemain aux bestiaux cette eau à laquelle les orties donnent un goût qui leur est fort agréable; on leur donne aussi les orties qui y ont été trempées pendant la nuit.

Les orties récoltées de la maniere, & aux temps prescrits, sont mangées avec le même plaisir par tous les bestiaux indistinctement.

Avantage de nourrir les bestiaux d'Orties.

Les vaches à qui on donne suffisamment des orties à manger, donnent abondamment du lait, & une bonne crème. Le beurre, qui en reçoit un goût fort agréable, est en hiver aussi jaune qu'en été. Le bétail qui mange des orties se porte on ne peut pas mieux, & engraisse. Il est par-là exempt de toute sorte d'épizootie.

Réfutation des objections contre l'usage des Orties.

Nous ne nous dissimulons pas que les orties sont préjudiciables aux bestiaux, si on ne leur donne de celles qui ne sont recueillies qu'au mois de septembre, étant alors trop dures & couvertes d'insectes & de toiles d'araignée. Il en est de même de tous les autres végétaux que l'on laisse trop long-tems sur leur racine, avant de les recueillir, les bestiaux ne veulent pas en manger, ils s'en dégoûtent, au lieu que les ayant coupées dans le tems ci-dessus prescrit, ils en mangent avidement & s'en portent au mieux. On soutient que les orties étant une plante médicinale purgative, font trop découler les humeurs, au moyen de quoi elles maigrissent les bestiaux & leur deviennent préjudiciables. Il est cependant démontré par l'expérience, que les orties dans certaines provinces de Suede ont été employées depuis des siècles avec le plus grand succès pour la nourriture des bestiaux, & que ceux qui en ont été nourris n'ont jamais été atteints d'aucune des

342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

maladies qui d'ailleurs sont si communes , & qui font de terribles ravages parmi les bêtes à cornes dans d'autres provinces du royaume.

Résultats avantageux pour le royaume de l'usage des Orties pour la nourriture des bestiaux.

1°. Tout terrain montagneux & rempli de pierres peut être employé à la culture des orties , qui par la suite des tems procurera au pays un excellent fourrage aux bestiaux. 2°. Ce terrain , d'après les épreuves qu'on a faites , donnera 18 chariots de fourrage par chaque arpent. 3°. Cette plante résiste à la rigueur & aux intempéries du climat du nord , & une fois plantée ou semée , elle pousse sans qu'on ait besoin d'en renouveler la racine. 4°. Il n'arrive jamais de faire une mauvaise récolte d'orties , pourvu qu'on ait soin que les bestiaux n'en gâtent pas le terrain en y marchant , ce qui nuiroit à la racine. 5°. Le terrain ne doit avoir pour engrais d'autre fumier que celui qui est inutile à l'agriculture , & qui , pour cette raison , est à préférer à tous les projets donnés pour l'amélioration des prés , & à la semence de tous les grains étrangers pour l'augmentation du foin. 6°. L'usage des orties préserve les troupeaux des épizooties & de toute maladie. Fondés sur ces principes , une grande partie des habitans de beaucoup de provinces en Suede ont adopté l'usage des orties pour la nourriture des bestiaux , quoique la plupart aient le préjugé de regarder cette plante comme une mauvaise herbe très-nuisible. L'utilité qui résulte des orties étant ainsi démontrée , il n'y a point d'agriculteur ou habitant de campagne , ce me semble , qui ne doive donner ses soins à la pro-

duction de cette plante , la moins embarrassante & la moins dispendieuse de toutes. Le meilleur soin ne vaut pas les orties pour la nourriture des bestiaux. On suppléera par-là au manque de fourrage auquel on n'a encore pu remédier. Ayant connoissance de l'utilité des orties , sans s'empressez de les procurer , on n'est pas dans le droit de se plaindre , soit du manque de fourrage , soit des maladies qui attaquent les bestiaux.

(*Journal de littérature , des sciences
& des arts.*)

I I.

NOUVELLE méthode de greffer sur racine.

Prenez une greffe où un rameau d'un jeune arbre de l'espece que vous voulez propager , & un petit morceau de la racine d'un autre arbre de la même espece , ou d'un genre analogue , & entez la greffe sur ce morceau de racine , ayant soin que l'écorce de la racine joigne exactement celle de la greffe. Cette partie de racine nourrira la greffe.

Cette maniere de multiplier les arbres fruitiers est aussi aisée qu'expéditive , les racines étant plus communes que les pieds. En suivant cette méthode , les pieds ou racines d'un pommier sauvage ou d'un pommier venu de pepin , par exemple , fourniront 20 ou 30 greffes : elle est encore excellente pour se procurer des arbres qui ne réussissent pas greffés sur tige. Ajoutez que des greffes ainsi entées portent plutôt.

344 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

On recommande encore de greffer & de re-greffer jusqu'à trois fois le même arbre.

(*Journal encyclopédique.*)

I I I.

ADDITION aux moyens proposés pour conserver les farines à la mer.

Il existe, Messieurs, un moyen bien plus certain de conserver les farines dans les voyages de long cours à la mer, que ceux dont font mention les deux lettres insérées dans vos journaux (*). C'est de les étuver. Les procédés à employer sont décrits fort au long dans le supplément au traité de la conservation des grains, par M. Duhamel du Monceau (Paris 1771, chez la veuve Defaint, libraire, rue du Foin, page 184) on y voit le détail des expériences multipliées qui ont été faites, & de ce qui en a résulté ; on y trouve aussi le plan des étuves, & le gouvernement convaincu de l'utilité de ces établissemens, en a ordonné au département de Bordeaux.

C'est aussi par le moyen des étuves qu'on peut conserver les grains (voyez le traité de la conservation des grains par M. Duhamel, Paris 1768, chez Louis-François de la Tour, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin.)

D'après la connoissance que j'eus de ces trai-

(*) Février, page 360. mars, pag. 365.

tés & mes conférences avec M. Duhamel en 1771, avant mon départ pour les îles de France & de Bourbon, où j'ai rempli la place d'intendant pendant cinq ans, j'ai fait établir dans les colonies des étuves à grains & des greniers de conservation, qui ont parfaitement répondu à l'objet de la conservation des grains; je n'ai point établi d'étuves à farines, mais j'ai fait embarquer des farines provenant de bled étuvé, & elles ont constamment soutenu les plus fortes épreuves.

Le Journal de marine, par M. Blondeau, de l'académie royale de marine, & professeur de mathématiques à Brest, a fait mention des étuves établies à l'île de France (voyez le 1er cahier de la premiere année 1779, pag. 6; le 2e cahier 1779, pag. 52.)

Quant au biscuit, je crois qu'il n'y a d'autre maniere de le conserver que d'apporter d'abord beaucoup de soins à sa fabrication, & ensuite d'avoir des soutes bien établies & bien brayées; comme le dit la lettre insérée dans votre journal. (*)

On trouvera aussi dans le Journal de marine, 4e. cahier, 1779, pag. 144; 5e. 1779, p. 176; 6e. cahier, 1779, pag. 210, la maniere de conserver l'eau douce sans altération dans les voyages de long cours. J'en eus connoissance en décembre 1776 à l'île de France, par un capitaine de navire de Marseille, j'en rendis

(*) Février, pag. 360.

346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

compte au ministre de la marine , qui a prescrit en janvier 1780 , de l'employer dans les vaisseaux du roi.

Pour faire connoître ce procédé , je crois ne pouvoir mieux faire que de transcrire l'article du Journal de marine , 4e. cahier , 1779 , p. 144.

I V.

*MANIERE de conserver l'eau douce sans altération
dans les voyages de long cours.*

En décembre 1776 , je vis dans le port de l'isle de France des futailles dans lesquelles on mettoit de la chaux vive. Je m'informai du nom du navire auquel elles appartenoient , que l'on me dit être le *Genois* , capitaine Jeauffrès.

Le capitaine , que je questionnai , me dit qu'ayant fait faire à Marseille , il y a quelques années , les futailles pour son navire , le maître tonnelier lui proposa de lui apprendre par quel moyen il pourroit conserver toujours son eau claire & exempte de corruption.

Ce moyen consiste à comboyer d'abord les futailles à l'ordinaire , ensuite les remplir d'eau douce , & alors mettre dans chaque futaille de la chaux vive , tant que deux mains peuvent en contenir ; laisser les futailles dans cet état cinq à six jours ; ensuite verser cette eau , rincer à deux fois les futailles , & les remplir enfin de l'eau destinée à faire le voyage , & une fois à bord couvrir le trou de la bonde

d'une toile , & ajouter par-dessus une plaque de fer blanc , légèrement arrêtée , & qui ne sert que pour empêcher les rats de se jeter dans les futailles.

Le capitaine Jeauffrets commença par ne faire l'expérience que sur une barrique , & il s'en trouva bien.

En 1772 il fit un voyage à l'isle de France , & mit six mois (sans relâche) pour s'y rendre ; il avoit embarqué toute son eau dans des futailles préparées suivant la méthode indiquée , son eau resta toujours claire , il en avoit encore à son arrivée , qu'il a consommé de préférence à celle de l'isle.

En retournant en France il commandoit le Fortuné , à bord duquel il embarqua son eau préparée de la même manière & avec le même succès.

Il est revenu ensuite à l'isle de France , & s'est loué encore de l'expérience ; enfin il est reparti sur le navire le Genoïs en décembre 1776 , & toujours avec son eau préparée de la même manière.

Il m'a dit que pour s'affurer de l'effet que produiroit la chaux dans les barriques , il avoit fait démonter une pièce , & qu'il avoit remarqué que la chaux vive une fois mêlée avec l'eau , formoit tout autour de la pièce un très-léger enduit.

Je regarde ce moyen comme aussi bon que simple , il a pour lui d'ailleurs le suffrage toujours convaincant de l'expérience.

Je crois , Messieurs , que des détails aussi in-

348 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

intéressans pour l'humanité, méritent d'acquiescer à la publicité par la voie de votre journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MAILLART DU MESLE, *ancien intendant de
l'isle de France & de Bourbon.*

(*Journal de Paris.*)

V.

*PROSPECTUS d'une machine pour enrayer &
désenrayer à volonté les roues d'une voiture, &
pour en dételler subitement les chevaux, au moyen
de deux cordons.*

Il y a long-tems qu'on cherchoit un tel secret; mais il falloit une machine également simple & solide, dont les mouvemens fussent prompts, & qui chargeât peu les voitures; il falloit enfin joindre la sûreté à l'agrément pour tous ceux qui se font voiturier, soit dans les voyages; soit dans les simples-courses du jour. Ce secret vient d'être trouvé par le Sr. Boze; au moyen de deux cordons, qui communiquent au siege du cocher & dans l'intérieur de la caisse, on enrayer, on désenrayer & on dételle subitement; on est par-là absolument maître de ses chevaux & de son cocher, & on tient sa sûreté dans ses propres mains.

Cette machine s'adapte en deux heures de tems, d'une maniere non visible, à toutes les voitures anciennes & modernes, françoises ou angloises, à timon, à limoniere & à brancard,

fans rien changer au charronage & aux harnois ; la boue ne peut y pénétrer, & la rouille n'en empêche jamais l'effet, n'étant sujette à aucun entretien : elle ne fait aucun bruit, même dans les plus forts cahos ; & on la démonte aussi en deux heures. Son poids est d'environ douze livres pour les voitures à quatre roues, & de quatre livres pour celles à deux roues. Quand le train sera usé, on la transportera facilement sur le neuf.

Les expériences de cette machine ont été faites à Versailles, à la descente de Picardie, avec les chevaux du roi & ceux de la reine, en présence de Mrs les écuyers : là, on a vu l'effet du timon qui se casseroit à la descente, les chevaux allant au grand trot : de même à la montée, l'effet d'une volée ou de traits cassés : dans les deux cas la voiture devant rouler ou reculer au gré de la pente, est restée immobile en tirant le cordon. Ce moyen s'appliquera toujours aux montées pour arrêter la voiture & reposer les chevaux, à la volonté du cocher. On a vu encore l'effet des chevaux qui prennent le mors-aux-dents à la descente : au signe que MM. les écuyers ont fait, les chevaux ont été détellés & la voiture enrayée au même instant : le cocher lâche les guides, & reste sur son siège, laissant au postillon le soin de ramener les chevaux qui soyent liés par leurs harnois. Le détellage des cabriolets & des chaises de poste a eu le même succès : pour celle-ci, il tombe un pied de biche, qui supporte le brancard.

MM. les grands-officiers ont délivré leur

350 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

certificat à l'inventeur, & ont souscrit les premiers. L'académie des sciences, sur le rapport des commissaires, a donné une approbation très-détaillée. Le nombre de souscripteurs est de 300; & on commencera au premier avril à délivrer les machines par ordre.

Prix. Pour les voitures à quatre roues, l'enrayure & le détellage, 10 louis; l'enrayure seulement, 8 louis, le detellage seulement, 6 louis. Pour les voitures à deux roues, le détellage & pied de biche, 7 louis.

On souscrit chez M. Semillard, notaire, rue Montmartre, en payant la moitié du prix de chaque machine. On donnera toute sûreté aux souscripteurs.

Le Sr. Boze demeure rue de Cléry, la seconde porte à droite en entrant par la rue Montmartre.



TRAITS DE BIENFAISANCE,
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

IL existe en Lorraine une confrairie qui a pour objet le soulagement des pauvres prisonniers, & la défense des pauvres plaideurs; c'est cette confrairie qui a obtenu, de la reconnoissance & de la vénération publique, cette dénomination si touchante de *Confrairie de la miséricorde*. La communauté des procureurs & l'ordre des avocats se sont aggrégés à cette confrairie, & ont dévoué leurs soins & leurs talens à sa sainte institution.

Tous les ans la confrairie s'assemble, & elle choisit dans l'élite des anciens & des jeunes avocats, des anciens & des jeunes procureurs, les membres d'un bureau, qui est chargé d'examiner, & ensuite de défendre toutes les affaires des pauvres & des prisonniers.

La confrairie emploie aussi ses revenus à donner quelques secours à ces malheureux, & particulièrement aux prisonniers: elle leur fournit des alimens, des habits, & souvent les

352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

moyens d'acheter leur liberté par leur libération.

Ces autres prisonniers , plus malheureux encore , qui sont ou accusés ou coupables de crimes capitaux , à qui la religion seule prodigue ses consolations & ses promesses jusqu'au dernier moment , sont aussi les objets de la pieuse sollicitude de la confrairie. Les avocats du bureau obtiennent des magistrats (qui , ici , ont cru devoir , en faveur de l'humanité , s'écarter de la précision de la loi) la permission de parler aux accusés après l'interrogatoire , & la communication des procédures qu'ils prennent au greffe , sans déplacement. Cette dérogation à la loi a peut-être sauvé bien des malheureux. Si elle avoit besoin d'excuse , elle en auroit une bien belle dans les prières & les réclamations de la religion , qui a voulu donner un protecteur à ces hommes mêmes sur qui la vengeance publique est prête à s'appesantir.

L'exemple donné par cette confrairie , a été suivi par tous les officiers de la justice & de la finance , de qui les pauvres plaideurs ou les pauvres prisonniers ont des graces à attendre ; ils ne perçoivent jamais leurs droits dans les affaires miséricordieuses.

Cet établissement n'existe pas seulement dans la capitale de la Lorraine , il a été adopté dans tous les bailliages de la province.

(*Mercur de France.*)

I I.

PARIS, 30 janvier 1781.

M E S S I E U R S ,

Il s'est passé hier, à l'hôpital des *Enfants-Trouvés*, un événement intéressant pour l'humanité, & dont le récit appartient à votre journal. La nécessité d'économiser, & sur l'allaitement des enfans trouvés, & sur les frais de transport, a introduit la coutume d'en envoyer au moins une quinzaine dans une même voiture accompagnés seulement de deux ou trois femmes chargées de leur conduite jusqu'à l'endroit de leur destination, qui ordinairement est fort éloigné de Paris, & là, de les distribuer à de pauvres nourrices qui, par leur pauvreté même & leur genre de vie, ont peu de lait, & ont cependant quelquefois deux enfans à nourrir. De cette méthode, naissent plusieurs inconvéniens; il périt des enfans en route étouffés les uns sous les autres par la difficulté de les contenir séparés; ceux qui arrivent étant pour la plupart des fruits du libertinage, gâtent leurs nourrices & propagent une affreuse maladie dont il ont reçu le germe avec la vie. Presque tous sont mal nourris, parce que leurs nourrices ont peu de lait pour un enfant, ou pas assez pour deux.

Madame de F....., sensible à cette foule de maux, en a trouvé le remède dans les expériences nombreuses qui prouvent que le lait de femmes ou celui des animaux est indifférent pour la nourriture des enfans. Elle a choisi, dans sa terre de Château-Regnard, en Gatinois,

354 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

seize femmes d'un certain âge qu'elle a chargées de nourrir chacune un *enfant-trouvé* avec du lait de vache, & au même prix que l'hôpital donne aux nourrices. (*) Si elle est contente de leur essai, elle leur procurera à chacune, deux & jusqu'à trois enfans, mais en doublant & triplant la rétribution. Par-là vous voyez, Messieurs, qu'elle remédie déjà à deux inconvéniens. Car chaque enfant a sa dose de nourriture, & aucun ne communique le venin dont il peut être atteint. En outre voilà de vieilles femmes utilement employées, tandis que les jeunes se ménagent pour leurs propres enfans, & pour les travaux de leur maison. Je vous ai fait remarquer un autre inconvénient dans le transport; c'est-là sur-tout que Mme. de F.... a déployé son attention bienfaisante. Elle a fait faire une cariole couverte dans laquelle sont seize barcelonnettes fixées aux parois de la voiture, de manière que les enfans sont transportés sans se toucher, sous la conduite de cinq femmes, qui en ont soin pendant la route. — C'est hier que cette voiture est partie de l'hôpital des enfans-trouvés. Les sœurs en ont admiré l'ingénieuse distribution. Je ne fais, Messieurs, ce que vous en penserez; mais cette cariole me fait plus de plaisir qu'un char de triomphe. C'en est un pour l'humanité. Toutefois ceci n'est qu'un essai dont on attend le succès pour lui donner une plus grande étendue, & dont je pense qu'il doit résulter la conservation d'un grand nombre d'enfans, la santé des femmes,

(*) Elles sont surveillées par M. l'abbé Anquetil, auteur de *l'Esprit de la Ligue*, prieur de Château-Regnard.

& même avec le tems , de l'économie, dont cette administration a grand besoin , puisque les dons de la charité n'y sont pas proportionnés à ceux de la débauche.

Pardon , Messieurs , si je ne me nomme pas , je ne puis m'exposer aux reproches d'une dame dont la modestie égale le mérite ; mais votre qualité d'historiens vous met , Messieurs , au-dessus de ces considérations , lorsqu'il s'agit moins de donner des éloges à l'humanité , que d'en publier des exemples.

J'ai l'honneur d'être , &c. TH. . .

(*Journal de Paris.*)

I I L

La frégate *la Minerve* , commandée par le chevalier de Grimouard , lieutenant de vaisseau , fut rencontrée le 4 janvier dernier par deux vaisseaux Anglois, *le Courageux & le Vaillant* , de 74 canons. Le *Courageux* l'atteignit le premier ; le combat s'engagea & dura plus d'une heure , souvent à la portée du pistolet ; le *Vaillant* joignit & envoya deux bordées à la frégate. Le chevalier de Grimouard se trouvant alors blessé , & la moitié de son équipage étant hors de combat , ses canons étant démontés , la moitié de ses mâts à bas , les autres prêts à tomber , toutes ses manœuvres hachées , la cale & l'entrepont se remplissant d'eau , fut obligé d'amener. Un combat aussi inégal lui fait un honneur infini , ainsi qu'à ses officiers & à son équipage. M. Andrieu de Saint-André , lieutenant de frégate en pied , a été tué : le cheva-

356. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lier de Noffay , garde de la marine , est mort de ses blessures ; le chevalier de Grimouard a été blessé très-grièvement ; le chevalier de Montvilleneuve , enseigne de vaisseau , a reçu une forte contusion ; MM. Saudré & Guillotin , lieutenans de frégate pour la campagne , ont été légèrement blessés ; 50 hommes de l'équipage ont été tués , & 23 blessés , presque tous grièvement. La frégate a été conduite à Portsmouth.

(*Journal de littérature des sciences & des arts.*)

I V.

Extrait d'une lettre de Grenoble , le 2 février.
La quête générale qui avoit été ordonnée dans cette ville , pour le soulagement des incendiés du bourg d'Oisans , (*) a produit plus de 4000 l. Notre digne prélat , qui étoit absent , leur a fait tenir une somme de 1200 livres. On a encore recueilli 2000 liv. de différens corps & communautés ecclésiastiques. Les entrepreneurs de la fourniture des lits militaires de la province , ont donné aux indigens beaucoup d'effets qu'ils avoient dans leur magasin à Briançon. M. de Bourdeille , ancien receveur général du Dauphiné , qui a été supprimé l'année dernière , a fait remettre à ces malheureux cent pistoles , tant en son nom , qu'en celui de M. de Beauvais , son oncle ; & l'on remarque que

(*) Voyez le dernier journal , pag. 379.

ce n'est pas le seul bienfait de ce genre, que cette province en ait reçu. ---

V.

L'infortunée ville de Gera, (qui, 'comme on fait, a été réduite en cendres), écrit-on de Hambourg, sera entièrement rebâtie dans un genre plus régulier & plus beau qu'elle ne l'étoit avant l'incendie qui l'a détruite. Elle doit tout à son souverain (S. A. S. Mgr. l'électeur de Saxe), qui soigne, console, & entretient tous les malheureux habitans. Ce prince bienfaisant fournit même tout ce qui est nécessaire pour l'exécution du plan d'une nouvelle construction; & en attendant on a élevé pour les artisans des barraques où ils exercent leurs métiers, tandis que les marchands sont logés dans le château seigneurial. Le malheur qu'ils ont éprouvé, a tellement touché les marchands établis même chez l'étranger, que de tous côtés on leur a commandé des ouvrages de prix, de sorte que jamais ils n'ont été plus occupés.

V I.

S. E. le cardinal Cazali, mande-t-on de Rome, en date du 27 décembre dernier, ayant représenté à S. S. que dans diverses communautés de l'Etat-ecclésiastique, il se rencontroit des carrières d'albâtre & de différentes sortes de marbres, dont l'exploitation pouvoit

augmenter la richesse de ces mêmes communautés ; par un édit du 14 de ce mois, il a été permis d'ouvrir ces carrières, & de faire librement avec l'étranger le commerce des albâtres & des marbres qui en proviendront, sauf la préférence due à la ville de Rome. Le produit de ces travaux sera versé au mont-de-piété de Rome, pour former un capital, dont la rente sera payée à chaque communauté qui l'aura créée, & ce en déduction des charges publiques. Cet édit fait quatre biens à la fois ; il entretient le goût du travail, il forme une source de richesses pour les communautés, il ouvre une branche de commerce extérieur, enfin il offre aux sujets la certitude d'une diminution d'impôts.

V I I.

Extrait d'une lettre de Strasbourg, en date du 20 janvier.

Vous avez annoncé, Monsieur, les actes de bienfaisance & de patriotisme par lesquels S. A. E. Mgr. le cardinal évêque & prince de Strasbourg a signalé son entrée dans cette ville. Soyez donc l'interprète de la reconnoissance & des vœux de tous les bons citoyens. Je vous envoie l'annonce qui a été faite dans les églises protestantes de Strasbourg, à l'occasion des bienfaits que S. A. E. n'a pas dédaigné de répandre indistinctement sur leurs pauvres, comme sur ceux des paroisses catholi-

qués. Cette annonce a plus de grace & d'énergie en allemand, mais les sentimens qu'elle exprime sont si vrais, qu'elle fera sûrement plaisir à vos lecteurs, quoique foiblement traduite :

» Mes freres, vous êtes avertis que S. A.
 » E. Mgr. le cardinal évêque & prince de
 » Strasbourg, que sa grande ame illustre au-
 » tant que sa naissance & son rang, a voulu
 » marquer l'époque de son entrée solennelle
 » dans notre ville, par une générosité digne
 » de lui. Il veut que ses pauvres & les pau-
 » vres des deux religions se réjouissent avec
 » nous de sa présence dans nos murs. Il a
 » donc destiné la somme de 500 liv. pour les
 » pauvres de chacune de nos paroisses ; nous
 » vous préviendrons en son temps, des ar-
 » rangemens particuliers relatifs à la distri-
 » bution.

» Mes freres, nous ne pouvons voir qu'a-
 » vec attendrissement la maniere dont ce grand
 » prince & cet illustre prélat s'annonce dans
 » sa résidence.... Nos pauvres à ses yeux sont
 » des pauvres aussi, ils attirent sa compas-
 » sion & fixent ses regards éclairés & pater-
 » nels. Pourrions-nous ne pas lui élever dans
 » nos cœurs un monument de la plus pure
 » & de la plus juste reconnoissance, lui vouer
 » la vénération la plus sincere, apprendre de
 » lui à être humains & bons, & nous unir à
 » tous ceux qu'il soulage, à tous ceux qui l'ap-
 » prochent, à tous ceux qu'il gouverne, &
 » qu'en même-temps il bénit, pour adresser à
 » notre dieu commun des vœux & des prieres

» res, pour la conservation & la prospérité
 » de sa personne sacrée ! Oui grand dieu sois
 » son rémunérateur , répands sur lui tous tes
 » bienfaits , que sa carrière soit longue & for-
 » tunée , sois son guide & son pere , &c.

V I I I.

S. M. le roi de Prusse vient de faire délivrer aux boulangers de Berlin 7000 wispel de froment , tirés des magasins royaux , à un écu le boisseau , afin qu'ils fussent en état de donner aux pauvres le pain à un plus bas prix.

I X.

Suivant un *Prospektus* imprimé , qui vient d'être publié , l'état militaire prussien a résolu de faire ériger , à ses frais , la statue équestre de son roi , laquelle sera placée dans un des plus beaux quartiers de Berlin. C'est , dit-on , le prince Frédéric de Brunswick qui est l'auteur de ce projet , dont S. M. a déjà approuvé les dessins & devis qu'on lui a présentés. On fait monter à trois cens mille écus d'Allemagne l'exécution de ce monument.

Les guerriers de tout pays , en applaudissant au zèle des prussiens , regretteront de ne pouvoir le partager. C'est au centre de l'Europe , diront-ils , que devoit être érigée la statue de Frédéric II. Ce monument , élevé à frais communs , attesteroit la prééminence de ce prince sur tous les généraux de son siècle ; il ne seroit
 que

que le juste tribut de la reconnoissance de toutes les nations belligérantes, qui, dans le grand art de la guerre, ont plus ou moins emprunté de ce génie créateur.

(*Journal encyclopédique.*)

X.

On s'est occupé avec le plus grand zèle du soulagement des isles occidentales françoises qui ont souffert de l'ouragan du mois d'octobre dernier. On mande de Nantes qu'en 5 jours, on y avoit déjà souscrit chez les principaux banquiers pour 10 mille louis d'or. M. le duc de Chartres, de son côté, a fait naître l'idée d'une pareille souscription, ayant avancé lui-même deux mille louis, de sorte que dans l'espace de 8 jours, il y en avoit pour 20 mille.

X I.

Des lettres de Dublin portent qu'on y a aussi ouvert une souscription en faveur des habitans des isles britanniques qui ont le plus souffert du même ouragan, & que, dès le premier jour, le produit étoit déjà de 4 mille liv. sterl. Chacun s'est empressé de contribuer de son mieux, selon son état & ses facultés : les deux théâtres ont abandonné leurs recettes, & les catholiques romains se sont distingués dans leur humble obscurité, en ouvrant à la charité de leurs freres des canaux qui n'ont pas laissé que de grossir la masse des contributions vo-

Tome IV.

Q

lontaires du protestantisme : les prêtres de cette communion ont prononcé, en cette occasion, dans leurs chapelles, des discours bien propres à leur concilier l'estime & la bienveillance des protestans, si la prévention religieuse n'étouffoit pas dans ceux qu'elle possède, le germe de la sensibilité, & les notions les plus simples de la justice.



A N E C D O T E S.

S I N G U L A R I T É S.

I.

ROGER Ascham, précepteur & secrétaire de la reine Elisabeth, passant un jour par Broad-Gate, dans le comté de Leicestre, alla faire une visite à Jeanne Gray, dont le pere avoit été très-lié avec lui, lorsqu'il demouroit à la cour. Toute la maison étoit à la chasse, & Ascham ne trouva que Jeanne, occupée dans ce moment à lire le Phædon de Platon. Il en témoigna beaucoup de surprise, & lui demanda comment une fille de son âge, (car Jeanne n'avoit pas alors plus de quatorze ans) pouvoit avoir fait de si grands progrès dans l'étude de la philosophie & de la langue grecque ? Elle lui répondit : *Je vous dirai une chose qui vous étonnera peut-être, mais qui n'en est pas moins vraie. Un des bienfaits les plus signalés dont Dieu m'ait comblé, c'est de m'avoir donné des parens sévères & un maître plein de douceur. Lorsque je suis devant mon pere ou ma mere, soit que je parle, ou que je garde le silence ; que je*

sois assise, que je me tienne debout, ou que je marche; que je boive ou que je mange; que je sois gaye ou triste; que je couse, que je joue, ou que je chante, il me faut tout faire avec poids & mesure, & aussi parfaitement que Dieu a fait le monde; sinon je suis reprimandée avec tant de sévérité, on me menace tant de fois d'être punie, que je me crois alors en enfer. Arrive enfin le moment d'aller chez M. Aylmer, mon précepteur, qui me donne des leçons d'une manière si douce, si agréable, & qui m'inspire tant de goût pour l'étude, que les heures passées avec lui ne me paroissent qu'un moment. Lorsque je le quitte, je me mets à pleurer; parce que toutes les autres occupations sont pour moi des sujets de chagrin, de trouble & de crainte. Aussi la lecture de ce livre me procure un plaisir auprès duquel tous les amusemens du monde ne sont que des peines pour moi.

I I.

Je me trouvai un jour; dit le docteur Moore, dans l'antichambre du Landgrave de Hesse-Cassel, où je vis entrer deux personnes qui se saluerent avec politesse en se témoignant beaucoup d'estime. Quelques momens après, l'un d'eux s'approcha de moi, me montra l'autre & me dit à l'oreille : *Defiez-vous de cet homme-là, Monsieur, c'est un coquin.* Au bout de quelques minutes, cet autre vint à moi : *Monsieur, dit-il, voulez-vous connoître le plus grand fripon de la terre? le voici,* ajouta-t-il, en me montrant la personne qui m'avoit parlé à l'o-

reille. J'appris dans la suite que ces honnêtes gens s'étoient rendu justice.

I I I.

Le roi de Sardaigne , Victor-Amédée , dit à un de nos ministres , vivant encore , que son confesseur (jésuite) étant au lit de la mort , le fit prier de le venir voir , & que le mourant lui tint ce discours : *Sire, j'ai été comblé de vos bontés , je veux vous en marquer ma reconnoissance. Ne prenez jamais de confesseur jésuite. Ne me faites point de questions ; je n'y répondrois pas.*

I V.

Une compagnie de traitans présentoit à M. Rouillé une liste des affociés , où il y avoit des noms en blanc. Il en demanda la raison. Ils lui répondirent que c'étoient des places dont il pouvoit disposer. *Mais si je partage avec vous ;* leur dit-il , *comment pourrai-je vous faire pendre , dans le cas où vous seriez des fripons.*

V.

Feu Piron parlant à un grand dont il avoit sujet de se plaindre , & la conversation s'échauffant , celui-ci lui rappella l'intervalle immense que la naissance & le rang mettoient entr'eux. *Monsieur*, lui dit Piron , *j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment , que vous n'avez au-dessus de moi : car j'ai raison , & vous avez tort.*

Il parut en 1730 un livre intitulé : *De l'amé des bêtes*. Voltaire, après l'avoir lu, dit à un ami qui lui en demandoit son avis : *L'auteur est un excellent citoyen ; mais il n'est pas assez instruit de l'histoire de son pays.*



BIBLIOGRAPHIE

DE L'EUROPE.

ITALIE.

LETTERE odeporiche , &c. *Lettres hodæporiques* d'Ange Galandris. A Venise, 1780, chez Jean-Baptiste Pasquali. In-8vo. de 373 pages.

IL y a quatre ans que M. Galandris fit un voyage en Angleterre & en France, dans la vue d'étudier l'histoire-naturelle de ces deux royaumes, & particulièrement ce qui concerne la métallurgie. L'ouvrage que nous annonçons est le fruit de ses observations ; il renferme dix-neuf lettres écrites par l'auteur à un de ses amis, & qui prouvent qu'il a été guidé dans le cours de son voyage par une saine philosophie, & non par une vaine curiosité.

(*Novelle letterarie.*)

OSSERVAZIONI istoriche , &c. *Observations historiques* de Dominique Manni, académicien Etrusque de Cortone, sur les sceaux antiques des bas-siècles. Tome XXVII. (*) A Florence,

(*, *Esprit des journaux*, mars 1779, page 330.

368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

1780 , de l'imprimerie de Vanni & Tofani.
In-4to. de 147 pages.

Ce volume n'est ni moins curieux ni moins intéressant que ceux qui l'ont précédé. Les détails qu'il renferme sur douze sceaux d'anciennes familles illustres d'Italie, nous instruisent de différens traits de leur histoire qui jusqu'à présent n'étoient que peu ou point connus.

(*Novelle letterarie.*)

SOPRA il fondamento del diritto di punire , &c. *Dissertation sur le fondement du droit de punir ; par son excellence le comte D. Jean Baptiste Gherard d'Arco comte du St. Empire Romain & membre de plusieurs académies , lue le 12 juin , 1775 , à l'académie royale des sciences & belles-lettres de Mantoue ; nouvelle édition corrigée. A Florence , 1780 , de l'imprimerie de Laurent Vanni. In-8vo. de 130 pages.*

RELAZIONE d'alcuni viaggi , &c. *Relation de quelques voyages faits en différens endroits de la Toscane pour observer les productions naturelles , & les anciens monumens de ce pays ; par le docteur Jean Targioni Tozzetti. Seconde édition avec des additions considérables. Tome 12eme. & dernier. (*) A Florence , 1779 , chez Gaetan Cambiagi , imprimeur du grand-duc. In-8vo. de 446 pages.*

M. Tozzetti vient enfin de terminer un ou-

(*) *Esprit des journaux* , septembre 1777 , pag. 371.

vrage qu'on desiroit qu'il continuât jusqu'à ce qu'il eût donné une description entière de la Toscane. Il n'étoit guere possible de trouver un naturaliste plus capable que lui d'exécuter ce grand dessein, & l'éloge que nous avons fait des différens volumes de son ouvrage est assez confirmé par l'empressement général que l'on a témoigné pour les lire. Celui-ci est divisé en deux parties, dont l'une renferme une description de Sarzane & des notices historiques sur cette ville ; l'autre présente une description de la principauté de Carrare & du duché de Massa. Elle est suivie des additions & des corrections à faire aux premiers volumes, & d'une table générale des matieres qui y sont contenues.

(*Novelle letterarie.*)

MEMORIA che serve di soluzione, &c. *Mémoire servant de solution au problème proposé en 1777, par l'académie royale des Géographes de Florence, & proposé une seconde fois en 1778, sur les moyens les plus économiques de construire & d'entretenir les chemins de la Toscane ; par Zanobi del Rosso, architecte au service de la cour royale de Toscane.* A Florence, 1780, chez Gaetan Cambiagi. In-8vo. de 44 pag.

L'auteur de ce mémoire n'ayant point obtenu de l'académie un jugement favorable, s'est déterminé à porter sa cause au tribunal du public qui a jugé comme l'académie. Ce n'est pas qu'il n'y ait de bonnes choses dans l'ouvrage, mais on n'y trouve rien de neuf ni qu'on puisse regarder comme une solution satisfaisante du problème proposé. Ce qu'il y a de mieux, ce

370 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

sont des recherches savantes sur les anciennes
chauffées construites par les Romains.

(*Novelle letterarie.*)

DELIZIE degli eruditi Toscani, &c. *Délices des
érudits Toscans*, tome XII, formant le sixieme
volume de l'histoire de Marchionne di Coppo
Stefani, publiée, augmentée de notes & d'an-
ciens monumens, & éclaircie par François Il-
déphonse de St. Louis, carme déchauffé. A
Florence, 1779, chez Gaetan Cambiagi,
grand In-8vo. de 356 pages.

Ce douzieme tome qui renferme le sixieme
livre & une partie du septieme de cette chro-
nique, contient un espace de vingt ans de-
puis 1320 jusqu'en 1340. A la continuation du
Prioriste (*) de Stefani, que le pere Ildéphonse
y a insérée, & qu'il a eu soin de comparer
avec celui de la Magliabechiane, & ceux de
Louis Viviani & de Petribuoni, il a ajouté tous
les registres des Gonfalonniers de Compagnie
& des douze Bons Hommes. (**) Les écrits qui
servent d'explication ou de supplément à l'histoire
de ces vingt années, sont, I. *La vie de Dante
Alighieri*, écrite par Philippe de Cino de Messer
François Rinuccini, dans son célèbre Prioriste.
Le pere Ildéphonse nous fait connoître à ce su-
jet un plagiat d'Alexandre Vellutello, qui co-
piacette vie du Dante presque que mot pour mot,

(*) En italien *Priorista*; espece de registre où l'on
écrivait les noms de certains magistrats de Florence,
appelés prieurs.

(**) Autres magistrats de Florence.

& la publia ensuite sous son nom. (*) II. *L'abrégé fait par Salvi d'un des différens contrats appartenans aux parens & aux descendans du Dante.* III. *L'acte d'une ambassade faite par le Dante en 1299, au peuple de Sangimignano, au nom de la république de Florence.* IV. *Le fameux arrêt prononcé contre le Dante en 1302, par le Podesta comte de Gabrielli.* Ce morceau a été inséré par M. l'abbé Tiraboschi dans son histoire de la littérature italienne. V. *Une apologie du Dante composée par François Filelfo, en 1451.* VI. *Un rescrit donné par le grand-duc en 1687, à l'académie de Florence, & qui l'autorise de faire élever un buste de marbre à la mémoire du Dante.* VII. *La liste des Feditori qui se trouverent à la fameuse bataille d'Altopascio, l'an 1325.* VIII. *Celle des tous les Florentins faits prisonniers à cette bataille par Castruccio.* IX. *Le règlement fait en 1328, par la république, pour la réforme générale des offices publics.* X. *Un traité de paix entre plusieurs partis Guelfes de la Toscane, & la ville de Pise.* XI. *Un fragment du premier statut de la terre de Firenzuola.* XII. *L'état*

(*) Ce que disent ici les journalistes de Florence sur l'autorité du pere Ildephonse, n'est pas exact. Alexandre Vellutello, en écrivant la vie du Dante, n'a point copié Philippe de Cino, mais Léonard Aretin; il est aisé de s'en convaincre en lisant la vie du *divin poëte* dans l'édition de ses œuvres donnée à Venise, en 1544, par Marcolini. Vellutello y dit dès le commencement que s'étant proposé d'écrire l'histoire du Dante, & de suivre les plus véridiques auteurs qui pouvoient l'avoir déjà composée, il n'en a point trouvé qu'il dût préférer à l'Aretin. D'ailleurs Vellutello est assez justifié de l'imputation qu'on lui fait, si l'on observe qu'il y a souvent de la différence entre lui & Philippe de Cino pour la maniere de rapporter les faits & de fixer les dates.

372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;
économique & politique de la cité de Florence ;
l'an 1339.

(*Novelle letterarie.*)

ANNALI della società dei se-dicenti gesuiti, &c.
Annales de la société des soi-disans jésuites ,
ou Recueil historico-chronologique de tous les ac-
tes , écrits , dénonciations , sentimens , remon-
trances , dispositions , ordres , instructions pas-
torales , décrets , censures , bulles , brefs , édits ,
arrêts , sentences , jugemens émanés des tribu-
naux ecclésiastiques & séculiers contre la doc-
trine , les leçons , les entreprises , & les délits
des soi-disans jésuites , depuis l'an 1552 , épo-
que de leur établissement en France , jusqu'en
1763. Ouvrage traduit du françois. Tome I.
avec cette épigraphe : Surdi , audite , & cæci ,
intuemini ad videndum. A Sienne , 1780. In-
4to. de 351 pages.

Le traducteur anonyme de cet ouvrage dit
que la vérité seule y parle ; nous le croyons ;
mais il faut avouer que le Tacite à qui il est
réserve d'écrire dignement l'histoire de la so-
ciété , n'a point encore paru.

(*Novelle letterarie.*)

RACCOLTA di opuscoli fisico-medici, &c. *Re-*
cueil d'opuscules physico-médicaux. Tom. XXII ;
dedié à M. l'abbé Spalanzani , professeur royal
d'histoire naturelle dans l'université de Pavie ;
affocié des académies de Londres , de celle des
curieux de la nature , &c. A Florence , 1780 ,
de l'imprimerie d'Allegri. In-12. de 358 pag.

M. Targioni vient enfin de reprendre le tra-
vail qu'il avoit interrompu depuis près de deux

ans. Il seroit inutile d'ajouter de nouveaux éloges à ceux que nous avons déjà donnés à sa collection d'*opuscules physico-médicaux*; ainsi nous nous bornerons à indiquer les différens écrits que renferme ce vingt-deuxieme volume. I. *Essai sur la nature & les différentes especes du feu*; par le P. Jérôme Barbarigo, professeur de physique dans l'université de Padoue. II. *Réponse de M. le docteur Mariotti, professeur de médecine à Pérouse, à une question medico-légale, sur la castration d'un porc*. III. *Réponse de M. le docteur Ange Cocchi, médecin de Pérouse, à la même question*. IV. *Seconde réponse de M. le docteur Mariotti, à la même question*. V. *Lettre de M. le docteur Louis-François Castellani, médecin de Mantoue, à M. le docteur Jean-Louis Targioni, médecin de Florence*. Cette lettre est une nouvelle preuve de ce qu'avoit avancé M. Cocchi, dans un de ses écrits, savoir: que la phthisie n'est, ni ne peut être contagieuse. (*) VI. *Consultation medico-legale, pro rei veritate, sur une prétendue nullité de donation, composée en 1779, par M. le docteur-Philippe Pirri, médecin de Rome*. L'auteur examine dans ce mémoire, si deux freres auxquels on a fait une donation, sont privés de la raison, qui assure à l'homme les droits de la vie sociale, ou si on les a injustement représentés comme tels, quoiqu'ils ne soient sujets qu'à une certaine ignorance naturelle, qui ne détruit point la raison, ni la validité des actes civils. VII. *Histoire des coliques habituelles, qui, après avoir résisté à tous les remèdes, ont été guéries par l'usage du café*; par le docteur Jean-

(*) Voy. l'*Esprit des Journaux*, avril 1778, page 371; & pour l'opinion contraire, mars 1779, pag. 321; novembre 1780, pag. 365; décembre, pag. 325.

374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Baptiste Derinch. VIII. *Mémoire sur la maniere de rappeler les noyés à la vie ; par un associé de l'académie royale de Mantoue.* IX. *Histoire d'une chevre à deux têtes ; par M. le docteur D. Dominique Catani , professeur de médecine à Cantiano.* X. *Historia succincta de oleo ricini dulci ad R. societatem physico-botanicam Florentinam missa à Mathæo Mederer M. D. C. R. A. Majest. academiciæ Albertinæ A. A. Medicinæ chirurgiciæ professor , Ord. Publ. Regi Poloniæ à consiliis , academiciæ scientiarum Palat. & societatis physico-botanicæ Flor. & Helveticæ membro.*

(*Novelle letterarie.*)

AUREO regno di Ferdinando IV , &c. *Le regne d'or de Ferdinand IV. Avec cette épigraphe : Rara temporum felicitate , ubi sentire quæ velis , & quæ sentias dicere licet. Tacit. Hist. Lib. I.* A Naples , 1780. *In-8vo.* de 73 pag.

Cet éloge historique du roi des Deux-Siciles , est écrit avec beaucoup d'élégance : l'auteur est D. Michel Sarcone , secrétaire de la nouvelle académie.

(*Novelle letterarie.*)

ORAZIONI academiche , &c. *Discours académiques du comte Marc Tomini Foresti , Patriicien de Bergame.* A Bergame , 1780 , chez l'héritier des Freres Rossi. *In-4to.*

Ces discours sont au nombre de quatre. Le premier est une dissertation sur l'utilité des mathématiques ; le second , un panégyrique des SS. martyrs , Ferme & Rustique ; le troisième , un éloge de S. E. Alvise Contarini , & le quatrième , un éloge de Jean-François Corraro. Les

journalistes de Florence louent beaucoup l'auteur, de ce que né à Bergame, c'est-à-dire, dans une ville, dont les habitans n'ont pas la réputation de bien parler l'italien, il a néanmoins écrit en cette langue, de la maniere la plus correcte & la plus élégante.

(*Novelle letterarie ; Efemeridi letterarie.*)

I SCRITTORI de' chierici regolari, &c. *Les écrivains de la congrégation des clercs réguliers, appellés Théatins; par Antoine-François Vezzosi, de cette congrégation. A Rome, de l'imprimerie de la Propagande. In-4to. 1780.*

Dans le siècle dernier, le P. Don Joseph Silos, Théatin, composa une bibliothèque des écrivains de son ordre; mais cet ouvrage ne s'étendant que jusqu'à l'année 1665, il étoit à désirer qu'un nouvel auteur se donnât la peine de le continuer jusqu'à nos tems, en y faisant les corrections nécessaires. C'est ce qu'a exécuté le P. Vezzosi, déjà connu par les notes & les préfaces, dont il a enrichi la dernière édition des œuvres du cardinal Tommasi. A un catalogue très-exact des auteurs de l'ordre des Théatins, qui se sont distingués dans la littérature sacrée ou profane, il a joint leurs éloges historiques, des analyses de leurs écrits, & différens opuscules de quelques-uns d'entr'eux qui n'avoient point encore été publiés.

(*Efemeridi letterarie.*)

LA MANIERA più naturale di allevare i fanciulli, &c. *La maniere la plus naturelle d'élever les enfans, ou abrégé de l'histoire-naturelle des enfans de l'âge le plus tendre, à l'usage des peres & meres de famille; ouvrage tra-*

376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

duit du françois en langue toscane. In-8vo. A Naples, 1779, chez la société littéraire & typographique.

L'original est trop connu, pour que nous prenions la peine inutile d'en parler ; quant à cette traduction, nous nous contenterons d'observer qu'elle est exacte, & qu'elle a été faite par une personne fort instruite, qui a employé tous les soins à élever ses enfans.

(*Efemeridi letterarie.*)

DE' solenni funerali di S. E. Jacopo Antonio Sanvitale, &c. *Oraison funebre prononcée le 10 juin 1780, aux obseques solennelles de S. E. Jacques-Antoine Sanvitale, comte de Fontanellato & de Noceto, marquis de Medefano, grand-majordôme, & conseiller intime de S. A. R. l'infant de Parme, &c. grand-connétable de l'ordre de Constantin, & chevalier des ordres de S. M. T. C. par le R. P. Joseph Pagnini, carme, de la congrégation de Mantoue, professeur d'éloquence dans l'université royale de Parme. A Parme, de l'imprimerie royale. In-4to. 1780.*

Cette oraison funebre peut être mise parmi le petit nombre des meilleurs ouvrages en ce genre qu'on ait en Italie.

(*Efemeridi letterarie.*)

DE oratoriis privatis commentarius ad recentium constitutionum normam & ad confirmanda etiam præcipua jura in tractatu de oratoriis publicis exposita accommodatus. Auctore D. *Josepho H. de Bonis*, Mediolanensi, congregationis Cleric. Regul. S. Pauli, sacrae theologiæ & SS. Canonum professore, reverendissimo

patri D. Scipioni Mariæ Peruzzini ejusdem congregationis præposito generali D. D. Mediolani apud Cefarem Orenam in typographia Malatesta, 1780. In-4to.

Cet ouvrage qui traite de matieres relatives au droit canon, mérite une place distinguée dans les bibliotheques des jurisconsultes. L'auteur s'étoit déjà acquis la réputation d'homme érudit, & d'habile canoniste, par un opuscule *sur les oratoires publics*; la liaison des matieres & les instances réitérées de plusieurs prélats, l'ont engagé à publier celui-ci, *sur les oratoires privés*. Il s'y est d'autant plus aisément déterminé, qu'il a pu saisir l'occasion d'ajouter un appendice à son premier ouvrage, afin d'en mettre les matieres dans un nouveau jour, & de les rendre par-là plus utiles aux jurisconsultes. Le traité dont nous parlons est précédé d'une préface, dans laquelle, après avoir montré combien l'usage des oratoires privés est ancien, l'auteur parle du pouvoir que les évêques avoient autrefois de le permettre, & les restrictions que le concile de Trente y a mis pour prévenir un grand nombre d'abus. Il fait connoître ensuite les livres écrits sur cette matiere, & particulièrement celui de Jean-Baptiste Gattico, chanoine de St. Jean-de-Latran. Après la préface, il commence à discuter le sujet principal de son ouvrage, dont il explique les plus grandes difficultés, suivant les décisions de la congrégation chargée d'interpréter les décrets du concile de Trente. Il examine quelle différence il y a entre les oratoires privés & les oratoires publics; quelles sont les personnes qui peuvent satisfaire au précepte de l'église, en y entendant la messe dans les jours de fête, quels sont les droits que les ordi-

378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

naires ont à l'inspection sur les oratoires, &c. en un mot, l'auteur n'oublie rien de ce qui peut éclaircir son sujet. (*Efemeridi letterarie.*)

HORTUS romanus secundum systema J. B. Tournefortii, a Nicolao Martellio Aquilano inter Archigymnasii romani professores botanicæ practicæ lectore, ejusdemque horti præfecto, Linnæanis characteribus expositus, adjectis singularum plantarum analysi, ac viribus; species suppeditabat ac describebat *Constantinus Subbati Mevanias* ejusdem horti custos & chirurgiæ professor. Accedunt tabulæ centum propriis plantarum coloribus expressæ. *Tomus VI.* Sumptibus Bouchard & Gravier. Romæ ex typographiâ Pauli Junchi, MDCCLXXX. *In-fol.*

L'auteur termine dans ce volume l'énumération des plantes comprises dans la septième classe de Tournefort, & décrit ensuite celles qui forment la huitième. Il joint toujours aux descriptions du botaniste François, les notes sexuelles de Linnæus, avec des remarques sur les propriétés & les vertus de chaque plante. La rapidité avec laquelle les volumes se succèdent nous font espérer de voir bientôt terminer un ouvrage dont l'exécution fait un honneur infini à l'Italie. (*Efemeridi letterarie.*)

IL trionfo di Giuseppe, &c. *Le triomphe de Joseph, drame lyrique du docteur Nicolas Navoni, préfet des études du séminaire des clercs de Cagliari.* A Cagliari, de l'imprimerie royale. *In-8vo.* 1780.

Joseph est conduit sur un char de triomphe

au milieu d'une foule d'Egyptiens qui célèbrent sa gloire, voilà tout le sujet de ce drame; comme il n'y a point d'action, il n'y a pas non plus d'intérêt. Ce défaut cependant est assez racheté par un style harmonieux & élégant, par ce ton vraiment lyrique dont le grand Métastase a donné le modele. La musique est de M. Petrucci, compositeur Napolitain.

(*Efemeridi letterarie.*)

MEMORIE di S. Ottone, &c. *Mémoire de S. Otton, hermite, premier patron de la ville & du diocèse d'Ariano. A Rome de l'imprimerie de Salomoni. In-8vo. 1780.*

Des trois chapitres qui composent ces mémoires, le premier contient les légendes apocryphes du saint, le second un recueil de ce qu'on a écrit de plus authentique sur lui, & le troisieme un abrégé de sa vie, par lequel on voit que le saint anachorete naquit à Rome, vers le milieu du onzieme siecle; qu'il prit le parti des armes; que s'étant trouvé à une bataille il tomba entre les mains de l'ennemi; que remis en liberté il se mit à faire des pèlerinages; qu'ensuite il se fit moine; que dans sa vieillesse il se retira dans un désert pour y mener la vie hermitique; qu'il mourut en odeur de sainteté, & qu'il opéra des miracles après sa mort.

(*Efemeridi letterarie.*)

JURIS ecclesiastici prælectiones. *Tom. IV. Neapoli apud Michaellem Morelli. In-8vo. 1777.*

Nous avons fait connoître les deux volumes

précédens dans notre journal de mars 1780. (*) Celui-ci, qui termine l'ouvrage, renferme tout le traité des jugemens ecclésiastiques, divisé en sept chapitres ; le premier traite de cette juridiction que l'église exerçoit autrefois en matière civile, suivant la maxime de l'apôtre qui recommandoit aux premiers fideles de choisir parmi eux des personnes éclairées pour faire décider leurs contestations ; maxime qu'adoptèrent par la suite les empereurs chrétiens qui voulurent que les évêques fussent juges des procès civils, & qu'on exécutât les sentences qu'ils pouvoient prononcer. Dans le second chapitre l'auteur traite de la juridiction des évêques dans les affaires civiles & criminelles des clercs ; il y recherche l'origine de l'immunité personnelle des clercs, & examine les diverses opinions des auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Dans le troisieme chapitre il passe à la forme, & aux différentes especes des jugemens ecclésiastiques ; il réfute Cujas, Florent, Godefroi, & plusieurs autres jurisconsultes qui affirment que l'église n'a jamais eu de tribunal proprement dit, & il fait voir qu'on doit distinguer le simple droit de juger du pouvoir exécutif. Le quatrieme chapitre traite de la procédure civile & de ses différentes parties. On y observe que l'ordre judiciaire introduit par les papes Alexandre III & Innocent III, a été adopté par les juges civils, que les légistes protestans même, quoique occupés du soin de combattre tout ce qui venoit du S. siege n'ont pu s'empêcher de louer la sagesse & l'équité qui servent de base à ce système admirable. Le sujet du cinquieme

chapitre est la procédure criminelle; l'auteur y parle, entre autres choses, de l'ancienne coutume de juger les procès criminels par le moyen des épreuves du fer chaud, de l'eau bouillantes, &c. puis il défend l'usage de la torture, contre le marquis de Beccaria, Voltaire, Montesquieu & Sennenfels. Le sixieme chapitre contient un examen détaillé des délits ecclésiastiques, tels que l'apostasie, le schisme, l'hérésie & la simonie, & une réfutation de ce qu'ont dit sur ces matieres Tillotson, Saurin, Jurieu & Voltaire. Enfin le septieme chapitre traite des peines, des censures & des irrégularités.

(*Efemeridi letterarie.*)

LUNARIO per i contadini della Toscana, &c.
Almanach à l'usage des paysans de la Toscane, pour l'année 1781. A Florence, chez Antoine Buonaiuti. In-16. de 141 pages, avec une planche.

Ce petit ouvrage, commencé en 1780, mérite le succès dont il jouit, & doit être distingué de la foule des autres almanachs. Celui de la présente année contient un journal météorologique & d'agriculture des années 1779 & 1780, des préceptes sur la culture de la vigne, & sur une nouvelle maniere de faire l'huile, avec une description d'un fourneau économique propre à la distillation de l'eau-de-vie, & à d'autres usages. On y trouve aussi une notice des questions proposées par l'académie des Géorgophiles, & des livres d'agriculture nouvellement publiés.

(*Novelle letterarie.*)

VITA di Benvenuto Sangiorgio, cavaliere Ges

382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rosolimitano , &c. *Vie de Benvenuto Sangiorgio , chevalier de l'ordre de St. Jean de Jérusalem ; par Joseph Vernazza , académicien étrusque , & secrétaire-perpétuel de l'académie de Fossano. In-4to. A Turin, de l'imprimerie royale. 1780.*

Benvenuto Sangiorgio ; dont cet ouvrage contient la vie , n'est guere connu que par la chronique des marquis de Monferrat , écrite vers le commencement du seizieme siecle. Quelques personnes ont conçu le projet d'en donner une nouvelle édition , & c'est probablement l'unique motif qui ait porté M. Vernazza à faire des recherches sur l'auteur ; l'ouvrage est orné d'une estampe qui représente le magnifique mausolée élevé à Benvenuto Sangiorgio , dans l'église des dominicains de Casal.

(*Éfemeridi letterarie ; Nouvelle letterarie.*)

PARERE medico-legale sopra un feto , &c. *Consultation medico-légale sur un fœtus venu au monde après cent quatre-vingt-seize jours de grossesse ; par le docteur Louis Bessi. In-4to. de 16 pages. A Florence, de l'imprimerie de Vanni & Tofani. 1780.*

RAGGUALIO di quanto fu riscontrato , &c. *Recueil de différentes observations faites le 3 avril 1780 , à la dissection d'une fille morte après deux jours d'incommodité dans le bas-ventre. In-12. de 11 pages. A Florence, de l'imprimerie de Vanni & Tofani. 1780.*

Excellens matériaux pour l'histoire de la médecine , qui ne peut trop être enrichie de faits.
(*Nouvelle letterarie.*)

INTRODUZIONE alla medicina pratica , &c. *Introduction à la médecine pratique ; par le docteur Pierre-Anselme Gallo. A Verceil , de la typographie de la patrie. 1779.*

Cet ouvrage, dans la préface duquel l'auteur fait quelques légères observations sur l'origine des maladies, & la nécessité de la médecine, sur l'éducation, le caractère & les défauts des médecins, est divisé en quatre chapitres. Dans le premier, le docteur Gallo, après avoir posé les véritables principes de l'art, parle des parties solides & fluides du corps humain. Il traite ensuite des différens âges, du sexe auquel il attribue la variété des phénomènes qui dans les femmes produisent des changemens utiles à observer, & des tempéramens dont il fait remarquer la diversité. Il s'occupe ensuite à relever les erreurs les plus communes des médecins, relativement à la cure de l'inflammation & des fièvres lymphatiques. Il traite aussi des épidémies, de leurs causes, & de la manière de les guérir. Le second chapitre est principalement destiné à traiter des fièvres vermineuses, du siège des vers, & des remèdes antelmintiques. De-là il passe à la fièvre étiq̃ue, dont il parle en homme éclairé, & dont il fait dépendre la cause ou des vices de la lymphe, ou des obstructions des vaisseaux du mésentère, ou même des vers, soutenant que la cure consiste principalement dans la diætétique. Le troisième chapitre a pour objet les maladies causées par le vice des parties solides. L'auteur commence par les maladies des organes, parle ensuite de celles qui proviennent de la trop

384 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

grande force des solides , & donne son sentiment sur la méthode de curation. Il examine aussi la diversité des tempéramens , la rigidité plus ou moins grande des fibres , & après quelques réflexions sur les écoulemens , sur l'orgasme , & les contractions , il traite des passions , & propose une nouvelle méthode d'en guérir l'excès , en substituant , autant qu'il est possible , une passion totalement opposée à celle qui domine. Il finit par diverses observations sur les maladies vénériennes , sur l'usage du mercure , sur la goutte & ses especes , & sur l'inflammation. Le dernier paragraphe de ce troisième chapitre traite de la foiblesse des parties solides , des maladies causées par la foiblesse des fibres , de la maniere de les guérir , & de celles qui proviennent de la foiblesse du système nerveux. Dans le quatrième & dernier chapitre , l'auteur observe les maladies qui ont leur cause dans les humeurs. Le docteur Gallo termine l'ouvrage en exhortant les médecins à étudier constamment la nature , les vertus des différens remèdes , & la maniere dont ils agissent , d'autant plus que suivant l'aphorisme connu , *qui potens est ad cognoscendum , potens & erit ad curandum*.

(*Novelle letterarie.*)

VECCHIO testamento , &c. *L'ancien testament ; selon la Vulgate , traduit en italien avec des notes ; première édition faite à Florence. In-8vo. A Florence , 1780 , aux dépens de la société Philothée.*

Tome cinquieme , contenant les II , III , & IV livres des Rois.

Tome

Tome fixieme, contenant les deux livres des
Paralipomenes. (*)

PRINCIPI del diritto della natura, &c. *Principes du droit naturel & des gens de Burlamaqui, avec la continuation du droit naturel, ajoutée dans la dernière édition d'Yverdon, le tout considérablement augmenté par M. le professeur de Felice; traduit du françois. Tom. I. contenant la première partie du droit naturel. In-8vo. de 238 pages. A Sienne, chez Louis & Benoît Bindi, 1780; & se vend à Florence, chez Bonaiuti, libraire.*

Parmi les ouvrages qui traitent des devoirs de l'homme, & qui exposent les principes du droit naturel, on distinguera toujours celui de M. Burlamaqui, dont le mérite est trop connu pour que nous nous arrêtions à en faire l'éloge; quant à cette traduction italienne, nous nous contenterons d'observer qu'elle est exacte & fidelle.

(*Novelle letterarie; Efemeridi letterarie.*)

LOGICES elementa, mathematicâ methodo disposita, ad usum adolescentium ordinis minorum a *Fra. Nicolao Honorati de Craco Luciano*, ex ordine minorum observantium S. Francisci, philosophiæ lectore. Neapoli ex typographia Josephi Campo. In-12. de 174 pages.

Ouvrage d'un très-jeune auteur, qui ne fait

(*) Voyez l'*Esprit des Journaux*, septembre 1780, page, 364.

386 L'ESPRIT DES JOURNAUX,
que répéter ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur
la logique.

ANGELI Theodori Villæ in Ticinensi archigym-
nasio græcæ latinæque eloquentiæ & italicæ
Insubricæque historiæ regii professoris, ora-
tiones academicæ. Ticini Regii, apud Mar-
cum Antonium Porro, Josephum Bianchi &
Paschalem Trezzi, 1780. In-8vo. de 214 pa-
ges, & se trouve à Florence, chez Landi.

Les discours contenus dans ce volume sont
au nombre de neuf. En voici les titres : I. *Ad
historiam rerum patriæ* ; II. *De origine, progressu
& communione scientiarum atque artium* ; III. *In
adventu & nuptiis Ferdinandi regii Austriæ ar-
chiducis*, &c. *vicarium imperium apud Insubres
adeuntis* ; IV. *De vitiis jurisconsultorum* ; V. *Me-
dicinæ defensio* ; VI. *De intimâ historiæ rerum Ita-
licarum cum juris romanorum studio conjunctione* ;
VII. *De abusu philosophiæ in medicinâ* ; VIII. *De
nexu philosophiæ cum cæteris disciplinis* ; IX. *De
historiâ gymnasii Ticinensis perscribendâ*. Dans
ce dernier discours M. Villa parle du projet qu'il
a conçu d'écrire l'histoire de l'université de Pa-
vie ; les talens connus de l'auteur nous font de-
sirer qu'il emploie ses talens à l'exécuter.

(*Novelle letterarie.*)

A N G L E T E R R E.

OBSERVATIONS on fevers, &c. *Observations
sur les fievres, particulièrement les fievres
continues, & sur la fievre rouge accompagnée
du mal de gorge, telle qu'elle a régné à New-
castle sur Tyne pendant l'année 1778 ; par*

Jean Clarke , *docteur en médecine. In-8vo. A*
Londres , chez Cadell , 1780.

M. Clarke s'est déjà fait connoître avantageusement par un ouvrage intitulé : *Observations sur les maladies auxquelles sont sujets ceux qui font de longs voyages dans les pays chauds* ; celui-ci doit nécessairement ajouter à la réputation qu'il s'est acquise d'habile médecin. Il a traité son sujet de la manière la plus simple & la plus claire , & l'on ne trouve rien dans sa méthode de curation qui ne soit fondé sur les principes les plus incontestables , & dont l'utilité ne soit prouvée par l'expérience.

(*Critical Review.*)

DISCOURSES on various subjects , &c. *Discours sur différens sujets , par Jacob Duché , recteur de l'église de Christ , &c. 2 vol. In-8vo. A*
Londres , chez Cadell , 1780.

Des fleurs de rhétorique , des descriptions brillantes , une profusion de métaphores extravagantes , & les subtilités de la théologie mystique , voilà ce qui caractérise ces sermons , où l'on chercheroit en vain ces raisonnemens graves & solides , ce style simple & naturel qui constituent l'éloquence de la chaire.

(*Critical Review.*)

THE annals of Europe , &c. *Les annales de l'Europe , ou registre royal , &c. &c. In-8vo.*
A Londres chez Robinson , 1780.

Ce volume renferme une foule de matériaux historiques arrangés avec beaucoup d'ordre & de précision ; il offre un tableau de tous les

différens états de l'Europe depuis leur établissement jusqu'à nos jours, une histoire chronologique des empereurs, des rois & des papes, & les principaux événemens arrivés sous leurs regnes. Ce qui rend cet ouvrage très-utile, c'est l'exactitude avec laquelle l'auteur a su fixer les dates.

(*Critical Review.*)

A summary view of the genuine evidence, &c. *Examen succinct des meilleures preuves de la vérité du christianisme ; par William Evershed. In-8vo. A Londres, chez Buckland, 1780.*

Ceux qui ont beaucoup étudié les preuves qu'on a données de la religion chrétienne, ne trouveront rien de neuf dans cet ouvrage, mais ils y verront avec plaisir ces preuves exposées avec beaucoup d'ordre & de clarté. Ce que l'auteur s'est particulièrement proposé de démontrer, c'est que le sauveur a accompli les prophéties de l'ancien testament relatives au messie ; que la nature, la pureté & l'excellence de sa doctrine attestent qu'il n'étoit point un imposteur ; que sa vie a été sainte & exemplaire ; que ses prétentions ont été confirmées par une foule de miracles incontestables ; que ses disciples étoient des témoins croyables qui ne pouvoient être abusés quant à la résurrection & à la doctrine de leur maître ; que leur témoignage est véritable, parce qu'ils n'ont eu & n'ont pu avoir aucun intérêt de tromper les autres ; & enfin, que la même doctrine qui a été prêchée par J. C. & ses apôtres, nous a été fidèlement transmise dans les livres du nouveau testament.

Le style de l'ouvrage est simple & correct.

L'auteur n'ayant eu d'autre vue que de développer des vérités, en a banni tous ces ornemens factices qui défigurent les écrits de ceux qui ne veulent que déclamer.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

CHEMICAL observations and experiments on air and fire, &c. *Observations & expériences chimiques sur l'air & le feu ; par Charles-Guillaume Scheele, membre de l'académie-royale de Stockholm, avec une introduction par Torbern Bergman ; traduites de l'allemand en anglois, par J. R. Forster, de la société royale de Londres ; augmentées de notes par Richard Kirvan, & d'une lettre écrite à ce savant par Joseph Priestley. In-8vo. A Londres, chez Johnson, 1780.*

La lecture de cet ouvrage fournit une preuve convaincante de la possibilité qu'il y a de découvrir les premiers principes d'une science par des moyens tout différens. Tandis que le docteur Priestley fait des recherches sur l'air, par le moyen d'expériences physiques, un savant du Nord, qui ne connoît pas les découvertes de l'Anglois, emploie des expériences chimiques, pour arriver à la connoissance du même objet. Quoique leur maniere de procéder soit différente, les résultats sont les mêmes, & les conséquences que les deux philosophes tirent de leurs observations, se servent mutuellement d'appui.

M. Scheele, il est vrai, manque quelquefois d'exactitude dans ses expériences & dans sa maniere d'en tirer les résultats ; son ouvrage est néanmoins rempli d'observations qui répandent un grand jour sur les parties les plus curieuses de la philosophie naturelle.

(*Critical Review.*)

MODERN improvements in the practice of physic, &c. *Progrès modernes dans la pratique de la médecine ; par Henri Manning, docteur en médecine. In-8vo. A Londres, chez Robinson. 1780.*

MODERN improvements in the practice of surgery, &c. *Progrès modernes dans la pratique de la chirurgie ; par Henri Manning, docteur en médecine. In-8vo. A Londres, chez Robinson. 1780.*

Que la médecine & la chirurgie aient fait de grands progrès depuis environ quarante ans , c'est une vérité démontrée pour tous ceux qui étudient l'histoire des arts ; & il est certain qu'un recueil des meilleures observations de ceux qui ont contribué à ces progrès , doit être reçu favorablement des gens de l'art , puisqu'il leur épargne la peine de les chercher dans cette multitude de volumes où elles sont noyées. C'est dans cette vue que le docteur Manning a rédigé ces deux ouvrages , nullement inférieurs à son *Traité sur les maladies des femmes* , par lequel il s'est fait une grande réputation.

(*Critical Review.*)

A poem , occasioned by the late calamities of England. *Poème , fait à l'occasion des derniers malheurs de l'Angleterre , & en particulier , celui qui est arrivé le 6 & le 7 de juin 1780. In-4to. A Londres, chez Becket, 1780.*

Parmi les *malheurs de l'Angleterre* , on doit compter le déluge de méchans écrits , tant en prose qu'en vers , dont ce pays est continuelle-

ment inondé. Le mois de juin dernier, mois à jamais mémorable dans les fastes de la nation, n'a pas seulement privé le monde de plusieurs manuscrits précieux, il a aussi donné la naissance à ce mauvais poëme, dont on se fût très-bien passé, quoique le modeste auteur se glorifie beaucoup de cette production, & qu'il se dise peut-être à lui-même :

Exegi monumentum ære perennius.

La justice & la vérité nous obligent néanmoins de dire que ce monument ne peut guere servir qu'à attester le mauvais goût de celui qui l'a élevé, & que le poëte, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom un misérable rimailleur, l'emporte sur tous les Lycophrons, par son obscur galimathias, & son style boursoufflé. Qu'on en juge par le morceau suivant; c'est une partie du discours que l'auteur fait tenir au Génie de l'Angleterre, à l'aspect des flammes qui se répandent dans un quartier de Londres.

„ Vois mon front scarifié par cette profonde
 „ cicatrice; vois quelles larmes pétrifiées défi-
 „ gurent mon visage! Mais les douleurs du corps
 „ ne font rien. Mon cœur déchiré, & abandonné
 „ à lui-même, ne peut admettre les secours
 „ du médecin; privé d'espérance, fermé
 „ à la consolation, il boit le calice d'amertume
 „ dans un orgueil capricieux. Prépare ton ame;
 „ le récit que j'ai à te faire, va couler avec une
 „ énergie terrible, fulminante: tu n'entendras
 „ point de frivoles accens; ceux que fait parler
 „ la douleur, ne savent dire que la vérité.
 „ Donne-moi une poésie, dont le pouvoir magique
 „ puisse arracher les morts à leur sommeil
 „ de fer; voilà celle que je veux & point d'au-

„ tre Appelle celui qui , sur les rives
 „ de l'Euphrate , vit en esprit les ministres de
 „ la colere de Dieu , (*) verser sur la terre les
 „ trésors de sa vengeance , & dont l'œil fixe put
 „ soutenir l'éclat des vêtemens du séraphin
 „ dont le visage étoit un soleil , & les pieds
 „ des colonnes de feu. Appelle ce voyageur (**)
 „ qui eut la force de quitter les ondes noires
 „ du Styx , pour revoir la clarté du jour ; qui
 „ lut le livre du désespoir , écrit en caractères
 „ de feu ; dont l'oreille enivrée de mal-
 „ heurs , fut frappée des longs gémissemens qui
 „ ne connoissent ni jour ni année ; qui vit Ro-
 „ ger enchaîné au milieu des flammes dévoran-
 „ tes , & le malheureux Ugolin , ébranler par
 „ ses cris vengeurs , la concavité de ce qui pa-
 „ roissoit un ciel. Mais sur-tout appelle celui
 „ qui peignit Macbeth , (***) lorsque les mains
 „ encore teintes du sang qu'il vient de verser ,
 „ ce Thane voit paroître devant lui le spectre ,
 „ enfant de son imagination troublée ; qui , d'un
 „ pinceau trempé de larmes , traça le destin de
 „ l'Ecosse , craignant de connoître son état ,
 „ comme aujourd'hui l'Angleterre ; qui , dans
 „ un désert effroyable , couvert de bruyeres sté-
 „ riles , au milieu d'une nuit épaisse , nébuleuse ,
 „ désolée , vit la tempête furieuse , & le feu en-
 „ gendré au haut des cieux , conspirer dans
 „ une union terrible contre Lear découronné. Ah
 „ pourquoi a-t-il fui ce Barde , qui , sur un mé-
 „ tier poétique , fut ourdir le destin sanglant

(*) Allusion aux sept coupes , dont St. Jean parle dans son Apocalypse.

(**) Le Dante.

(***) Shakespear.

„ d'Edouard ! Oh , que sa main ne peut-elle
 „ encore toucher la lyre , & pénétrer l'ame de
 „ les sons , &c ! „

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

ELOISA in deshabille , &c. *Héloïse en deshac-*
billé ; ou Nouvelle traduction en vers de l'é-
pitre de cette femme à Abélard ; par un fai-
néant ; avec une épître dédicatoire à la res-
pectable confrairie , dont l'auteur a l'honneur
d'être un membre indigne. In-4to. A Londres,
chez Faulder , 1780.

Parodie obscene d'un des chefs-d'œuvre de
 Pope. Il est triste qu'avec beaucoup de talent
 pour la poésie , l'auteur n'en fasse pas un meil-
 leur emploi. Il auroit dû se rappeler cette ob-
 servation du poète qu'il a travesti : » Manquer
 » de décence c'est manquer de raison. «

(*Critical Review.*)

SEPTEMBER : A rural poem , &c. *Septembre ;*
Poème champêtre , dédié à tous les chasseurs ;
avec des notes & des éclaircissements. In-4to.
A Londres , chez Baldwin.

Ce poème , qui pourroit tout aussi bien être
 intitulé : *Avril* , est une satire assez plaisante ,
 dans laquelle l'auteur tourne en ridicule la ma-
 nie de la chasse : la versification en est généra-
 lement facile & coulante.

(*Monthly Review.*)

APPENDIX to the state of the prisons , &c. *Ap-*
pendice à L'état des prisons d'Angleterre & du

394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pays de Galles ; (*) par Jean Howard , de la société royale de Londres ; contenant des détails sur les prisons & hôpitaux des pays étrangers , avec de nouvelles remarques sur les prisons de ce pays. 2 vol. in-4to. A Warrington , de l'imprimerie de W. Eyres. 1780. Et se vend à Londres , chez Cadell & Con-
nant.

On peut appliquer avec justice à M. Howard ce vers de Lucain : *Nil actum reputans si quid superesset agendum*. Après avoir visité plusieurs fois les prisons de l'Angleterre , & contribué à faire adoucir le sort de ceux qui y étoient détenus pour dettes ou pour crimes , après avoir parcouru divers états du continent , pour observer la manière dont les prisonniers y étoient traités , M. Howard a fait encore un voyage pour prendre de nouveaux éclaircissémens à ce sujet , & c'est ce voyage dont le livre que nous annonçons , renferme l'histoire. Les pays que M. Howard a parcourus , sont la Hollande , l'Allemagne , l'Italie , la Suisse & la France. En Hollande il a examiné les maisons de correction de Rotterdam , de Goude , d'Harlem ; d'Amsterdam , d'Utrecht , de Deventer , de Middelbourg & de Breda ; en Allemagne les prisons d'Osnabruck , de Brunswick , de Magdebourg , de Berlin , de Spandau , de Lukan , de Dresde , de Prague , de Vienne , de Gratz , de Laubach & de Trieste ; en Italie les prisons & les hôpitaux de Venise , de Padoue , de Ferrare ,

(*) Voyez l'*Esprit des journaux* , novembre 1777 , page 399.

de Bologne, de Florence, de Livourne, de Rome, de Civita-Vecchia, de Naples, de Genes, de Milan, de Turin, de Chambery & de Geneve; en Suisse ceux de Fribourg, de Berne, de Zurich & de Schaffouse. De Suisse M. Howard retourna en Allemagne, où il observa les prisons & les hôpitaux d'Augsbourg, de Munich, de Ratisbonne, de Nurenberg, de Schwabach, de Bareith, de Wurftbourg, de Francfort-sur-le-Mein, de Cologne, d'Aix-la-Chapelle & de Liege. Arrivé en Flandre, il alla visiter une seconde fois les prisons de Bruxelles, de Gand, d'Anvers, & de Lille; en France celles de Paris, d'Amiens, de St. Omer, de Dunkerque & de Calais. Revenu dans sa patrie, il a de nouveau parcouru l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, où il a fait des observations sur les prisons, les hôpitaux & les maisons de correction de ces pays.

(*Monthly Review; Gentleman's Magazine.*)

ODE inscribed to John Howard, &c. Ode à Jean Howard, de la société royale de Londres, auteur de l'Etat des prisons de l'Angleterre & des pays étrangers; par William Hayley. In-4to. A Londres, chez Doddsley, 1780.

Juste tribut d'éloges payé par un poète célèbre, à un des hommes les plus vertueux de ce siècle. Ce nouvel ouvrage de M. Hayley n'est point inférieur à ceux qui sont sortis de sa plume élégante, & nous voudrions pouvoir le transcrire tout entier, mais tous nos lecteurs n'entendent peut-être pas l'anglois, & la traduction d'une ode, à moins quelle ne soit faite

396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en vers , n'en peut donner qu'une très-foible idée.

THE new universal traveller , &c. *Le nouveau voyageur universel ; contenant une description détaillée de tous les empires , royaumes & états du monde connu , &c. par Jean Carver , écuyer. In-folio. A Londres , chez Robinson.*

Cet ouvrage commence par une description de la Chine , & des détails sur les mœurs , les usages & la religion des Chinois. Après avoir donné un tableau de ce pays , le voyageur parcourt le pays des Tartares , les isles de l'océan oriental , & continue sa course par le Tonquin , la Cochinchine , le royaume de Siam , de Pegu , d'Ava , & d'Arracan , l'Inde , la Perse , l'Arabie & la Turquie Asiatique. Il passe ensuite en Afrique , & voit l'Egypte , l'Abyssinie , la Nubie , le Zanguebar , le pays des Caffres , le royaume d'Angola , le Congo , le Loango , la Guinée , la Nigritie , le Bildulgerid , le royaume de Maroc , toute la Barbarie , & les isles de la côte d'Afrique. Il quitte ensuite cette partie du monde & entre en Europe par la Turquie ; puis après avoir parcouru tous les pays du Continent , & les différentes isles qui l'environnent , il passe en Amérique , dont la description termine l'ouvrage.

Nous devons avertir nos lecteurs que ce livre n'est point , comme le titre l'annonce , une production du capitaine Carver. L'imposteur qui la lui attribue , a voulu probablement en assurer le succès en la faisant paroître sous le nom d'un écrivain célèbre ; mais à peine cet ouvrage a-t-il été publié que la supercherie a été découverte. L'épouse du capitaine Carver a écrit une lettre

aux auteurs du *Monthly Review*, par laquelle elle les prie d'informer le public que son mari n'a jamais composé en sa vie que deux ouvrages, le premier intitulé : *Voyages dans l'intérieur de l'Amérique Septentrionale*, & le second : *Traité sur le tabac*.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

A view of the present state, &c. *Considérations sur l'état présent des établissemens Hollandois dans les Indes-Orientales*. In-8vo. A Londres, chez Robinson.

Ouvrage qui renferme des détails très-circonstanciés sur les possessions, le gouvernement, le commerce, &c. des Hollandois aux Indes-Orientales. Il paroît que l'auteur est une personne qui a acquis beaucoup d'expérience relativement à tous ces objets ; de tout ce qu'il dit, on est porté à conclure que la prospérité dont les Hollandois jouissent dans l'Inde, est sur son déclin.

(*Critical Review.*)

THE unlawfulness of polygamy evinced, &c. *L'illégitimité de la polygamie démontrée, ou observations faites sur les interprétations erronées des passages de l'ancien testament, concernant les loix du mariage, publiées dernièrement dans un traité de la corruption des femmes*. In-8vo. A Londres, chez Kearsly, 1780.

M. Madan a dit dans son traité de la corruption des femmes, que la polygamie, permise par la loi Mosaïque, n'étoit point prohibée dans l'évangile, & qu'il étoit impossible

398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que le fauteur, qui n'est point venu détruire la loi, mais la remplir, eût condamné la polygamie, comme adultère. (*) L'auteur, en relevant donc les bévues que cet écrivain a faites en expliquant les passages du nouveau testament concernant cet objet, montre que la polygamie, quoique permise par la loi, est réprouvée par l'évangile; il prouve que Dieu a dans certaines circonstances, changé & même révoqué ses loix.

(*Critical Review.*)

A letter to the rev. M. Madan, &c. *Lettre au révérend M. Madan, sur le chapitre de la polygamie, renfermé dans son ouvrage intitulé, Thelyphthora. In-8vo. A Londres, chez Fiel-
ding & Walker, 1780.*

L'auteur de cette lettre s'est efforcé de démontrer contre M. Madan, la vérité de ces trois propositions. 1. Que la loi *Politique*, telle quelle a été donnée aux Juifs par Moïse, n'étoit pas éternelle. 2. Que la loi rituelle n'étoit qu'une figure du sacrifice que J. C. devoit faire pour les péchés du monde. 3. Qu'aussi-tôt que la tête du serpent eût été écrasée par le fils de la femme, les rits Judaïques furent abolis, & que Dieu substitua aux loix morales de Moïse, une autre loi plus pure & plus sublime. Après avoir apporté différentes preuves de ces vérités, il observe que la polygamie n'ayant point reçu de sanction dans la nouvelle alliance, elle a

(*) Voyez notre journal de *février*, page 161, & celui de *mars*, page 162, année 1781.

dû cesser d'être légitime. Cet adverfaire de M. Madan l'a réfuté avec toute la modération & toute la candeur qui conviennent à un écrivain dont l'unique objet est de découvrir la vérité.

(*Critical Review.*)

POLYGAMY unscriptural , &c. *La polygamie opposée aux dogmes de l'écriture ; ou deux dialogues entre Philalethes & Monogamus , dans lesquels on montre les principales erreurs du rév. M. Madan ; par Jean Towers. A Londres , chez Hogg , 1780.*

Ce troisieme adverfaire de M. Madan ; s'est servi pour combattre ses erreurs des armes du ridicule ; son principal objet a été d'exposer les pernicious effets que produiroit la polygamie parmi nous , si elle y étoit permise.

(*Critical Review.*)

ANTI-thelyphthora ; &c. *L'anti-thélyphthora ; Conte. In-4to. A Londres , chez Johnson , 1780.*

Ce conte est calqué sur une des épisodes du poëme de Spencer intitulé : *La Reine des Fées*. Sir Airy del Castre fait l'amour à une enchanteresse appelée *Hypothese*. Le mariage est solennisé sans aucune autre cérémonie que celle qui est prescrite dans le traité de M. Madan. Les femmes sont allarmées d'une pareille innovation , & invoquent le secours d'un chevalier qui puisse venger la beauté & la chasteté. Sir Marmadan paroît , & remporte la victoire sur l'enchanteresse & son galant. Cette allégorie,

400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;
dans laquelle il y a de l'imagination , est contée
en assez jolis vers.

(*Critical Review.*)

A poetical epistle to the reverend Mr. Madan , &c. *Épître en vers au révérend M. Madan , sur la publication de sa Thelyphthora ; par une des Nymphes de King's Place. In-4to. A Londres , chez Fielding & Walker. 1780.*

Cette piece , quoique médiocre , renferme cependant quelques traits de satire assez piquans , contre M. Madan & son livre.

Nous ne fatiguerons point nos lecteurs par la notice de toutes les brochures qu'on a écrites contre M. Madan ; ce que nous avons dit jusqu'à présent à ce sujet , suffit pour faire connoître de quel œil , on a vu en Angleterre , le *Traité de la corruption des femmes*. Néanmoins , malgré le grand nombre d'adversaires qui ont pris la plume pour le réfuter ou le tourner en ridicule , le débit de l'ouvrage n'en a pas été moins rapide ; il en a même déjà paru une seconde édition corrigée & augmentée , & l'auteur en prépare une troisième , afin , dit-il , que les nations voisines qui habitent le continent , les états naissans de l'Amérique , & toutes les générations futures , puissent recueillir les fruits d'un ouvrage important , & dicté par la charité chrétienne. Nous sommes cependant bien loin de penser que ce soit à cause de la pureté de la doctrine qu'il contient , qu'on a témoigné un empressement si universel pour le lire. Dans ce siècle de licence , la plus grande partie des lecteurs a été conduite par des motifs bien différens. Les libertins voudroient sans doute que l'on rémit la polygamie en vogue , & que le concu-

binage fût permis par les loix. D'un autre côté, les femmes ont été alarmées par l'idée seule d'un système, qui, s'il étoit adopté, leur ôteroit une partie de leurs droits, & les exposeroit pour quelques foiblesses, à des peines capitales. En un mot, ce n'est point par zèle pour la religion, mais plutôt par curiosité, qu'on a voulu connoître les opinions singulieres du défenseur de la polygamie.

(*Critical Review.*)

FIRST truths, and the origin of our opinions explained, &c. *Premieres vérités & l'origine de nos opinions éclaircies, avec des recherches sur les sentimens des philosophes modernes, relatifs à nos idées premières des choses. Ouvrage traduit du françois du P. Buffier, & dans la préface duquel on découvre les plagats & l'in-gratitude des docteurs Reid, Beattie & Oswald. In-8vo. A Londres, chez Johnson. 1780.*

Quoiqu'il y ait d'excellentes observations dans l'ouvrage du P. Buffier, son traducteur auroit bien pu se dispenser de le faire connoître à une nation qui a Locke, Clarke & Butler.

(*Monthly Review.*)

LOVE elegies; &c. *Élégies amoureuses, écrites en 1774; par un Marin. In-4to. A Londres, chez Wilkie. 1780.*

Ce poëte élégiaque, qui s'est efforcé d'imiter Hammond, est resté fort au-dessous de son modele, & nous sommes fâchés de dire, qu'en véritable marin, il a montré plus de courage que de prudence dans son entreprise. Hammond, quoiqu'il ait lui-même emprunté la plupart de ses

sujets, a su néanmoins les traiter d'une manière vraiment originale; son style est tour-à-tour élégant & nerveux, simple & pathétique; celui de notre marin est foible, incorrect & diffus. Tout ce qu'il nous apprend dans ses dix élégies; c'est qu'il a conçu pour sa Délie, une passion violente, qu'elle ne paie que de rigueurs. Ne seroit-ce point parce qu'il auroit eu l'imprudence de lui montrer ses vers?

(*Monthly Review; Critical Review.*)

PHILOSOPHICAL inquiries into the laws of animal life, &c. *Recherches philosophiques sur les loix de la vie animale; par Hugh Smith, docteur en médecine; avec un examen pour prouver que l'air est la première cause du mouvement dans la vie animale, pour faire connoître les causes mécaniques qui concourent à produire la circulation du sang, pour expliquer les loix de la respiration, &c. &c. Chap. I & II. In-4to. A Londres, chez Davis. 1780.*

Le titre de cet ouvrage a beaucoup excité notre curiosité. Nous savions, ainsi que nos ancêtres, que l'air étoit nécessaire à la vie, & que les animaux mouroient dès qu'ils en étoient privés; mais nous espérions que l'auteur nous en diroit la raison, & que, profitant des lumières que les physiciens modernes ont répandues sur la théorie de l'air, il nous découvrirait quelques nouvelles propriétés de ce fluide, & nous expliquerait la manière dont il entretient la vie animale. Notre espérance a été trompée; le langage de M. Smith n'est qu'un jargon le plus souvent inintelligible; il ne fait pas même définir les termes nouveaux dont il se sert, & quoiqu'il promette de ne rien avancer qui ne

soit appuyé par des expériences , ces expériences sont en très-petit nombre , & telles qu'il est impossible d'en rien conclure de certain.

(*Monthly Review ; Critical Review.*)

A treatise on the diseases of the eye, &c. *Traité sur les maladies de l'œil & leurs remèdes ; par George Chandler , chirurgien. In-8vo. A Londres , chez Cadell.*

Dans ce traité , M. Chandler ne se borne pas à parler seulement des maladies de l'œil , & de la manière de les guérir , il y donne encore une anatomie exacte de cet organe , & une théorie excellente de la vision.

[*Critical Review.*]

THE humours of an election , &c. *L'esprit des Elections ; farce , telle qu'elle a été représentée au théâtre royal de Hay-Market. In-8vo. A Londres , chez Kearsly. 1780.*

C'étoit se charger d'une tâche bien difficile à remplir , que de mettre sur le théâtre un sujet tant de fois rebattu. Cependant M. Pilon l'a fait avec succès ; sa pièce a été fort applaudie , & à quelques caricatures près qu'on peut lui reprocher , elle offre un tableau frappant des mœurs ridicules de ce siècle. (*)

(*Critical Review.*)

(*) Voyez l'*Esprit des Journaux* , janvier 1780 , pag. 294.

A L L E M A G N E.

PREDIGT, &c. *Sermon prononcé par M. Reidhart, surintendant du comté de Wertheim, à Wertheim le 14 avril 1780, jour auquel le comte Jean-Louis Vollrath, comte regnant de Lowenstein, Wertheim, &c. a atteint heureusement la 75e. année de son âge, & la 50e. de son gouvernement. A Wertheim, chez Nehr. 1780. In-4to. de 24 pag.*

Loué dans les Annonces littéraires de Francofort.

VON dem deutſchen litteratur, &c. *De la littérature allemande, &c. A Berlin, chez Decker. 1780. In-8vo.*

Il a été parlé de l'original françois de cet ouvrage célèbre au mois passé, pag. 23. A l'occasion de la version allemande, dont il n'a point été fait mention, qu'il nous soit permis de rapporter le sentiment des journalistes Allemands. L'ouvrage n'est pas d'un écrivain commun. La vérité & la justesse des principes caractérisent une pénétration & une capacité rare, même parmi les dieux de la terre. L'application de ces principes à la littérature allemande est frappante; & les avis aux écoles & aux universités leur conviennent parfaitement, si l'on remonte à une cinquantaine d'années & au-dessus, disent les journalistes Allemands, confus de ce que leurs savans compatriotes n'emportent pas en tout les suffrages d'un si grand maître. Car selon eux il faut se placer à cette époque pour

admirer le nouveau fruit du génie transcendant. Alors la langue germanique pouvoit bien être rude & à demi-barbare dans la bouche des guerriers. Ce qu'il dit de la méthode, du style, du goût, de l'esprit est croyable de ce tems-là : mais comment ne remarque-t-il pas tous les progrès faits dans la littérature allemande depuis cinquante ans, & les réformes apportées dans toutes les écoles ? Seroit-il le seul à ne pas reconnoître le mérite dont il est le principal auteur, puisque la plus grande partie de nos meilleurs écrivains a suivi son exemple, & a vécu à l'ombre de sa royale protection, ou subsiste encore de sa munificence ? Ceux que les François même connoissent & estiment, il n'en dit rien, aucune mention de Wieland, dont la muse a dû avoir son entrée dans les palais. Canitz & Mascow, quoique surannés, & Gellert, sont représentés comme les seuls auteurs classiques dont l'Allemagne se glorifie. Comment peut-on s'attendre que les hommes s'empressent à se perfectionner chacun dans leur art, lorsqu'ils n'obtiennent point la gloire pour récompense ! C'est la pensée du souverain auteur. Mais d'où viendra cette récompense, de toutes la plus douce, si le premier connoisseur de son siècle la refuse ! La langue allemande n'a pas la douceur & l'harmonie de la grecque & de l'italienne ? Soit : mais elle est mâle & expressive. Chaque langue a son caractère. Elle n'a point de dictionnaire ? Thucydide & Xénophon, disent les *Annonces de Goettingen*, avoient écrit, & la langue grecque étoit en décadence avant qu'il y eût un dictionnaire grec : l'auteur annonce cependant les approches de l'âge d'or de la littérature allemande. Qui peut le hâter plutôt & remplacer les Augustes que leur égal,

406 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

qui attribue à leur défaut le retard de ce beau jour.

HISTOIRE de la Tactique des Romains , de ses progrès & de sa décadence , avec des recherches militaires ; par M. Volcmar. Tome 1er. A Breslau , chez Korn. 1780. In-8vo. avec fig.

Il doit être fort difficile à un officier d'acquérir la connoissance de la tactique des anciens, qui a eu tant de formes différentes, de périodes & de degrés. Néanmoins M. Volcmar entreprend de fournir l'histoire de celle des Romains, en suivant ses traces & ses progrès jusqu'à sa perfection & à sa décadence, & d'expliquer leurs plus fameuses opérations militaires. Sur certaines on ne manque pas de mémoires : mais il aura bien des vuides à remplir par la force de son imagination. Quoique les écrivains se taisent sur la tactique romaine sous les rois, M. Volcmar n'en donne pas moins le plan hypothétique des combats de ce tems.

HISTOIRE littéraire de M. de Voltaire ; par M. le marquis de Luchet. A Cassel, chez Hampe. 1780. 6 vol. in-8vo.

Les deux premiers tomes comprennent la vie de Voltaire ; les 3e. & 4e. l'histoire de ses écrits ; & les deux derniers un recueil de petites pieces en prose & vers de lui, ou qui le touchent, éparfés dans quantité d'ouvrages périodiques & ailleurs. Un discours préliminaire de 44 pag. va à la tête du 1er. tom. On ne peut contester à Voltaire le don de rendre la su-

perstition ridicule & la concorde respectable, & de démasquer l'hypocrisie : mais il faut distinguer en lui l'homme de l'écrivain. M. de Luchet, qui l'a connu de près, le peint comme un homme d'un caractère digne de l'estime publique, & il excuse ses faiblesses, sans les méconnoître. L'ambition, dès sa jeunesse, étoit en lui plus active que l'amour. On conserve encore quelques anciennes lettres galantes de lui, dans lesquelles on ne remarque nullement le langage de la passion qu'il a su si bien caractériser. Ce n'est point à dix-huit ans, mais à vingt-trois ans, qu'il a composé *Œdipe*, & il n'est point vrai qu'à la représentation il portât la robe du grand-prêtre : car il étoit à la Bastille. Pendant son séjour à Londres il a fait sa provision d'esprit philosophique. La souscription pour sa *Henriade* lui valut-là plus de 5000 guinées. Son héritage paternel consistoit en cent mille livres ; & quand il revint de Berlin en France il étoit déjà riche de 80,000 livres de rente, fortune qu'il a encore augmentée. Le peu de présence d'esprit & de résolution qu'il marqua à Francfort, quand il y fut arrêté, n'est pas à sa gloire. Son goût pour le théâtre a troublé Geneve, où ce semble, il s'étoit mis en tête de se faire chef de parti. M. de Luchet désapprouve son déchaînement contre les Juifs, & son amertume contre ses critiques, même les plus vils, qu'il eut dû mépriser. La raillerie & l'outrage étoient ses armes, quelquefois sans avoir la raison de son côté. Le titre de philosophe ne lui convient qu'avec beaucoup de restriction. Il le mérite quand il prend sous sa protection l'innocence abandonnée. Ses éternelles répétitions deviennent fastidieuses. Le *Commentaire philosophique* n'est point de lui.

mais de M. Vagner , qui a demeuré dix-huit ans chez lui.

(*Ann. de Goettingen , en allemand , &c.*)

NACHRICHTEN von einer Carlsbader-brunnen-reise. *Relation d'un voyage aux eaux de Carlsbade ; par M. Willebrand. A Leipzig , chez Hilscher , 1780. In-8vo. d'un alphabet.*

Elle est contenue en quinze lettres. M. Willebrand , partant de Hambourg , passe en allant par Zell , Halle , Leipzig ; tous lieux dont il parle sans rien enseigner de nouveau ; mais en revenant par Dresde , Dessau , Barby , il entre dans plusieurs détails peu connus de ces derniers endroits. On le lit avec autant de plaisir que les observations itinéraires qu'il a publiées il y a plusieurs années.

EINLEITUNG in die œconomische und physikalische bucherkunde , &c. *Introduction à la connoissance des livres d'économie , de physique & des sciences qui y ont rapport ; par M. Muller , prédicateur de la garnison de Dresde , 1er. vol. contenant la classification des livres. A Leipzig , chez Schwecker , 1780. In-8vo. de 558 pag.*

L'auteur fait de fréquentes excursions dans les sciences étrangères à son titre. Sans doute que personne ne s'attendoit de rencontrer ici la *Bibliotheca Lubecensis* , Dupin , Bibliothèque des historiens , &c. Au reste il n'est pas sans utilité pour rappeler le souvenir de plusieurs bons livres qui s'échappe.

MERKWURDIGKEITEN der kais. koen. garell. bibliothek ,

bibliothek, &c. *Les curiosités de la bibliothèque publique impériale & royale de Garelli au college Thérésien*; par M. Denis, garde de cette bibliothèque. A Vienne, chez Bernardi, libraire de l'Université, 1780. In-4to. de 780 pages, superbement imprimé.

Ce n'est pas sans admiration qu'on peut voir le succès qui distingue l'auteur dans un travail aussi opposé que celui de la poésie, son premier genre. La plus grande exactitude regne dans ce nouvel ouvrage, dont nous traiterons avec étendue, comme nous avons fait de son Introduction à la connoissance des livres.

REGELN, &c. *Regles & avis pour les officiers en général, & ceux des hussards en particulier, sur le service de campagne*. A Francfort, 1780. In-8vo. de 146 pages.

L'auteur y prend pour guide le hussard en campagne, traité connu, & il copie quelquefois jusqu'à ses expressions; mais il écrit plus purement, & se fera lire de ceux à qui il s'adresse.

VISITATIONS schlusse, &c. *Décrets de la vifitation touchant la réforme de la justice de la chambre impériale*. A Lemgo, chez Meyer, 1779. In-4to. de 608 pages.

La premiere partie contient 1°. le recueil des décrets ou arrêtés de la chambre, autant qu'ils regardent la justice en général, & non les délits & les procès des particuliers; 2°. les réglemens communs de la chambre depuis 1702, jusqu'en 1778; 3°. les *Dubia cameralia* proposés à la
Tome IV. S.

dernière vifitation, avec les privilèges *de non appellando*, les ftatuts de pays infinués à la chambre, &c. La féconde partie contient des remarques fur ces fujets. M. Baleman, ci-devant fubdélégué de Saxe-Cobourg à la vifitation, & maintenant confeiller d'Anhalt-Bernbourg, & connu pour l'auteur du mémoire pour la révifion & la correction des cinq premiers titres du projet d'ordonnance de la chambre de juftice, eft auffi l'auteur de cet ouvrage, dont il avoit recueilli les matériaux pendant la dernière vifitation. Ses remarques courtes & claires démontrent fa profonde connoiffance de la chambre, du droit public, de la procédure, & un jugement sûr, mûri par l'expérience.

BEYTRAEGE zur kammer gerichtlichen litteratur und praxi. *Mémoires pour fervir à la littérature & à la pratique de la chambre impériale*; par M. de Boffell. A Lemgo, chez Meyer, 1780. 1ere. partie. In-8vo. de 127 pages.

C'eft une efpece d'ouvrage périodique utile; où vous trouvez, 1°. un traité pratique des requêtes préoccupatoires à la chambre de Wetzlar, qui n'admet point de nouveau procès qu'elle ne fe foit informée extrajudiciairement, fi fa compétence eft fondée, fi la matiere du procès mérite les frais, fi la plainte eft juftte & dans les formes. En 1752, M. de Preutchen avoit donné un traité *de litigantium studio judicis omniumque animos præoccupandi.... libellis ac deductionibus*, à l'occafion du décret de François 1er. de 1746, qui eft la bafe de cet article: 2°. Des extraits des nouveaux écrits touchant la chambre de Wetzlar, notamment de Stark *de fumma appellabili* 1778, de Prehn des

Austregues 1779, & de Gondel de *Austraegis* : 3°. Des extraits de mémoires remarquables, entr'autres de l'examen du procès entre le baron de Weichs d'une part, & le baron de Collenbach d'autre part, sur la prévôté d'Hansinne, 1779 : 4°. Une description du recueil de Balleman des arrêts les plus récents de la chambre : 5°. Un mélange d'observations : 6°. L'état des personnes qui composent la chambre ; sur quoi on n'oublie point les difficultés élevées pour la présentation entre divers contendans : 7°. Des prétentions de juridiction & de prévention avec le conseil aulique en matiere de concordat, &c. 8°. Des jugemens remarquables : 9°. &c.

HERRN von Buffon naturgeschichte, &c. *L'histoire naturelle des quadrupedes de M. de Buffon, traduite du françois en allemand ; par M. Forster, professeur de Cassel.* 6e. vol. A Berlin, chez Pauli, 1780. In-8vo. de 397 pag.

M. Forster, continue la traduction de M. de Buffon, après avoir laissé aux gens de lettres le tems de regretter feu M. Martini, qui l'avoit heureusement commencée. Ce n'est point une version servile ; il ajoute, corrige & réfute comme son devancier. Ainsi il contredit M. de Buffon sur ce qu'il a écrit que la chair de chien n'est pas bonne à manger, & de la foiblesse supposée des Américains, &c.

VERSUCH einer geschichte der faerbekunst, &c. *Essai d'une histoire de la teinture jusqu'à nos jours ; par M. Bischoff.* A Stendal, chez Franz & Gross, 1780. In-8vo. de 19 feuell. dédié au duc de Saxe-Weimar.

412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Fils d'un habile teinturier de Weimar , l'auteur a été en état de connoître la pratique de cet art , & de donner une instruction nouvelle sur sa situation présente. Il remonte jusqu'à son ancienne histoire , recueillie dans beaucoup de livres rares ou peu connus , & mise en ordre sans sécheresse. Il enseigne les principaux procédés , les fautes des teinturiers ordinaires & son sentiment sur certains points. Par exemple il n'est pas d'avis que les teinturiers du grand & du petit teint soient réunis ensemble.

BEYTRAEGE zur œconomie , &c. *Mémoires d'œconomie , de technologie , de police & de finances ; par M. le professeur Beckmann. IVe. partie.* A Goettingen , 1781. In-8vo.

Il y en a sur le moire , la tourbe , la valtelline , le vitriol blanc de Goslar , l'établissement pour les pauvres de Stuttgart , la taxe de Schaumbourg-lippe sur le pain & la bière , le tarif des glaces de Cassel , l'art de faire des vins étrangers avec des vins de pays , de faire du papier bleu comme en France ; sur la manufacture de porcelaine de Strasbourg , dont les difficultés avec l'évêque ont été terminées à la satisfaction commune ; sur la fabrique de fer étamé dans le Magdebourg ; sur la fabrique de cinnabre du sieur Kornbeck , près de Vienne , peut-être la seule d'Allemagne , & différente des Hollandoises , &c.

VOLLSTOENDIGE abhandlung von der zuverlässigsten vermehrung der futterkrauter , &c. *Mémoire sur l'augmentation des fourrages pour améliorer l'agriculture , dressé par M. Krecht , curé catholique de Rotenbourg sur le Neckar ,*

Suivant les observations les plus récentes & sa propre expérience. A Stuttgart, chez Metzler. In-8vo. de 13 feuil.

Tandis que les pasteurs protestans remplissent toute l'Allemagne d'ouvrages économiques, malgré qu'ils soient distraits par l'éducation de leurs enfans & le soin d'une épouse, pourquoi les ecclésiastiques catholiques demeurent-ils dans l'inaction ! C'étoit la plainte répétée dans des journaux d'Allemagne. M. Knecht la fait taire, en produisant un écrit qui vaut mieux seul qu'une douzaine d'ordinaires. Il y recommande fort les fourrages pour en obtenir du fumier, & il est d'avis qu'on n'y peut moins consacrer que le quart & même le tiers de ses terres, de la manière dont il en prescrit le détail. Sûr de ses conseils, il fait des vœux pour être écouté. Son style le rend agréable à lire en comparaison des livres du même genre.

JOHAN Jacob Mosers nachtrag, &c. *Supplément de M. Moser conseiller du roi de Danemarck, à ses observations sur la conclusion de la paix de Teschen. A Francfort-sur-le-Mein, chez Eichenberg, 1780. In-4to. de 99 pag. (36 k.)*

En 1779, M. Moser a mis au jour une histoire politique de la guerre entre l'Autriche & la Prusse, pendant les années 1778 & 1779, jusqu'à la médiation de la Russie & de la France, *Staatsgeschichte des krieges zwischen Oesterreich und Preussen*. Il l'a depuis conduite jusqu'à la paix, même avec des observations dont ceci est encore une suite. Il paroît que les chagrins auxquels l'auteur dit, dans sa préface, qu'il s'est ex-

414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

posé par les premières observations, n'ont pas affoibli la liberté de sa plume.

POLITISCHE und gelehrte anecdoten. *Anecdotes politiques & savantes de notre tems recueillies par M. Paalzow. 1er. vol. A Postdam, chez Horvath, 1780. In-8vo. de 388 pag.*

Entre trente-deux articles nous remarquons le 14e. touchant la visite de l'empereur à Hal-ler ; le 15e. touchant l'ordonnance de Munster pour les études dans les cloîtres : 18 pour-quoi l'empereur n'a pas été voir Voltaire : 30e. touchant la nouvelle loi de Naples qui défend d'écouter aucunes plaintes pour défloration, s'il n'est pas manifeste qu'elle a eu lieu sans la collusion de l'autre partie : 32e. un ordre du grand-seigneur pour laisser imprimer quelques traductions du françois.

NACHRICHTEN von den gesetzen des herzogthums Wirtemberg. *Mémoires sur les loix du duché de Wirtemberg ; par M. Weisse. A Stuttgart, 1781. In-8vo. de 16 feuell.*

L'auteur y fait connoître l'histoire & l'esprit des ordonnances portées dans le Wirtemberg, depuis l'an 1475. La préface contient un supplément au catalogue des ouvrages sur le droit de Wirtemberg, qu'on rencontre dans la bibliotheque du Wirtemberg de M. Moser. L'ouvrage en deux parties offre, premièrement, les ordonnances rangées par ordre de matiere ; secondement il apprend à connoître les divers recueils d'ordonnances, & à juger de leur mérite. La première ordonnance de l'accise est de 1638. La dixième en 1744, est celle qui est

maintenant en vigueur. Le compte rendu des loix ecclésiastiques est intéressant. On remarque que sous le gouvernement d'H. Ulrich, il n'y avoit dans le pays qu'un seul médecin gradué. En 1559, on en établit dans quatre villes. Il n'y avoit aussi qu'un apothicaire à Stuttgart pour tout le pays à la fin du 15e. siècle. Les bergers ont fait le métier d'accoucheurs jusqu'en 1580, qu'il leur a été interdit : le duc régnant a agréé l'impression de ce livre.

VERSUCH ueber Schwedens geschichte und dermalige staatsverwaltung. *Essai sur l'histoire de Suede & sa présente constitution politique.* A Stralsund, chez Stauck, 1780. In-8vo. de 398 pag.

On prétend que l'histoire de Suede a été long-tems négligée, & qu'avant Dalin, ce royaume n'en avoit point de vraiment estimable. Il manquoit également d'une exacte description de son gouvernement. Ce que les Suédois eux-mêmes en avoient écrit, ne laissoit rien distinguer plus clairement que l'esprit de parti, dont les auteurs ont été animés. Il y a deux ans que M. Lagerbring a donné en langue suédoise, une collection de mémoires, pour servir à l'histoire de Suede, qui a surpassé tout ce qu'on avoit de ce genre, & nous avons appris par les *Annonces littéraires* de Francfort, N°. 72, 1780, que M. Moeller, savant professeur en histoire à l'académie de Greifswald, se propose d'en donner une traduction en allemand. Le volumineux ouvrage de M. Zellersten, n'est pas d'usage pour tout le monde, & les mémoires de M. Canzler, quoique nécessaires à un politique, n'ont pas assez d'ordre

416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& de précision : il y fait trop le ministre ; & ils sont trop chers pour la plupart des lecteurs. Un anonyme bien instruit, publie ici quelques morceaux détachés, pour servir aux annales de Gustave III. Il n'épargne pas les éloges ; mais du moins ils sont mérités, & il se fait lire volontiers dans tout ce qu'il rapporte & raisonne. On y trouve, 1°. un coup-d'œil sur l'ancienne histoire de Suede ; 2°. la généalogie de la maison de Vasa ; 3°. le caractère de la maison de Deux-Ponts ; 4°. le changement de gouvernement en 1719 ; 5°. l'état de la maison de Holstein ; 6°. la révolution de 1772 ; 7°. des particularités touchant le roi & la reine regnans, 8°. sur les autres princes de la maison royale, 9°. sur la cour, 10°. sur la présente constitution, 11°. les finances, 12°. l'armée, 13°. la marine ; 14°. l'état du commerce & des manufactures ; 15°. le progrès des sciences & des beaux-arts, avec une mention honorable des hommes qui s'y distinguent ; 16°. la topographie & la culture du pays ; 17°. le caractère & la maniere de penser de la nation ; 18°. les grands-hommes & les hommes célèbres morts sous le présent regne.

Nous ne saurions nous refuser au plaisir de traduire une partie du portrait de Gustave III. » Ce monarque a la taille fine & dégagée, avec la plus gracieuse physionomie qu'on puisse imaginer. Il porte ses propres cheveux, qui sont blonds. Son regard est noble & spirituel. Tout ce qu'il entreprend est grand & digne de lui. Rarement peut-être rencontre-t-on des princes, dont la douceur, la bonté & la sérénité répandues sur leur front, inspirent comme lui, l'amour dû à l'homme bienfaisant, avec la vénération que la pourpre commande. Aussi jouit-il

du bonheur qui n'appartient qu'aux bienfaiteurs des hommes, celui d'en être adoré, & de n'apercevoir autour de lui ni murmure, ni mécontentement. S'il ne peut pas rendre tous les hommes également heureux selon ses desirs, c'est que le pouvoir des rois ne s'étend pas jusques-là, & ce sort lui est commun avec les Augustes, les Trajans & les Antonins. Les Suédois avoient célébré sa naissance avec des transports de joie inexprimables, pressentant déjà sa glorieuse destinée. Adolphe-Frédéric & Louise-Ulrique, le pourvurent d'instituteurs, d'un mérite au moins égal à celui du fils de Philippe & d'Olympias : tels que Tessin, que ses lettres à un jeune prince, traduites en plusieurs langues, immortaliseront, tels que le savant Scheffer, d'une mémoire aussi durable. «

Mais arrêtons-nous pour ce moment, en nous souvenant qu'il ne convient pas aux hommes ordinaires de louer & de peindre les rois.

LETTRES sur l'histoire-naturelle de l'isle d'Elbe, écrites à son excl. monf. le comte de Borch; par Ch. Henr. Koestlin. A Vienne, chez Krauf. 1780. In-8vo. de 232 pag.

Non-seulement l'auteur a lui-même vérifié ce qu'on a précédemment écrit de l'histoire-naturelle de cette isle; mais il y a fait de nouvelles observations, principalement sur la botanique & la zoologie.

CARTE chorographique & militaire de la partie de la Saxe & de la Bohême, où les armées combinées de Prusse & de Saxe sont entrées en Bohême aux ordres de S. A. R. le prince Henri de Prusse, en 1778, en neuf feuilles,

418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ou sections accompagnées d'une feuille *in-4to.* d'éclaircissemens. A Leipzig, chez Crusius. 1780.

On peut joindre facilement les neuf feuilles ensemble, suivant l'annonce, pour en composer une seule grande carte. L'imprimé *in-4to.* explique la signification des chiffres sur la carte.

QUESTIONS politiques, avec cette épigraphe : *In magnis & voluisse sat est.* A Francfort. 1779. *In-8vo.* de 122 pag.

On y répond à huit questions : la 1^{re}. comment améliorer l'éducation ? Aux écoles protestantes, dit l'auteur, on n'apprend que des mots dans les auteurs classiques : les écoles catholiques sont au-dessous de la critique. 2^{de}. Quelle est la manière de tirer sans danger un peuple de l'esclavage ? 3^e. Quelle est le meilleur moyen de garantir un trône des mouvemens illégitimes ? &c.

LES LIVRES académiques de Cicéron, traduits en françois, & éclaircis par M. de Castillon. Tom. I. de 311 pag. Tom. II. de 288 pag. *In-8vo.* A Berlin, chez Pauli. 1780.

Cette traduction a été entreprise pour obéir à des ordres supérieurs. Le 1^{er}. vol. ne contient que des préliminaires, savoir, une version des *Academica* de Pierre Valentia, un abrégé de l'histoire des livres académiques de Cicéron, des recherches sur les opinions & les expressions des anciens philosophes, dont il y est fait mention, enfin, un chapitre du 6^e. livre de Sextus. Il pourroit y avoir en tout cela plus de préci-

sion. Le second volume contient la traduction même qui est fidelle & accompagnée de notes nombreuses.

PREISCHRIFT , &c. *Mémoire sur la question : S'il est permis de tirer avantage de l'ignorance des autres dans le commerce & la société , & si cela est permis, en quelles circonstances & jusqu'à quel point ? Suivi de deux mémoires sur le même sujet , le 1er. des trois , par M. de Voss , ayant remporté le prix à Harlem : traduits du hollandois & du françois en allemand. A Butzow. 1780. In-8vo. de 180 pag.*

Il n'arrive pas souvent qu'une académie propose la discussion d'un cas de conscience : c'est néanmoins ce qu'a fait la société de Harlem , comme on le peut voir dans la dixième partie de ces mémoires , où les originaux qui ont servi à cette traduction , ont été imprimés en 1767. Le premier, en hollandois , qui a obtenu le prix , l'a mérité par l'habitude du commerce , la connoissance de la morale , & l'esprit de religion qui s'y font remarquer. On le lit avec intérêt & fruit , quoiqu'il ne présente pas une décision sûre & précise , séparant la justice de la charité. Peut-être aussi les concurrens auroient-ils été mieux guidés , si la société elle-même s'étoit exprimée plus distinctement , par exemple , à-peu-près de cette manière : La morale , sur-tout la chrétienne , permet-elle de tirer un avantage temporel de l'ignorance & de l'erreur où les autres se trouvent , sans qu'il y ait de notre faute ?

Le second mémoire , aussi en hollandois , d'un anonyme , sépare pareillement la charité d'avec

420 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

la justice , & manque absolument de morale.

Le 3e. en françois , de M. Frank , prédicateur François à Zutphen ; le dernier des trois est une déclamation prolix.

SCHAUSPIELE von Karl goth. Lessing. *Théâtre de M. Lessing. Seconde partie.* A Berlin , chez Voss. 1780. In-8vo. de 468 pag.

On y voit la *Banqueroute* , piece qui a remporté le prix du théâtre à Vienne : la *Femme riche* qui l'a remporté à Hambourg , & la *Maitresse* , comédie en cinq actes : tout en allemand.

TRAUERSPIELE , &c. *Tragédies de M. Weiss.* A Leipzig , chez Dick. 1780. In-8vo. de 328 pages.

M. Weiss prend ainsi congé du théâtre , en lui faisant encore présent de deux pieces allemandes : l'une est la *Fuite* , & l'autre *Jean Calas* : cette seconde est comme *Clavigo* , une tentative de placer sur le théâtre des événemens si modernes que les personnages vivent encore. Calas innocent , livré au supplice , doit la réhabilitation de sa mémoire au courage de M. de Voltaire & à l'équité du gouvernement françois , dont il a provoqué l'attention. Si Calas n'est pas la seule victime immolée à la prévention à-peu-près dans le même tems par des juges surpris & crédules , l'éloquence de ses défenseurs intrépides l'a rendue la plus célèbre. Hors d'un certain district on n'a peut-être jamais entendu parler d'un vieillard également infortuné , appelé *Fusée* , dont la mémoire a aussi été réhabilitée , après qu'il a eu subi le supplice de la roue. Ces cruelles méprises ont

excité à proposer des prix au meilleur guide en matiere criminelle. Quand ils seront ajugés, le foible & l'indéfendu accusés, seront-ils plus en sûreté ? Oh ! qu'il est à souhaiter qu'on n'ait plus sujet de dire avec le fabuliste François !

Selon que vous serez puissant ou misérable

Le jugemens vous feront blanc ou noir.

LA FONTAINE.

Dans cette tragédie de Calas, on a suivi exactement l'histoire & les actes du procès, excepté qu'on s'est permis de supposer ses deux filles présentes, quoiqu'il soit vrai qu'elles fussent hors de Toulouse au tems de la catastrophe.

M. le baron *de Hupfch*, savant naturaliste de Cologne, nous a permis de communiquer au public l'extrait suivant d'une lettre qui lui a été écrite en latin par *M. Bandini*, bibliothécaire du grand-duc de Toscane, touchant son catalogue des mss. de la bibliotheque de Médicis en VIII gros vol. in-fol. qui est heureusement achevé.

» Ce travail entrepris il y a vingt ans sous les auspices du dernier empereur, a été continué sous ceux de son auguste fils Pierre Léopold, grand-duc regnant de Toscane, conformément au dessein publié comme un avant-goût. Enfin après des peines incroyables & des traverses qui ont manqué d'opprimer l'auteur qui n'a épargné ni dépense ni application, il l'a accompli de tout point. Son zele pour le progrès des lettres lui avoit imposé une aussi rude tâche. Tandis qu'il étoit en sa puissance de mener une vie absolument douce & tranquille, il s'est sacrifié au besoin des savans. Le nombre des feuillets de chaque manuscrit, les noms

des auteurs, le titre, le sujet, l'étendue, les ornemens, il a tâché de ne rien omettre de ce qu'il a pu exposer distinctement & brièvement sous les yeux du lecteur. Eh ! combien de difficultés à vaincre ; plusieurs mss. sont tronqués, où ont été gâtés par les mites & la moisissure, ou consumés de vétusté, jusques-là que la vue ne peut plus en distinguer les lettres. D'autres manquent de titre ou ne portent point les noms des auteurs, ou contiennent toute autre chose que ce que le titre annonce, ou sont écrits en caractères abrégatifs. Il a fallu néanmoins les examiner tous, ne se laisser rebuter par aucun ennui, rassembler les fragmens, les réunir au corps dont ils avoient été arrachés, conjecturer les noms des écrivains, réparer ou suppléer les titres par la connoissance du fond, discerner les suppositions, désigner les âges suivant les regles les plus certaines de la paléographie des différentes langues, ou le témoignage des meilleurs calligraphes, ou les emblèmes des possesseurs figurés quelquefois sur les mss. ceux particulièrement qui ont été copiés aux dépens des princes Médicis. En tout cas on a cru qu'il valoit mieux attribuer à un ms. un siècle de plus ou de moins d'antiquité que de n'en point marquer à-peu-près l'âge. Des opuscles entiers, des lettres, des préfaces, des anecdotes, des commencemens & des échantillons d'ouvrages qui n'ont point encore vu le jour de l'impression, des figures gravées des anciens caractères, des avant-propos à la tête des vol. voilà les ornemens des huit. Il est agréable de nommer les illustres personnages qui ont visité la bibliothèque de Médicis, tandis qu'on rédigeoit le catalogue des mss. & qui ont animé par leur suffrage à le continuer : sçavoir, l'empe-

reur Joseph II. Marie Caroline Louise reine des Deux-Sicules , l'archiduc Maximilien , l'électeur palatin Charles Théodore , Charles Eugene duc de Wirtemberg , Frédéric Landgrave de Hesse , le duc de Saxe - Gotha , celui de Saxe-Teschen avec son épouse l'archiduchesse Marie Christine , celui de Gloucester , & l'électrice douairiere de Saxe. Dès que les savans d'Angleterre , de Hollande & d'Allemagne eurent reçu le 1er. vol. ils ont donné à l'auteur & des éloges & des avis qu'il ne peut assez reconnoître.

Quant à la maniere de se procurer l'ouvrage complet en VIII vol. M. Bandini prévient qu'il ne lui en reste que cinquante exemplaires, la plus grande partie des premiers volumes lui ayant été soustraite par des libraires de peu de conscience. C'est pourquoi pour avoir l'ouvrage complet on peut s'adresser à lui à la bibliothèque de Médicis , ou à Cologne à M. le baron de Hupsch , en affranchissant les lettres. On distribue séparément les cinq vol. contenant les mss. latins & italiens. Il n'y a point de grande bibliothèque qui ne doive être empressée de se procurer un trésor de connoissances si peu vulgaires. Il y a nombre de mss. que des libraires pourroient faire copier & imprimer avec profit & pour l'avantage de la république des lettres.

S U E D E.

SAMLING af roen och afhandlingar , &c. *Mémoire de l'académie royale d'économie.* IIIe. vol. A Stockholm , de l'imprimerie royale. 1779. In-8vo. de 334 pag.

La plupart des mémoires contenus dans ce vol.

ont remporté les grands & les petits prix sur des questions économiques. On n'en a imprimé que trois des trente-trois reçus au concours sur les diverses qualités des terres labourables de Suede, leurs signes distinctifs, & la maniere d'améliorer chacune par le mélange d'autres sortes, sans employer beaucoup de fumier. Audessus des autres mémoires, on remarque celui de M. Wallerius, chevalier de l'ordre de Wasa, qui a remporté le prix de 66 rixdalers. Le savant expérimenté & consommé dans la connoissance des minéraux & de l'agriculture, ne s'y dément point. Il divise les terres labourables en six especes, qui sont la terre poudreuse, l'argilleuse, la calcaire, la marneuse, la graveleuse, & le sable. Aucune de ces terres ne se rencontre pure : elles sont plus ou moins mêlées ensemble. La fertilité dépend beaucoup de la proportion de leur mélange & de la profondeur de la bonne terre. Autant qu'une terre poudreuse convient dans un jardin où on peut lui donner de fréquens arrosemens, autant est-elle désavantageuse dans un champ que la chaleur de l'été dessèche. La terre argilleuse peut devenir très-féconde, quand une longue exposition à l'air lui a ôté son acide. Les meilleures terres sont celles qui sont composées de poussiere & d'argille. Le poids du froment est différent suivant la qualité des terres. L'objet de l'amélioration est ou de leur communiquer une substance nourrissante, ou d'augmenter la fertilité du sol par le mélange habile des différentes terres. La poussiere, la tourbe, la bourbe, les décombres de bois, la paille à demi-pourrie, la mousse, la suie, le sable, la marne, la chaux, la craie, la cendre, les coquilles & écailles, toutes ces substances doivent être mêlées & préparées sui-

vant la méthode & la proportion prescrite.

M. Toerendtsen a obtenu sur la même question le prix de 44 rixdalers.

M. Toernsten s'est attaché à montrer comment on peut augmenter la vertu du fumier par la pourriture & le mélange de la poussière. Il faut des années pour pourrir le fumier, on doit l'étendre mince, la pourriture ne le pénétrant pas plus profondément qu'un pied, & le faire macérer sous les pieds des animaux pour l'ameublir.

Un anonyme a fourni un mémoire sur la disette de froment en Suede, & le moyen d'y pourvoir. Ce seroit de perfectionner l'agriculture, & de réduire ainsi le froment à un prix assez commun, pour qu'on en pût commercer avec les provinces éloignées. L'établissement d'une chambre d'approvisionnement donneroit les conseils nécessaires, arrêteroît les accroissemens extrêmes du prix, & faciliteroit les transports, en payant une partie des frais au besoin.

M. Norberg donne la description d'une machine propre à couper les épis qui sont transportés sur le champ dans des sacs, prétendant que cette méthode a des avantages sur l'ordinaire.

M. Mathesius est auteur d'un mémoire sur le même sujet de faciliter la moisson.

M. Klingberg enseigne à rendre les bruyères arables, ou au moins à leur faire porter des plantes plus utiles, sans beaucoup d'engrais. Après avoir arraché & brûlé les brossailles, le premier ensemencement est fait de graine de navets, qu'on extirpe au tems de leur maturité, pour en faire pourrir les racines. On peut ensuite semer du seigle, dont on abandonne aussi les tuyaux à la pourriture. On continue toujours l'amélioration du terrain avec la boue ; &c.

Un anonyme sur le même sujet conseille de planter au printems des sapins de distance en distance , après qu'on aura brûlé les brossailles , & de couvrir les motes de mousse & de sable pressé.

M. Abrahamsson donne la figure & la description d'une machine propre à extirper les racines.

M. Aspelin présente des modeles de construction en pierre sans chaux ni argille , excepté pour les principaux murs.

M. Cederloef communique ses expériences , touchant l'art de rendre les bois de pin & de sapin plus forts , moins sujets à pourrir , & par conséquent plus durables , comme de prévenir qu'ils ne se fendent. Il fait part aussi de sa manière d'épargner la graisse pour les charriots & voitures de campagne. Au lieu de faire l'essieu de bouleau comme apparemment c'est l'usage en Suede , il se sert de pin ou de sapin qu'il écorce au tems de la seve dans la longueur que l'essieu doit avoir , & il le laisse ainsi dépouillé passer l'hiver sur sa racine. Au moyen de cette précaution le frottement de l'essieu n'exige plus de graisse. Il ne faudroit pas cependant s'y fier trop pour un long voyage.

E R R A T A.

Faute essentielle à corriger dans l'Esprit des Journaux du mois de décembre dernier.

Page 70. *Essais sur l'histoire du genre humain dans les siècles de Barbarie*, lisez : *dans les siècles barbares & policés.*

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

R ECHERCHES & observations sur les loix féodales, sur les anciennes conditions des habitans des villes & des campagnes, leurs possessions & leurs droits ; par M. Doyen.	Pag. 3
Elémens du Beau, avec des réflexions sur l'harmonie de la sensibilité & de la raison ; par J. Donaldson.	16
Voyage pittoresque de la Grece. VIIe. Cahier, composé de dix planches, depuis le N ^o . 63, jusques & compris le N ^o . 72. VIIIe. Cahier, composé aussi de dix planches, depuis le N ^o . 73, jusques au N ^o . 82 inclusivement.	35
Histoire de la littérature italienne ; par l'abbé Jérôme Tiraboschi, &c. Tome VIII, depuis 1600 jusqu'en 1700.	44
Le soldat citoyen, ou vues patriotiques sur la manière la plus avantageuse de pourvoir à la défense du royaume.	59
Dictionnaire raisonné de physique, &c. par M. Briffon.	63
Exposition de la doctrine chrétienne des Freres.	

<i>Unis, dressée par M. Spangenberg.</i>	75
<i>Mémoire sur les abeilles. Nouvelle maniere de construire des ruches en paille, & la façon de gouverner les abeilles; par M. Bienaymé.</i>	87
<i>La science de la législation, par le chevalier Gaetan Filangieri. Tome II.</i>	98
<i>Mélanges tirés d'une grande bibliothèque; Recueil M. Romans du XVII^e siècle, section V & VI.</i>	103
<i>Considérations particulières sur la durée du ministère de N. S. en réponse à une lettre écrite sur ce sujet par le docteur Priestley, & mise à la tête de sa concordance des évangiles; par William Newcome.</i>	115
<i>Œdipe chez Admete, tragédie; par M. Ducis.</i>	130
<i>Mémoires de la société de correspondance météorologique & médicinale, établie à La Haye. Tom. I. Part. I.</i>	148
<i>Discours sur les moyens les plus conformes à la religion, à l'humanité & à la politique, de faire cesser la mendicité dans la province de Normandie; ouvrage couronné par l'académie de la Conception de Rouen, en l'année 1778; par M. D.</i>	154
<i>Fastorum anni Romani a Verrio Flacco ordinatum reliquæ ex marmorearum tabularum fragmentis Præneste nuper effissis collectæ & illustratæ: Accedunt Verrii Flacci operum fragmenta omnia quæ extant, ac Fasti Romani singulorum mensium ex hæctenus repertis calendariis marmoreis inter se conlatis expressi, cura & studio P. F. F.</i>	165

Mémoires de la société palatine de physique économique , pour les années 1776, 1777, 1778 & 1779. 176

MÊLANGES.

- Cathluina , poëme traduit de l'anglois.* 202
Chant guerrier de la garnison de Berlin , lorsqu'elle entra en campagne, le 10 d'avril 1778, traduit de l'allemand de M. Rammner ; par M. F. 213
Suite des observations sur la traduction de Roland furieux par M. le comte de Tressan. 214
Lettre sur quelques paris singuliers. 247
Troisième lettre de M. l'abbé Amaduzzi , à M. l'abbé Bandini, en date du 24 mai 1780. 250
Testament singulier. 257

POÉSIES FUGITIVES.

- Imitation du pseaume 71, ou Cantique de David pour Salomon ; par M. de Courcelles.* 260
*Parallele de madame la duchesse de B** , & de madame la duchesse de C** ; par M. Cerutti.* 262
Epigramme ; par M. l'abbé de Reyrac. 263
Imitation de la seconde églogue de Virgile ; par M. Dreux. 264
*Épître à un ami habitant de la cour ; par Mde. la marquise de la Fê**.* 267
Moralité ; par M. Marfollier des Vivetieres. 269
La querelle terminée ; par M. Drobecq. 270
Triplets ; par M. de la Louptiere. 271

<i>Le gascon justifié, conte ; par M. Davesne.</i>	271
<i>Les peupliers, Idylle ; par M. de St. Péravi.</i>	272
<i>Aux ministres de France actuels, églogue ; par M. Sélis.</i>	274

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.	<i>Académie françoise.</i>	277
II.	<i>Prix relatif à l'éducation, proposé par un citoyen.</i>	279
III.	<i>Société royale de médecine de Paris.</i>	280
IV.	<i>Académie royale de chirurgie de Paris.</i>	281
V.	<i>Académie des sciences, belles-lettres & arts de Besançon.</i>	282
VI.	<i>Société royale des sciences & des arts de Merz.</i>	284
VII.	<i>Académie royale de Londres.</i>	285
VIII.	<i>Société des Antiquaires d'Edimbourg.</i>	286

S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Comédie françoise.</i>	288
	<i>Comédie italienne.</i>	290
LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	292
	<i>Drury-Lane.</i>	298

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I.	<i>Observations sur les Mines de Sel Gemmé</i>
----	--

DES MATIERES. 431

de Wieliczka, en Pologne; par M. Berniard. 301

II. *Histoire-naturelle du Flamant, traduite de l'anglois du docteur Goldsmith.* 305

III. *Nouveau moyen proposé pour séparer l'argent de l'alliage qui altere son denier de fin; par M. Desaiwe.* 312

IV. *Nouvelles observations sur les accidens causés par les animaux domestiques; adressées aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux; par M. Aug. Hocquart.* 315

MÉDECINE. CHIRURGIE.

I. *Mémoire sur les moyens de purifier l'air des villes & de nos demeures, & d'expulser ainsi & d'arrêter le plus promptement possible les maladies contagieuses, produites par la stagnation des humeurs, & entretenues dans nos habitations par le défaut de circulation du mauvais air qui y regne; par M. Sellier.* 321

II. *Moyen assuré de faire passer tout de suite le Hoquet.* 329

III. *Nouvelles remarques & observations sur la cause de l'altération des pois secs de 1780.* 330

IV. *Extrait d'une lettre adressée aux rédacteurs de l'Esprit des Journaux, pour servir de suite à l'article des pois altérés par un insecte; par M. Scht. à la Q.* 334

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE.
COMMERCE.

- I. *Sur la plantation & sur la récolte des Orties , ainsi que sur leur grande utilité pour nourrir les bestiaux , les préserver en même tems des maladies , & suppléer au manque de foin. Traduit du suédois.* 337
- II. *Nouvelle méthode de greffer sur racine.* 343
- III. *Addition aux moyens proposés pour conserver les farines à la mer.* 344
- IV. *Manière de conserver l'eau douce sans altération dans les voyages de long cours.* 346
- V. *Prospectus d'une machine pour enrayer & défenrayer à volonté les roues d'une voiture , & pour en dételler subitement les chevaux , aux moyens de deux cordons , inventée par le sieur Boze.* 348

TRAITS DE BIENFAISANCE ;	
DE PATRIOTISME , DE COURAGE ,	
DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ.	351
ANECDOTES SINGULARITÉS.	363
BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	367
ITALIE.	ibid.
ANGLETERRE.	386
ALLEMAGNE.	404
SUEDE.	423

